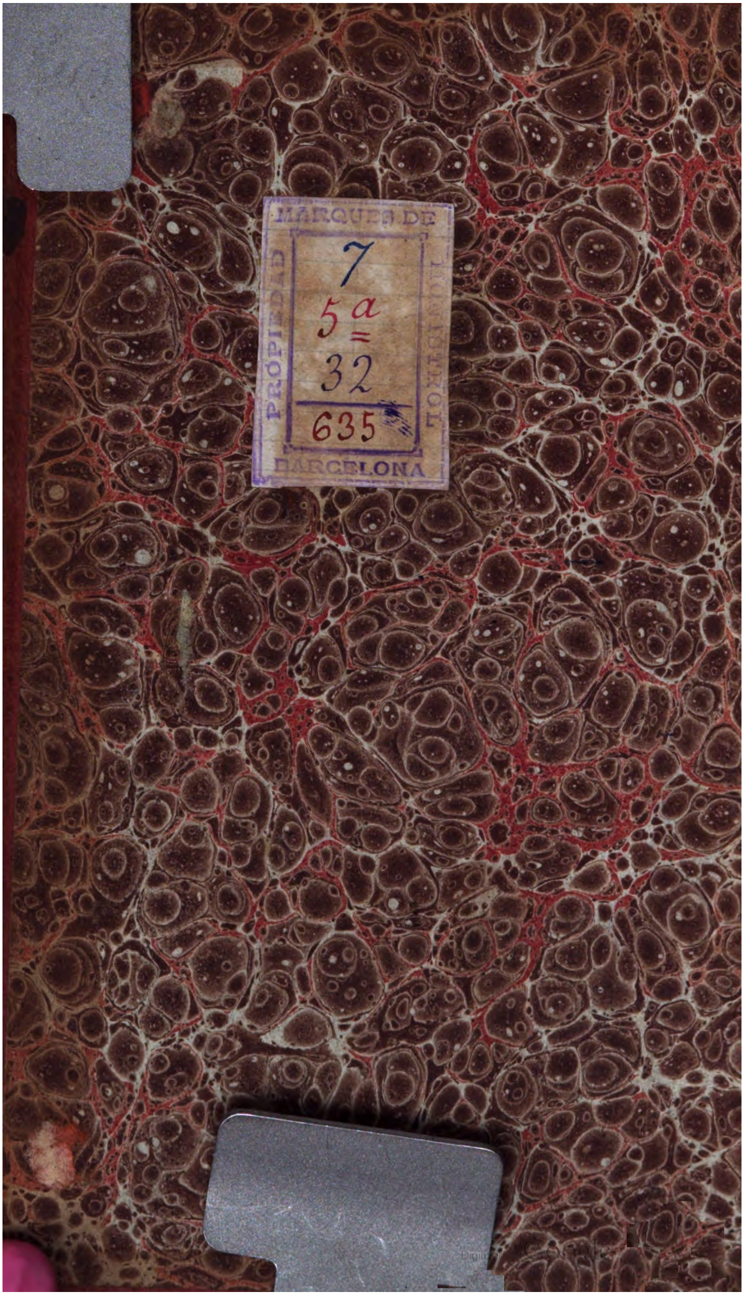
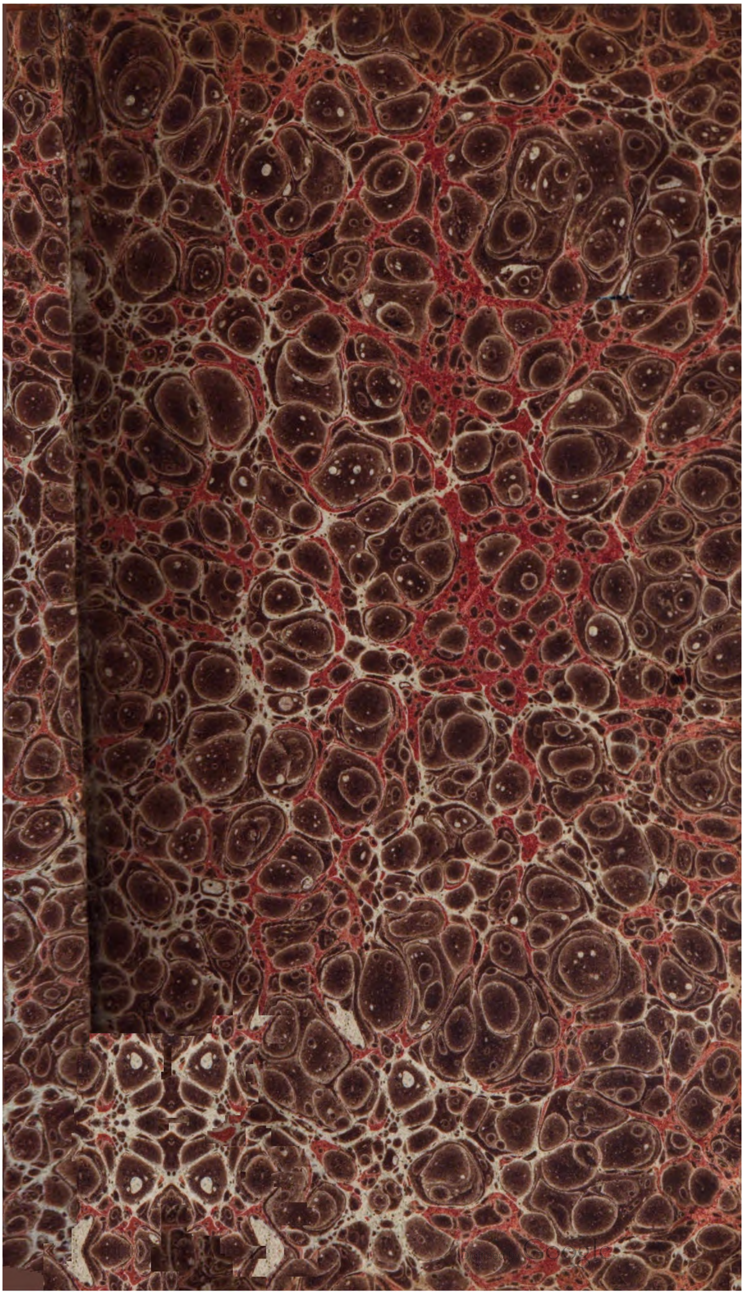



MARQUES DE
PROPIEDAD
LLUPIA I ALFARRAS
BARCELONA
7
5a
32
635



18 Guillermo de Escrivá

7 - 5ª - 32

HISTOIRE
DE THÉODOSE
LE GRAND.

On trouve aux mêmes adresses

Oraisons funèbres prononcées par Fléchier, évêque de Nîmes, et Bossuet, évêque de Meaux ; 2 parties in-12.





[illegible] un Evêque qui lui me[illegible]
[illegible] la tête

HISTOIRE

DE

THÉODOSE

LE GRAND

Pour Monseigneur le Dauphin ;

PAR FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE NIMES,

ABBÉ DE-ST-SEVERIN, AUMÔNIER ORDINAIRE DE MADAME LA DAUPHINE.

NOUVELLE ÉDITION.



LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon, GRANDE RUE MERCIÈRE, N. 33.

Paris, RUE DU POT-DE-FER-ST-SULPICE, N. 8.

ROANNE, IMPRIMERIE D'ÉT. PERISSE.

1838.

AVERTISSEMENT.

Il n'y a jamais eu d'éducation plus digne d'un prince, que celle de Monseigneur le DAUPHIN. Le Roi l'a regardée comme un de ses premiers devoirs et comme sa plus importante affaire. Les soins qu'il a pris lui-même de l'instruire dans les rencontres, et le choix qu'il a fait de personnes éclairées et capables de seconder ses intentions, marquent assez le désir qu'il a eu de se former un fils qui fût un jour, comme lui, aussi esti-

mable par sa sagesse que redoutable par sa puissance.

Monsieur le duc de Montausier, que sa Majesté a chargé de cet honorable, mais difficile emploi, s'en est acquitté avec cette application, cette constance et cette exacte fidélité, dont il a fait profession toute sa vie.

Après avoir imprimé dans l'esprit de Monseigneur le DAUPHIN toutes les grandes maximes d'honneur, de probité et de religion, il a voulu ajouter les exemples aux conseils et aux préceptes, et lui représenter, comme des modèles, les rois qui, par leurs grandes qualités et par leurs vertus héroïques, se sont rendus célèbres dans l'histoire. Il a engagé plusieurs personnes d'un mérite reconnu à recueillir les actions de ces grands hommes, dans des ouvrages particuliers, où ce jeune Prince puisse voir avec plaisir une image des vertus qu'il doit imiter, et de celles qu'il aura pratiquées.

Pour moi, qui n'aurais osé entreprendre de moi-même un travail qui demande beaucoup de soins et de discernement, je m'en suis trouvé chargé presque sans y penser. J'ai cru pourtant qu'encore que je ne pusse donner à cette Histoire les agréments que les autres donneront aux leurs, elle ne laisserait pas d'être utile. La vie de Théodose contient beaucoup de grands exemples qui ne sont pas au-dessus de la portée des autres princes. On peut profiter de ses vertus, qui sont toutes imitables ; et l'on peut même s'instruire par ses défauts, parce qu'il a su les corriger quand on les lui a fait reconnaître, ou les réparer, quand il a fallu, par des vertus extraordinaires.

Je n'ai voulu que rendre compte ici de l'engagement et du motif que j'ai eu d'entreprendre cet ouvrage, afin qu'on ne me soupçonnât de pas l'avoir entrepris témérairement. Le lecteur jugera de tout le reste ; et j'aime mieux lui laisser la satisfaction d'excuser par bonté les fau-

tes qu'il trouvera dans cette Histoire, que de prévenir son jugement par des justifications ennuyeuses de ce que j'y trouve moi-même de défectueux.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

I. AVANT-PROPOS. II. La naissance et l'éducation de Théodose. III. Changements arrivés dans l'empire. IV. Élection de Valentinien. V. Association de Valens à l'empire. VI. État de l'empire. VII. État de la religion. VIII. L'Angleterre est ravagée par les Barbares. IX. Théodose le père y est envoyé, y mène son fils, défait les ennemis. X. Théodose le fils se signale en cette guerre. XI. Théodose le père découvre une conjuration. XII. Révolte de Firme dans l'Afrique. XIII. Théodose le père est envoyé en Afrique avec son fils contre les rebelles. XIV. Il traite avec Firme. XV. Il défait les rebelles en deux batailles. XVI. Il fait un traité avec Firme. XVII. Il rétablit la ville de Césarée. XVIII. Il fait punir les déserteurs. XIX. Il se trouve engagé dans les montagnes. XX. Il se tire heureusement du danger où il était. XXI. Théodose le fils est envoyé à la cour. XXII. Valentinien associe son fils Gratien à l'empire. XXIII. Expédition de Valentinien contre les Allemands. Théodose le fils a ordre de le suivre. XXIV. Irruption des Quades, et le sujet. XXV. Théodose le fils est fait gouverneur de Mœsie. XXVI. Théodose le père poursuit Firme. XXVII. Il déclare la guerre aux Isafliens. XXVIII. Combat contre Igmazen, roi des Isafliens. XXIX. Igmazen demande la paix à Théodose. XXX. Prison de Firme, sa mort; fin des guerres d'Afrique. XXXI. Théodose fait la paix avec les Isafliens. XXXII. Expédition de l'empereur Valentinien contre les Quades. XXXIII. Ambassade des Quades. Mort de Valentinien. XXXIV. Divers raisonnements sur la mort de Valentinien. XXXV. La part qu'eut Valentinien en l'élection de saint Ambroise. XXXVI. Valentinien le jeune est fait empereur. XXXVII. Cause de la disgrâce des Théodoses. XXXVIII. Entreprises contre l'empereur Valens. XXXIX. Consultation

magique. XL. Réponse du sort. XLI. Théodose est arrêté et condamné à mort. XLII. Persécution faite aux philosophes et autres personnes. XLIII. Valens fait mourir plusieurs personnes dont le nom commence par Théod. XLIV. Sujet de jalousie contre Théodose le père. Il est condamné à la mort. XLV. Exil de Théodose le fils. XLVI. Retraite de Théodose en Espagne. XLVII. Origine, progrès, divisionet religion des Goths. XLVIII. Irruption des Huns. XLIX. Goths chassés par les Huns. L. Les Goths demandent retraite dans la Thrace. LI. Les Goths sont reçus par Lupicien. LII. Les Goths se révoltent, vainquent Lupicien. LIII. Siége d'Andrinople. LIV. Valens persécute les catholiques. Thémistius l'adoucit. LV. Guerre des Sarrasins contre les Romains. LVI. Les Perses déclarent la guerre. LVII. Valens demande du secours à Cratien, et conclut la paix avec les Sarrasins et les Perses. LVIII. Nouvelle du combat et de la retraite de Trajan et de Ricomer. LIX. Gratien marche au secours de son oncle. LX. Célèbre victoire de Gratien sur les Allemands. LXI. Généreuse réponse de Trajan. LXII. Valens arrive à Constantinople. On murmure contre lui. Il part. LXIII. Prudence de Fritigerne, roi des Goths. LXIV. Valens est mal averti. Il délibère s'il donnera la bataille. LXV. Fritigerne amuse l'empereur. LXVI. Valens marche à l'ennemi. Fritigerne fait de nouvelles propositions. LXVII. Le combat s'engage. Déroute de l'aile droite des Romains. LXVIII. L'aile gauche se défend vaillamment. LXIX. Entière défaite des Romains. LXX. Valens se sauve. Il est blessé et brûlé tout vif dans une maison. LXXI. Grande perte des Romains. Gratien s'arrête dans Sirmium. LXXII. Réflexions de Gratien. LXXIII. Rétablissement des évêques exilés. LXXIV. Gratien rappelle Théodose. LXXV. Occupations de Théodose durant son exil. LXXVI. Diverses entreprises des Goths. LXXVII. Goths battus par les Sarrasins devant Constantinople. LXXVIII. Saint Ascole défend Thessalonique par ses prières. LXXIX. Horrible massacre des Goths en Orient. LXXX. Théodose arrive à Sirmium. LXXXI. Théodose défait les Goths. LXXXII. Songe de Théodose. LXXXIII. Gratien est résolu de choisir un collègue. LXXXIV. Théodose destiné empereur. LXXXV. Ausone est fait consul. LXXXVI. Victoire de Théodose reconnue.

HISTOIRE

DE

THÉODOSE

LE GRAND.

LIVRE PREMIER.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

1. J'entreprends d'écrire la vie de l'empereur Théodose le Grand, que les auteurs païens ont élevé au-dessus des princes qui l'avaient précédé, et que les Pères de l'Église ont proposé pour exemple aux princes chrétiens qui devaient les suivre.

Cette histoire, Monseigneur, renferme de grands événements, et l'on en peut tirer des instructions très-importantes. Vous y verrez d'un côté des Barbares repoussés jusque dans leurs anciennes limites, des rebelles ramenés par la douceur, ou réduits à l'obéissance par la force; des tyrans punis de leur cruauté et de leur perfidie, et l'empire trois fois rétabli par la valeur de Théodose; de l'autre, l'hérésie abattue, l'idolâtrie ruinée, les abus du siècle réformés, et l'Église, après avoir été opprimée durant plusieurs règnes, remise dans sa première liberté par les édits de ce sage et pieux empereur.

Vous y remarquerez, Monseigneur, l'esprit et le caractère d'un prince qui tempère sa puissance par sa bonté; qui ne sépare jamais les intérêts de la religion de ceux de l'état; qui sait donner des lois aux hommes, et s'assujettir à celles de Dieu; qui triomphe de ses ennemis autant par sa foi et par ses prières, que par son courage et par ses armes; et qui allie en sa personne la valeur et la piété, la grandeur du siècle et la modération chrétienne.

Je ne doute pas, Monseigneur, que vous n'admiriez les différentes vertus qu'il pratiqua dans les différents états de sa vie. Il servit les empereurs dès qu'il fut en âge de porter les armes. A peine eut-il servi quelque temps dans les armées, qu'on le trouva capable de les commander. La réputation qu'il s'acquit dans les grands emplois, lui attira

l'envie et la disgrâce de ceux-mêmes qui devaient le protéger ; mais il supporta la mauvaise fortune sans faiblesse, comme il jouit de la bonne sans orgueil. Il parvint à l'empire en un temps où il fallait non-seulement le gouverner, mais encore le rétablir; et ses premiers soins furent de rendre ses sujets heureux. Il aima la paix et craignit moins de souffrir une injustice que de la commettre. Il termina plusieurs guerres par sa valeur, et n'en entrepit aucune par ambition. Il fut toujours plus porté à pardonner qu'à punir; et s'étant une fois abandonné à sa colère, il expia, par une pénitence publique, la faute qu'il avait faite par la persuasion de ses ministres, plutôt que par aucun dérèglement de son cœur.

Cette longue suite d'actions éclatantes pourrait vous faire croire, Monseigneur, que j'écris l'éloge de tel empereur, et non pas son histoire; mais vous verrez que je n'exagère point ses vertus, et ne dissimule point ses défauts ; et que, sans sortir des bornes qui me sont prescrites, j'expose les faits que j'avance, comme des vérités fondées sur le témoignage des anciens auteurs, et non pas comme des idées de perfection que j'aie moi-même imaginées.

Il serait à souhaiter que la manière d'écrire répondît à la dignité du sujet. Mais j'espère, Monseigneur, que vous excuserez ce qui manque à l'une, et que vous approuverez le choix que j'ai fait de l'autre. Pour moi, je ne prétends qu'à la gloire

d'avoir apporté dans l'exécution de mon dessein tout le soin et toute l'exactitude dont je suis capable : heureux si je puis faire croître en vous par l'imitation, les vertus qu'un bon naturel y a commencées, qu'une sage et noble éducation y fortifie tous les jours, et que l'âge et les occasions vont faire éclater, soit dans la paix, soit dans la guerre, sous la conduite du plus grand roi et du meilleur père du monde.

II. L'empire commençait à déchoir de cet état de grandeur et de puissance où Constantin l'avait mis par sa piété et par ses armes victorieuses. Constantius et Constans, deux de ses fils, gouvernaient l'un l'Orient, l'autre l'Occident; mais comme ils n'avaient pas les grandes qualités de leur père, ils n'étaient ni aimés de leurs sujets, ni craints de leurs ennemis comme lui, et ils avaient peine à soutenir une partie du fardeau qu'il avait porté lui seul avec tant de gloire.

Ce fut vers la neuvième année de leur règne que naquit Théodose, à Itaque, petite ville d'Espagne, sur les bords du fleuve Bétis. Il était d'une maison très-noble, et descendait de la race de Trajan, à qui il fut toujours bien aise de ressembler. Son père se nommait Théodose, et sa mère, Termancie, doués l'un et l'autre de toutes les vertus qui convenaient à leur sexe. Il fit d'abord paraître un beau naturel, et il fut élevé avec beaucoup de soin. On lui donna pour précepteur Anatole (1),

(1) Suid. *verb*. Anatole.

homme savant, qui méprisait les richesses, mais qui n'oubliait rien pour s'avancer dans les honneurs.

Ce philosophe lui enseigna les premiers principes des sciences humaines; et prévoyant qu'on lui enlèverait bientôt son disciple pour le mener à la guerre, il se hâta de lui former l'esprit, et le rendit en peu de temps capable de juger du mérite et des ouvrages des gens de lettres. Il s'appliqua surtout à lui inspirer des sentiments honnêtes et généreux, en lui marquant dans l'histoire les exemples qu'il devait suivre; et lui donna ces premières impressions d'honneur et de probité, qui réglèrent depuis toutes les actions de sa vie. A peine Théodose fut-il sorti de l'enfance, que son père, qui, par sa valeur et par sa prudence était parvenu aux principaux emplois de la guerre, résolut de l'emmener avec lui à la première expédition qu'on entreprendrait contre les Barbares.

III. Cependant l'empire en peu de temps avait changé plusieurs fois de face. Constans avoit péri misérablement par la trahison du tyran Magnence. Constantius son frère était mort dans la Cilicie, ennuyé du mauvais succès des guerres qu'il avait mal soutenues contre les Perses. Julien son successeur s'étant engagé inconsidérément à la conquête de la Perse, y avait été tué dans un combat. Et Jovien, prince vaillant et religieux, après avoir régné huit mois, venait de mourir subitement dans

son lit, étouffé de la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre pour la sécher.

IV. Les troupes qui étaient alors dans la Bithynie s'avancèrent jusqu'à Nicée; et sans donner le loisir aux prétendants de faire leurs brigues, l'armée s'assembla pour élire un nouvel empereur. Valentinien fut proposé, et quoiqu'il fût absent et qu'on eût sujet de craindre son humeur austère et inflexible, il fut élu tout d'une voix. Il étoit né à Cibale en Pannonie. Gratien son père s'était élevé par sa vertu au-dessus de sa naissance, et de simple soldat était devenu général des armées romaines. On raconte qu'il étoit si fort (1), que cinq hommes ne lui pouvaient arracher des mains une corde qu'il tenait serrée, et que ce fut par là qu'il se fit connaître aux empereurs. Quoi qu'il en soit, il tomba aussi promptement qu'il s'était élevé; et le même Constantius qui l'avait comblé de biens et d'honneurs, l'en dépouilla, irrité de ce qu'il avait reçu dans sa maison le tyran Magnence.

Valentinien ayant trouvé la fortune de son père ruinée, fut obligé de travailler lui-même à la sienne. Il passa par tous les degrés de la milice, et s'acquitta des emplois qu'il eut, avec tant de cœur et tant de sagesse, que les gens de guerre le voyaient prospérer sans envie, et avaient accoutumé de dire de lui, qu'il méritait beaucoup plus qu'on ne lui donnait. Jovien l'avait fait capitaine de

(1) Aurel. Victor.

la seconde compagnie de ses gardes, et l'avait laissé à Ancire, capitale de la Galatie, pour y commander.

Ce fut là qu'on lui députa, pour lui donner avis de son élection. Il partit incontinent, et se rendit à l'armée le vingt-quatrième de février. Il ne voulut point paraître le lendemain, parce que c'était le jour du bissexte, qu'une ancienne superstition faisait passer pour malheureux parmi les Romains. Le jour d'après, l'armée s'étant assemblée dès le matin, il vint dans le camp, et fut conduit en cérémonie au tribunal qu'on lui avait adressé. On lui donna la pourpre et la couronne, et on le proclama empereur dans les formes accoutumées. Après qu'il eut joui quelque temps du plaisir des acclamations militaires, il voulut haranguer l'armée; mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'il s'éleva un grand bruit parmi les troupes. Soit que ce fût une cabale de quelques officiers mécontents, soit que ce ne fût qu'un caprice des soldats, on cria de toutes parts qu'il fallait lui nommer un collègue. Il semblait qu'on se repentît du choix qu'on venait de faire, ou qu'on voulût imposer des lois à celui qu'on venait de choisir pour maître.

Valentinien entendit ce tumulte sans s'émouvoir; et regardant de côté et d'autre, avec un air sévère et menaçant, il fit signe de la main qu'il voulait parler. Dès qu'on eut fait silence, il se tourna vers ceux qui lui avaient paru les plus échauffés; et

après les avoir traités de mutins et de séditieux (1) : *Compagnons*, leur dit-il, *il dépendait de vous de me donner l'empire, mais depuis que je l'ai reçu, c'est à moi de juger des besoins de l'état, et c'est à vous à m'obéir*. Il prononça ces paroles avec tant d'assurance, que tout le monde se tut et demeura dans le respect. Alors, se radoucissant un peu, il remercia l'armée de l'honneur qu'elle lui avait fait, et l'assura qu'il se choisirait un collègue quand il en serait temps; mais qu'il ne voulait rien précipiter dans une affaire de cette importance. Il descendit de son tribunal entouré d'aigles et de drapeaux, et traversa le camp, marchant fièrement au milieu d'une foule d'officiers qui se rangeaient autour de lui pour lui faire leur cour.

Quelques jours après, soit qu'il s'accommodât à la nécessité des affaires ou qu'il eût résolu de satisfaire les troupes, soit qu'il voulût adroitement faire agréer le dessein qu'il avait d'associer son frère Valens à l'empire, il assembla les chefs de l'armée, et leur demanda conseil sur le choix qu'il avait à faire. Degalaïse, général de la cavalerie, lui répondit avec liberté (1) : *Si vous n'aimez que votre famille, Seigneur, vous avez un frère ; si vous aimez l'état, choisissez quelqu'un qui soit capable de le gouverner avec vous*. L'empereur fut piqué de cette réponse, mais il dissimula son déplaisir, et résolut de faire lui-même par autorité,

(1) Théodoret. l. 4. c. 6. Sozom. l. 6. c. 6. — (2) Ammian. l. 26.

ce que les gens de guerre auraient eu peine de faire par complaisance.

V. Il partit donc de Nicée en diligence, et se rendit le premier jour de mars à Nicomédie, où il fit Valens grand écuyer, et général des armées de l'empire. Il l'élevait à ces dignités, afin de le disposer insensiblement à monter à une plus grande. Mais étant arrivé à Constantinople, il ne garda plus aucune mesure. Il mena son frère dans un faubourg de la ville; et sans se mettre en peine ni du consentement de l'armée, ni des formes de l'élection, il le fit proclamer Auguste, sans l'avoir auparavant déclaré César, ce qui ne s'était pas encore pratiqué. Il lui mit le diadème sur le front, et le revêtit des habits impériaux; et pour achever la cérémonie, il le ramena avec lui dans un même char. Valens n'avait aucune qualité qui pût lui attirer l'estime ou l'amitié des peuples. Car, outre qu'il avait le teint noir, les yeux égarés, et quelque chose de rustique et de rebutant en toute sa personne, c'était un esprit déréglé, qui joignait à une grande présomption une extrême ignorance. Aussi son élection ne fut approuvée que parce qu'on n'osait s'y opposer. Valentinien lui-même ne lui dissimulait pas ses défauts, et le tenait dans une si grande dépendance, qu'on eût dit qu'il l'avait fait son lieutenant, et non pas son collègue.

VI. L'empire était alors en un état déplorable: il semblait que toutes les nations barbares s'étaient liguées ensemble pour ravager en même temps

toutes les provinces de leur voisinage. Les Allemands faisaient le dégât dans les Gaules (1). Les Sarmates et les Quades étaient entrés dans la Pannonie. Les Pictes et les Saxons troublaient le repos de l'Angleterre. Les Maures faisaient des courses dans l'Afrique. Les Goths venaient piller la Thrace jusqu'aux environs de Constantinople. Le roi de Perse renouvelait ses anciennes prétentions sur l'Arménie, et menaçait de rompre la paix qu'il venait de conclure avec les Romains. Il était à craindre que ces désordres ne continuassent sous deux empereurs, dont l'un n'avait pas assez de douceur pour gagner les peuples, l'autre n'avait ni assez d'habileté, ni assez de résolution pour venir à bout de ses ennemis.

VII. Les affaires de la religion étaient aussi brouillées que celles de l'empire. Le règne de Constantius avait été un temps de persécution continuelle contre l'Église. Ce prince n'avait rien épargné pour abolir la foi du concile de Nicée, et pour établir l'hérésie d'Arius. Julien ne s'était pas contenté de persécuter l'Église, il avait fait tous ses efforts pour la détruire; et après avoir solennellement abjuré la foi de Jésus-Christ, dans laquelle il avoit vécu près de vingt ans, il avait entrepris de relever les faux dieux, et de renouveler les superstitions païennes. Jovien, son successeur, voulant remédier à tous ces désordres, protesta aux

(1) Ammian. l. 26.

gens de guerre qui l'élisaient empereur, qu'il ne pouvait accepter l'empire qu'à condition qu'ils seraient tous chrétiens comme lui; et ils s'écrièrent tout d'une voix : *Qu'ils l'étaient ou qu'ils avaient dessein de l'être.* Peu de temps après il rappela les évêques exilés, et favorisa les catholiques, blâmant les autres, et les remettant pourtant au jugement de leur conscience, sans vouloir entrer dans le fond des différends ecclésiastiques.

On croyait que Valentinien porterait sa piété plus loin, tant parce qu'il était naturellement ardent, et qu'il allait à ses fins sans beaucoup de ménagement, qu'à cause qu'il avait autrefois confessé la foi de Jésus-Christ avec beaucoup de zèle. La chose était arrivée ainsi. Julien, après son apostasie, allait un jour au temple de la fortune, pour y offrir des sacrifices à son ordinaire. Il étoit accompagné d'une foule de courtisans (1), dont la plupart s'accommodaient par politique à la religion du prince. Valentinien marchait derrière lui en qualité de capitaine de ses gardes. Comme ils furent à l'entrée du temple, un des ministres du sacrifice, qui les y attendait, comme pour les purifier, leur jeta de l'eau qui était consacrée aux idoles. L'empereur et ceux de sa suite reçurent avec respect cette cérémonie. Mais Valentinien ayant senti quelques gouttes de cette eau sur sa main gauche, et s'apercevant qu'il en était tombé sur

(1) Théodoret. l. 13. c. 5. Sozom. l. 6. c. 6.

ses habits, frappa rudement, en présence de l'empereur, celui qui venait de la lui jeter, puis il secoua sa main, et déchira la pièce de son manteau qui avait été mouillée. Julien, offensé de l'injure faite à ses dieux et à lui, le chassa de sa cour, et le relégua à Mélitine en Arménie. Son frère Valens l'y suivit, aimant mieux être dégradé des armes et renoncer à sa fortune, que de rien faire qui fût contraire à la foi.

Le souvenir de cette confession si hardie avait fait espérer à plusieurs que les deux frères allaient rétablir hautement la religion; mais on y fut trompé: car Valentinien fut plus relâché là-dessus qu'on n'avait pensé, et protégea les catholiques, sans inquiéter les ariens. Valens, au contraire, s'abandonna tellement aux ariens, qu'il opprima les catholiques.

Telle était la disposition de l'empire, lorsque les deux empereurs se le partagèrent. Valentinien choisit pour lui les provinces de l'occident avec toute l'Illyrie, et laissa celles de l'orient à son frère. Ils vinrent ensemble jusqu'à Naïsse, où ils firent le partage des armées et des principaux officiers qui les commandaient, et se séparèrent enfin à Sirmium, l'un pour se rendre à Milan, l'autre pour retourner à Constantinople.

VIII. Valentinien s'appliqua d'abord à reconnaître l'état des provinces les plus exposées à l'insulte des nations barbares. Il passa dans les Gaules, et combattit les Allemands qui s'y étaient jetés avec

une grande armée. Après les avoir défaits, il partit d'Amiens pour aller à Trèves. Là il espérait jouir en repos du fruit de sa dernière victoire, lorsqu'il eut avis de divers endroits que toute l'Angleterre était en proie aux ennemis ; que les Français et les Saxons y étaient entrés du côté des Gaules ; que les Pictes et les Écossais faisaient le dégât jusque dans le cœur du pays ; qu'on avait tué le gouverneur et surpris le général de l'armée ; et que si l'on n'y mettait ordre promptement, l'empire allait perdre une de ses plus belles provinces.

IX. Cette nouvelle étonna l'empereur, et lui donna de grandes inquiétudes. Il commanda à Théodose, père de celui dont nous écrivons l'histoire, de passer dans cette île avec les troupes qui s'étaient avancées de ce côté-là, le jugeant seul capable de remettre en meilleur état une affaire qui paraissait désespérée. Théodose partit en diligence, et mena son fils avec lui pour lui apprendre le métier de la guerre. Il assembla à Boulogne l'armée qu'on lui avait destinée ; et passant la mer avec une confiance qui semblait répondre de l'événement, il s'avança vers Londres, et chercha les ennemis pour les combattre. Il défit plusieurs de leurs partis qu'il trouva errants par la campagne. Il leur enleva les hommes, le bétail et tout le reste du butin qu'ils entraînaient, et fit publier dans tous les lieux d'alentour, que chacun vînt reconnaître et reprendre ce qui lui appartenait, ne réservant qu'une petite partie du butin pour les soldats qui

avaient eu le plus de fatigue. Son principal soin fut toujours de soulager le peuple ; et les premières instructions qu'il donna à son fils, furent des exemples d'humanité et de justice, vertus nécessaires, mais presque inconnues aux gens de guerre. Après ces premiers succès, il entra dans Londres, et rassura cette ville qui le connaissait déjà pour son libérateur.

Comme il avait affaire à des ennemis qui se dispersaient et se ralliaient à tout moment pour le surprendre, il résolut de les surprendre eux-mêmes, et de les affaiblir par de petits combats, ne pouvant les engager à une bataille. Il se mit donc en campagne, se saisit des postes avantageux, divisa son armée en plusieurs corps, et tombant incessamment sur les uns ou sur les autres de ces barbares qui avaient leurs intérêts séparés, et qui étaient venus plutôt pour piller que pour combattre, il les défit entièrement, et rétablit la sûreté dans les villes et dans la campagne. En toutes ces rencontres, il fit paraître autant de valeur que de prudence ; et l'on dit de lui (1), qu'il ne commanda jamais rien à ses soldats dont il ne leur donnât lui-même l'exemple.

X. Théodose se montra digne fils de ce grand capitaine, et donna dans ses premières occasions des marques de ce qu'il devait être un jour. Maxime, anglais de nation, qui se vantait d'être des-

(1) Ammian. l. 28.

cendu de la race de Constantin (1), servait en même temps dans la même armée. Ces deux jeunes hommes, qui devaient un jour disputer entr'eux l'empire du monde, se connurent et se signalèrent à l'envi l'un de l'autre durant cette expédition. Ils étaient presque de même âge, ils avaient également de l'esprit, du courage et une grande passion de s'avancer par la voie des armes ; mais ils étaient bien différents de mœurs. Théodose était franc, honnête, généreux ; Maxime était artificieux, brutal, jaloux du mérite et de la réputation d'autrui ; l'un était brave par vertu, l'autre l'était par férocité ; l'un ne prétendait qu'à la gloire de servir les empereurs, l'autre aurait bien voulu se mettre en leur place.

XI. A peine cette guerre fut achevée, qu'on découvrit une conjuration qui n'était pas moins dangereuse. On en fit arrêter les chefs, qui furent condamnés à mort. Mais on ne jugea pas à propos de les faire appliquer à la question, de peur qu'il n'y eût trop de complices à punir, ou que leur désespoir ne fît renaître ces troubles qui venaient d'être apaisés. Après quoi Théodose retourna à la cour de Valentinien, et lui présenta son fils, qui avait été le compagnon de ses travaux. Ce fut là que ce jeune seigneur se fit connaître au prince Gratien, qui, tout enfant qu'il était, avait déjà beaucoup d'inclination pour la vertu et le mérite.

(1) Zoz. l. 4.

XII. La joie qu'on avait de l'heureux succès des affaires d'Angleterre, fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut du soulèvement d'une partie de l'Afrique. Firme, un des principaux seigneurs du pays, était le chef de la révolte. On l'accusait d'avoir fait assassiner un de ses frères. Romain, gouverneur de la province, avait entrepris de le perdre; lui se soutenait par ses amis et par son crédit. Ils écrivirent à la cour, l'un ses accusations et ses plaintes, l'autre ses justifications. Valentinien était d'une humeur peu traitable; mais il avait des moments commodes où il se laissait aisément prévenir. Dans les plus grandes nécessités des affaires, il avait eu soin de soulager les provinces; mais il ne veillait pas assez sur ceux qui les gouvernaient; et quoique de son tempérament il fût inexorable pour les moindres fautes, il ne voulait pas même écouter les plaintes qu'on lui faisait des officiers, soit qu'il crût blesser son autorité en diminuant la leur, lors même qu'ils en abusaient, soit que, selon sa politique, il fallût traiter les peuples avec une extrême rigueur.

XIII. Ce fut là l'occasion de la révolte de Firme. Il apprit qu'on avait supprimé ses lettres à la cour; qu'on avait fait valoir celles de son ennemi; que les ministres étaient gagnés, et que le prince était prévenu. Comme il se vit sur le point d'être opprimé, il eut recours aux armes. Il souleva les peuples lassés des violences et des voleries de leur gouverneur, prit le diadème et se fit procla-

mer roi. Il se mit d'abord en campagne (1), ravagea tout ce qui lui résistait, surprit la ville de Césarée, qu'il abandonna à ses troupes pour la mettre à feu et à sang, et grossit son armée d'un grand nombre de Maures qui vinrent en foule se ranger auprès de lui. Théodose eut ordre de partir incontinent avec son fils, et d'aller s'opposer à ces rebelles. Il s'embarqua avec les troupes qu'on lui avait données et descendit sur la côte d'Afrique. Là, ayant rencontré le gouverneur de la province, il apprit de lui l'état des affaires ; et après lui avoir doucement reproché les troubles qu'il avait causés, il l'envoya pour mettre ordre à la sûreté des places et pour visiter les garnisons. Cependant il s'avança jusqu'à la ville de Sitifi, d'où il manda à Firme qu'il eût à poser les armes et à se remettre en son devoir, et qu'il choisît ou de la paix, ou de la guerre. Attendant sa résolution, il pensait aux moyens de ménager ses troupes, qui n'étaient pas accoutumées aux chaleurs de ces climats, et de prévenir le tyran qui n'était pas moins à craindre par ses artifices que par ses forces.

XIV. Firme fut d'abord incertain du parti qu'il avait à prendre, Peu de temps après, il envoya des députés à Théodose, pour lui représenter qu'il avait pris les armes par nécessité et non par ambition ; qu'il n'en voulait point à l'empire, mais à un ennemi particulier qui abusait de l'autorité

(1) Oros. l. 7.

de l'empereur; qu'il n'avait pas prétendu se révolter, mais se défendre; qu'on lui fit justice, ou qu'on lui sauvât au moins la vie, et qu'il abandonnait ses ressentiments et congédiiat son armée. Théodose promit de lui faire grâce, s'il revenait de bonne foi, et lui ordonna d'envoyer des otages. Cependant il visita la côte, fit rassembler ses légions, y joignit quelques troupes du pays, et commanda à tous les officiers de faire observer une exacte discipline, disant : *Que les soldats romains ne devaient vivre qu'aux dépens de leurs ennemis, et qu'ils ne valaient pas mieux que des rebelles quand ils incommodaient les citoyens ;* ce qui lui attira l'amitié des peuples. Firme était d'une famille nombreuse et puissante par les terres qu'elle possédait, et par l'alliance qu'elle avait avec les principaux seigneurs d'entre les Maures. Mascizel et Mazuca, ses frères, marchaient avec deux grands corps d'armée; et Cyria, sa sœur, dame de grand courage, les assistait d'hommes et d'argent, et soulevait par ses intrigues toute la Mauritanie.

XV. Théodose prévoyant qu'il serait difficile de résister à tant de forces, s'il leur donnait le temps de se joindre, s'avança à grandes journées vers Mascizel, et lui présenta la bataille. Les Maures l'acceptèrent et soutinrent d'abord vigoureusement la première charge des légions; mais enfin ils furent rompus, l'avant-garde fut taillée en pièces, et le reste se sauva en désordre. Théodose se rendit maître de la campagne, et

prit quelques places importantes pour sa sûreté, où il fit faire de grandes provisions de vivres; et comme il allait entrer plus avant dans le pays, il eut avis que Mascizel revenait sur ses pas avec les Maures qu'il avait ralliés, et des troupes fraîches qu'il avait reçues. Il le joignit en peu de temps, le combattit, mit toute son armée en déroute, et le pressa si vivement, qu'à peine lui laissa-t-il le temps de se sauver lui-même.

XVI. Les rebelles furent étonnés de la perte de ces deux batailles; et Firme, ne sachant à qui s'adresser, eut recours à quelques évêques qu'il supplia d'aller voir Théodose, et de lui obtenir le pardon de sa révolte à quelque condition que ce fût. Ces députés furent reçus avec honneur; et sur la réponse favorable qu'ils rapportèrent, Firme partit lui-même avec peu d'escorte, et se rendit au camp de Théodose, où ce général l'attendait hors de sa tente. Les légions étaient sous les armes avec leurs drapeaux déployés, et chaque soldat, au premier bruit de l'arrivée du chef des rebelles, avait redoublé sa fierté.

Firme descendit de cheval dès qu'il aperçut Théodose, et s'approchant de lui avec un profond respect, se prosterna à ses pieds jusqu'à terre, et lui demanda pardon de son crime, les larmes aux yeux, accusant tantôt sa témérité, tantôt son malheur, avec toutes les marques d'un véritable repentir. Théodose reçut froide-

ment ses soumissions, et après une longue conférence qu'ils eurent ensemble, l'accommodement fut conclu. Les conditions furent que Firme fournirait des vivres pour l'armée, qu'il laisserait quelques-uns de ses parents pour otage; qu'il remettrait en liberté tous les prisonniers qu'il avait faits depuis les troubles; qu'il renverrait dans la ville d'Icosium les enseignes romaines et tout ce qu'il avait pris sur les sujets de l'empire; qu'après cela il licencierait ses troupes, et rentrerait en grâce auprès de l'empereur.

XVII. Firme s'en retourna fort satisfait, accomplit en moins de deux jours la plus grande partie du traité. Théodose voyant de si belles dispositions à la paix, marcha du côté de Césarée pour réparer les ruines de cette ville, qui avait été brûlée dès le commencement des guerres. Il reçut en chemin une députation des Maziques, peuple africain, qui s'étaient ligués mal à propos avec les rebelles, et qui demandaient pardon de leur trahison; mais il ne leur répondit autre chose, sinon *qu'il savait pardonner à des ennemis, mais qu'il ne pouvait souffrir des traîtres;* et les renvoya, en les menaçant qu'il irait bientôt à eux pour les châtier. Il venait de sortir de Césarée, où il avait laissé la première et la seconde légion pour travailler aux fortifications de la place, lorsqu'on vint l'avertir que Firme n'avait fait que cacher sa perfidie sous des apparences de paix et de soumission; qu'il débauchait par promesses

et par argent les troupes mêmes de l'empire; qu'un escadron d'archers s'était jeté dans son parti, et qu'un tribun avait eu l'insolence de mettre son collier en forme de diadème sur la tête de ce rebelle.

XVIII. Théodose résolut d'user de toutes les rigueurs de la guerre contre les traîtres. Il marcha avec une diligence incroyable vers Tagavie, où il surprit une partie des archers révoltés, qu'il livra à la vengeance des soldats, afin de leur apprendre à craindre eux-mêmes la justice qu'il leur ferait exercer contre les coupables. On fit mourir le tribun, après lui avoir fait couper le poing; les autres officiers furent décapités, et tout le reste fut puni comme il méritait. Ce général irrité assiégea, peu de jours après, une forteresse où les Maures les plus séditieux s'étaient retirés. Il la prit d'assaut, passa toute la garnison au fil de l'épée, et fit raser les murailles jusqu'aux fondements. Il tourna promptement du côté de Tanger où les Maziques s'étaient assemblés, et après les avoir vaincus plusieurs fois, il leur accorda le pardon qu'il leur avait autrefois refusé.

XIX. Enfin, l'ardeur de la guerre l'ayant engagé dans le pays ennemi plus avant qu'il ne pensait, Cyria, sœur de Firme, souleva tout d'un coup toute la province. Tous les peuples se mirent en campagne, comme si le signal eût été donné, et marchèrent contre les Romains. Théodose, qui n'avait alors que peu d'infanterie avec un corps de

trois mille cinq cents chevaux, et qui voyait cette multitude innombrable d'ennemis, fut quelque temps en suspens s'il hasarderait un combat, ou s'il se retirerait. La honte de céder à des ennemis tant de fois vaincus, et la crainte de décréditer les armes de l'empire, le déterminaient à combattre. Mais après avoir considéré l'état des affaires, il jugea qu'il valait mieux manquer à gagner une bataille, que de perdre le fruit de tant d'autres qu'il avait gagnées. Il se retira, prenant toujours des postes avantageux, de peur de surprise; mais les ennemis le poursuivirent opiniâtrément; lui coupèrent tous les passages, et le réduisirent à la nécessité de s'exposer à un combat inégal pour se sauver.

XX. Le hasard le tira de ce danger, car les Maziques qu'il venait de vaincre s'étaient obligés à lui fournir des troupes, et ils les lui envoyaient. Quelques escadrons romains allaient devant eux pour les conduire vers Théodose, sans savoir l'état où il se trouvait alors. Des coureurs maures aperçurent de loin ce secours, et vinrent à toute bride donner l'alarme à leur camp, comme si des armées entières fussent accourues pour dégager ce général. Ceux qui gardaient les passages les abandonnèrent, et Théodose profita du moment, et gagnant les défilés, alla camper sous la ville de Taves, où il mit son armée à couvert au commencement du mois de février; de là il observa les ennemis, et travailla à les désunir par des négo-

ciations secrètes, jusqu'à ce qu'il pût les réduire par la force.

XXI. Cependant il dépêcha son fils à l'empereur Valentinien, pour lui rendre compte de l'état des troubles de l'Afrique, et pour lui demander de nouvelles troupes, afin de ruiner entièrement le parti des rebelles. Le jeune Théodose fut reçu à la cour avec toute la considération que méritaient les services de son père et les siens. Gratien eut beaucoup de joie de le revoir, et dès ce temps-là il conçut pour lui une estime qui fut depuis connue de tout le monde.

C'était un prince qui entrait à peine dans la treizième année de son âge, qui avait déjà beaucoup de discernement, et qui faisait de grands progrès dans l'étude des belles-lettres sous Ausone, son précepteur, un des plus beaux esprits de son siècle. Il gagnait l'amitié des peuples par son naturel doux et obligeant; et l'on jugeait dès-lors qu'il aurait les bonnes qualités de son père, sans en avoir les défauts. Il avait été déclaré Auguste, depuis peu de temps, dans une conjoncture assez pressante.

XXII. Valentinien était tombé dans une maladie dont on n'espérait pas qu'il dût relever (1). Chacun lui destinait un successeur selon son caprice, comme si l'empire eût été vacant. Les officiers gaulois accrédités dans l'armée, jetaient les yeux sur

(1) Ammian. l. 27.

Julien, premier secrétaire d'état, homme cruel et emporté. Les autres firent leur brigue pour Sévère, colonel d'infanterie, qui n'était guère plus modéré que Julien. L'empereur étant guéri contre toute apparence, reconnut le danger qu'il avait couru, et résolut, pour rompre toutes ces cabales, d'associer son fils à l'empire. Il sonda les esprits des gens de guerre; et comme il fut assuré de leurs intentions, il fit assembler l'armée dans une grande plaine où il se rendit avec toute sa cour. Il monta sur son tribunal, menant par la main son fils qu'il avait fait venir exprès; et après qu'il l'eut fait voir aux troupes, il les pria d'agréer la résolution qu'il avait prise de partager l'empire avec lui.

Il leur représenta qu'il ne prétendait user de ses droits qu'autant que l'armée les jugerait raisonnables, et qu'il voulait toujours avoir plus d'égard aux intérêts de l'état, qu'à ceux de sa maison; qu'il leur présentait son fils élevé parmi les leurs, et destiné à faire la guerre avec eux pour la défense de l'empire; qu'à la vérité c'était un enfant qui n'avait encore ni force, ni expérience, mais qui paraissait si bien né, qu'on pouvait croire qu'il ne leur ferait pas déshonneur; qu'il s'appliquait déjà à l'étude des sciences et à toute sorte de nobles exercices, afin qu'il pût leur plaire, et qu'il sût reconnaître le mérite des gens de bien; qu'il le mettrait bientôt en état de marcher avec eux sous les étendards de l'empire, sans craindre l'incommodité des saisons, ni les fatigues de la guerre;

qu'il lui recommanderait sur toutes choses, de regarder le bien public comme le sien propre, et d'aimer l'état comme sa famille.

A ces mots, les soldats transportés de joie, l'interrompirent, et à l'envi les uns des autres proclamèrent Gratien Auguste, au bruit des armes et au son des trompettes. L'empereur animé par ces acclamations, revêtit son fils des habits impériaux, puis il le baisa, et avec une gravité mêlée de joie et de tendresse : *Vous voilà, mon fils*, lui dit-il, *revêtu de la pourpre des empereurs. J'ai bien voulu vous faire cette grâce, et nos compagnons que vous voyez ici présents y ont consenti. Rendez-vous capable de soulager votre père et votre oncle, dont vous êtes maintenant le collègue : disposez-vous à demeurer sous les armes comme le moindre soldat, et à passer courageusement le Danube et le Rhin glacés, à la tête de l'infanterie : donnez, s'il le faut, votre sang et votre vie pour les peuples que vous gouvernerez : ne croyez rien au-dessous de vous de tout ce qui regarde le salut ou la gloire de l'empire. Ce sont les principaux avis que je puis vous donner ici. La plus grande occupation de mon règne sera désormais de vous apprendre à régner.* Après cela, se tournant du côté des troupes: *Pour vous*, dit-il, *soutenez l'honneur de l'empire par vos armes ; continuez à nous assister dans nos guerres, et conservez à ce jeune empereur, que je remets à vos soins et à votre affection, une fidélité inviolable.*

Là-dessus il s'éleva encore un grand bruit. Eu-

praxe, secrétaire d'État, s'écria que Valentinien et son fils méritaient encore davantage. Toute l'armée renouvela ses acclamations, et chacun se pressa pour voir de prés cet enfant auguste, dont les yeux vifs et brillants, le visage agréable, l'air doux et noble, et une certaine majesté modeste et sans orgueil attiraient l'amitié et l'admiration de tous ceux qui le regardaient. Ce prince, depuis ce temps-là, était les délices des peuples, et ses vertus croissaient avec l'âge.

XXIII. Valentinien était sur le point d'entrer dans l'Allemagne avec une puissante armée, pour dompter cette nation farouche et inquiète qui tenait toujours les frontières de l'empire en alarme. Il prit son fils avec lui (1), et le mena au-delà du Rhin, dans le pays ennemi, pour l'accoutumer de bonne heure aux fatigues et aux périls mêmes de la guerre. Cette expédition était importante ; l'empereur l'entreprenait de lui-même et allait y commander en personne. Aussi choisit-il ses meilleures troupes, et tout ce qu'il y avait d'officiers de réputation dans l'empire. Il ordonna au jeune Théodose de le suivre, et reconnut en lui tant de valeur et de prudence dans les divers événements de cette guerre, qu'il le jugea capable de commander en chef les armées, et résolut de l'employer. L'irruption soudaine des Quades lui en fournit bientôt l'occasion, au grand contentement de Gratien, qui

(1) Ammian. l. 27.

s'intéressait déjà beaucoup à la fortune de Théodose.

L'empereur Valentinien, qui aimait la gloire, et qui méditait toujours quelque grand dessein qui lui fît honneur et qui fût utile au public, entreprit de faire continuer une chaussée depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure dans la mer. Il traça lui-même les plans des forts qu'il voulait faire élever deçà ou delà le fleuve, selon la disposition des lieux ; et s'étant aperçu que les eaux ruinaient insensiblement une forteresse qu'il avait fait bâtir sur le Necker, il détourna le cours du fleuve par un canal qu'il fit faire à force de travail et d'argent. Il voulut fortifier les bords du Danube comme ceux du Rhin, afin d'opposer comme deux barrières aux nations barbares, et leur rendre l'empire inaccessible. Il envoya ordre à Équitius, qui commandait dans l'Illyrie, de passer jusque dans le pays des Quades, et d'y faire bâtir une citadelle où il pût tenir une garnison considérable.

XXIV. Les Quades vivaient alors paisiblement sous leur roi, dans la Moravie, et comme ils n'avaient aucun dessein d'usurper les terres de leurs voisins, ils croyaient n'avoir pas besoin de garder les leurs. C'avait été autrefois un peuple puissant et aguerri, mais il avait dégénéré de sa première valeur et languissait depuis quelque temps dans une oisiveté qui le rendait presque méprisable. Équitius, s'étant mis en état d'exécuter les ordres de l'empereur, les Quades lui remontrèrent dou-

cement le tort qu'on leur faisait, et envoyèrent des députés à la cour pour s'en plaindre. Équitius attendant la réponse qu'on rendrait aux députés, fit cesser les travaux, de peur d'exciter des troubles; mais Maximin, homme cruel et remuant, l'accusa de négligence et de lâcheté, et se chargea de la commission. Il alla sur les lieux, et se mit à faire construire les forts qu'on avait commencés, sans demander aux Barbares leur consentement, qu'ils eussent sans doute donné plutôt que de s'attirer la guerre. Gabinius leur roi l'alla trouver, et lui représenta modestement que c'était une insulte qu'on leur faisait sans raison; qu'il était juste de laisser vivre en repos des gens paisibles qui ne troublaient pas celui des autres; qu'ils n'avaient plus l'ambition de conquérir, mais qu'il leur restait encore celle d'être maîtres en leur pays; qu'ils laissaient la grandeur et la gloire de vaincre le monde à ceux qui s'en piquaient, que pour eux ils s'estimaient assez heureux s'ils étaient libres; qu'enfin ils ne demandaient point de grâce, mais qu'ils suppliaient qu'on ne leur fît point d'injustice.

Maximin fit semblant d'être touché des raisons de ce prince, et, pour marque d'amitié, il le convia avec quelques-uns de sa suite à un grand festin où il le fit assassiner inhumainement. Ces peuples, après avoir pleuré quelque temps la mort de leur roi, prirent les armes pour la venger. Le désespoir leur donna du courage, et les Sarmates s'étant joints à eux, ils passèrent ensemble le Danube et

se répandirent dans la campagne, brûlant les villages et ravageant tout ce qu'ils rencontraient en leur chemin (1). La princesse Constantie, fille de l'empereur Constantius, qui avait été accordée à Gratien, venait alors de la cour d'Orient à celle d'Occident, et prenait un peu de repos dans une maison de campagne. Son train fut pillé, quelques-uns de ses gens furent pris; elle allait tomber elle-même entre les mains de ces barbares, si Messala, qui avait été envoyé pour la recevoir, ne l'eût mise promptement dans un chariot de rencontre, et ne l'eût menée à toute bride dans Sirmium. Probe, préfet du prétoire, homme timide et peu accoutumé à la guerre, était dans la ville et faisait préparer ses chevaux pour s'enfuir pendant la nuit. On tâcha de lui faire entendre que le danger n'était pas si grand qu'il pensait, que sa fuite abattrait le courage des citoyens, et qu'il répondrait de tous les accidents qui pouvaient arriver à la princesse. Enfin, il se remit un peu de sa frayeur, et donna ordre qu'on réparât promptement les fortifications, et qu'on fît venir quelques compagnies d'archers des garnisons voisines pour défendre la place en cas de siége.

Les ennemis se contentèrent de tenir la campagne. On envoya contre eux deux des meilleures légions de l'empire, qui les auraient sans doute défaits; mais elles se brouillèrent sur des préten-

(1) Ammian. l. 27.

tions et des disputes de préséance, et les Sarmates les ayant forcées séparément dans leurs quartiers, les taillèrent en pièces l'une après l'autre. Le jeune Théodose fut envoyé pour arrêter le cours de ces désordres ; et afin qu'il pût agir avec plus d'autorité, on lui donna le gouvernement de la Mœsie, et le commandement des troupes de cette province.

XXV. Il partit incontinent, et après avoir reconnu l'état des affaires, il assembla un corps d'armée considérable. Sa première occupation fut d'établir dans les troupes une exacte discipline, et de chasser de tout le pays un reste de Barbares errants et débandés qui le pillaient impunément. Il en fit mourir plusieurs, et se contenta d'avoir poussé les autres hors des limites de l'empire. Après quoi ayant appris que les Sarmates paraissaient sur la frontière, et que leur armée était grossie d'une foule de peuples ligués avec eux, il résolut non-seulement de s'opposer à leur passage, mais encore de les attirer au combat. Les ennemis, qui se confiaient en leur nombre, se divisèrent en plusieurs corps pour faire des irruptions par divers endroits ; mais Théodose les battit en toute rencontre, et, après les avoir obligés à se réunir, il alla les attaquer jusque dans leur camp. Quelque résistance qu'ils fissent d'abord, il les força, et en fit un si grand carnage, qu'ils lui demandèrent la paix à telle condition qu'il voudrait, et n'osèrent la rompre tant qu'il demeura dans cette province.

XXVI. Pendant que Théodose le fils servait si

utilement l'empire dans la Mœsie, le père était occupé à réduire les Maures révoltés en Afrique. Il en avait déjà détaché un grand nombre des intérêts de Firme, les uns par menaces, les autres par promesses et par argent. Firme, qui s'aperçut de quelque changement, craignant d'un côté d'être abandonné, et de l'autre s'ennuyant d'entretenir tant de troupes à ses dépens, sortit de son camp la nuit, et se sauva dans les montagnes. Aussitôt que Théodose eut avis que cette armée sans chef se divisait et se retirait en désordre, il se mit en campagne, en défit une partie, et obligea le reste à quitter les armes. Cette multitude d'ennemis étant ainsi dissipée, il mit dans les places des gouverneurs d'une fidélité reconnue, et poursuivit Firme dans les montagnes.

XXVII. Mais à peine y fut-il entré, qu'il apprit que le chef des rebelles s'était réfugié chez les Isaffliens, et qu'il était assuré de leur protection. Théodose tourna de ce côté-là, après avoir donné quelque relâche à ses troupes, et fit sommer ces peuples de lui livrer Firme, Mazuca son frère, et les principaux officiers qui l'accompagnaient. Comme ils eurent refusé de le faire, il leur déclara la guerre, et la commença par un combat où ils furent vaincus, Mazuca blessé à mort, et Firme mis en fuite avec tout ce qui lui resta de troupes. Ce fut alors qu'Igmazen, roi des Isaffliens, assembla toutes ses forces, et marcha contre les Romains, qui étaient entrés déjà bien avant dans ses États.

Il alla lui-même au-devant de Théodose avec peu d'escorte, et l'ayant abordé, lui demanda qui il était, et pourquoi il venait troubler le repos d'un roi qui ne relevait de personne, et qui n'avait à répondre de ses actions qu'à lui-même. Théodose lui repartit qu'il était un des lieutenants de Valentinien, empereur et maître du monde ; qu'il venait pour châtier un rebelle, et que si l'on ne le lui remettait entre les mains, il avait ordre de faire périr et les rois et les peuples qui seraient assez injustes pour le protéger.

XXVIII. Igmazen se retira piqué de cette réponse, et le lendemain matin se présenta en bataille à la tête de vingt mille hommes. Il avait laissé près de là un corps de réserve, et caché derrière ses bataillons quelques troupes auxiliaires qui devaient se détacher par pelotons à dessein d'enfermer les Romains, qui étaient en petit nombre. Théodose rangea ses troupes de son côté, leur remit devant les yeux leurs victoires passées, et les anima si bien qu'elles combattirent un jour entier sans que les escadrons serrés pussent jamais être rompus. Vers le soir Firme parut sur une hauteur, couvert d'une riche veste d'écarlate, et criait aux soldats fatigués, qu'ils allaient être accablés par le nombre et qu'ils n'attendissent point de quartier s'ils ne livraient leur général au roi Igmazen. Ce discours excita les uns à combattre plus vaillamment, et troubla si fort les autres, qu'ils abandonnèrent leurs rangs.

XXIX. La nuit ayant fait cesser le combat, Théodose se retira avec peu de perte des siens, et fit punir très-sévèrement tous les soldats que la menace de Firme avait ébranlés. Peu de temps après, ayant renforcé son armée, il recommença la guerre et battit en plusieurs rencontres les meilleures troupes des Isaffliens. Igmazen, ennuyé d'être si souvent vaincu, et reconnaissant qu'il avait affaire à un capitaine vigilant et heureux, qui le perdrait enfin lui et ses états, ne pensa plus qu'aux moyens de vivre en paix. Il lui manda secrètement qu'il n'avait rien à démêler avec l'empire, et qu'il lui abandonnait Firme et tous les rebelles; mais que ses peuples avaient été gagnés, et qu'il n'en était plus le maître; que le seul moyen de les ranger à leur devoir était de ne leur donner aucun relâche et de les réduire à penser plutôt à leur propre sûreté qu'à la défense d'un étranger; qu'il fallait que les incommodités qu'ils recevraient fussent plus grandes que les biens qu'on leur promettait, et que Théodose se fît plus craindre que Firme ne s'était fait aimer.

XXX. Théodose profita de ces avis, et ne perdit point d'occasion de fatiguer les Isaffliens, tantôt leur défaisant des partis, tantôt leur enlevant des quartiers, brûlant leurs villes et leurs villages, et ravageant tout leur pays. Igmazen les abandonnait à leurs mauvais conseils et leur faisait paraître leurs pertes plus grandes qu'elles n'étaient. Ils se trouvèrent enfin si affaiblis et si ennuyés, qu'ils

commencèrent à songer à eux. Firme reconnut qu'il y avait du refroidissement, et se défiant du roi sur quelques conférences qu'il avait eues avec Masilla, prince des Maziques, il eut envie de s'enfuir encore une fois dans les montagnes. Alors Igmazen se déclara et le fit arrêter. Ce rebelle se voyant renfermé et gardé à vue, résolut de prévenir son supplice par une mort volontaire. Il enivra ses gardes la nuit, et comme ils furent endormis, il se leva, et trouvant par hasard sous sa main une corde propre pour le dessein qu'il avait, il s'étrangla lui-même dans un coin de la chambre.

XXXI. Igmazen, qui devait le faire conduire le lendemain dans le camp de Théodose, eut un sensible déplaisir de cet accident. Il attesta la foi publique, prit Masilla à témoin de ce malheur, et fit charger sur un chameau le corps de ce misérable, qu'il alla présenter lui-même à Théodose comme un gage de son amitié et de l'affection qu'il avait pour l'empire. Théodose fit reconnaître ce corps par des gens du pays et par quelques prisonniers qui jurèrent tous que c'était là le corps de Firme. Alors il fit de grandes caresses au roi, et peu de jours après il prit le chemin de Sitifi, et fut reçu en triomphe dans toutes les villes par où il passa. Il espérait qu'on le rappellerait à la cour après une si longue et si heureuse expédition; mais il eut ordre de demeurer en Afrique et de rétablir entièrement les affaires de cette province, que l'avarice des gouverneurs et la cruauté des rebelles avaient presque ruinée.

XXXII. Cependant l'empereur Valentinien faisait de grands préparatifs de guerre, et partait de Trèves au commencement du printemps pour aller à grandes journées dans l'Illyrie. Toutes les nations voisines étaient effrayées, et lui envoyaient des députés sur sa route pour lui demander humblement la paix. Il ne leur répondait autre chose, sinon qu'il allait les châtier s'ils étaient coupables, et qu'il en jugerait quand il serait sur les lieux. Chacun croyait qu'il venait punir l'assassinat du roi des Quades, ou les désordres arrivés dans les provinces, dont les gouverneurs étaient alarmés. Il usa pourtant envers eux de sa politique ordinaire, et ne leur fit pas même une réprimande. Il passa presque tout l'été, à Carnunte dans la Pannonie, à assembler ses troupes, à remplir ses magasins; et tout d'un coup, ayant fait jeter un pont sur le Danube, il entra dans le pays des Quades avec son armée, résolu de les exterminer à cause de leur dernière irruption.

Quoique cette nation pauvre et timide ne fût pas en état de se défendre, on mit à feu et à sang tout ce qui se rencontra dans les villes ou dans la campagne, sans aucune distinction d'âge ou de sexe. La plupart s'étaient sauvés dans les montagnes, effrayés de voir chez eux des aigles romaines et un empereur en personne, et, regardant de loin fumer leurs villes et leurs maisons réduites en cendres, ils pleuraient la mort de leurs proches et la désolation de leur pays. Valentinien se ravisa peu

de jours après ; et soit qu'il manquât de vivres, ou que la saison fût trop avancée, soit qu'il eût honte d'insulter à un peuple plus malheureux que coupable, qui ne pouvait lui résister, il repassa le Danube et mit son armée en quartiers d'hiver.

XXXIII. Les Quades revinrent un peu de leur crainte, et chosirent les plus qualifiés d'entre eux pour aller demander pardon à l'empereur et lui promettre de le servir aux conditions qu'il voudrait leur imposer. Ces députés arrivèrent à Bergition, petit château dans la Pannonie, où Valentinien s'était retiré. Là, ils obtinrent enfin une audience, où ils furent introduits par Équitius, et s'étant jetés aux pieds de l'empereur, ils demeurèrent quelque temps sans se relever, saisis de crainte et de respect ; puis ils le supplièrent humblement, au nom de toute la nation, de leur faire grâce et de leur accorder la paix. Valentinien, surpris de la pauvreté et de la mauvaise mine de ces ambassadeurs, s'écria qu'il était bien malheureux d'avoir à traiter avec des gens faits comme ceux-là, et leur reprocha leur insolence et leur perfidie. Comme ils se jetaient sur des excuses ennuyeuses, il se mit en colère, et leur parla avec tant d'émotion, qu'il se rompit une veine et tomba demi-mort entre les bras de ses officiers, en jetant le sang par la bouche. Il mourut quelques heures après dans les convulsions, le dix-septième jour de novembre, la cinquante-cinquième année de son âge et la douzième de son règne.

XXXIV. Chacun raisonna sur cette mort suivant son esprit. Les uns observaient qu'une comète avait paru depuis peu ; que la foudre était tombée sur le palais; qu'un hibou s'était perché sur le toit des bains impériaux, d'où l'on n'avait pu le chasser ; que l'empereur avait vu en songe l'impératrice en habit de deuil, et qu'étant sorti ce matin-là plus triste qu'à son ordinaire, à dessein de monter à cheval, le cheval s'était cabré, contre sa coutume (1). Les plus sages, au lieu de ces observations vaines et ridicules, remarquaient qu'il était mort comme il avait vécu, dans le trouble et dans l'agitation ; que ç'avait été un juge sévère plutôt qu'un bon maître ; que de tous les empereurs, il n'y avait eu que lui qui eût passé son règne sans signer une seule grâce, qu'on eût dit qu'il punissait par chagrin plutôt que par justice ; qu'il entrait un peu d'avarice dans cette sévérité, et que les confiscations suivaient trop ordinairement la condamnation des criminels ; qu'il faisait la guerre en furieux, et n'allait jamais combattre les ennemis, qu'il n'eût dessein de les exterminer ; et qu'enfin, par un juste jugement de Dieu, sa colère qui avait causé tant de morts, venait de lui ôter la vie à lui-même.

Plusieurs disaient en sa faveur, qu'il avait essayé de vaincre son tempérament, et qu'il n'a-

(1) Ammian. l. 30. Zoz. l. 4.

vait pu ; que cette sévérité excessive n'avait pas été honorable à l'empereur, mais qu'elle avait été utile à l'empire ; qu'en faisant brûler vif le premier eunuque du palais, pour avoir fait tort à une veuve, il avait sauvé de l'oppression toutes les veuves et les orphelins ; qu'au reste il avait eu plus de vertus que de défauts ; qu'il avait épargné le bien du peuple (1), diminué les tributs, réglé les gens de guerre, dressé de bons officiers, fortifié les places frontières, et gagné des batailles par ses lieutenants et par lui-même ; qu'il avait mené une vie pure et irréprochable, éloigné de sa cour la corruption et les débauches tant par ses édits que par ses exemples, et montré dans toute sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse et de la grandeur.

Les plus zélés pour la religion le blâmaient d'avoir épousé Justine, femme arienne (2) ; de s'être laissé surprendre aux professions de foi d'Auxence, archevêque de Milan, qui faisait semblant d'être catholique (3) ; et surtout d'avoir laissé à chacun la liberté de vivre selon sa créance et de n'avoir pas voulu, sous prétexte qu'il était laïque, se mêler des différends de l'Église. Les autres soutenaient au contraire, que cette politique avait été nécessaire, que Jovien en avait usé de même avant lui ; et qu'il valait mieux attirer les hommes à la vérité par la douceur, que de les y entraîner

(1) Ammian. l. 20. — (2) Soz. l. 6. c. 6. 7. — (3) Socr. l. 4. c. 1.

de vive force. On convenait pourtant que ce prince avait toujours retenu la foi de l'Église dans sa pureté ; qu'il s'était brouillé là-dessus avec son frère Valens, jusqu'à lui refuser du secours contre les barbares, comme à un ennemi de Dieu qu'il fallait abandonner (1) ; et qu'il avait prié saint Ambroise de le reprendre, s'il manquait, ou contre la piété, ou contre la doctrine de l'Église.

XXXV. Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici la part que cet empereur avait eue en l'ordination de cet archevêque, dont nous parlerons si souvent dans la suite de cette histoire. Auxence, arien, étant mort après avoir tenu plusieurs années le siége de Milan, Valentinien pria les évêques de s'assembler pour élire un nouveau pasteur. Il leur demanda un homme d'un profond savoir, et d'une vie irréprochable, *afin*, disait-il (1), *que la ville impériale se sanctifiât par ses instructions et par ses exemples, et que les empereurs qui sont les maîtres du monde, et qui ne laissent pas d'être grands pécheurs, pussent recevoir ses avis avec confiance, et ses corrections avec respect.* Les évêques le supplièrent d'en nommer un lui-même tel qu'il le souhaitait ; mais il leur répondit, que c'était une affaire au-dessus de ses forces, et qu'il n'avait ni assez de sagesse ni assez de piété pour s'en mêler ; que ce choix leur appartenait, parce qu'ils avaient une parfaite con-

(1) Théodore t. l. 4. c. 31. — (2) Id. l. 4. c. 6. 7.

naissance des lois de l'Église, et qu'ils étaient remplis des lumières de l'Esprit de Dieu.

Les évêques s'assemblèrent donc avec le reste du clergé pour procéder à l'élection, et le peuple, dont le consentement était requis, y fut appelé. Les ariens nommaient un homme de leur secte, les catholiques en voulaient un de leur communion. Les deux partis s'échauffèrent (1), et cette dispute allait devenir une sédition et une guerre ouverte. Ambroise, gouverneur de la province et de la ville, homme d'esprit et de probité, fut averti de ce désordre, et vint à l'église pour l'empêcher. Sa présence fit cesser tous les différends, et l'assemblée s'étant réunie tout d'un coup, comme par une inspiration divine, demanda qu'on lui donnât Ambroise pour son pasteur. Cette pensée lui parut bizarre, mais comme on persistait à le demander, il remontra à l'assemblée qu'il avait toujours vécu dans des emplois séculiers, et qu'il n'était pas même encore baptisé; que les lois de l'empire défendaient à ceux qui exerçaient des charges publiques d'entrer dans le clergé sans la permission des empereurs; et que le choix d'un évêque devait se faire par un mouvement du Saint-Esprit, et non pas par un caprice populaire. Quelque raison qu'il alléguât, quelque résistance qu'il fît (2), le peuple voulut le porter sur le trône épiscopal,

(1) Socrat. l. 4. c. 30. — (2) Paulin. in vità Amb.

auquel Dieu l'avait destiné. On lui donna des gardes, de peur qu'il ne s'enfuît, et l'on présenta une requête à l'empereur pour lui faire agréer cette élection.

L'empereur y consentit très-volontiers, et donna ordre qu'on le fît baptiser promptement, et qu'on le consacrât huit jours après. On rapporte que ce prince voulut assister lui-même à son sacre, et qu'à la fin de la cérémonie levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria transporté de joie (1) : *Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez confirmé mon choix par le vôtre, en commettant la conduite de nos âmes à celui à qui j'avais commis le gouvernement de cette province.* Le saint archevêque s'appliqua tout entier à l'étude des saintes Écritures, et au rétablissement de la foi et de la discipline dans son diocèse. S'étant aperçu de quelques abus qui se commettaient par les magistrats sous l'autorité de l'empereur, il alla le trouver dans son palais, et lui remontra le zèle qu'il devait avoir pour le service de Dieu et pour la justice.

Ce prince lui répondit sagement qu'il recevait ses avis en bonne part; qu'il le connaissait depuis long-temps pour un homme droit et incapable de dissimulation ou de flatterie ; qu'en l'acceptant pour son évêque, il avait bien prévu qu'il se donnait à lui-même un juge incorruptible de sa vie;

(1) Theodoret. l. 4. c. 7.

qu'il n'avait pas laissé de confirmer son élection, jugeant qu'on ne pouvait donner trop d'autorité à un homme de bien : qu'il usât donc de sa liberté ordinaire; qu'il réprimât par une sainte sévérité les déréglements de la cour, et qu'il ne craignît pas de l'avertir lui-même de ses défauts, et d'y apporter les remèdes qu'il jugerait nécessaires, selon sa prudence et selon les règles de la loi de Dieu.

Le saint archevêque, appuyé de l'autorité de l'empereur, travaillait à déraciner les erreurs que son prédécesseur Auxence avait semées dans la ville impériale : toute l'Église espérait beaucoup de cette protection ; mais ce prince mourut peu de temps après, comme nous avons déjà dit. Son corps fut porté à Constantinople, et mis dans le sépulcre du grand Constantin avec les solennités accoutumées.

XXXVI. Gratien, fils aîné de Valentinien et de Sévéra sa première femme, avait été associé à l'empire environ sept ans auparavant, et se tenait alors à Trèves où son père l'avait laissé. Le jeune Valentinien, fils du second lit, âgé de huit à neuf ans, s'était avancé avec l'impératrice Justine sa mère ; et comme il n'était pas loin de l'armée, les principaux officiers se liguèrent ensemble pour le créer empereur. Céréalis son oncle conduisit adroitement toute l'intrigue, et gagna d'abord Mérobode qui commandait l'infanterie. Ils firent couper les ponts, et garder tous les

passages qui menaient au quartier des Gaulois, troupes mutinées et malintentionnées. Tous ceux qui leur étaient suspects eurent ordre de ne point marcher avant qu'ils eussent appris la mort de l'empereur. On éloigna surtout le comte Sébastien, homme fidèle et paisible, mais trop aimé des gens de guerre en une occasion comme celle-là. Aprés avoir ainsi disposé toutes choses, Céréalis alla quérir son neveu, et le fit déclarer Auguste, six jours après la mort de son père.

Ceux qui s'étaient mêlés de cette élection écrivirent à Gratien que les ennemis ayant repris courage depuis la mort de son père, l'armée avait eu besoin de la présence d'un empereur, et qu'ils avaient été contraints d'élire le prince Valentinien avant que des esprits remuants eussent pu prendre d'autres mesures; qu'ils suppliaient sa majesté de les excuser s'ils n'avaient pas attendu son consentement (1), et de leur pardonner une faute qu'ils n'auraient faite que pour le bien de l'État et pour l'intérêt de sa famille. Gratien, offensé de leur procédé, fut sur le point d'en faire punir quelques-uns : néanmoins il s'apaisa presque en même temps, et confirmant l'élection de ce jeune prince, non-seulement il l'accepta pour son collègue, mais encore il voulut lui servir de père. Il se contenta des provinces qui sont au-deça des Alpes, et lui laissa l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie à gouverner.

(1) Soz. l. 4.

XXXVII. La mort de Théodose le père et la disgrâce de son fils arrivèrent en ce temps, par la jalousie des ministres de l'empire et par les intrigues de l'empereur Valens, qui ne pouvait souffrir ceux qu'il croyait dignes de lui succéder. Cette haine était fondée sur des prédictions et horoscopes qu'il croyait inévitables, et qu'il voulait pourtant tâcher d'éviter.

C'était un prince qui avait beaucoup de défauts, et dont les bonnes qualités étaient étouffées par les mauvaises. Il prenait d'assez bonnes résolutions, mais il manquait souvent de force ou de lumière pour les exécuter. Il arrêtait l'ambition et l'insolence des grands (1), mais c'était presque toujours en les opprimant. On eût pu lui donner la gloire d'être bon ami, s'il eût su choisir ses amitiés. Il ne chargeait pas les provinces de subsides, mais il ruinait les meilleures maisons de l'empire, et voulait regagner sur les confiscations des particuliers ce qu'il perdait en diminuant les impôts publics. Dès qu'on était accusé devant lui, il suffisait d'être riche pour être coupable; et sans se mettre en peine de discerner le vrai d'avec le faux, il ne manquait jamais de punir quand il pouvait le faire à son profit. Il était toujours prêt à donner de longues audiences aux délateurs, et s'ennuyait dès qu'on commençait à se justifier, ce qui donnait lieu aux oppressions et aux calomnies.

XXXVIII. On avait fait diverses entreprises

(1) Ammian. l. 31.

contre lui depuis qu'il régnait, ce qui l'avait rendu timide et soupçonneux. Des courtisans corrompus profitaient de cette faiblesse de l'empereur, et lui persuadaient à tous moments qu'il courait quelque grand danger (1), les uns pour se faire valoir et pour se rendre nécessaires, les autres pour se défaire impunément de leurs ennemis, en les accusant de l'être du prince. Toutes les intrigues de la cour ne roulaient que sur de faux rapports et sur des attentats imaginaires. La chose en était venue à un tel point, que c'était un crime que d'expliquer un présage ou de parler du successeur de Valens. Cette facilité à tout croire et à tout craindre, fut cause de la perte de plusieurs grands hommes, et particulièrement de celle de l'ancien Théodose.

Pallade, homme de basse naissance et fort adonné à la magie, ayant été arrêté comme complice de quelques seigneurs de la cour, qu'on accusait d'avoir volé les finances, on le mit entre les mains de Modeste, préfet du prétoire. Il fut interrogé, et ne voulut rien révéler. On lui donna la question (2), qu'il souffrit d'abord avec assez de constance; mais lorsqu'il se sentit pressé des tourments, il s'écria qu'il avait des choses à dire plus importantes que celles qu'on lui demandait, et qui regardaient la personne du prince. On lui laissa reprendre haleine; et comme on l'eut encouragé

(1) Zoz. l. 4. — (2) Ammian. l. 29.

à parler, il déclara qu'il s'était tenu depuis peu une assemblée secrète, où, par des sortiléges et des présages détestables, on avait appris la destinée de l'empereur et le nom de celui qui devait lui succéder à l'empire. Il nomma ceux qui y avaient assisté. Ils furent arrêtés sur-le-champ, et n'osèrent désavouer une chose dont on savait déjà toutes les circonstances.

XXXIX. C'était une intrigue de quelques personnes de qualité et de plusieurs philosophes païens qui s'étaient associés pour savoir ce qui devait arriver après la mort de l'empereur. L'aversion qu'ils avaient pour la religion chrétienne et le désir de voir la leur rétablie, leur donnaient cette curiosité. Ils espéraient que l'oracle leur nommerait quelqu'un de leur parti. Ils avaient déjà par avance jeté les yeux sur Théodore (1), un des secrétaires de Valens, d'une très-noble famille des Gaules, estimé pour sa probité, pour son esprit et pour son courage, qui vivait en grand seigneur, et qui dans une cour tumultueuse était aimé de tout le monde, encore qu'il conservât dans ses actions et dans ses discours une généreuse liberté. Ces grandes qualités l'avaient fait regarder comme un homme capable de remettre le culte des dieux, auquel il était fort attaché.

Ces philosophes, prévenus de cette pensée, s'assemblèrent secrètement dans une de leurs mai-

(1) *Zozom*. l. 6. c. 35. *Zoz*. l. 4.

sons. Là, ils firent un trépied de branches de laurier, ressemblant à celui de Delphes, et le consacrèrent avec des imprécations et des cérémonies extraordinaires. Ils mirent dessus un bassin composé de différents métaux, autour duquel ils rangèrent les vingt-quatre lettres de l'alphabet à distance égale. Le magicien le plus savant de la compagnie, enveloppé d'un linceul et portant en ses mains de la verveine, s'avança et commença ses invocations, penchant sa tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Enfin il s'arrêta tout court, tenant sur le bassin un anneau suspendu à un filet. Comme il achevait de murmurer ses paroles magiques, on rapporte (1) qu'on vit tout-à-coup le trépié se mouvoir, l'anneau s'ébranler et s'agiter insensiblement, et tomber enfin çà et là sur les lettres qu'il semblait avoir choisies. Ces lettres ainsi frappées sortaient de leurs places et s'allaient successivement ranger sur la table; on eût dit qu'une main invisible les avait ainsi assemblées. Elles composaient les réponses en vers héroïques, que tous les assistants remarquaient attentivement.

XL. La première chose que le sort leur apprit, ce fut que leur curiosité leur coûterait à tous la vie, et que l'empereur périrait, peu de temps après, à Mimas, d'un horrible genre de mort. Alors ils voulurent savoir le nom de celui qui devait être son successeur. L'anneau enchanté recommençant à

(1) Ammian. l. 29. Zoz. l. 4.

sauter sur les lettres, assembla ces deux syllabes THÉ-O; le D vint s'y joindre ensuite : sur quoi un des assistants interrompit le sort, et s'écria que leurs vœux étaient accomplis, et que c'était l'ordre que Théodore régnât après Valens. Ils n'en demandèrent pas davantage; et sans songer au malheur que l'oracle leur avait prédit, comme on croit aisément ce qu'on souhaite, ils attendirent tous l'accomplissement de la destinée de Théodore.

XLI. Dès que l'affaire eut été ainsi découverte à Antioche, Valens sachant que Théodore était à Constantinople pour des affaires domestiques, y envoya des gardes avec ordre de le prendre et de le transférer sûrement : ce qui fut fait. On l'interrogea, et il répondit qu'il n'avait eu aucune part à cette intrigue, que depuis qu'il l'avait sue, il avait eu dessein de la révéler à l'empereur; mais qu'on l'avait assuré que ce n'avait été qu'une curiosité philosophique; que c'était un crime effroyable de vouloir usurper l'empire; mais qu'il était permis de l'attendre du destin, dont les ordres étaient inévitables; que, pour lui, il n'avait rien entrepris ni rien espéré là-dessus. On lui produisit des lettres par lesquelles il fut convaincu de s'être flatté de la prédiction, et d'avoir consulté ses amis sur le temps et les moyens de l'exécuter.

XLII. L'empereur lui fit trancher la tête, et commanda qu'on cherchât tous ses complices, et qu'on exterminât tous les philosophes qui,

depuis l'empire de Julien, faisaient profession ouverte de magie. . On voulut lui représenter que toutes les prisons étaient déjà pleines de gens suspects ou convaincus, et qu'il y aurait quelque grâce à faire dans le nombre; mais il s'offensa de cette remontrance, et ordonna qu'on fît tout mourir indifféremment sans aucune forme de procès. Cette cruelle sentence fut exécutée : les innocents étaient confondus avec les coupables; les uns périssaient par le fer, les autres par le feu, plusieurs étaient déchirés dans les tortures; surtout on brûlait les magiciens avec leurs livres; et personne n'osait paraître en manteau dans toute l'Asie, de peur que la ressemblance de l'habit ne les fît prendre pour des philosophes. On ne voyait dans Antioche que sang répandu (1), que maisons ruinées, que feux allumés; ce qui rendit l'empereur si odieux, qu'on faisait par toute la ville cette imprécation publique contre lui : *Que Valens puisse un jour être lui-même brûlé vif !*

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est qu'on jugeait souverainement sur de simples soupçons, sans vouloir entrer dans aucune discussion. On condamna à la mort une dame qui se vantait de guérir de la fièvre quarte, en prononçant quelques paroles. On confisqua les biens d'un grand seigneur (2), pour avoir fait tirer l'horoscope d'un de ses enfants. Un riche bourgeois fut exécuté, parce

(1) Ammian. l. 31. — (2) Id. l. 29.

qu'on avait trouvé parmi ses papiers la figure d'un de ses frères nommé Valens. On fit mourir un jeune homme qui, se trouvant incommodé dans les bains, crut se guérir en portant ses doigts l'un après l'autre à son estomac, et nommant autant de fois les voyelles.

XLIII. Comme les grandes passions sont non-seulement criminelles, mais encore ridicules, Valens s'imagina qu'il pouvait perdre ce fatal empereur que l'oracle venait de nommer à moitié ; ne songeant pas qu'il y a une providence divine qui se joue des prévoyances humaines, et qu'un tyran ne fit jamais mourir son successeur. Il entreprit de perdre toutes les personnes de qualité (1) dont le nom commençait par les deux syllabes suspectes, et les fit rechercher si exactement, que plusieurs, pour sauver leur vie, furent obligées de quitter leurs noms, et d'en prendre d'autres moins dangereux.

XLIV. Les Théodose s'étaient acquis trop de réputation pour échapper aux poursuites d'un prince si cruel et si défiant. Théodose le père était encore en Afrique, où Valentinien l'avait jugé nécessaire pour le repos de la province. Après avoir éteint le feu de la rébellion, il avait informé la cour de la misère des peuples, et s'était plaint hautement du comte romain qui les avait désolés par son avarice et par ses inhumanités. Il avait fait châtier rigoureusement quelques-uns de ces complices, et

(1) Zozom. l. 6. c. 26.

n'avait pas craint de publier les intelligences de ce gouverneur avec quelques ministres intéressés qui profitaient de ses concussions, et qui le protégeaient auprès de l'empereur. Cette fermeté de Théodose lui avait attiré la haine de ces personnes puissantes qui obsédaient le prince après l'avoir abusé, et qui, se donnant la liberté de faire des injustices, voulaient ôter aux autres celle de les découvrir et de s'en plaindre.

L'empereur Valens s'était contenté d'entretenir sous main ces inimitiés, sans oser rien entreprendre du vivant de Valentinien ; mais après sa mort il ne garda plus de mesure, et prit sur ses neveux le même ascendant que son frère avait pris autrefois sur lui. Il gagna les ministres de Gratien déjà préoccupés par leurs jalousies. Il se ligua avec l'impératrice Justine, arienne et emportée comme lui, et se servit si bien de la conjoncture favorable de ces nouveaux règnes, que mêlant les intérêts de l'État avec ceux de la religion, et les passions des autres avec les siennes, il fit faire le procès à Théodose. On l'arrêta dans Carthage; et soit qu'on l'eût accusé d'avoir voulu se rendre maître de l'Afrique, soit qu'on lui eût supposé d'autres crimes, on le condamna à mourir dans les lieux mêmes où il venait de triompher peu de temps auparavant.

XLV. Théodose se voyant opprimé par l'envie, employa ce qui lui restait de temps à penser à son salut. Il reçut le baptême que, selon la mauvaise

coutume de ce temps-là, il avait différé de recevoir, et mourut innocent devant Dieu (1), comme il avait vécu sans reproche et avec gloire devant les hommes. Son fils était encore dans la Mœsie où il commandait l'armée, aimé des peuples, estimé des gens de guerre, et redouté des ennemis de l'empire. Comme il n'était pas moins à craindre par ses vertus que son père (2), il allait éprouver la même fortune que lui; mais il quitta tous ses emplois, et se sauva promptement en Espagne, où il se mit à couvert de la persécution de Valens, qui, sur le sujet de ses défiances, n'était pas d'humeur à laisser un crime imparfait. Quoique l'empereur Gratien fût en âge de s'appliquer aux affaires, et qu'il sût la disgrâce de Théodose dont il connaissait le mérite, il le laissa dans son exil; et soit qu'il craignît de déplaire à son oncle, soit qu'il n'eût par la force de réprimer les passions de ses ministres, soit qu'on lui eût déguisé les choses, et qu'il ne voulût pas se donner la peine de les examiner lui-même, il abandonna les deux plus grands capitaines de l'empire à l'oppression et à la violence de leurs ennemis. C'est ainsi que les meilleurs princes, par une molle politique ou par une paresse criminelle, deviennent souvent aussi dangereux que les méchants.

XLVI. Théodose passa quelques années en Espagne, prenant cet exil pour un temps de repos,

(1) Oros. l. 7. c. 33. — (2) Ambros. in fun. Théod.

et vivant obscurément avec quelques-uns de ses parents et de ses amis, jusqu'à ce que les affaires de l'empire se brouillèrent de telle sorte, qu'on fut réduit à recourir à lui, comme au seul homme capable de les rétablir. Je crois être obligé de rapporter ici un peu au long tous ces troubles, tant pour donner un état de l'empire d'Orient, et rendre la suite de cette histoire plus intelligible, que pour faire remarquer les voies dont Dieu se servit pour punir l'empereur Valens, et mettre Théodose en sa place.

XLVII. De tous ces peuples barbares qui sortaient en foule du fond du Septentrion, et qui se chassaient les uns les autres jusque sur les bords du Danube et du Rhin, il n'y en eut point de plus redoutables à l'empire romain que les Goths. Ils habitaient originairement une partie de ces terres sauvages et stériles qui sont entre l'Océan septentrional et la mer Baltique. Ennuyés de vivre dans un pays si inculte, et poussés par leur férocité naturelle, ils descendirent jusqu'aux environs de la Vistule, plus de trois cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. Là, s'étant grossis d'une multitude de Vandales qu'ils avaient vaincus, et se trouvant trop resserrés, ils s'étendirent dans les États voisins, et s'avancèrent depuis jusqu'aux Palus Méotides, sous la conduite du roi Filimer, forçant tout ce qui se rencontrait sur leur passage. La résistance qu'on leur fit en cet endroit les contraignit de tourner d'un autre côté et de passer enfin,

après plusieurs détours, dans le pays des Daces et des Gètes, où ils demeurèrent quelque temps en repos. Le commerce qu'ils eurent là avec des peuples plus humains et plus polis qu'eux, leur ayant fait perdre un peu de leur grossièreté, ils s'imposèrent quelques lois, et se partagèrent en deux nations sous des chefs dignes de les gouverner. Ceux qui occupaient les parties les plus orientales se nommèrent Ostrogoths ou Goths orientaux (1), et reconnurent pour leurs rois les princes de la maison royale des Amales. Ceux qui habitèrent vers l'Occident prirent le nom de Visigoths ou Goths occidentaux, et se rangèrent sous les princes de l'ancienne race des Baltes.

Ces barbares, qui n'étaient séparés alors des provinces de l'empire que par le Danube, se jetèrent souvent dans la Thrace, dans l'Illyrie et dans la Pannonie; toutefois, comme ils faisaient la guerre en désordre, ils furent presque toujours battus, et ne firent aucun progrès. Mais après avoir été longtemps ou ennemis ou alliés des empereurs, ils s'accoutumèrent à la discipline, et en servant les Romains ils apprirent à les vaincre.

La division s'étant mise parmi eux sous l'empire de Valens (2), ils en vinrent à une guerre ouverte. Il se donna une sanglante bataille. Athanaric, roi des Ostrogoths, demeura vainqueur, et Fritigerne, roi des Visigoths, fut défait. Celui-ci eut

(1) Jornand. de reb. Getic. — (2) Zoz. l. 6. c. 37.

recours à la protection de l'empereur, qui lui envoya un secours très-considérable. Il vainquit Athanaric à son tour; et par reconnaissance pour l'empereur et pour tant de chrétiens qui étaient venus le secourir, il embrassa la religion chrétienne, et voulut que ses sujets en fissent de même. Valens ne perdit pas cette occasion d'avancer la secte des ariens (1), suivant le vœu qu'il en avait fait à son baptême. Il envoya d'abord à Fritigerne des gens passionnés pour cette doctrine, qui l'inspirèrent au prince et à ses sujets, par la trahison d'Ulphilas, leur évêque, premier inventeur des lettres gothiques, et traducteur de l'Écriture sainte en sa langue, qu'on avait gagné dans le temps de ses ambassades à Constantinople.

XLVIII. Ces deux rois commençaient à se réunir, et ne demandaient plus que du repos après tant de guerres étrangères et domestiques, lorsqu'ils furent accablés tout-à-coup l'un et l'autre, et chassés, avec toute leur nation, des terres qu'ils avaient conquises. Un peuple inconnu et renfermé jusqu'alors entre le fleuve Tanaïs et la mer Glaciale, sortit de son pays, et se répandit comme un torrent dans toutes les provinces voisines.

C'étaient les Huns, gens sans honnêteté, sans justice, sans religion (2); endurcis au travail dès leur enfance, nourris de racines sauvages et de

(1) Theodoret. l. 4. c. ult. Oroz. l. 7. c. 32. — (2) Ammian. l. 31. Zoz. l. 4.

chair crûe; toujours campés et fuyant les maisons comme des tombeaux, errant les jours, et dormant les nuits à cheval, accoutumés à se brouiller entr'eux, et à se raccommoder ensuite sans autre raison que celle de leur légèreté naturelle. Leur cavalerie innombrable, et la quantité prodigieuse de chariots qui les suivaient chargés de leurs femmes et de leurs enfants (1); leur manière de combattre par pelotons, et de se rallier un moment après leur déroute; la figure même de ces hommes, petits de taille, mais forts et ramassés; leurs visages balafrés, leurs petits yeux, et leurs grosses têtes: tout cela jetait la frayeur dans l'esprit des peuples qui n'étaient pas si barbares qu'eux.

XLIX. Ils attaquèrent d'abord les Alains qui furent contraints de rechercher leur amitié. Ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'au-deçà du Borystène, chassant ou massacrant tout ce qui leur résistait, et s'étendirent vers la Dacie. Au bruit de cette terrible marche, tous les Goths coururent aux armes. Athanaric, qui était le plus exposé, ramassa toutes ses troupes, et s'avança vers les bords du fleuve Danaste, pour en disputer le passage aux ennemis. Il envoya cependant plusieurs partis jusqu'à vingt lieues au-delà, pour les reconnaître (2), et lui en rapporter des nouvelles. Mais quelque précaution qu'il pût prendre, les Huns prévinrent ces partis, et passèrent le fleuve à la faveur de la nuit, partie

(1) Claudian. in Ruffin. l. 1. Jornand. c. 24.— (2) Ammian. Ibid.

à gué, partie à la nage. Quoique Athanaric eût à peine le temps de se mettre en bataille, il soutint leur première attaque avec beaucoup de courage; mais comme il se vit accablé par le nombre, il se retira avec ce qu'il put sauver de son armée, et gagna les montagnes. où il se retrancha, tandis que les ennemis s'amusaient à faire le dégât dans le plat pays.

L. Cependant les Goths effrayés s'avancèrent tous vers les rives du Danube. Vidéric, roi des Grotungues, encore mineur, vint se joindre à eux sous la conduite d'Alatée et de Safrax, deux excellents capitaines. Ils étaient trop de monde pour subsister dans un si petit espace, et trop peu pour résister à de si puissants ennemis. En cette extrémité ils envoyèrent une ambassade à l'empereur Valens, pour le supplier humblement de leur donner quelques terres dans la Thrace, où ils pussent vivre paisiblement sous sa protection, promettant de le servir dans ses guerres, et de garder eux-mêmes les frontières de l'empire L'affaire fut agitée dans le conseil. Ceux qui ne regardaient que le bien public, furent d'avis de rejeter la proposition, et remontrèrent à l'empereur qu'il fallait se défier d'un peuple qui lui avait souvent manqué de foi, et qui deviendrait insolent dès qu'il cesserait d'être misérable.

Les autres, pour s'accommoder à l'humeur du prince, lui représentèrent qu'il était de sa gloire de donner retraite à des malheureux; qu'il grossi-

rait ses armées d'un grand nombre de ces étrangers; et que, déchargeant les provinces des recrues qu'elles étaient obligées de fournir, il en pourrait tirer tous les ans des sommes considérables en récompense. Ces raisons touchèrent l'empereur. Il accorda aux Goths ce qu'ils demandaient, et envoya ordre à Lupicin, gouverneur de Thrace, de leur fournir des vivres, et de les recevoir dans sa province, à condition toutefois qu'ils y entreraient sans armes (1), qu'ils ne sortiraient pas des limites qu'on leur avait marquées, et qu'ils enverraient leurs enfants mâles en Orient, pour y être élevés dans les exercices de la milice romaine.

LI. Lupicin alla jusque sur le rivage du Danube, accompagné de Maxime qui commandait l'infanterie. Ils virent arriver le roi Fritigerne avec ses sujets, et leur firent distribuer des vivres et quelques terres à cultiver. Le fleuve était alors débordé, et cette multitude de barbares fut plusieurs jours et plusieurs nuits à le passer. Valens, comme s'il eût mis l'empire en sûreté (1), ne fit plus de cas des vieilles troupes, n'en leva plus de nouvelles, et négligea les recrues qu'il se fit payer en argent, à raison de quatre-vingts écus d'or pour chaque soldat. En peu de temps les armées s'affaiblirent, et tous les officiers furent mécontents.

Les Goths de leur côté commençaient à manquer de vivres, et se trouvaient réduits, par l'avarice du

(1) Zoz. l. 4. — (2) Socrat. l. 4. c. 34. Zoz. l. 6. c. 38.

gouverneur, à donner leurs biens et à vendre jusqu'à leurs enfants pour avoir du pain. Ils souffrirent ces extrémités jusqu'à ce que le désespoir les fit murmurer. Lupicin craignant qu'ils ne se révoltassent, résolu pourtant de ne rien relâcher, se tint sur ses gardes, et fit assembler l'armée de Thrace de ce côté-là. Alatée et Safrax, à qui Valens avait refusé de donner retraite, cotoyèrent alors le Danube, et trouvant des endroits mal gardés, ramassèrent des bateaux, et firent passer tumultuairement leur cavalerie. Pour Athanaric, il n'osa demander aucune grâce à l'empereur qui le haïssait depuis long-temps, et se jeta sur un quartier des Sarmates, où il s'établit à force d'armes.

Cependant le roi Fritigerne retenait la fureur des Goths, et ménageait adroitement l'esprit des Romains, jusqu'à ce qu'il pût faire éclater son ressentiment. Ayant su, par des espions, qu'Alatée et Safrax avaient passé le fleuve, et prévoyant qu'il aurait besoin de leur cavalerie, il marcha vers eux à petites journées et par des chemins détournés, pour ne donner aucun soupçon d'intelligence. Enfin, il campa près de Martianopoli, où Lupicin le reçut dans sa maison, et le traita magnifiquement. Pendant qu'ils étaient à table, quelques Goths s'étant présentés aux portes de la ville pour faire leurs provisions, les soldats de la garnison les repoussèrent; on s'échauffa de part et d'autre, on en vint aux mains, tous les bourgeois prirent les armes, et tout le camp des Goths se mutina.

Le gouverneur étant averti de ce désordre, ne s'en émut pas beaucoup ; et comme il était à demi ivre, il ordonna tout bas qu'on allât égorger les gens de la suite du roi qui l'attendaient dans une salle prochaine. Cet ordre ne put être exécuté si secrètement, que Fritigerne ne s'en doutât (1) et qu'il n'ouît même les cris de ceux qu'on égorgeait. Il se leva de table tout-à-coup, sans donner le temps au gouverneur de prendre aucune résolution, et sortit de la ville, sous prétexte d'aller se montrer et faire punir les séditieux. Aussitôt qu'il fut en sûreté, il monta à cheval, et courut de tous côtés animant ses peuples à la vengeance. En peu de temps la nation entière se souleva, et Valens eut pour ennemis ceux qu'il comptait pour ses hôtes et pour ses alliés.

LII. Ils ravagèrent d'abord la campagne, et mirent plusieurs villages à feu et à sang. Fritigerne leur laissa assouvir leur première rage ; après quoi, il les régla comme il put et les fit marcher sous leurs drapeaux. Lupicin de son côté assembla ses troupes, et crut qu'il n'avait qu'à paraître pour dissiper cet orage ; mais il se laissa surprendre, et cette multitude de barbares, sans ordre et presque sans armes, s'étant jetée sur lui et sur son armée, il s'enfuit honteusement. Les Goths, après avoir tué la plupart des soldats et des officiers, prirent les habits et les armes des morts, et

(1) Ammian. l. 31.

pillèrent impunément toute la Thrace. Les esclaves qu'ils avaient vendus pour avoir des vivres (1), rompaient leurs chaînes et accouraient de toutes parts. Une troupe de mécontents vint se joindre à eux, et leur enseigna les lieux où ils pouvaient s'enrichir, et ceux où ils pourraient se retrancher. En ce même temps un ancien régiment des Goths, qu'on avait mis en quartier d'hiver à Andrinople, fut chassé par les habitants, quoiqu'il n'eût aucune part à la révolte, et qu'il eût toujours été fidèle à l'empire.

LIII. Ces barbares, indignés de ce traitement, envoyèrent demander du secours à leurs compagnons, et mirent le siége devant Andrinople. Ils y donnèrent plusieurs assauts, et furent toujours repoussés. Fritigerne, voyant qu'ils se consumaient inutilement devant cette place, leur fit entendre qu'il fallait faire la guerre à des hommes et non pas à des murailles; qu'il importait peu de prendre une ville, quand on pouvait gagner plusieurs provinces, où il y avait plus de butin à faire et moins de dangers à courir. Ces troupes, suivant le conseil du roi, levèrent le siége, et se répandirent dans la Thrace, la Mœsie et la Pannonie.

LIV. L'empereur Valens était alors à Antioche, où, par le conseil de quelques évêques ariens, et par les soins de l'impératrice, il ne pensait qu'à persécuter les catholiques. Il y en avait qui mou-

(1) Ammian. Ibid. Zoz. l. 4.

raient dans les tourments, d'autres étaient précipités dans l'Oronte. On chassait de leurs églises les plus saints prélats, et l'on portait le fer et le feu jusque dans le fond des solitudes d'Égypte. Les païens mêmes en eurent pitié; et le philosophe Thémistius alla trouver l'empereur pour lui dire (1) *qu'il persécutait sans sujet des gens de bien; que ce n'était pas un crime de croire et de penser autrement que lui; qu'il ne fallait pas s'étonner de cette diversité d'opinions; que les gentils étaient beaucoup plus divisés entr'eux que les chrétiens; que chacun envisageait la vérité par quelque endroit, et qu'il avait plu à Dieu de confondre l'orgueil des hommes, et de se rendre plus vénérable par la difficulté qu'on a de le connaître.* L'empereur fut touché du discours de ce philosophe, et diminua un peu de ce faux zèle de religion qui l'occupait entièrement. Il reçut presque en même temps les nouvelles de la révolte de Fritigerne, de la défaite de Lupicin et de la désolation des provinces. Alors il se repentit des fautes qu'il avait faites, et résolut de se venger de l'ingratitude des Goths, et de tomber sur eux avec toutes les forces de l'empire.

LV. Cette affaire lui donnait de grandes inquiétudes (2), parce qu'il avait déjà plusieurs ennemis sur les bras. Les Sarrasins étaient les plus redoutables. Ils avaient perdu leur roi depuis quelque

(1) Socrat. l. 4. c. 31. Sozom. l. 6. c. 36. — (2) Socrat. l. 4. c. 36. Sozom. l. 6. c. 38.

temps, et la reine Mauvia, sa femme, était demeurée régente. Quoiqu'elle fût alliée des Romains, ils commencèrent à la troubler, et crurent pouvoir impunément irriter des peuples qui n'étaient gouvernés que par une femme. Elle s'en plaignit, et n'en put tirer aucune raison. Elle rompit l'alliance que son mari avait faite avec l'empereur, se mit en campagne avec une puissante armée, et ravagea la Palestine, la Phœnicie et cette partie de l'Égypte qui est entre le Nil et la mer Rouge. Le gouverneur de Phœnicie se présenta plusieurs fois pour s'opposer à ses passages; mais il fut toujours battu, et perdit la meilleure partie de ses troupes. Il fallut avoir recours au comte Victor, général des armées en Orient. Celui-ci s'avança avec un grand corps de cavalerie et d'infanterie, et se moquant du gouverneur qui venait le joindre, il lui manda de se tenir à l'écart et de lui laisser tout l'honneur d'une victoire qu'il n'avait su remporter lui-même. Avec cette confiance, il s'approcha, donna la bataille et la perdit; toute son armée fut défaite, et il allait périr lui-même, si le gouverneur ne fût accouru pour le dégager et pour favoriser sa fuite. Après cette victoire, la reine était en état de pousser plus avant ses conquêtes sans que rien fût capable de l'arrêter.

LVI. En même temps que les Perses demandaient que l'empereur abandonnât l'Arménie, qui était un sujet de guerre perpétuelle entre les deux

nations, l'empereur soutenait ses droits (1); et après diverses interprétations des derniers traités, et plusieurs ambassades de part et d'autre, on résolut de décider par les armes ce différent, qu'on n'avait pu terminer par négociation. Le roi Sapor envoya ordre à son lieutenant-général de se rendre maître de quelques places, et se disposait à marcher lui-même à la tête de l'armée au commencement du printemps.

LVII. Il n'y avait pas moins à craindre au dedans de l'empire qu'au dehors. Les provinces, lassées de la tyrannie des gouverneurs et de la persécution qu'on faisait aux catholiques, étaient sur le point de se soulever. Valens, qui craignait d'être accablé, dépêcha des courriers à l'empereur Gratien son neveu, pour lui demander du secours, se hâta de satisfaire les Perses et les Sarrasins, afin de n'avoir que les Goths à combattre, et de ne faire qu'un corps de toutes ses troupes.

Il ordonna donc au comte Victor d'aller trouver la reine Mauvia, et de lui demander la paix à quelque condition que ce fût. La négociation fut plus heureuse que la guerre, car la reine, qui avait autant de sagesse que de valeur, arrêta le cours de ses victoires et se contenta d'avoir réduit l'empereur à la craindre. Victor, de son côté, ménagea si adroitement l'esprit de cette princesse,

(1) Ammian. l. 30.

la louant de ses grandes qualités et faisant gloire d'avoir été vaincu par elle, qu'en peu de jours elle lui accorda la paix et lui donna même sa fille en mariage. Toutefois, comme elle était zélée pour la religion chrétienne, qu'elle avait embrassée depuis peu, elle ne voulut pas signer le traité qu'on ne s'engageât à lui donner pour évêque un de ses sujets appelé Moïse, qui vivait en réputation de sainteté dans les solitudes d'Égypte (1). La condition parut fort douce, et le traité fut conclu et exécuté presque en même temps.

Victor eut ordre de passer de là en Perse, afin de terminer les différents entre les deux couronnes, et d'emmener les légions qui étaient dans l'Arménie dès que la paix serait conclue. L'empereur relâcha beaucoup de ses prétentions, et consentit à un accommodement qui aurait été honteux s'il n'eût été nécessaire : il fallut même souffrir depuis quelques infractions du traité, dont il n'était pas temps de se plaindre, et dissimuler une affaire qui n'était pas alors la plus pressante. Il ne restait plus qu'à satisfaire les peuples, ce qu'on fit en rappelant les évêques de leur exil et laissant vivre chacun dans l'exercice de sa religion, sans l'inquiéter.

LVIII. Valens croyait alors ses affaires en bon état, et se préparait à partir d'Antioche, lorsqu'il apprit que Trajan, qui commandait les légions

(1) Socrat. l. 4. c. 36. Sozom. l. 6. c 38.

d'Arménie, avait attaqué les Goths dans la Thrace, qu'il les avait mis en déroute et poussés jusque dans les détroits du mont Hœmus, qu'il avait gagné les défilés sur eux et les avait tenus quelque temps renfermés; mais que la faim et le désespoir leur ayant fait faire des efforts extraordinaires, il avait été contraint de se retirer et de leur abandonner les passages. Peu de temps après il sut que Trajan avait joint Ricomer, prince français, envoyé d'Occident avec quelques troupes auxiliaires; que ces deux capitaines s'étaient approchés du camp des Goths, à dessein de les forcer dans leurs retranchements, s'il était possible, ou de donner sur l'arrière-garde, s'ils décampaient en désordre comme ils avaient accoutumé; qu'après s'être observés longtemps les uns les autres, ils en étaient venus aux mains; que le combat avait duré depuis le matin jusqu'à la nuit, et que le nombre des barbares l'ayant enfin emporté sur la valeur des Romains, Trajan avait fait sa retraite en homme de guerre, et Ricomer était repassé en Occident pour en ramener un secours plus considérable.

L'empereur fut d'autant plus fâché de cette nouvelle, qu'il sut que beaucoup d'officiers avaient été tués, et que les Goths allaient impunément faire des courses jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Il envoya un corps de cavalerie à Trajan, afin qu'il pût tenir la campagne tout le reste de l'automne.

LIX. Cependant Gratien, dans l'impatience

où il était d'aller secourir son oncle, avait fait passer la plus grande partie de son armée vers l'Illyrie, et se préparait à marcher, au plus fort de l'hiver, pour se trouver en Orient à l'ouverture de la campagne. Il laissait Mérobaude, roi des Français, dans les Gaules, pour les garder; et connaissant que le sort des princes est entre les mains de Dieu, et qu'ils doivent attendre la victoire de leur piété, plutôt que du nombre ou du courage de leurs soldats, il avait prié saint Ambroise de lui composer un petit traité de la vraie foi (1), qu'il pût lire dans son voyage.

LX. Mais ccmme il était sur le point de partir, les Allemands, croyant profiter de son absence, passèrent le Rhin sur la glace au mois de février, et commencèrent à faire le dégât sur les terres de l'empire. Quoiqu'ils fussent plus de quarante mille hommes, ce jeune empereur ne s'étonna point; il fit marcher les troupes qu'il avait retenues dans les Gaules, et rappela celles qu'il avait envoyées vers la Pannonie. Il se mit à leur tête (2), et rencontrant les ennemis aux environs de Strasbourg, il les attaqua si à propos et avec tant de résolution, qu'il les défit entièrement. Il en demeura trente-cinq mille sur la place, et tous leurs chefs, et leur roi même, furent tués. Gratien poursuivit jusque dans les bois et dans les montagnes ceux qui se sauvaient, et contraignit toute la nation

(1) Ambros. de fide ad Grat. — (2) Ammian. l. 31.

à lui demander humblement la paix, et à lui donner comme en otage tout ce qu'il y avait dans le pays de jeunes gens, dont il renforça son armée. Cela fait, il donna ses ordres, et marcha à grandes journées vers la Pannonie, quoiqu'il fût extrêmement incommodé d'une fièvre intermittente.

LXI. Valens, de son côté, allait fort lentement à Constantinople, et donnait ses ordres à ses officiers généraux qui se rencontraient sur sa route. Trajan vint au-devant de lui pour lui rendre compte de l'état des troupes qu'il commandait. Aussitôt qu'il parut, l'empereur se mit en colère (1), et le chargeant de la perte du dernier combat, lui reprocha outrageusement son peu de conduite et son peu de cœur. Trajan écouta ces reproches sans s'émouvoir, et, comme il avait beaucoup de piété, il répondit à l'empereur : *Si nous sommes vaincus, seigneur, c'est que vous nous empêchez de vaincre. Vous faites la guerre à Dieu même, et Dieu assiste les barbares qui vous la font. C'est lui qui donne la victoire à ceux qui combattent en son nom, et qui l'ôte à ceux qui se déclarent ses ennemis. Vous reconnaîtrez que vous l'êtes, si vous pensez quels sont les évêques que vous avez chassés de leurs églises, et ceux que vous avez mis en leur place.* L'empereur, offensé de ce discours, allait s'emporter ; mais Arinthée et Victor,

(1) Theodoret. l. 4. c. 33.

généraux de son armée, lui firent connaître qu'il avait piqué très-sensiblement un homme de cœur; que le zèle de la religion l'avait fait parler, et qu'il fallait lui pardonner cette remontrance, qui n'était peut-être que trop bien fondée. Valens s'apaisa un peu, et se contenta d'ôter à Trajan la charge de colonel de l'infanterie, qu'il avait exercé avec beaucoup de réputation.

LXII. Enfin l'empereur arriva à Constantinople vers la fin du mois de mai (1), avec une partie de son armée. Les Goths continuaient à venir jusqu'aux portes de la ville, et à ravager la campagne comme auparavant. Pour lui, il se tenait renfermé, soit qu'il n'osât rien entreprendre qu'il n'eût reçu des nouvelles de Gratien, soit qu'il voulût châtier cette ville par les gens de guerre qui la consumaient au dedans, et par les barbares qui la pillaient au dehors; car il la haïssait depuis qu'elle avait pris contre lui le parti du tyran Procope. Sur cela on commençait à murmurer, et l'on disait ouvertement que l'empereur était d'intelligence avec les barbares, et qu'il leur livrait ses sujets; jusque là qu'un jour qu'il assistait à des courses de chevaux, on entendit crier de tous côtés (2): *Qu'on nous donne des armes et nous sortirons en campagne, tandis que l'empereur se divertira dans le cirque*. Il fut piqué de ces paroles séditieuses, et sortit de la ville en colère, le onzième de juin,

(1) Socrat. l. 4. c. 38. — (2) Socrat. Ibid. Zoz. l. 6. c. 39.

menaçant d'y revenir après la guerre et de la ruiner sans ressource.

Il se retira à Melanthias, maison de plaisance des empereurs, à quelques milles de Constantinople. Là, comme il assemblait ses troupes, il reçut des lettres de Gratien, qui lui donnait avis de la défaite des Allemands, et l'assurait qu'il serait bientôt à lui avec son armée victorieuse. En effet, il était en marche avec sa cavalerie; et venait attendre à Sirmium son infanterie et ses équipages. D'autre côté, le comte Sébastien, qui tenait la campagne avec deux mille hommes choisis, avait surpris plusieurs partis et fait un grand carnage des Goths aux environs d'Andrinople.

LXIII. Cependant le roi Fritigerne, jugeant qu'il en faudrait venir à une bataille, fit cesser le pillage dans la campagne (1), et commanda à tous ses gens dispersés de venir joindre le gros de l'armée, tant pour les empêcher de tomber dans les embuscades des Romains, que pour les accoutumer à la discipline du camp. Il envoya des courriers à Alatée et Safrax, pour les prier de se rendre en diligence auprès de lui avec leur cavalerie. Il ne campa plus que dans de grandes plaines et près des villes, de peur d'être surpris ou de manquer de vivres. Dès qu'il sut que l'empereur s'approchait, il se retira comme s'il eût eu dessein de fuir

(1) Ammian. Ibid.

le combat, et couvrit si bien sa marche, divisant son armée en plusieurs corps différents, que les coureurs ennemis n'en purent apercevoir qu'une partie. Il avait détaché quelques bataillons pour se saisir des postes avancés ; et il allait couper les vivres aux Romains, s'il eût été prévenu. Enfin il se conduisait avec tant de sagesse et de modération, qu'on eût dit que Fritigerne était le prince romain, et que Valens était le barbare.

LXIV. Aussitôt que l'empereur fut arrivé à Andrinople, ceux qui avaient été envoyés pour reconnaître les Goths, lui rapportèrent qu'ils n'étaient guère plus de dix mille hommes (1); qu'ils s'étaient retirés en désordre, et n'osaient se montrer hors de leurs retranchements. Il crut alors que la victoire était assurée. En ce même temps Ricomer vint de Sirmium pour l'avertir que Gratien marchait, et qu'il arriverait en peu de jours. Ce jeune prince écrivait à son oncle, et le conjurait de l'attendre, et de souffrir qu'il partageât avec lui, sinon la gloire, du moins les travaux et les dangers de cette guerre.

Valens assembla le conseil et mit l'affaire en délibération. Victor, général de la cavalerie, fut d'avis de ne rien précipiter, et repésenta que les ennemis étaient plus forts qu'on ne pensait; que leur armée pouvait être grossie en peu de temps d'une infinité de troupes répandues dans la campagne; qu'ils avaient un chef vigilant qui sau-

(1) Ammian. Ibid.

rait bien prendre son parti; qu'il serait difficile de les forcer dans leur camp, ou de les vaincre en bataille rangée avec les seules forces d'Orient; mais qu'on pouvait s'assurer de les battre, et même de les accabler sans ressource, si l'on attendait le secours des Gaules. Il ajouta que c'était offenser un empereur qui venait en personne les secourir, que de combattre sans nécessité, lorsqu'il était sur le point d'arriver. Les principaux officiers de l'armée furent de ce même avis.

Sébastien soutenait, au contraire (1), qu'il fallait promptement donner bataille. C'était un grand capitaine, venu depuis peu des cours d'Occident, où il n'avait pu s'accommoder avec les ministres. Il commandait l'infanterie depuis la disgrâce de Trajan, et cherchait tous les moyens de ce signaler dans sa charge et de s'accréditer dans l'esprit de l'empereur. Tant qu'il vit ce prince étonné et irrésolu, il lui conseilla de demeurer aux environs de Constantinople avec son armée; mais dès qu'il le vit porté à combattre, il proposa d'attaquer l'ennemi, qu'il représentait affaibli par ses pertes, effrayé et tremblant dans son camp, et hors d'état de rassembler ses forces dispersées. Tous les jeunes gens de la cour et de l'armée prirent ce parti, les uns pour complaire à l'empereur, les autres pour acquérir de la gloire; plusieurs même, piqués d'une fausse émulation, s'écrièrent (2) *qu'ils ne souffriraient jamais que d'autres*

(1) Zoz. l. 4,
(2) Ammian. l 31.

vinssent combattre et vaincre pour eux. Valens, qui croyait la victoire certaine, et qui d'ailleurs était jaloux de la réputation que son neveu s'était acquise, choisit le conseil qui flattait le plus sa passion, et résolut d'aller droit aux ennemis avant que Gratien fût arrivé.

LXV. Fritigerne, de son côté, sachant qu'il aurait deux grandes armées et deux empereurs sur les bras, si l'affaire n'était bientôt terminée, jugea qu'il fallait s'accommoder avec Valens, ou l'engager promptement à un combat général. C'est pourquoi il lui envoya des ambassadeurs, et lui fit faire des propositions raisonnables en des termes très-respectueux et très-soumis. Il espérait par là que l'empereur lui accorderait la paix, ou qu'il prendrait ces soumissions pour des marques de crainte et de faiblesse, et qu'il aurait plus d'envie d'en venir aux mains. L'évêque Ulphilas, qui avait le secret de l'ambassade, se rendit en diligence au camp d'Andrinople, où il fut reçu honorablement, et aussitôt conduit à l'audience. Il présenta publiquement des lettres, par lesquelles le roi son maître, au nom de tous ses sujets, suppliait l'empereur de laisser en paix une nation malheureuse, chassée de toutes parts, qui n'avait pris les armes qu'à l'extrémité, qui était prête à les quitter, et qui ne penserait qu'à vivre, à servir l'empire et à cultiver en repos les terres qu'on lui avait accordées dans la Thrace.

Ce prélat avait ordre de demander une audience secrète et de rendre en main propre à

l'empereur une seconde dépêche, au cas que la première n'eût pas réussi. Fritigerne écrivait à Valens, qu'il était résolu d'être son ami et son allié, et qu'il tâchait de réduire les Goths à la raison; mais que c'étaient des barbares qui ne pouvaient s'imaginer qu'on osât les attaquer; qu'il n'y avait pourtant qu'à leur montrer l'armée, et qu'ils se soumettraient à tous, dès qu'on leur ferait peur du nom et de la présence de l'empereur.

LXVI. Ces ambassadeurs furent renvoyés sans réponse, et Valens eut d'autant plus d'impatience de donner bataille, qu'il crut que les Goths avaient envie de l'éviter. Il disposa tout, et marcha le lendemain, neuvième d'août, dès la pointe du jour (1), laissant tous les équipages près d'Andrinople, afin de faire plus de diligence. Il arriva sur le midi à la vue des ennemis, et mit son armée en bataille, toute fatiguée qu'elle était d'une marche de douze milles par des chemins difficiles et par une chaleur excessive.

Le roi des Goths envoya incontinent des députés à l'empereur pour lui faire de nouvelles propositions de paix : car, comme il était sage et habile, il craignait l'évènement d'un combat et voulait à tout hasard gagner du temps, jusqu'à ce que la cavalerie qu'il attendait fût arrivée. Cependant il visita son camp, donna ses ordres aux capitaines, et rangea ses troupes derrière un retran-

(1) Ammian. Ibid. Idat. in fast.

chement qu'il avait fait de tous les chariots de l'armée. Il fit allumer de grands feux par toute la campagne afin que les Romains, échauffés et altérés par la chaleur du jour, venant encore à respirer un air brûlant, fussent moins en état de combattre. Au même temps il eut avis que l'empereur avait méprisé ses députés, et ne voulait traiter qu'avec les principaux de la nation. Il lui manda qu'il irait le trouver lui-même, s'il voulait envoyer auparavant quelques seigneurs de sa cour en otage. Cette négociation (1) fit une espèce de trève pour quelques heures, pendant lesquelles Alatée et Safrax arrivèrent avec leur cavalerie, et formèrent deux gros escadrons à la tête du camp des Goths.

LXVII. La proposition du roi fut acceptée dans le conseil de l'empereur, et l'on y avait déjà délibéré sur le choix des otages, lorsque les deux partis, sans y penser, se trouvèrent engagés au combat. Car Bacurius, chef des Ibériens, qu'on avait mis à la pointe de l'aile droite, ayant aperçu vers le camp des ennemis un gros de cavalerie composé de Huns et d'Alains, se détacha sans ordre, et courut aussitôt pour le charger. Les barbares, sans s'étonner, l'attendirent et le repoussèrent avec grande perte des siens. Il s'éleva alors un grand bruit de part et d'autre. Quelques escadrons s'avancèrent pour soutenir les Ibériens, qui se retiraient en désordre; mais

(1) Ammian; Ibid.

Alatée vint incontinent fondre sur eux, et, après avoir taillé en pièce tout ce qui eut le courage de lui résister, il poussa le reste si brusquement, qu'il renversa cavalerie et infanterie, et mit toute l'aile droite en déroute, sans qu'elle pût jamais se remettre.

LXVIII. Cependant Fritigerne sortit en bataille avec une partie de ses troupes, et donna tête baissée sur l'aile gauche, où étaient les légions commandées par le comte Sébastien, et animées par la présence de l'empereur. Les uns et les autres combattirent fort vaillamment; mais enfin les Goths plièrent, et soit qu'ils ne pussent soutenir le choc de l'ennemi, soit qu'ils voulussent l'attirer près de leur camp, afin qu'il ne pût leur échapper, ils reculèrent jusqu'au retranchement des chariots. Là, ils firent ferme, comme s'ils eussent repris de nouvelles forces. Les Romains firent aussi tous leurs efforts pour conserver leur avantage; mais des compagnies d'archers qui gardaient le camp, tirant sur eux d'un côté, de l'autre, Alatée qui revenait de poursuivre la cavalerie, les chargeant en flanc, et une multitude innombrable de barbares les environnant de toutes parts, ils ne pensèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie.

LXIX. Après avoir combattu quelque temps de loin à coups de flèches, ils en vinrent aux coups de haches et d'épées. A mesure que l'ennemi gagnait du terrain, ils se serraient, jusqu'à ce qu'épuisés de force et accablés par le nombre, ils furent la plupart taillés en pièces. Le comte Sébastien,

colonel de l'infanterie, Valérien, grand-écuyer de l'empire, Équitius, proche parent de l'empereur et grand-maître de son palais, plus de trente-cinq tribuns, et une infinité d'autres officiers demeurèrent sur la place. L'empereur voyant ce désordre, ne savait à quoi se résoudre. Deux compagnies de ses gardes le couvraient de leurs boucliers. Trajan était venu se ranger auprès de lui avec la plupart des volontaires, et criait qu'on amenât promptement du secours. Mais tout était épouvanté. Les Bataves, qui composaient le corps de réserve, avaient pris la fuite. Victor et Ricomer n'avaient jamais pu rallier leurs gens. Alors la nuit étant survenue, Trajan conseilla à l'empereur de se sauver, et soutenant lui seul tout l'effort des ennemis, il reçut plusieurs blessures, et mourut généreusement pour sa patrie et pour un prince qui l'avait outragé et cassé peu de temps auparavant.

LXX. Valens, pour cacher sa fuite, se mêla avec quelques soldats qui fuyaient comme lui. Il avançait peu, parce que la nuit était obscure, et la campagne couverte de morts; et pour comble de malheur, il fut blessé d'un coup de flèche par des barbares errants qui tiraient à coups perdus partout où ils avaient ouï du bruit. Il tomba de cheval et fut porté par quelques-uns de ses domestiques dans une maison champêtre qui se trouva sur le chemin. On n'eut pas plus tôt arrêté son sang et mis, comme on put, le premier appareil à sa plaie, qu'une troupe de Goths débandés vinrent en désordre à dessein de piller la maison, sans savoir qui était de-

dans. Ils essayèrent de forcer les portes (1), et comme ils trouvaient de la résistance, ils renoncèrent à une entreprise où ils craignaient de ne pas réussir et dont ils n'espéraient pas pouvoir profiter. Pour se venger toutefois de ceux qui leur résistaient dans cette maison, ils y mirent le feu et passèrent outre.

Ce fut là que Valens, accablé de douleur et pressé des remords de sa conscience, fut brûlé tout vif le neuvième d'août, en la quatorzième année de son règne et la cinquantième de son âge (2). Les barbares apprirent sa mort par un de ses domestiques qui s'était sauvé de l'embrasement, et furent affligés d'avoir perdu l'occasion de faire un empereur prisonnier, et de profiter de ses dépouilles. Telle fut la fin déplorable de Valens. Il eut le sort des mauvais princes : il fut haï pendant sa vie, et mourut sans être regretté.

LXXI. L'histoire rapporte que, depuis la bataille de Cannes, les Romains n'avaient point fait de perte plus considérable. Il demeura sur la place plus des deux tiers de leur armée (2); le reste se dispersa et se jeta dans les villes de côté et d'autre. Le comte Victor et Ricomer coururent promptement vers l'empereur Gratien, pour lui donner avis de cette défaite et pour empêcher qu'il ne s'engageât trop avant. Cependant les Goths ne pensaient

(1) Amian. l. 31.

(2) Ammian. Ibid. Zoz. l. 4. Hieron. in Chron. Oros. l. 7. c. 1. 35. Chrysost. ep. ad Vid.—(3) Ammian. l. 31.

qu'à recueillir le fruit de leur victoire, et à ravager des provinces dont ils croyaient être les maîtres. Gratien, touché de la perte de la bataille, et de la mort de son oncle, qu'il apprit en même temps, délibéra s'il continuerait sa marche, ou s'il retournerait sur ses pas. Les Goths étaient puissants; il avait peu de troupes à leur opposer; il perdait l'empire s'il venait à être vaincu. Ces raisons l'obligèrent à se retirer dans Sirmium, jusqu'à ce qu'il eût assemblé de plus grandes forces, ou que, dans l'ardeur du pillage, la division se mît parmi les barbares.

LXXII. Cependant il repassait dans son esprit toutes les circonstances de cette guerre; l'aveuglement de la cour, qui avait pris pour défenseurs de l'État ceux qui en étaient les plus dangereux ennemis; l'imprudence de l'empereur, qui les avait toujours ou trop craints, ou trop méprisés; la funeste aventure de ce prince, qui venait d'éprouver la cruauté de ceux dont il avait corrompu la foi. Il faisait réflexion sur ce que saint Ambroise lui avait écrit peu de temps auparavant (1), *que le sang de tant de martyrs et le bannissement de tant d'évêques persécutés*, *étaient la véritable cause des révolutions de l'empire; que les princes ne peuvent s'assurer de la fidélité des hommes, quand ils ne sont pas eux-mêmes fidèles à Dieu; et que le soulèvement d'une nation arienne contre un empereur arien*, *était*

(1) Ambros. l. 2. de fide.

un effet de la justice divine, qui punissait l'impiété par l'impiété même.

LXXIII. Pour remédier à ces désordres, et pour se rendre le ciel favorable, il fit d'abord un édit par lequel il rappelait les évêques bannis pour la foi catholique (1), et les rétablissait dans leurs siéges. Il commanda à Sapor, l'un de ses lieutenants-généraux, d'aller faire exécuter cet ordre dans tout l'Orient, de chasser les faux évêques des églises qu'ils avaient usurpées, et de n'y souffrir que ceux qui seraient dans la communion du pape Damase. Toutefois jugeant à propos de ménager pour un temps l'esprit des peuples, et joignant la douceur à la piété, il accorda à chacun le libre exercice de sa religion, et n'interdit les assemblées publiques qu'à quelques sectes qui lui parurent ou ridicules, ou scandaleuses.

LXXIV. Après avoir tiré l'Église de l'oppression où elle était, il fallut penser aux moyens de sauver l'État. Valens était mort sans enfants, et le jeune Valentinien, qui avait le titre et la qualité d'empereur, n'était pas encore en âge d'en exercer les fonctions; ainsi Gratien se trouvait seul chargé de tous les soins de l'empire. Il voyait en même temps les Goths victorieux dans la Thrace, et d'autres nations barbares prêtes à faire irruption dans les terres de l'empire. Ne pouvant suffire lui seul à tout, ni savoir où sa présence serait plus nécessaire, il cherchait un homme capable de l'as-

(1) Théodoret. l. 5. c. 1. 2. Socrat. l. 5. c. 1. Zoz. l. 7. c. 1.

sister dans ses guerres et de commander dans l'Orient en son absence. Il jeta les yeux sur Théodose, dont il connaissait la valeur et la sagesse, et soit qu'il eût déjà résolu de l'associer à l'empire, soit qu'il n'eût dessein que de lui donner le commandement de l'armée, il lui écrivit et lui envoya ordre de venir promptement à Sirmium.

LXXV. Théodose était alors en Espagne où il s'était retiré, comme nous avons dit, pour éviter la persécution de Valens et l'envie des courtisans, qui n'avaient pu souffrir sa réputation ni son mérite. Il vivait dans sa retraite, sans se plaindre ni des empereurs ni de sa fortune. Il demeurait tantôt à la ville parmi ses concitoyens (1), accommodant les différents des uns, assistant les autres dans leurs besoins, obligeant tout le monde et ne se préférant à personne; tantôt à la campagne, où il cultivait lui-même ses jardins, et s'adonnait avec plaisir à tous les soins de l'agriculture. Profitant ainsi de sa disgrâce, il apprit à gagner l'amitié des peuples, et s'accoutuma si bien à tous les offices de la vie civile, qu'il retint la douceur et la modestie d'un particulier, lors même qu'il fut élevé à la dignité souveraine. Il était en cet état lorsqu'il reçut les lettres de Gratien; il mit ordre à ses affaires domestiques, et partit peu de jours après.

LXXVI. Cependant les Goths, après le gain de la bataille, allèrent, contre l'avis du roi Friti-

(1) Pacat. in Paneg.

gerne, mettre le siége devant Andrinople (1), où ils avaient su que Valens avait renfermé ses trésors et tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'empire. Ils firent leurs approches tumultuairement, et donnèrent plusieurs assauts; mais ce fut avec tant de précipitation et de désordre, qu'ils furent toujours repoussés, et perdirent leurs meilleures troupes. Ils avaient gagné quelques soldats de la garnison, qui devaient leur livrer une porte de la ville; mais l'intelligence fut découverte. Enfin, incommodés des pluies qu'il fit durant plusieurs jours, battus des machines des assiégés, et rebutés de la longueur du siége, ils passèrent jusqu'aux environs du Périnthe, où ils espéraient faire un grand butin.

LXXVII. Comme ils n'osaient attaquer cette place, ils ravagèrent la campagne et s'approchèrent de Constantinople, à dessein de l'investir et de la prendre d'assaut ou par famine. L'impératrice Domicia, femme de Valens, ouvrit alors le trésor public, et anima si bien par ses discours et par ses largesses les habitants et les soldats, qu'ils sortirent en bataille, et chargèrent un gros de barbares qui s'était avancé vers la ville. Le combat fut sanglant, et finit par une action qui surprit les Goths, et jeta la frayeur dans leur armée.

Quelques bataillons sarrasins que la reine Mauvia avait envoyés au secours de l'empire (2), et que Valens avait laissés en garnison à Constantinople,

(1) Ammian. l. 31.—(2) Zoz. l. 4.

étaient aux mains avec l'ennemi, et la victoire était encore incertaine, lorsqu'on vit tout-à-coup paraître un soldat de cette nation, le poignard à la main, et murmurant, je ne sais quels mots lugubres. Il sortit des rangs tout nu, et s'élançant sur le premier Goth qu'il rencontra, lui planta le poignard dans le sein, et se jeta promptement sur lui pour sucer le sang qui coulait de la plaie qu'il venait de faire. Les Goths étonnés de cette action brutale qu'ils prirent pour un prodige, s'enfuirent en désordre, et n'eurent plus le courage d'attaquer les Sarrasins.

LXXVIII. Ils ne furent pas plus heureux devant Thessalonique. Ils entreprirent plusieurs fois de se rendre maîtres de cette ville, qui n'était pas en état de leur résister; mais saint Ascole qui en était évêque, la défendit par la seule force de ses prières. On rapporte (1) qu'une frayeur secrète saisissait ces barbares dès qu'ils en approchaient; qu'ils perdaient, sans savoir pourquoi, cette férocité naturelle qu'ils avaient ailleurs; et que les plus sages d'entre eux furent d'avis d'abandonner cette entreprise, et de laisser en repos un peuple que Dieu protégeait si visiblement par l'intercession de ce saint prélat.

Enfin, après avoir manqué le pillage de ces trois villes (2), ils se jetèrent dans la Macédoine, la Thrace, la Scythie, la Mœsie, et se répandirent jusqu'aux Alpes Juliennes qui bornent l'Italie de

(1) Ambros. ep. 59. — (2) Ammian. l. 31. Hieron. epist. 3. Zoz. l. 1.

ce côté-là, ravageant toutes ces provinces, et laissant partout des marques funestes de leur avarice et de leur fureur.

LXXIX. L'Orient allait tomber dans un semblable désordre, si l'on n'eût promptement arrêté le cours d'une conspiration qui était déjà toute formée. Lorsque les Goths furent reçus dans la Thrace, une des conditions qu'on leur imposa, fut qu'ils donneraient leurs enfants en otage, et la nécessité les obligea d'y consentir. On espérait par là s'assurer de la fidélité des pères (1), et accoutumer insensiblement les enfants aux lois et à la discipline des Romains, afin de se servir des uns et des autres dans les guerres de l'empire. Jules, qui commandait en Orient au-delà du mont Taurus, fut chargé de l'éducation de cette jeunesse barbare. Il la dispersa dans les villes de son gouvernement, et la fit instruire selon les ordres qu'il avait reçus de la cour. Plusieurs étaient déjà en âge de porter les armes, et quelque soin qu'on eût pris de leur cacher la victoire de leur nation, ils en avaient appris les nouvelles.

Alors revenant à leur naturel, ils concertèrent entre eux les moyens de se saisir de quelque villes, et d'égorger les garnisons qui ne seraient pas sur leurs gardes. Ceux qui se trouvaient ensemble firent avertir secrètement leurs compagnons, et la conspiration devait bientôt éclater. Jules en eut avis, et résolut de les prévenir. Il visita les places, donna

(1) Zoz. l. 4.

ses ordres aux gouverneurs, et fit publier dans toute l'étendue de son gouvernement, que l'empereur, pour gratifier ces étrangers, et pour les engager plus fortement au service de l'empire (1), avait mandé qu'on leur distribuât non-seulement de l'argent, mais encore des terres et des maisons, et qu'on les traitât comme ses sujets naturels.

Le jour fut pris pour cette distribution. Les barbares, espérant profiter de l'argent et des grâces qu'on leur accordait, et rendre leur rébellion plus facile et plus sûre, s'adoucirent un peu. Ils se trouvèrent dans les villes, dont on avait sous main renforcé les garnisons; et comme ils furent assemblés dans de grandes places, des troupes qu'on avait mises dans les maisons d'alentour, sortirent sur eux l'épée à la main, et en tuèrent la plus grande partie : le reste voulant se sauver par les carrefours, fut assommé par les bourgeois à coups de pierres.

On n'épargna pas même ceux qui n'étaient pas encore en âge de nuire, et par une prudence inhumaine, Jules délivra ces provinces du péril où elles étaient. L'affaire fut conduite avec tant d'adresse, et les ordres donnés et exécutés si à propos, que ce massacre se fit le même jour par tout l'Orient, sans que les Goths en eussent eu le moindre soupçon, et qu'il en pût échapper un seul.

LXXX. Les choses étaient en cet état, lorsque

(1) Ammian. l. 31. Zoz. l. 4.

Théodose arriva à Sirmium. Gratien le reçut d'autant plus favorablement, qu'il avait honte de l'avoir banni de sa cour, et qu'il allait lui confier l'affaire la plus importante de l'empire. Il le fit général de son armée, et l'envoya contre les Goths avec une partie des troupes qu'il avait dans l'Illyrie.

Théodose marcha incontinent vers la Thrace, où les ennemis étaient assemblés en très-grand nombre. Il sut que plusieurs compagnies d'Alains, de Huns et de Taïfales, les avaient joints depuis leur dernière victoire, et qu'ils croyaient avoir réduit l'empereur à n'oser plus paraître en campagne. Mais il apprit en même temps que leurs meilleurs soldats s'étaient débandés ; que les chefs étaient divisés entre eux ; que Fritigerne n'en était plus maître ; et qu'il n'y avait ni ordre ni discipline parmi tant de barbares ramassés, qui étaient venus pour leur aider à piller, et non pas à combattre.

LXXXI. Alors il s'avança avec beaucoup de confiance, et ayant rencontré les ennnemis, il leur donna bataille, en tua la plus grande partie, obligea le reste à repasser le Danube, et alla porter lui-même à la cour la nouvelle de cette défaite. Théodoret raconte (1) que Théodose laissa un si grand nombre de morts sur la place, fit tant de prisonniers, et remporta tant de dépouilles, qu'étant venu avec une extrême diligence

(1) Théodoret. l. 5. c. 5. 6.

donner avis à l'empereur de sa victoire, elle parut d'abord incroyable.

Ses envieux osèrent l'accuser d'avoir été défait, et de s'être enfui lui-même ; et Gratien étonné ne savait ce qu'il en devait croire. Théodose le supplia d'envoyer sur les lieux ses accusateurs, afin qu'ils reconnussent la vérité, et qu'ils en rendissent témoignage eux-mêmes. L'empereur, pour satisfaire à ses pressantes sollicitations, chargea des personnes de condition et de créance d'aller promptement s'informer du détail de cette action, et de venir lui en rendre compte.

LXXXII. Le même historien rapporte (1) que ce fut en même temps que Théodose vit en songe un évêque qui lui mettait la couronne sur la tête, et le revêtait des ornements impériaux ; et qu'un de ses intimes amis, à qui il communiqua cette vision, l'assura que c'était un présage certain de la grandeur où Dieu l'appelait.

On reconnut depuis que ç'avait été Mélèce, évêque d'Antioche, qui lui était apparu. Ce saint prélat, en vertu du dernier édit de Gratien, retournait alors dans son Église après un bannissement de plusieurs années. On voyait par tout l'empire passer les confesseurs de Jésus-Christ (2), les uns suivis d'une troupe d'infidèles qu'ils avaient convertis, les autres délivrés de leurs chaînes, et portant encore sur leurs corps les glorieuses marques des tourments qu'ils avaient soufferts. On

(1) Théodoret. Ibid. — (2) Théodoret. l. 5. c. 6.

transférait même avec honneur les reliques de ceux qui étaient morts dans leur exil.

La plupart furent reçus avec beaucoup de joie, des peuples dont ils venaient reprendre la conduite. Mais comme l'empereur, quelque piété qu'il eût, n'avait pas encore assez d'autorité pour se faire obéir, il y en eut qui, par les cabales des hérétiques, souffrirent plus de maux en ce temps de paix qu'ils n'en avaient enduré pendant la persécution. Il s'en trouva plusieurs (1), qui voyant leurs siéges remplis par des ariens, s'offraient de partager avec eux le gouvernement de leur troupeau, pourvu qu'ils se réunissent à la foi et à la communion catholique. Quelques-uns même étaient prêts à céder leur dignité tout entière pour rétablir la paix et l'unité de l'Église.

LXXXIII. Parmi tant de saints évêques, il sembla que Dieu avait choisi le plus célèbre pour donner à Théodose les premières espérances de la gloire à laquelle il le destinait. On vit bientôt ce présage accompli. Car, Gratien ayant appris que les peuples qui habitaient le long du Rhin étaient entrés dans les Gaules, et se trouvant d'ailleurs comme environné du débordement des barbares qui s'étaient répandus dans les provinces de l'Orient, résolut d'associer Théodose à l'empire. Il pensa qu'il ne pourrait lui seul résister à tant d'ennemis; qu'un lieutenant ne le déchargerait que d'une partie de ses soins; qu'il lui

(1) Sozom. l. 3. c. 2.

fallait un collègue qui eût ses guerres à part, et qui défendît l'État comme son bien propre ; qu'il y aurait plus de gloire pour lui à donner de bonne grâce un de ses empires, qu'à le retenir avec peine; et qu'il était heureux d'avoir de quoi récompenser un grand mérite, en établissant son propre repos.

LXXXIV. L'amitié et l'estime qu'il avait eues dès son enfance pour Théodose, le déterminèrent encore davantage; et l'impatience qu'il avait d'aller secourir les Gaules, où il avait été élevé, le pressait de déclarer son dessein. Mais il était à propos d'attendre la confirmation de la dernière victoire de Théodose, afin que ses envieux fussent eux-mêmes obligés d'approuver son élection, après avoir souffert la confusion que méritait leur calomnie.

Ce choix fut d'autant plus glorieux à Théodose, que de sa part il ne l'avait point recherché. Il eut même assez de modestie pour refuser cet honneur (1), lorsque Gratien le lui offrit ; et ce refus fut accompagné de tant de marques de modération et de bonne foi, qu'il fut aisé de juger que ce n'était pas une vaine cérémonie, mais une véritable sagesse qui lui faisait regarder comme une charge difficile et dangereuse cette dignité où l'on ne cherche ordinairement que le repos et le plaisir de commander.

LXXXV. Ce fut en ce temps qu'Ausone fut

(1) Claudian. Pacat. in Paneg.

nommé consul, quoiqu'il fût absent, et qu'il n'eût pas brigué cet honneur. Gratien, après avoir profité de ses instructions, ne perdit aucune occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Il l'éleva à la charge de questeur, et, peu de temps après, à celle de préfet du prétoire; enfin il le déclara consul, et n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant et de plus honnête.

Il lui donna pour collègue Olibrius Gallus, jeune homme d'une très-noble et très-ancienne maison; et comme on voulut savoir lequel des deux il nommait le premier, pour favoriser Ausone sans offenser l'autre, il répondit qu'il prétendait régler leur rang, non pas par la naissance, mais par l'âge et par l'ancienneté de leur préfecture.

Après cela, il dépêcha promptement un courrier à Ausone pour lui donner avis de sa nomination au consulat, et lui écrivit en ces termes (1): *Comme je songeais, il y a quelque temps, à créer des consuls pour cette année, j'invoquai l'assistance de Dieu, comme vous savez que j'ai accoutumé de faire en tout ce que j'entreprends, et comme je sais que vous désirez que je fasse. J'ai cru que je devais vous nommer premier consul, et que Dieu demandait de moi cette reconnaissance pour les bonnes instructions que j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce que je vous dois; et sachant qu'on*

(1) Auson. in grat. Act.

ne peut jamais s'acquitter ni envers ses pères, ni envers ses maîtres, je confesse que je vous dois encore ce que j'ai tâché de vous rendre. Afin que rien ne manquât à la grâce qu'il lui avait faite, il accompagna cette lettre d'un présent, et lui envoya une robe fort riche, où était en broderie d'or la figure de l'empereur Constantius, son beau-père. Ausone, de son côté, employa toute la force et toute la délicatesse de son esprit pour faire, en vers et en prose, l'eloge de son auguste bienfaiteur.

LXXXVI. Peu de jours après cette action de Gratien, ceux qu'il avait envoyés à l'armée arrivèrent, et rapportèrent que la défaite des Goths avait été très-considérable (1); que le nombre des morts et des prisonniers, et la quantité des dépouilles, allaient encore au-delà de ce que Théodose avait dit. Alors ses ennemis mêmes furent obligés de louer sa valeur et sa modestie, et l'empereur crut qu'il était temps de partager l'empire avec lui.

(1) Théodoret. l. 5. c. 9.

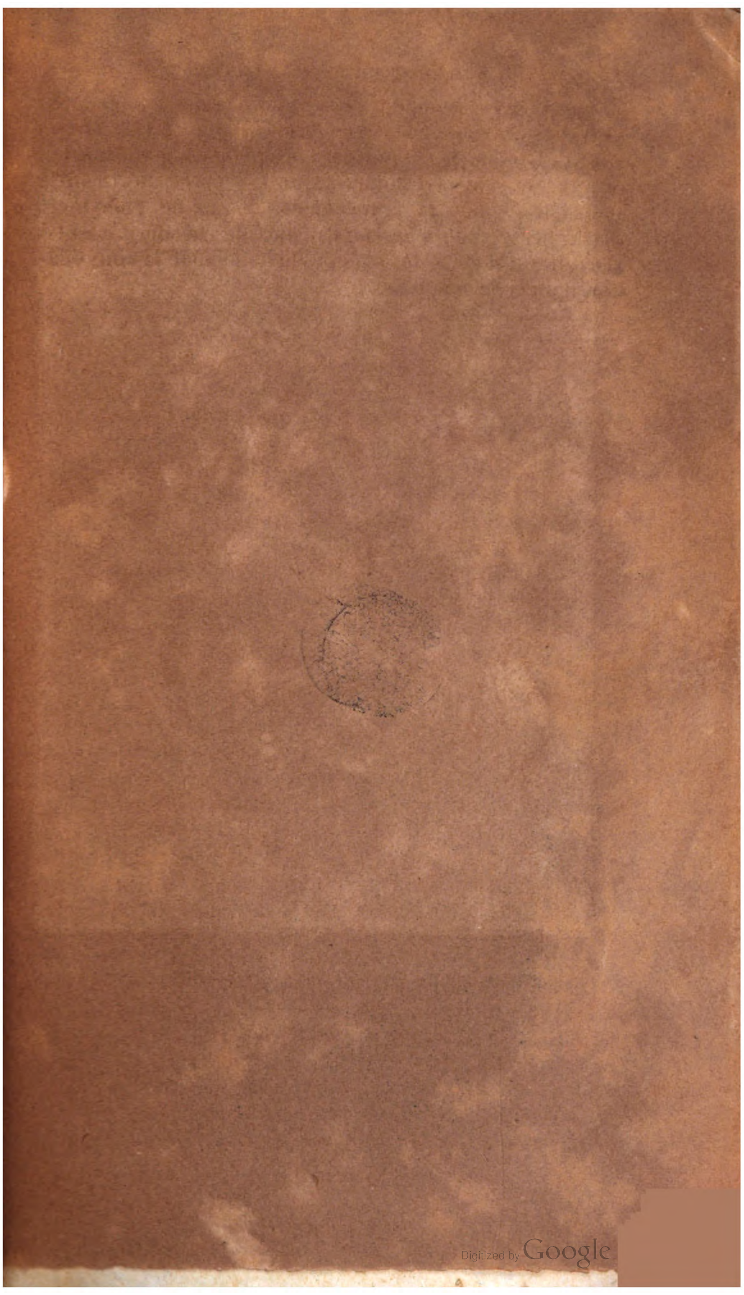
SOMMAIRE

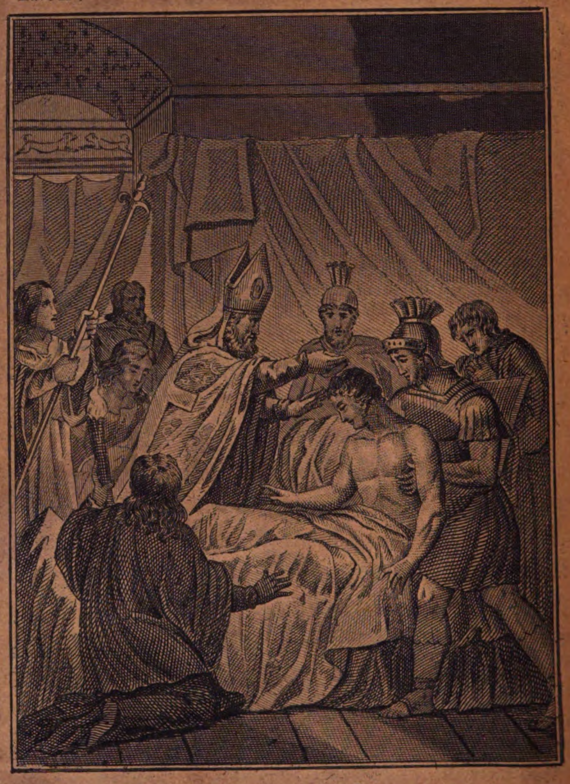
DU LIVRE SECOND.

I. Gratien partage l'empire avec Théodose. II. Théodose va à Thessalonique, et y reçoit les députations. III. Il entreprend la guerre contre les Goths. IV. Il les fait reconnaître par Modaire. V. Il les surprend et les défait entièrement dans la Thrace. VI. Il leur accorde la paix et retourne à Thessalonique, où il apprend la victoire de Gratien. VII. Il a dessein d'abattre les ariens. VIII. L'origine et les progrès de cette secte. IX. Théodose tombe malade et se fait baptiser par Ascole, évêque de Thessalonique. X. Il fait publier un édit contre les ariens. XI. Maxime le cynique usurpe le siége épiscopal de Constantinople ; ses crimes et ses fourberies. XII. Théodose rebute Maxime. XIII. Perfidie des Goths. XIV. Les Goths attaquent l'empereur dans ses retranchements. XV. Trahison des Goths qui étaient au service de l'empire ; retraite de Théodose. XVI. Théodose remet son armée et reçoit le secours des Gaules. XVII. Epouvante des Goths. XVIII. Avis différents touchant la paix ou la guerre. XIX. Théodose accorde la paix aux Goths. XX. Divers effets que produit l'édit de Théodose, pour la religion catholique, dans Constantinople. XXI. Théodose congédie les troupes des Gaules, et se rend à Constantinople. XXII. Théodose reçoit les civilités des ariens ; les catholiques en murmurent. XXIII. État de la religion dans Constantinople. XXIV. Théodose se déclare pour les catholiques. Son entretien avec Grégoire de Nazianze. XXV. Il fait rendre toutes les églises de la ville aux catholiques. XXVI. Il réprime les ariens, et va lui-même installer Grégoire de Nazianze. XXVII. Politique de Théodose. XXVIII. Différent de Fravitas et d'Ériulphe. XXIX. Malignité de l'historien Zozime. XXX. Conspiration

des ariens contre Grégoire de Nazianze. XXXI. Douceur de Grégoire de Nazianze. XXXII. Édit nouveau de Théodose contre les ariens. XXXIII. Orgueil d'Athanaric, roi des Goths; sa haine contre Valens et contre l'empire. XXXIV. Fritigerne s'unit avec les Grotangues, et, après plusieurs courses, ils chassent Athanaric de ses États. XXXV. Athanaric implore la protection de Théodose. XXXVI. Théodose donne retraite à Athanaric dans sa cour. XXXVII. Théodose fait voir Constantinople à Athanaric. Origine et grandeur de cette ville. XXXVIII. Mort d'Athanaric. XXXIX. Effets de la bonté de Théodose. XL. Théodose convoque le concile de Constantinople. XLI. Il y appelle les hérétiques macédoniens. XLII. Nombre des évêques du concile et leurs différentes vues. XLIII. Respect de Théodose pour Mélèce, président du concile. XLIV. Élection d'un archevêque à Constantinople. XLV. Grégoire de Nazianze est élu; il refuse cette dignité; on l'oblige de l'accepter. XLVI. Points de foi réglés. XLVII. Règlements pour la discipline. XLVIII. Lettres synodales adressées à Théodose. XLIX. Mort de Mélèce, évêque d'Antioche; honneurs que lui rendit Théodose. L. Théodose répond aux évêques et confirme les ordonnances du concile. LI. Schisme d'Antioche; son origine et ses progrès. LII. On propose d'élire un successeur à Mélèce; division des Pères sur ce sujet. LIII. Théodose appelle au concile les évêques d'Égypte et de Macédoine. LIV. Protestation contre l'élection de Grégoire de Nazianze. LV. Grégoire se démet de l'archevêché et sort de l'assemblée. LVI. Grégoire demande son congé à Théodose. LVII. Dernier sermon de Grégoire et sa retraite. LVIII. Théodose se plaint des contestations des évêques. LIX. Ordre donné pour le choix d'un nouvel archevêque. LX. L'empereur choisit Nectaire. LXI. Remontrances des évêques à Théodose. LXII. Ordination de Nectaire. LXIII. Conclusion du concile. Translation des reliques de saint Paul, archevêque de Constantinople. LXIV. Victoire de Théodose sur les Huns, les Syriens et les Carpodaques. LXV. Le roi Sapor recherche l'amitié de Théodose. État des affaires des Perses. LXVI. Célèbre ambassade du roi de Perse à Théodose. LXVII. Alliance de Théodose avec le roi des Perses. LXVIII. Députation du concile d'Aquilée à Théodose. LXIX. Théodose ne consent

pas à la convocation d'un concile général à Rome. LXX. Nouvelles intrigues de Maxime le cynique. LXXI. Théodose rassemble les évêques d'Orient à Constantinople : ils refusent d'aller à Rome. LXXII. Les Goths de la suite d'Athanaric louent la grandeur et la bonté de Théodose. LXXIII. Fritigerne recherche l'alliance de Théodose. LXXIV. Nouvelles instances des évêques d'Italie pour la convocation d'un concile à Rome.





Théodose se fait baptiser par Ascole Évêque de Théssalonique

HISTOIRE

DE

THÉODOSE

LE GRAND.

LIVRE SECOND.

AN 379.

I. L'ARMÉE qui était alors en quartier aux environs de Sirmium, eut ordre de s'assembler, et le seizième jour de janvier, Gratien s'y rendit accompagné de Théodose et des autres seigneurs de sa cour. Il fut conduit au milieu du camp (1); et les troupes s'étant rangées autour de lui, il leur exposa le déplorable état de l'empire, la misère des peuples, l'affaiblissement des armées, l'irruption des Allemands dans les Gaules, et le ravage qu'avaient fait tant de nations barbares dans les provinces de l'Orient. Il leur représenta qu'un seul homme ne pouvait soutenir tant de guerres à la fois, ni remédier à tant de désordres : que pour lui, il préférait le plaisir d'avoir un collègue fidèle, à l'ambition

(1) Socrat. l. 5. c. 2.

de régner seul (1) ; et que dans le dessein de faire un choix qui fût avantageux à l'état, et qui pût leur plaire, il avait jeté les yeux sur Théodose.

A ce nom, les troupes l'interrompirent, et témoignèrent leur joie parde longs applaudissements. Gratien reprit son discours, et après avoir fait l'éloge de Théodose, il lui donna la pourpre et la couronne. Alors les soldats qui l'avaient autrefois estimé digne de l'empire, redoublèrent leurs acclamations (2); et les officiers vinrent en foule saluer le nouvel empereur, qui n'étant âgé que de trente-trois ans, et joignant à la force et à la vigueur de l'âge une grande expérience et une sagesse consommée, faisait espérer le rétablissement entier des affaires.

Gratien lui donna en partage la Thrace et toutes les provinces que Valens avait possédées. Il y ajouta cette partie orientale de l'Illyrie, dont Thessalonique était la capitale (3), détachant de l'empire d'Occident, cette province, qui était exposée aux courses des barbares, et que ni lui, à cause de son éloignement, ni Valentinien son frère, à cause de son bas âge, n'auraient pu défendre. Peu de jours après cette élection, les deux empereurs se séparèrent. Gratien prit la route des Gaules, pour aller chasser les Allemands qui les ravageaient, et Théodose marcha vers Thessalonique pour y

(1) August. de civit. Dei. — (2) Aurel. Victor. in Theodoret. — (3) Zozom. l. 7. c. 4.

assembler son armée, et recommencer la guerre contre une multitude formidable d'Alains, de Goths et de Huns, qui, depuis sa dernière victoire s'étaient jetés dans la Thrace, après avoir couru la Mysie et la Pannonie (1).

II. Le bruit se répandit bientôt que Théodose était empereur, et qu'il s'avançait avec une partie de l'armée d'Occident que Gratien lui avait laissée. Les peuples que le malheur des dernières guerres et la rigueur du règne passé avaient abattus, commencèrent à respirer. Les troupes que les ennemis tenaient resserrées dans leurs garnisons, reprirent courage et firent des courses dans la campagne; et les officiers qui s'étaient sauvés de la dernière défaite, et qui s'étaient jetés dans les places fortes, étaient prêts à sortir au premier ordre, et à ramasser les restes épars des légions romaines pour les emmener à Théodose. Toutes les villes disposaient leurs députations; et Constantinople, que Valens avait juré de ruiner à son retour de la guerre, se réjouissait d'être sous la domination d'un prince qui méritait d'être aimé et qui était capable de la protéger.

Théodose arriva cependant à Thessalonique, où se rendirent incontinent de toutes les provinces de l'empire, ceux que leur rang ou leur devoir appelaient à la cour, et ceux qui venaient rendre compte des affaires publiques, ou sollici-

(1) Zoz. l. 4.

ter leurs affaires particulières. Là il commença à faire toutes les fonctions d'un grand empereur, envoyant ses ordres partout, recevant les personnes de qualité et de mérite avec honneur, et les autres avec bonté; donnant ses audiences à toute heure, et rendant la justice indifféremment à tous ses sujets; ne refusant rien de ce qu'il pouvait raisonnablement accorder, ajoutant aux grâces qu'il faisait, la manière obligeante de les faire (1), et adoucissant les refus par des marques de bienveillance. Ainsi, ceux qui avaient obtenu ce qu'ils demandaient étaient satisfaits, et ceux qui n'avaient pu l'obtenir s'en retournaient au moins consolés.

III. Le soin qu'il prenait de la satisfaction et du repos des peuples ne l'empêchait pas de donner tous les ordres nécessaires pour les préparatifs de la guerre. Les principaux officiers s'étaient déjà rendus auprès de lui, l'infanterie était sortie des garnisons, et toute l'armée fut assemblée au commencement du printemps. Quoiqu'elle ne fût pas considérable par le nombre, elle l'était par le courage et par la confiance qu'elle avait en son empereur. Théodose se mit donc en campagne, et s'avança vers la Thrace à grandes journées. Les barbares étaient divisés en plusieurs corps, et sans s'attacher au siége d'aucune place, où ils n'avaient jamais réussi, ils ravageaient impunément toute

(1) Zoz. l. 4.

la campagne. Ils étaient armés à la romaine depuis la défaite de Valens : Fritigerne leur avait appris à se rallier et à observer quelque discipline ; leur armée grossissait tous les jours d'un nombre infini de leurs compagnons, que le bruit de leur victoire et l'espérance d'un grand butin attiraient de tous côtés. Ainsi ils étaient à craindre ; mais ils n'avaient presque point de chefs. Fritigerne, à qui ils avaient refusé d'obéir, les avait abandonnés. Dés qu'il s'agissait de piller, ils n'observaient plus aucun ordre, et cette multitude qui venait les joindre, ne faisait qu'augmenter la confusion, et causer des divisions entre eux pour le partage des prises qu'ils avaient faites.

IV. Théodose entra dans la Thrace. Il défit d'abord quelques partis des ennemis qui s'étaient éloignés du gros de l'armée ; et ayant appris des prisonniers l'endroit où était campée la plus grande partie de ces barbares, il crut qu'il les vaincrait aisément s'il pouvait les surprendre avant qu'ils fussent avertis de sa marche. Il commanda à Modaire (1), prince du sang royal des Scythes, qui s'était mis au service des empereurs, et qui, par sa fidélité et par sa valeur avait mérité les premiers emplois dans leurs armées, de s'avancer avec quelque cavalerie pour reconnaître les ennemis. Cependant il marchait lui-même en grande diligence.

(1) Zoz. l. 4.

Peu de jours après, Modaire revint, et rapporta à Théodose que les ennemis n'étaient pas loin ; qu'ils étaient campés dans des plaines dominées par des hauteurs qu'il ne serait pas difficile d'occuper ; que leur camp n'était formé que d'un retranchement de quelques chariots mal rangés, qu'on forcerait sans aucune peine ; qu'il y avait grand nombre d'hommes, mais qu'il y avait peu de soldats ; qu'apparemment ils ne quitteraient pas un poste où ils trouvaient toutes sortes de commodités pour subsister ; et qu'enfin, ne se défiant de rien, et croyant l'empereur encore loin d'eux, ils pouvaient être opprimés avant que d'être en état de se défendre.

L'empereur apprit ces nouvelles avec beaucoup de joie, et renvoya Modaire avec un grand détachement pour se saisir des postes qu'il jugerait nécessaires, soit pour empêcher les Goths d'être avertis, soit pour les combattre avec avantage, s'ils étaient disposés à donner bataille. Assez proche du camp, et presque à la vue des ennemis, s'élevait une colline étendue en long, et qui, vers le milieu de sa pente, laissait un espace de terrain assez uni et assez grand pour y loger un nombre raisonnable de troupes. Modaire y mit les siennes pendant la nuit sans avoir été découvert. Il se saisit de tous les passages ; et sachant que les Goths, sans crainte et sans précaution, étaient endormis dans la plaine, il attendait avec impatience l'arrivée de l'empereur pour les charger.

À la pointe du jour, Théodose étant arrivé reconnut lui-même les lieux, et se disposa promptement à l'attaque. Il commanda aux soldats de quitter les armes pesantes, et de ne retenir que l'épée et le bouclier. Il donna ordre aux capitaines d'étendre les rangs pour ne rien laisser derrière eux, et pour faire paraître l'armée plus nombreuse. Il les exhorta tous à combattre avec ardeur, sans trop s'arrêter aux formes accoutumées de la milice, dans une affaire dont l'évènement dépendait autant de la diligence que de l'ordre.

V. Les Goths cependant étaient dans une grande tranquillité ; les uns rentraient dans le camp chargès du butin qu'ils venaient de faire ; les autres en sortaient pour aller courir la campagne et recueillir ce qui restait du pillage des autres jours. Plusieurs, fatigués des courses qu'ils avaient faites pendant la nuit, étaient couchés ça et là ; et la plupart ensevelis dans le vin, dormaient en repos au milieu des provisions qu'ils avaient amassées. Leurs chefs, gens de peu d'expérience et de peu d'autorité, quelques avis qu'ils eussent reçus qu'il paraissait des troupes romaines, n'avaient pu se persuader qu'elles vinssent pour les attaquer. Ceux mêmes qui les avaient vues ne les prenaient pas pour l'armée entière, mais pour un parti sorti des places voisines, qui ne méritait pas qu'on prît les armes, et qui se renfermerait bientôt dans les garnisons.

Ils étaient en cet état lorsqu'ils ouïrent le bruit des trompettes et les cris des soldats, qui fut le signal de l'attaque. Modaire descendit de la colline avec l'infanterie qu'il commandait, élargissant ses bataillons à mesure qu'il s'avançait dans la plaine, et marcha droit à la tête du camp. Promote, un des lieutenants-généraux de l'empereur, prit à gauche avec une partie de la cavalerie ; et l'empereur avec le reste cotoyant la colline à droite, s'approcha des ennemis pour les prendre en flanc. Les Goths, qui virent fondre tout-à-coup sur eux cette armée, que la frayeur leur faisait paraître innombrable, jugèrent bien que leur perte était assurée. Leurs chefs reconnurent leur faute lorsqu'il n'était plus temps de la réparer : la terreur et la confusion se répandirent par tout le camp. Ceux-ci, courant aux armes, perdaient la vie avant qu'ils fussent en état de la disputer ; ceux-là, pour éviter le péril qu'ils voyaient, allaient chercher celui qu'ils ne voyaient pas, et rencontraient partout l'ennemi. Le nombre des fuyards les empêchait de pouvoir fuir. En peu d'heures tous ces barbares furent ou tués, ou faits prisonniers. On prit leurs femmes et leurs enfants, et quatre mille chariots qui servaient à les porter dans leurs marches. Ainsi toute la Thrace fut encore une fois délivrée de la désolation où ces nations étrangères l'avaient réduite.

VI. Le bruit de cette défaite s'étant répandu, les Alains et les Goths qui ravageaient les autres

provinces, s'arrêtèrent et firent des propositions de paix. Ils auraient bien voulu venger la mort de leurs compagnons (1); mais comme ils surent que l'empereur allait à eux, ils se soumirent à tout ce qu'il voulut, et signèrent un traité qu'ils n'avaient dessein d'observer que jusqu'à la première occasion de le rompre. Théodose, de son côté, leur accorda plus qu'ils ne demandaient; car il préférait une paix honnête à une guerre glorieuse, et ne jugeait pas à propos d'exposer le peu de troupes qu'il avait, à des combats douteux contre des ennemis qui vainquaient quelquefois les Romains, et qui ne se laissaient pas toujours surprendre.

Tout étant ainsi réglé, Théodose visita les places, renforça les garnisons, et donna ses ordres pour la sûreté et pour le soulagement des provinces que la guerre avait ruinées, puis il reprit le chemin de Thessalonique, pour y passer l'hiver et pourvoir de là aux plus pressantes nécessités de l'état. La joie que lui donnaient ces premiers succès de son règne fut encore augmentée par les nouvelles qu'il reçut que Gratien n'avait pas été moins heureux que lui; qu'ayant joint à ses troupes celles que commandait Mérobaude, roi des Français (2), il avait attaqué les Allemands et les avait vaincus et chassés des Gaules; qu'il en avait taillé en pièces la plus

(1) Zoz. l. 7. c. 4. — (2) Zoz. Ibid. Socrat. l. 5. c. 6. Zoz. l. 4.

grande partie, et réduit le reste à se renfermer dans leur pays, d'où ils ne pourraient de long-temps venir troubler le repos des sujets de l'empire. Théodose fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces pour ses victoires et pour celles d'un prince dont la gloire le touchait autant que la sienne propre.

VII. Aussitôt qu'il fut déchargé des soins de la guerre, il crut qu'il serait indigne des grâces qu'il avait reçues du Ciel et de la protection qu'il en espérait, s'il ne s'appliquait de tout son pouvoir au rétablissement de la foi et de la religion catholique dont il avait fait profession toute sa vie. Pour cela il résolut d'abattre les ariens, que ses prédécesseurs avaient élevés, et qui remplissaient alors tout l'Orient de confusion et de désordre. L'entreprise était difficile, et il fallait, pour y réussir, outre une grande piété, beaucoup de fermeté et de sagesse.

VIII. Cette secte s'éleva sous le règne du grand Constantin, et suscita contre l'Église une espèce de persécution plus dangereuse que celle des tyrans dont elle venait d'être délivrée. Arius en fut l'auteur. Il était né dans cette partie de la Lybie qui est voisine de l'Egypte, et il avait passé à Alexandrie dans l'espérance de s'y faire connaître et de se pousser aux premières charges de l'église. Comme il avait de l'esprit, du savoir et de l'éloquence, avec quelque apparence de vertu, les patriarches de cette ville crurent qu'ils pourraient

se servir de lui, et l'élevèrent les uns aux ordres, les autres aux ministères ecclésiastiques. Mais ils reconnurent bientôt que c'était un esprit inquiet, présomptueux, indocile, prêt à prendre le bon ou le mauvais parti selon qu'il convenait à sa fortune ou à son orgueil. Dès ses premières années, il se jeta dans le schisme de Mélèce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde. Il en sortit, et il y rentra. Enfin il se réconcilia avec le patriarche Achillas, et feignit d'être son ami pour devenir son successeur. Alors couvrant son ambition du voile d'une modestie affectée : gagnant les uns par un entretien doux et flatteur, trompant les autres par un extérieur grave et composé, il aspirait secrètement à l'épiscopat.

Mais ses espérances furent trompées. Le siége vint à vaquer, et le mérite de saint Alexandre l'emporta sur les intrigues d'Arius. Il en fut piqué, et l'envie qui le possédait lui fit regarder comme son ennemi celui qu'il devait respecter comme son pére. Il résolut de le perdre, et ne pouvant décrier sa vie, qui était trés innocente et très exemplaire, il entreprit d'attaquer sa doctrine, quoiqu'elle fût très-pure et très-saine. Il l'accusa, comme d'un crime, de soutenir *que Jésus-Christ était égal à son Père, éternel et immuable comme lui, et qu'ils n'avaient qu'une même essence*. Après lui avoir reproché cette vérité comme une hérésie, il proposa lui-même son hérésie comme une vérité, et commença de publier, *que le Fils de*

Dieu n'était qu'une créature que le Verbe avait été fait et tiré du néant ; qu'il était muable et changeant de sa nature; qu'il n'était fils de Dieu que par adoption, et que s'il était appelé Dieu, il ne fallait pas entendre qu'il le fût par nature, mais seulement par participation. Comme il était savant dans les écritures, et surtout habile dialecticien, il recueillit des livres sacrés tout ce qui semblait favoriser ses opinions, et il enveloppa la question de tant de difficultés, et donna à son erreur tant de vraisemblance, que plusieurs se mirent de son parti. Le patriarche essaya de le ramener par ses avertissements, par ses raisons, par ses menaces ; mais connaissant que ces voies de douceur et d'exhortation ne servaient qu'à lui donner plus d'audace et plus de moyens de communiquer son impiété, il l'excommunia dans un concile de cent évêques qu'il avait convoqués pour cela de l'Egypte et de la Lybie.

Ce coup l'étonna, mais il ne l'abattit pas. Il se retira dans la Palestine, d'où il écrivit à l'empereur, il alla même le trouver, et en peu de temps il acquit quelques protecteurs, et un grand nombre de disciples qui s'attachaient à lui, les uns par le seul amour de la nouveauté, les autres par cette fausse pitié qu'on a pour un homme qu'on croit opprimé, plusieurs gagnés par ses persuasions et par ses caresses. Constantin averti que les peuples et les évêques commençaient à se partager, et qu'il s'assemblait des synodes de part et d'autre,

craignit les suites de cette division. Il écrivit de Nicomédie, qui était alors le séjour ordinaire des empereurs d'Orient, une lettre commune à saint Alexandre et à Arius, pour les exhorter à se réunir, et à s'accorder sur une matière qui paraissait de peu de conséquence pour la foi, et qui allait troubler la paix de l'église. Osius, évêque de Cordoue en Espagne, qui se rencontra par hasard près de l'empereur, eut ordre d'aller en Egypte pour travailler à cet accommodement, et s'acquitta de sa commission avec beaucoup de fidélité, mais avec peu de succès.

Pour réduire cette secte opiniâtre, et régler le point de doctrine contesté, il fallut en venir à un concile universel qui établît la vérité, et condamnât l'erreur par un jugement décisif. Nicée, une des principales villes de la Bithynie, fut choisie pour le lieu de cette assemblée : les évêques de toutes les parties du monde furent invités de s'y trouver; ils y arrivèrent dans le temps marqué, au nombre de trois cent dix-huit. Constantin s'y rendit lui-même, pour être le témoin, et comme le médiateur de la paix et de la réunion de l'église. Arius et ses partisans y furent appelés ; on les ouït, on les convainquit, on les condamna. La divinité de Jésus-Christ fut reconnue ; et pour ôter aux ariens tout prétexte de déguiser leur erreur sous des termes équivoques, on les obligea de se servir du mot de *consubstantiel* dans leur profession de foi, et de signer la consubstantialité du Verbe.

Cette expression, depuis ce temps-là, fut comme une marque certaine qui distinguait les catholiques d'avec ceux qui ne l'étaient pas, ou qui l'étaient de mauvaise foi, et les péres du concile l'insérèrent dans leur symbole.

Arius et les évêques qui le protégeaient, après plusieurs difficultés, feignirent de se soumettre aux décisions du concile ; et pour éviter les peines dont ils étaient menacés, abjurèrent publiquement leur hérésie, mais ils n'abandonnèrent pas leur entreprise, et ils attendirent le temps favorable pour répandre encore au dehors le venin qu'on les avait forcés de resserrer dans leur cœur.

Cependant ils attiraient à leur parti ceux qui pouvaient les assister de leur crédit ou de leur faveur. Ils faisaient valoir à l'empereur leur soumission, afin d'abuser plus facilement de sa bonté; et pendant qu'il révéraient en apparence la foi de Nicée, ils cherchaient à ruiner par des calomnies ceux qui pouvaient en être les défenseurs. Enfin, par les soins d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, qui s'était rendu chef de leur parti, par le crédit de la princesse Constantie sœur de l'empereur, et par des protestations réitérées de fidélité et d'obéissance, ils parvinrent à se faire considérer comme orthodoxes. Arius lui-même, mené comme en triomphe par ses amis, allait être reçu à la communion de l'église dans Constantinople, s'il n'eût fini subitement une vie inquiète et criminelle par une mort terrible et honteuse.

Quoique ces hérétiques fussent pour la plûpart des esprits passionnés et séditieux, ils n'osèrent se soulever ni rompre ouvertement la paix de l'église, tant que le grand Constantin gouverna l'empire. Car encore qu'il eût quelquefois un peu trop de facilité, il avait beaucoup de zèle pour la religion ; et comme il n'était pas impossible de le surprendre, il était dangereux qu'il s'aperçût qu'on l'avait surpris. Ainsi ils furent obligés de se ménager avec ce prince, qui pouvait ignorer la vérité, mais qui n'était pas capable de souffrir l'injustice. Mais lorsqu'ils se virent fortifiés de l'autorité de Constantin son fils et son successeur, ils ne gardèrent plus de mesures. Non-seulement ils publièrent leur fausse doctrine, ils opprimèrent même ceux qui eurent le courage de s'y opposer. Leur insolence alla jusqu'à chasser les plus saints prélats des premiers siéges de l'Orient (1), à proscrire les papes mêmes, et à ôter la liberté des suffrages dans les conciles, où l'empereur se portait lui-même pour accusateur contre des saints, et disait hautement que sa volonté devait tenir lieu de règle et de décision dans l'église.

Le règne de Valens ne leur fut pas moins favorable. Ils exercèrent en son nom leurs violences accoutumées. Ils obtinrent de lui des lettres aux gouverneurs des provinces pour tyranniser les catholiques. Ils allèrent jusqu'au fond des déserts

(1) Athan. ad Solit. p. 831.

de la Thébaïde, pour en chasser les solitaires qui y menaient une vie toute céleste. La persécution fut sanglante ; et sous un prince chrétien, il se fit presque autant de martyrs que sous les tyrans infidèles. Tels furent les commencements et les progrès de cette hérésie.

IX. Quoiqu'il fût non-seulement difficile, mais encore dangereux dans un nouveau règne, d'attaquer une secte puissante et accoutumée depuis long-temps à dominer; néanmoins Théodose considérant que le premier devoir des souverains est de faire régner celui par qui ils règnent, et se défiant avec raison de la fidélité de ceux qui s'étaient révoltés contre l'église, forma le dessein de les ramener avec douceur, ou de les réprimer avec autorité. Il allait faire publier ses premiers édits à Thessalonique. L'impératrice Flaccile sa femme, qu'il aimait tendrement (1), Termancie et Serène ses nièces qu'il avait adoptées depuis la mort de son frère Honorius, y étaient nouvellement arrivées. On y voyait tous les jours aborder quelques-uns de ses amis, surtout ceux qui l'avaient assisté dans le temps de sa disgrâce. Il les avait invités de venir d'Espagne en Orient, afin de les récompenser et de les élever dans les charges. Sa reconnaissance s'accrut avec son pouvoir (2) ; et dès qu'il fut empereur, il se souvint de tous les services qu'on lui avait rendus quand il était en-

(1) Claudian. de laud. Seren. — (2) Aurel. Vict. in Theod.

core particulier, et n'oublia que les injures qu'on lui avait faites.

La joie qu'il eut de recevoir des personnes qui lui étaient si chères, fut bientôt troublée; car à peine était-il arrivé à Thessalonique, qu'il tomba dangereusement malade. Il se mit d'abord en état de recevoir le baptême, et se disposa à mourir chrétiennement. Comme il avait une grande affection pour la foi orthodoxe de la Trinité (1), et qu'il craignait de donner en cette occasion quelque avantage aux hérétiques; avant que de faire appeler Ascole, évêque de cette ville, il s'informa de ses mœurs et de la foi qu'il professait. Il apprit que c'était un prélat d'une vertu consommée (2); qu'il avait été nourri dès son enfance dans les monastères de l'Achaïe; que sur la réputation de sa sainteté, les peuples de la Macédoine l'avaient tiré de sa solitude pour le faire leur archevêque; qu'on l'avait ordonné fort jeune, sans avoir égard aux règles de l'âge; qu'il avait toujours été inviolablement attaché à la doctrine de l'église; que saint Basile l'avait, honoré de son amitié, et que le pape Damase avait pour lui une estime particulière.

Théodose eut beaucoup de joie de tomber entre les mains d'un si saint homme. Il le fit appeler; et ayant encore su de lui-même qu'il professait la foi apostolique confirmée par le con-

(1) Socrat. l. 5. c. 6. Zoz. l. 6. c. 7. — (2) Ambros. ep. 28. 22.

cile de Nicée, il lui demanda avec respect le sacrement de la régénération. Aussitôt il le reçut avec une piété exemplaire, et s'estima plus glorieux d'être devenu enfant de l'église, que d'avoir été fait maître d'une partie du monde. Alors il se crut engagé à rétablir la religion dans tout l'empire(1); et Dieu bénissant ses intentions, lui rendit en peu de jours une parfaite santé. Il conféra plusieurs fois avec Ascole, sur les moyens d'exécuter son dessein. Il se fit instruire des points principaux des doctrines contestées, de la différence des nouvelles sectes, de la foi des évêques, et de l'état des principales églises de l'empire d'Orient.

X. Après avoir ainsi examiné toutes choses, il crut qu'il était de sa prudence de ramener les esprits peu à peu, et de commencer par des lois qui leur fissent connaître ses volontés et craindre sa justice. Il fit donc un édit daté de Thessalonique, par lequel il ordonne aux peuples de son obéissance de suivre la foi que l'église romaine avait reçue de saint Pierre, et qui était enseignée par le pape Damase, et par Pierre d'Alexandrie, prélat d'une sainteté apostolique, et leur enjoint de confesser et reconnaître une même divinité dans la trinité des personnes du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, suivant la doctrine de l'Evangile, et l'ancienne tradition de

(1) August. de Civ. Dei. l. 5. c. 26.

l'église. Il déclare ensuite que ceux-là seulement qui professeront cette foi, seront tenus pour catholiques (1), et que ceux qui la rejetteront, seront traités comme des hérétiques infâmes et insensés, qui, outre les peines qu'ils méritent de la justice divine, doivent encore attendre de lui des châtiments proportionnés à l'énormité de leur crime.

XI. Il adressa cet édit au peuple de Constantinople, afin qu'il fût d'abord exécuté dans cette ville impériale, qui était comme le théâtre de l'hérésie, et que de là il passât plus promptement dans toutes les autres villes de l'empire. Ce fut en ce même temps que Maxime vint se jeter aux pieds de Théodose, le suppliant de le maintenir dans le siége de Constantinople qu'il venait d'usurper. Maxime était d'Alexandrie, philosophe cynique de profession, d'un savoir médiocre, d'une vie déréglée et d'une profonde dissimulation. Ses parents l'avaient élevé dans la religion chrétienne, dont il n'était pourtant que légèrement instruit. Il avait passé une partie de sa jeunesse à courir de ville en ville, pour acquérir du bien ou de la réputation, et il s'était décrié partout où il avait voulu s'établir. Quoiqu'il fût habile à se déguiser, il n'avait pu éviter d'être surpris en des actions qui le firent reléguer dans le désert d'Oasis, où il demeura quatre ans

(1) Cod. Theodoret. 16. t. 1. 2.

entiers. Se voyant enfin sans honneur et sans ressource, animé par son ambition et par sa misère il vint à Constantinople avec le téméraire dessein de s'en faire évêque.

Il publia d'abord qu'il était d'une maison illustre par sa noblesse, et plus encore par sa piété; que son père était mort pour la défense de la foi; que ses sœurs étaient l'exemple des vierges chrétiennes dans Alexandrie. Il se vantait d'avoir souffert lui-même un long exil pour Jésus-Christ, se faisant un honneur de religion, de ce qui avait été la punition de ses crimes. La fable de ses martyres prétendus, soutenue de plusieurs circonstances étudiées, et de quelques apparences de piété qu'il affectait, lui acquit l'estime et l'amitié de tout ce qu'il y avait de catholiques dans Constantinople. Quoiqu'il fût habillé en cynique, et que cet habit ne fût pas séant aux chrétiens, on lui pardonnait cet extérieur, tant on était prévenu du fond de son mérite et de sa vertu.

Grégoire de Nazianze avait le soin de l'église de Constantinople (1). Il y avait été envoyé un an auparavant par le conseil d'Antioche, selon quelques-uns, ou appelé par les peuples et par les évêques de Thrace, comme il semble marquer lui-même. Il exerça d'abord par commission les fonctions pastorales dans cette église, où il fit revivre la foi presque éteinte, joignant l'exemple de sa vie à

(1) Greg. Naz. carm. de vitâ suâ.

la force de son éloquence, et réunissant par ses soins les restes d'un troupeau que les tempêtes passées avaient dispersé. Mais le nombre des catholiques s'étant en peu de temps notablement augmenté, ils l'élurent pour leur pasteur. Pierre, patriarche d'Alexandrie, confirma ce choix par ses lettres et par son suffrage, et lui envoya les marques de sa dignité. Encore que Grégoire eût refusé d'accepter cette dignité, protestant qu'il ne pouvait être élu que par un concile, ils ne laissèrent pas de le regarder comme leur archevêque. Lui-même touché de l'affection qu'on lui témoignait, redoubla son zèle, et n'oublia rien de ce qu'il crut capable de rétablir la foi et la ferveur de la religion Les hérétiques ne pouvant résister à ses raisons, attentèrent plusieurs fois contre sa personne; mais comme il les avait convaincus par ses discours, il les édifia par sa patience.

Il commençait à jouir du fruit de ses travaux, lorsque Maxime lui fut présenté. Grégoire le reçut non-seulement avec bonté, mais encore avec respect, comme un confesseur de Jésus-Christ. Il écouta la fausse histoire de sa vie, et jugeant d'autrui par lui-même, il la crut. Il le retint en sa maison, lui donna sa table, lui communiqua ses études et ses desseins; et croyant qu'il était honorable et avantageux d'avoir dans une église renaissante un homme reconnu martyr, il le proposa pour exemple, et récita publiquement un discours qu'il avait fait à sa louange.

Cet imposteur, de son côté, gagnait de plus en plus les bonnes grâces de ce saint prélat par une flatterie adroite, par des invectives fréquentes contre les ariens, et par un air de piété qui paraissait sincère. Cependant il menait secrètement son intrigue. Il y engagea un prêtre de Constantinople à qui l'élévation et le mérite de l'archevêque étaient devenus insupportables. Ils tournèrent si bien l'esprit du patriarche d'Alexandrie, par les puissantes correspondances qu'ils avaient auprès de lui, qu'il entra dans les intérêts de Maxime, soit qu'il voulût favoriser son compatriote, soit qu'il craignît de donner lieu à l'agrandissement du siége de Constantinople, s'il y plaçait un homme d'une réputation extraordinaire, soit qu'il crût que l'élection qu'il avait approuvée depuis peu n'avait pas été faite dans les formes.

Ce fut donc par ses ordres que sept évêques furent choisis pour aller appuyer le parti de ce philosophe, sous prétexte de conduire la flotte qui amenait tous les ans les blés de l'Égypte à Constantinople. Dès qu'ils furent arrivés, Maxime les encouragea par ses discours et par ses présents, Il gagna un ecclésiastique de l'île de Thasse qui venait acheter du marbre pour son église, et lui emprunta son argent pour le distribuer à des mariniers dont il avait résolu de se servir. Il ne restait plus qu'à prendre le temps pour l'ordination.

Les évêques égyptiens, à leur arrivée, avaient refusé de communiquer avec les ariens, et s'étaient unis avec les catholiques. Grégoire les avait reçus chez lui avec beaucoup de civilité et de respect (1). Comme l'entrée de l'église leur était libre à toute heure, ils y vinrent une nuit que ce prélat s'était fait porter malade dans une maison de campagne auprès de la ville. Ils commencèrent la cérémonie de la consécration de Maxime en présence d'un grand nombre de mariniers, étrangers pour la plupart, qui représentaient le peuple. Mais le jour les ayant surpris, et le clergé étant accouru, tout le quartier s'émeut, le peuple s'assemble, on appelle les magistrats et l'on chasse de l'église Maxime et tous ses complices, qui se sauvèrent en désordre dans la maison d'un joueur de flûte, où ils achevèrent leur sacrilége ordination.

L'indignité de cette action, qui fit horreur même aux hérétiques, donna lieu de rechercher la vie de cet imposteur. On se désabusa du martyre dont il se vantait, et l'on découvrit les crimes qu'il avait eu l'adresse de cacher jusque là : ce qui fit qu'on le bannit honteusement de la ville.

XII. Ce mauvais succés ne l'étonna point. Après avoir erré quelque temps dans la Thrace, il se mit en chemin, accompagné des évêques qui l'avaient sacré, pour aller trouver Théodose et le prévenir

(1) Greg. Naz.. carm. de vitâ suâ.

s'il pouvait, en sa faveur. Mais Ascole (1), à qui le pape écrivait souvent sur les affaires de l'église de Constantinople, était déjà averti de tout ce qui s'y était passé, et en avait informé l'empereur. Maxime étant donc arrivé avec ses compagnons, et le suppliant de le maintenir par son autorité, ce prince lui répondit avec indignation, qu'il était informé de ses cabales ; qu'il haïssait tous ceux qui troublaient la paix de l'église et qui empêchaient les progrès de la religion, et qu'il saurait le châtier lui et ses partisans, comme ils le méritaient, s'ils avaient jamais l'insolence de poursuivre leur entreprise. Ils voulurent se justifier, mais l'empereur les interrompit, et les renvoya sans vouloir les entendre ni les voir davantage.

XIII. Pendant que Théodose, encore convalescent, prenait tant de soin de l'avancement de la religion, il rassemblait son armée et se préparait à se mettre en campagne aussitôt qu'il aurait repris ses forces. Les Goths, sur les avis qu'ils avaient reçus de sa maladie par leurs transfuges, et par les otages qu'ils avaient à sa suite, s'étaient moqués du dernier traité. Bien loin de sortir des terres de l'empire, comme ils l'avaient promis, ils y appelèrent à leur secours de nouvelles troupes de barbares, et y firent plus de ravages qu'auparavant. Ceux de leur nation qui s'étaient mis en grand nombre à la solde de l'empereur, leur facilitaient se-

(1) Collat. Rom. p. 39. 40.

crètement l'entrée dans les provinces. La terreur se répandit parmi les peuples; et les gens de guerre ne recevant de la cour que des ordres lents et indéterminés, ne savaient à quoi se résoudre. Ainsi tout demeurait comme immobile par la maladie du prince, qui ne gouvernait que par lui-même et qui n'était pas alors en état d'agir.

Au premier bruit de ce renouvellement de guerre, on dépêcha promptement des courriers à l'empereur Gratien pour lui donner avis du danger où se trouvait Théodose, et pour le solliciter d'envoyer en diligence un secours considérable vers la Macédoine. Quelques officiers de l'amée, avec ce qu'ils avaient pu ramasser de troupes, s'opposaient cependant aux ennemis, et leur disputaient les passages. Mais le nombre de ces barbares croissant toujours, ils se rendaient partout les maîtres. Aussitôt qu'ils eurent reçu les secours qu'ils attendaient, ils ravagèrent les frontières, et se jetèrent dans la Thessalie et la Macédoine. Théodose fit marcher son armée de ce côté-là, et y alla lui-même dès que sa santé le lui put permettre. Après qu'il eut fait reconnaître les ennemis, encore qu'il fût beaucoup inférieur en nombre, il s'avança à dessein de les combattre; mais il fut prévenu, et quelque précaution qu'il eût prise, il se vit tout d'un coup trahi par les Goths qu'il avait retenus à son service.

Ce prince, après la conclusion du traité de l'année précédente, considérant la faiblesse où était l'empire, et jugeant qu'il ne pouvait le relever

sans l'assistance de ces mêmes peuples qui l'avaient abattu, avait fait publier, dans leurs camps, qu'il désirait vivre avec eux en bonne intelligence, et qu'il recevrait tous ceux qui voudraient prendre parti dans ses armées. Ces barbares étaient venus en foule s'enrôler au service des Romains, et s'étaient obligés auparavant par des serments exécrables de prendre les occasions de leur nuire, en faisant semblant de les servir. Théodose crut les avoir attachés à lui par ses caresses et par ses libéralités : néanmoins craignant qu'ils ne se prévalussent de leur nombre, qui excédait déjà celui de ses troupes, il en fit plusieurs détachements. Il en envoya une partie en Égypte (1) sous la conduite d'Hormisdas, persan d'origine, fils d'un capitaine du même nom qui assista à la guerre de Julien contre les Perses. Il distribua les autres dans les places où il y avait garnison romaine, avec ordre aux gouverneurs de les observer. La guerre étant survenue, on choisit ceux qui paraissaient les plus fidèles, et l'on en composa un corps qu'on fit servir en campagne. Ceux-ci résolus d'accomplir leur serment, et s'affectionnant davantage à leurs compatriotes à mesure qu'ils en approchaient, leur donnaient avis de tout ce qui se passait dans l'armée de l'empereur, et promettaient de se joindre à eux s'ils venaient l'attaquer dans son camp.

(1) Zoz. l. 4.

XIV. Les Goths, sur cet avis, se préparèrent au combat et commencèrent à marcher. Théodose, de son côté, étant averti de leur dessein, se retrancha, mit ses gens en bataille, visita les quartiers, surtout celui des étrangers, qu'il trouva plus gais que les autres et plus disposés en apparence à se bien défendre; et, après avoir fait allumer des feux par tout le camp et donné tous les ordres nécessaires, il attendit les ennemis. La nuit s'avançait, et les barbares, profitant de leur nombre, et se partageant en plusieurs corps, dont chacun était presque égal à toute l'armée de l'empire, s'étendirent dans la plaine en assez bon ordre, et vinrent avec des cris effroyables donner de tous côtés presque en même temps; mais ils trouvèrent partout plus de résistance qu'ils n'avaient pensé, et furent repoussés avec grande perte des leurs. Le fort de l'attaque tomba sur le quartier de l'empereur, qu'ils avaient reconnu ou par le signal que leur avaient donné les traîtres, ou par le grand nombre de feux qu'eux-mêmes y avaient remarqués. Ils espéraient accabler ce prince, ou du moins l'occuper là, pendant qu'on lui dressait un piége d'un autre côté. Ils vinrent plusieurs fois à la charge, mais ils perdirent tant de monde qu'ils furent enfin rebutés.

XV. Théodose voyait les choses en cet état, lorsqu'il s'éleva un grand bruit vers le quartier des étrangers, qui lui fit appréhender quelque désordre. Il apprit au même temps que les Goths de son

armée s'étaient joints avec les ennemis, et qu'il allait être enveloppé s'il n'y prenait garde. Il détacha d'abord quelques escadrons pour se saisir des postes qui pouvaient assurer sa retraite; et comme il sut qu'une bonne partie des légions était aux mains avec ces rebelles, il fit avancer en diligence sa cavalerie, qui fondit sur eux si à propos, et en fit un si grand carnage, qu'il en resta peu qui ne portassent la peine de leur rébellion. Ceux qui les soutenaient eurent presque le même sort. Mais enfin les Romains ne pouvaient faire de si grands efforts sans beaucoup de perte; et les Goths, dont le nombre grossissait toujours, avaient forcé par plusieurs endroits les retranchements. Théodose, avant que d'être accablé par la multitude, rallia ses troupes affaiblies, qui commençaient la plupart à se relâcher. Il prit lui-même le soin de faire la retraite, amusant les ennemis par des détachement faits à propos, tournant tête de temps en temps pour charger ceux qui les poursuivaient en désordre, jusqu'à ce qu'il eût gagné les hauteurs que ses gens gardaient et qu'il eût mis en sûreté ce qui lui restait de son armée.

Cette journée pouvait être entièrement fatale à l'empire, si les Goths eussent su profiter de leur victoire; mais ils se débandèrent incontinent. Ceux qui avaient le moins combattu coururent les premiers au pillage, et ceux qui poursuivaient l'ennemi craignirent de perdre leur part du butin, et retournèrent promptement au camp. Ainsi la re-

traite se fit sans beaucoup de peine. La Thessalie et la Macédoine demeurèrent pourtant exposées à l'insulte et au pillage de ces barbares, qui ravagèrent la campagne et laissèrent les villes en liberté, parce que l'empereur y avait jeté des troupes, et qu'ils espéraient en tirer de grandes contributions. Après qu'ils eurent ruiné tout ce pays-là, comme si leur avarice et leur vengeance eussent été satisfaites, ils commencèrent à regretter tant de braves soldats qu'ils avaient perdus à la bataille, et leur victoire leur parut moins grande qu'auparavant. Ils se trouvèrent en petit nombre, et ils croyaient voir à toute heure l'empereur à leurs trousses pour les charger.

XVI. Cependant Théodose, qui s'était retiré vers Thessalonique, y formait un corps de troupes capable de s'opposer à leurs progrès. Il avait reçu en chemin quelques recrues qu'on lui amenait. Une partie des légions d'Égypte, qu'il avait mandées, venaient de le joindre, et il était en état de se remettre en campagne en peu de jours, lorsque Rustice arriva des provinces d'Occident, pour lui témoigner la douleur que Gratien et toute sa cour avaient eue de sa maladie, et la joie qu'ils avaient de sa guérison. Le voyage de cet officier avait été long (1), parce qu'il avait passé par l'Italie et qu'il s'était arrêté à Rome pour s'y faire baptiser. Là, il avait reçu de nouveaux ordres, et il venait

(1) Epist. Dam.

avec des lettres du pape Damase et de l'empereur Gratien. Le premier écrivait à Théodose pour le remercier de la protection qu'il donnait aux catholiques, et pour le prier d'établir dans l'église de Constantinople un évêque orthodoxe avec qui l'on pût garder la paix et la communion. Le second lui donnait avis qu'il lui envoyait un secours considérable; qu'il l'aurait conduit lui-même si les affaires de l'empire l'eussent pu permettre; mais qu'il lui avait choisi ses plus belles troupes et ses meilleurs capitaines pour les commander; qu'ils étaient en marche et qu'ils avaient ordre de se rendre promptement sur les confins des deux empires, où ils pourraient savoir la route qu'ils devaient prendre.

Théodose apprit cette nouvelle avec beaucoup de joie, et peu de temps après il fut averti que les troupes auxiliaires étaient arrivées sur la frontière de l'Illyrie. Baudon et Arbogaste, français d'origine, capitaines de grande réputation, fort affectionnés aux Romains et fort entendus au métier de la guerre, qui étaient les chefs de cette expédition, envoyèrent à la cour deux de leurs principaux officiers pour demander ce qu'ils avaient à faire. L'empereur leur dépêcha incontinent des personnes fidèles et intelligentes pour les informer de l'état des affaires, et les faire approcher de la Macédoine, où il avait résolu de les aller joindre. Ces deux généraux s'avancèrent donc à grandes journées, et tombèrent heureusement sur quelques

partis des ennemis qu'ils taillèrent en pièces. Théodose, au même temps, se mit en marche.

XVII. Alors l'épouvante se mit dans l'armée des barbares, qui crurent qu'ils allaient être enveloppés, et que toutes les forces de l'Orient et de l'Occident s'unissaient ensemble pour les accabler. La présence de l'empereur, l'approche de deux grands capitaines, la défaite de quelques-uns de leurs gens, tout les étonna. Ils se rassemblèrent, et craignant d'être surpris dans la Thessalie et la Macédoine, où deux armées venaient fondre sur eux, ils s'enfuirent dans la Thrace. Mais ne pouvant y subsister, à cause du dégât qu'ils y avaient fait les années précédentes, et ne doutant pas qu'on ne dût les y poursuivre, ils envoyèrent des députés à Théodose pour lui demander humblement la paix.

XVIII. Quoiqu'ils fussent encore en état de combattre, ils consentaient d'être traités comme vaincus, et ils offraient de se retirer en leur pays ou de servir l'empire, promettant d'accomplir fidèlement toutes les conditions qu'on leur prescrirait. L'affaire fut mise en délibération. Baudon et Arbogaste, qui s'étaient rendus près de l'empereur, furent d'avis qu'il exterminât ces barbares, et lui représentèrent que c'étaient les ennemis irréconciliables de l'empire; qu'ils ne demandaient la paix que lorsqu'ils ne pouvaient plus faire la guerre; que le Danube était une barrière qu'ils avaient accoutumé de franchir; que leur infidélité

passée devait servir de précaution pour l'avenir, et qu'il importait à son repos et à celui de l'état de ruiner une nation toujours à craindre aux empereurs, soit qu'elle les servît, soit qu'elle leur fît la guerre.

Les autres soutenaient, au contraire, qu'il fallait préférer une paix assurée à une victoire incertaine; qu'il n'était pas honnête de rejeter les soumissions des ennemis, ni sûr de s'exposer à leur désespoir; que ceux-ci seraient plus tranquilles au-delà du Danube quand on les aurait forcés de le repasser; qu'il était difficile dans les conjonctures présentes de se passer du service de cette nation, et qu'il serait aisé de se garder de ses trahisons; qu'enfin l'empire était un corps affaibli par de longues guerres, et qui ne pouvait se remettre que par des intervalles de paix.

XIX. Théodose loua la résolution des premiers, et suivit le conseil des seconds. Il accorda la paix aux barbares. Les conditions furent, qu'ils poseraient les armes et jureraient de ne les plus reprendre contre l'empire; qu'ils enverraient les principaux de leurs chefs en otage; qu'ils sortiraient sans remise hors des provinces de l'empire, dont ils défendraient les frontières contre les autres peuples; qu'ils fourniraient certain nombre de troupes choisies, pour être distribuées dans tous les corps de l'armée romaine, et que l'empereur les protégerait aussi et les regarderait comme ses amis et ses alliés. Les Goths acceptèrent ces con-

ditions et commencèrent à exécuter le traité de bonne foi.

XX. Cependant l'ordonnance de Théodose en faveur de la foi catholique avait été publiée à Constantinople, où elle avait produit des effets bien différents. Ceux qui professaient la foi de Nicée reprirent courage et s'unirent plus étroitement avec Grégoire de Nazianze, qu'ils regardaient comme leur pasteur. Ils coururent avec plus de foule à ses sermons, et le pressèrent plusieurs fois de se prévaloir de l'autorité du prince, et de redemander aux ariens les églises que ceux-ci leur avaient ôtées. Mais comme l'édit ne portait pas expressément cette restitution, et qu'il n'était pas encore temps de toucher ce point, le saint modérait leur zèle, et les exhortait à attendre que l'empereur achevât ce qu'il avait commencé.

La plupart des officiers et des magistrats de la ville, qui favorisaient auparavant les hérétiques, crurent qu'ils devaient s'accommoder au temps et respecter la religion du prince. Mais les ariens firent éclater leurs ressentiments en toute rencontre. La nouvelle du baptême de Théodose les avait d'abord alarmés. Ils se vantaient d'avoir baptisé jusqu'à ce temps-là les empereurs d'Orient; et comme si c'eût été un droit de prescription pour l'avenir, ils se plaignaient qu'Ascole eût administré à Théodose ce sacrement qu'Eusèbe de Nicomédie avait administré au grand Constantin, Euzoïus d'Antioche à Constantius, et Eudoxe de

Constantinople à Valens. Ils prévirent bien les conséquences de cette action.

Mais lorsqu'ils ouïrent ensuite publier une loi qui les flétrissait et les condamnait, ils devinrent comme furieux. Ils se plaignirent hautement qu'on les déshonorait à tort, et s'en prirent à Grégoire de Nazianze, qui, sans se servir des avantages du temps et de la protection du prince, n'opposait à leurs violences que les remontrances et les prières. Ils en vinrent jusqu'à cet excès de fureur (1), qu'ils massacrèrent en plein jour un saint vieillard qui revenait de l'exil où il avait été envoyé sous le règne de Valens pour la défense de la foi. Après quoi ils ne gardèrent plus de mesures, outrageant les catholiques pour leur ôter toute espérance de se relever, et se soulevant contre les magistrats pour intimider l'empereur et lui faire craindre une révolte générale, s'il entreprenait de ruiner un parti que ses prédécesseurs avaient si bien établi.

XXI. Théodose était informé de ces désordres, et dissimulait sagement jusqu'à ce qu'il fût en état d'y remédier. Il pressait les barbares d'exécuter le traité et de repasser au-delà du Danube; ce qu'ils firent en peu de temps. Alors il congédia les troupes auxiliaires, après avoir distribué des récompenses aux officiers et aux soldats, comme s'ils eussent combattu. Il donna tant de marques

(1) Greg. Naz. Orat. ad Arian.

d'estime et de bienveillance aux deux généraux, qu'ils s'en retournèrent avec le seul regret de n'avoir pu exposer leur vie pour lui. En même temps il envoya une ambassade à l'empereur Gratien, pour lui rendre compte des affaires de l'Orient, et pour le remercier des soins qu'il avait pris de l'assister dans cette guerre et de lui aider à conserver l'empire qu'il lui avait si généreusement donné.

Tout étant ainsi devenu paisible, ce prince fit travailler aux fortifications des places frontières, donna des quartiers de rafraîchissement à son armée, dans laquelle il incorpora ces troupes d'élite que les Goths lui avaient fournies; et après avoir mis les provinces voisines à couvert des insultes des ennemis, il prit le chemin de Constantinople. Comme il prévoyait qu'il aurait affaire à des esprits opiniâtres et séditieux (1), il fit marcher avec lui une partie de ses troupes, et le vingt-quatrième jour de novembre il fut reçu dans sa ville impériale, où on lui avait préparé non-seulement une entrée magnifique comme à un nouvel empereur, mais encore un triomphe comme au vainqueur des barbares. Quelques jours se passèrent à recevoir les corps différents de la ville qui vinrent le saluer, et à donner ces ordres pressés dont on a besoin dans tous les nouveaux établissements.

XXII. Comme l'affaire de la religion était la plus

(1) Idat. Marcell. Com. in Chr. Socr. l. 5. Zoz. l. 4.

importante, et devait être apparemment une des premières réglées, on attendait quel en serait le succès. Les deux partis, comme il arrive ordinairement dans les divisions, observaient toutes les démarches du prince pour en tirer des conjectures sur leurs intérêts. Les ariens voyant paraître avec tant de grandeur celui dont ils avaient méprisé les lois, s'attendaient d'en être traités comme ils méritaient. Quoiqu'ils craignissent de l'aborder, ils ne purent néanmoins se dispenser de l'aller voir, parce qu'ils composaient un corps de clergé, et que d'ailleurs il leur importait de découvrir ce qu'ils soupçonnaient qu'on avait résolu contre eux. L'empereur les reçut avec honneur, et sans vouloir entrer dans aucune discussion de religion, répondit à leurs civilités comme il avait fait à celles des autres.

Les catholiques, qui auraient voulu les avoir humiliés, furent offensés du bon accueil qu'on leur avait fait. Quoiqu'ils fussent assurés des bonnes intentions de Théodose, ils doutèrent qu'il eût la force de les exécuter. Ils disaient ouvertement qu'il n'avait fait aucune distinction des catholiques et des ariens (1); qu'il donnait du courage aux hérétiques en les ménageant; que les maux présents de l'Église ne pouvaient être guéris que par des remèdes violents; qu'il était étrange que les méchants empereurs eussent eu tant d'ardeur à soutenir le

(1) Greg. Naz. Carm. de vitâ suâ.

mensonge, et que les bons fussent si lents et si circonspects à soutenir la vérité. Grégoire de Nazianze lui-même se plaignit de cette conduite (1) ; mais il reconnut enfin que ce prince en usait ainsi fort prudemment, parce qu'en matière de créance, la douceur est le moyen le plus efficace pour ramener les esprits, et que la religion se persuade et ne se commande point.

XXIII. Théodose, sans se mettre en peine de ces bruits, attendait le temps propre à l'exécution de son dessein. Il jugeait que pour rétablir la foi orthodoxe il fallait commencer par Constantinople, qui était le lieu commun de l'Orient et de l'Occident, et comme le centre où les extrémités du monde se réunissaient et d'où la foi se communiquerait ensuite aisément dans toutes les parties de l'empire. Mais l'entreprise n'était pas sans difficulté. Cette ville avait été fondée par un empereur catholique, et instruite en la foi par deux des plus saints évêques de ce siècle-là. Elle n'avait pas joui long-temps des fruits de la paix que ce prince y avait maintenue, ni des instructions que ces prélats y avait données. Les empereurs étant devenus ariens par la sollicitation de leurs pasteurs qui l'étaient déjà, et la puissance temporelle s'unissant avec la spirituelle pour le renversement de la foi, il s'y fit en peu de temps une révolution étrange. Le clergé suivit

(1) Greg. Naz. Ibid.

la doctrine des archevêques, la cour s'accommoda à la religion des princes, et le peuple fut entraîné par l'exemple des uns et des autres. Ceux qui persistaient dans l'ancienne créance se contentaient de gémir en secret, ou furent écartés par les persécutions qu'on leur fit.

Durant ces troubles, diverses sectes s'établirent dans cette capitale de l'empire (1), où chaque nouveauté trouvait toujours des partisans. Les macédoniens y faisaient un corps et une communion séparée (2). Les apollinaristes y tenaient paisiblement leurs assemblées. Les novatiens y avaient publiquement des églises. Les seuls catholiques n'avaient ni les moyens, ni la liberté de s'assembler. Ils firent de temps en temps quelques efforts pour se relever, mais ils furent incontinent opprimés. Cette oppression avait duré l'espace de quarante ans, lorsque Grégoire de Nazianze y fut envoyé. Comme il était sous la protection de Théodose dont il apportait un rescrit (3), on n'osa le chasser; mais n'ayant pu obtenir une église pour lui et pour les siens, il fit, dans la maison de Nicobule, son parent et son ami, une chapelle qu'il appela l'anastasie ou la résurrection (4), parce que ce fut là que la foi catholique, qui était comme morte dans Constantinople, avait heureusement commencé à revivre.

(1) Socr. l. 5. c. 8. — (2) Greg. Naz. Orat. 44. Sozom. l. 4. c. 26. Rufin. l. 1. c. 23. — (3) Greg. Carm. p. 5. — (4) Orat. 26.

Les soins et les travaux de cet homme apostolique avaient eu d'assez grands succès, et le nombre des fidèles était considérablement multiplié; mais comparés aux ariens, ils ne faisaient qu'un petit corps, et ils n'avaient pour toute église que l'anastasie. Démophile, qui s'était autrefois signalé par la persécution qu'il avait faite au pape Libère, et par le zèle qu'il témoignait pour le parti, avait été transféré du siége de Berée à celui de Constantinople. Valens l'y avait établi, et depuis environ dix ans il gouvernait cette église, animant son peuple à la défense de l'hérésie, et lui faisant un point de piété de la haine qu'il devait avoir pour les catholiques.

XXIV. Théodose, après s'être instruit soigneusement de toutes ces choses, jugea qu'il n'avait plus rien à ménager. Il vint en cérémonie, accompagné de toute sa cour, dans l'anastasie, où les catholiques assemblés le reçurent avec une joie et des acclamations extraordinaires. Grégoire s'étant avancé pour le saluer, l'empereur l'embrassa avec beaucoup de tendresse (1), et le loua publiquement de sa piété, de sa prudence et de son zèle infatigable pour le rétablissement de la religion; puis se tournant vers le peuple, il l'exhorta à persister dans la foi et l'assura de sa protection. Il assista à la célébration

(1) Greg. Naz. Carm. de vitâ suâ.

des divins mystères ; et lorsqu'ils furent achevés, il eut un assez long entretien avec l'évêque. Il lui communiqua le dessein qu'il avait d'user de son autorité contre les ariens, et de faire rentrer les catholiques dans leurs anciens droits.

Ce saint rapporte qu'il lui parla à peu près en ces termes (1) : *Dieu se sert de nous, mon père, pour vous établir dans cette église. C'est une récompense qui est due à votre vertu et à vos travaux. Toute la ville est émue, et prétend, ou de résister à mes ordres, ou de me faire consentir à la laisser dans sa possession. Mais rien ne doit étonner un prince qui soutient une si sainte cause. L'entreprise paraît impossible à plusieurs jusqu'à ce que je l'aie exécutée. J'y vais travailler avec le secours du ciel. Je ne puis faire un meilleur usage de ma puissance que de l'employer au service de Dieu de qui je la tiens, ni rien faire de plus utile pour une des principales églises du monde, que de lui donner un pasteur tel que vous.* Grégoire répondit à l'empereur, que la résolution qu'il avait prise de maintenir la religion était digne de lui ; que tous les gens de bien s'étaient attendus à être heureux sous son règne ; qu'il était sans doute destiné à réparer les fautes de ses prédécesseurs ; que Dieu bénirait ses desseins, puisqu'il n'en avait que de justes ; et qu'après avoir donné la paix à l'empire, il ne lui restait plus qu'à la donner à l'Église.

(1) Greg. Naz. Ibid.

Quant à l'honneur que Théodose lui voulait faire, il le remercia en des termes pleins de reconnaissance et d'humilité, lui représentant qu'il ne demandait pour toute récompense de ses services, s'il avait été assez heureux pour en rendre à l'Église, que d'être renvoyé à sa solitude d'Arianze d'où on l'avait tiré; qu'il n'était pas propre pour le commerce des grands du siècle ; que quelque tendresse qu'il eût pour son troupeau, il le quitterait désormais sans peine, puisqu'il le laissait sous la protection d'un si pieux empereur (1) ; qu'il demandait d'autant plus instamment la permission de se retirer, qu'il était regardé par quelques-uns comme un étranger, qui venait s'emparer du siége épiscopal de Constantinople. Mais quelques raisons qu'il pût alléguer, il ne put obtenir son congé, et ne fut pas même écouté sur ce point.

XXV. Théodose étant retourné dans son palais, et sachant l'embarras où étaient les ariens (2), envoya dès le même jour demander à Démophile, leur évêque, s'il voulait embrasser la foi de Nicée, et réunir le peuple en un même corps. Cet hérétique répondit, qu'il ne pouvait changer de créance, ni consentir à aucun accommodement. Alors le prince lui demanda, que puisqu'il refusait de se ranger du parti de la vérité, et qu'il persistait à vouloir entretenir la désunion dans la capitale de l'empire, il lui commandait d'abandon-

(1) Socrat. l. 5. 6. 7. — (2) Socrat. Ibid. Sozom. l. 7. c. 4.

ner sans délai toutes les églises de la ville, et de les remettre aux catholiques comme ils les avaient possédées sous le règne du grand Constantin. Démophile étonné d'un commandement si rude et si imprévu, fut quelque temps sans pouvoir parler, et ne rendit enfin d'autre réponse, sinon qu'il ferait savoir au peuple la volonté de l'empereur.

Il songeait cependant aux moyens d'éluder cet ordre, ou par des requêtes artificieuses, ou par des délais affectés, ou par une rébellion ouverte. Mais ayant considéré qu'il était difficile de résister aux puissances, et de tromper un prince éclairé; et résolu de ne rien relâcher sur ce point, il assembla le peuple dans l'église, et se levant au milieu d'eux, il leur exposa le commandement qu'il avait reçu. Il leur dit ensuite, que ne voulant pas souscrire aux décisions du concile de Nicée, et ne pouvant s'opposer aux forces de l'empereur, il était réduit à suivre ce précepte de l'Évangile (1) : *Lorsqu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre;* qu'ainsi cédant à la nécessité, il tiendrait le lendemain ses assemblées hors de la ville. Il en sortit en effet dès le même jour avec Luce, faux patriarche d'Alexandrie, qui s'était retiré depuis quelque temps auprès de lui.

XXVI. Les hérétiques furent si touchés des

(1) Matth. 10.

paroles de Démophile, qu'ils mirent toute la ville en émotion. Les uns prenant les armes, couraient aux églises pour s'en saisir ; les autres allaient en tumulte à la porte du palais, pour implorer la clémence de l'empereur ; quelques-uns investirent l'anastasie, et menaçaient de se venger, sur l'évêque des catholiques, de la retraite du leur. Les places et les rues étaient pleines de femmes, d'enfants et de vieillards éplorés. On n'entendait de toutes parts que gémissements, que cris, et l'on voyait dans Constantinople l'image d'une ville prise d'assaut. Théodose, qui avait prévu ce désordre (1), avait envoyé des soldats pour écarter dans les principaux quartiers les séditieux qui s'y attroupaient, et surtout pour se rendre maître de l'église cathédrale, et se saisir de toutes ses avenues.

Il ne lui restait plus qu'à installer Grégoire de Nazianze, et il voulait être présent à cette action. Il alla le prendre à l'anastasie, et le mena lui-même comme en triomphe au milieu de ses gardes jusque dans l'église, où l'on rendit grâces à Dieu solennellement.

La prière étant achevée, la plupart des assistants élevant leur voix, souhaitèrent mille bénédictions à l'empereur, et le supplièrent, pour comble de grâces, de leur donner Grégoire pour évêque. Le saint souffrant impatiemment l'ar-

(1) Greg. Naz. carm. de vitâ suâ.

deur qui les transportait, et ne pouvant se faire entendre à cause de sa faiblesse, pria celui qui était assis auprès de lui, de leur dire de sa part qu'ils cessassent de crier ainsi ; qu'ils étaient assemblés pour adorer la Trinité, et non pas pour élire un évêque ; et qu'en un jour aussi heureux que celui-là, on ne devait avoir d'autre affaire que celle de prier et de louer Dieu.

Le peuple reçut avec respect cette correction, et témoigna par ses applaudissements combien il était touché de la modestie de ce prélat. L'empereur même lui donna de grands éloges, et le mit en possession non-seulement des églises, mais encore de la maison épiscopale et de tous les revenus ecclésiastiques. C'est ainsi que se termina cette grande affaire, par les soins et par la fermeté de Théodose. Comme il avait très-expressément commandé aux officiers de ses troupes d'empêcher la sédition sans faire aucune violence (1), tout ce tumulte fut apaisé avec tant d'ordre, qu'on n'y tira qu'une seule épée contre quelques ariens des plus emportés. Ce fut une extrême joie pour l'empereur, d'avoir ôté aux hérétiques, sans qu'il leur en eût coûté du sang, les églises qu'ils avaient acquises par la mort de tant de saints personnages.

Pendant qu'il affaiblissait ainsi en Orient le parti des ariens, il apprit avec plaisir que l'impératrice Justine, mère du jeune Valentinien,

(1) Greg. Naz. Ibid.

travaillait vainement à les établir à Milan ; que le siége de Sirmium ayant vaqué, elle avait fait un voyage exprès pour y aller installer un évêque de sa secte ; mais que saint Ambroise, à qui il appartenait de présider à cette élection, avait détourné le coup; que Gratien, importuné des sollicitations de cette princesse, lui avait accordé une église des catholiques ; mais qu'après avoir connu la conséquence du don qu'il en avait fait, il l'avait restituée à saint Ambroise, qui seul était en droit d'en disposer, et qu'il y avait lieu d'espérer que cette hérésie perdrait beaucoup de son crédit et de son orgueil.

XXVII. Après que Théodose eut si heureusement exécuté ce qu'il avait entrepris pour le rétablissement de la religion, il s'appliqua soigneusement aux affaires de l'empire. Il commença par des réglements pour les gens de guerre. Il créa plusieurs lieutenants-généraux à qui il donna de grandes pensions; il multiplia le nombre des officiers dans les compagnies, sachant que rien ne renforce tant les armées, et ne contribue tant à la discipline. Il fit de grands présents aux chefs des barbares qui l'avaient servi, et n'oublia rien de ce qui pouvait les gagner, donnant aux uns des emplois qui les attachaient près de sa personne, mariant les autres dans les plus riches familles de la cour ou de la ville (1), et les détachant ainsi des intérêts de leur pays.

(1) Zoz. l. 4.

Cette politique le sauva des embûches que lui dressaient Eriulphe et Fravitas, deux des principaux capitaines des Goths. Soit qu'ils eussent été choisis pour otages, soit qu'ils commandassent ce corps de troupes que leur nation avait fourni, soit qu'ils se fussent mis volontairement au service de l'empereur, ils étaient venus dans le dessein de prendre leur temps, et d'exciter leurs gens à la révolte. L'empereur les retint dans sa cour (1), et les combla de biens et d'honneurs. Fravitas étant devenu amoureux d'une romaine, il la lui fit épouser, et l'engagea si bien au parti de l'empire par ce mariage et par ses bienfaits, qu'il servit depuis très-fidèlement dans toutes les guerres, et mérita enfin d'être élevé au consulat sous le règne d'Arcadius.

XXVIII. Ce capitaine oubliant ses premières résolutions, et s'attachant par reconnaissance au service de Théodose, essaya de gagner Eriulphe, et lui représenta plusieurs fois qu'il était de son intérêt et de son honneur de se donner entièrement à un prince de qui il avait reçu tant de grâces, et de qui il en pouvait encore espérer. Mais Eriulphe qui avait conçu une haine irréconciliable contre l'empereur, persistait toujours dans son dessein, et se défendait sur ce qu'il s'y était obligé par serment. Il se forma entre eux sur ce sujet une grande division qui demeura long-

(1) Eunap. legat. Zoz. l. 4,

temps cachée. Fravitas espérant qu'Eriulphe se rendrait enfin, et jugeant qu'il n'était pas honnête de le déférer, d'ailleurs ne voyant pas qu'il fût encore en état de nuire, se contentait de l'observer, afin de rompre ses mesures.

Mais l'affaire éclata tout d'un coup (1); car un jour ayant été convié à un de ces festins plus polis que somptueux, que l'empereur faisait de temps en temps à ceux de sa cour, le vin fit découvrir ce qui se passait. Ils s'échauffèrent l'un et l'autre, et se reprochèrent mutuellement leur perfidie. Le respect dû au prince les empêcha de passer plus avant. Mais Eriulphe étant sorti pour aller animer ses gens, Fravitas le suivit incontinent pour le prévenir, et l'ayant joint assez près du palais, lui passa son épée au travers du corps, et le tua. Il ne lui fut pas difficile de prouver les mauvaises intentions du mort, parce qu'il en connaissait les complices; et il justifia depuis sa fidélité par toute la conduite de sa vie.

Théodose ne fut pas moins soigneux de régler la police de l'empire. Il choisit des gens habiles pour les magistratures, et leur recommanda la probité et la justice : il fit des lois, et les fit observer. Il résolut d'abolir le paganisme, autant que la prudence le put permettre, non pas par des persécutions, mais par des privations de grâces, excluant des dignités ceux qui en faisaient pro-

(1) Aurel. Vict.

fession, et punissant sévèrement ce qu'ils entreprenaient contre la religion, ou contre l'État.

XXIX. L'historien Zozime prend de là occasion de décrier son gouvernement, d'avoir plus songé à ses plaisirs qu'aux besoins des peuples ; d'avoir tenu une table trop délicate et trop somptueuse (1), et d'avoir eu un trop grand nombre d'officiers pour le servir ; de s'être laissé gouverner par ses favoris dans la distribution des charges ; d'avoir vendu les offices, et créé de nouveaux subsides, pour avoir de quoi fournir à ses divertissements et à ses libéralités indiscrètes, ce qui serait sans doute blâmable.

Mais, outre qu'on doit tenir pour suspect un historien visiblement passionné, qui n'appuie ce qu'il dit d'aucune action particulière, il serait injuste de préférer le témoignage d'un seul à celui de tant d'auteurs ecclésiastiques et païens qui ont loué la continence, la frugalité et la modération de cet empereur, quoique les uns n'eussent aucun sujet de cacher ses défauts, et que les autres n'eussent pas accoutumé de le flatter. Son inclination pour la paix, son zèle pour la religion chrétienne, la déférence qu'il eut pour les évêques, et la nécessité où il se trouva sans doute de mettre quelques impôts au commencement de son règne, pour soutenir la guerre contre les barbares, peuvent avoir servi de fondement à ce qu'a

(1) Zoz. l. 4.

écrit cet auteur. Mais il est temps de reprendre le cours de l'histoire.

XXX. Les ariens avaient été ébranlés par la perte qu'ils avaient faite de leurs églises, mais ils n'étaient pas encore abattus. Démophile demeurait aux environs de Constantinople, et ceux de sa secte le reconnaissaient toujours pour évêque de cette ville impériale, et l'allaient trouver pour conférer avec lui et pour se confirmer dans leur erreur. Quelques-uns d'entre eux, qui rejetaient toute la cause de leur disgrâce sur la haine que leur portait Grégoire de Nazianze, résolurent de se défaire de lui. Ils gagnèrent un jeune homme séditieux et entreprenant, qui se chargea de l'assassiner dans sa maison épiscopale. Il n'était pas difficile de l'aborder en un temps où l'on venait en foule le féliciter de l'heureux succès des affaires de la religion. Ce meurtrier s'étant mêlé dans une troupe de bourgeois, fut introduit avec eux dans la chambre de ce prélat, que son indisposition et sa lassitude retenaient au lit. La compagnie se réjouit avec lui de la nouvelle acquisition des églises, et après mille témoignages d'affection et de respect, se retira, louant Dieu hautement de leur avoir donné un si sage et si vertueux pasteur.

XXXI. L'assassin demeura seul; et tout d'un coup, effrayé de l'image du crime qu'il était sur le point d'exécuter, pressé du remords de sa conscience, se jeta aux pieds de Grégoire comme

pour implorer sa bonté. La crainte l'avait tellement interdit, qu'il se tenait en cette posture sans dire un seul mot. Le Saint, surpris d'un spectacle si inopiné, se pencha pour le relever, et lui demanda plusieurs fois qui il était et ce qu'il souhaitait de lui ; mais n'ayant tiré pour toute réponse que quelques paroles mal articulées et entrecoupées de cris et de sanglots, il fut ému de compassion et se mit à pleurer avec lui.

Ses gens accoururent au bruit, et ne pouvant obliger ce misérable à sortir de là, l'emportèrent par force dans l'antichambre, où s'étant un peu remis, il confessa le dessein qu'il avait eu, levant les mains au ciel, et donnant toutes les marques d'une profonde douleur. On le ramena devant l'archevêque (1), à qui l'un de ses domestiques vint dire tout étonné : *Apprenez*, *Seigneur*, *le danger que vous avez couru. Ce jeune homme que vous voyez est un assassin qui voulait vous perdre. Dieu l'a touché ; il confesse son crime, et les larmes qu'il répand devant vous marquent le repentir qu'il en a dans le cœur*. Grégoire fit approcher le meurtrier, et l'embrassant avec beaucoup de tendresse : *Dieu vous conserve, mon fils*, lui dit-il, *puisqu'il m'a sauvé la vie aujourd'hui*, *il est juste que je vous la sauve aussi. Toute la satisfaction que je vous demande, c'est que vous renonciez à l'hérésie et que vous pensiez à votre salut*. Cette action fut admirée

(1) Greg. Naz. Carm. de vitâ suâ.

même de ses ennemis. Il ne voulut jamais se servir contre eux du crédit qu'il avait auprès de l'empereur, que pour ce qui regardait l'Église en général.

XXXII. Quoiqu'il eût empêché qu'on recherchât les auteurs et les complices de cette conjuration contre lui, Théodose connaissant la malignité de ces hérétiques, résolut de les réprimer par de nouvelles ordonnances. Il fit donc un édit (1) qui portait défense à tous ses sujets de donner aucune retraite aux hérétiques pour y célébrer leur mystère, ni de souffrir qu'ils tinssent publiquement leurs assemblées, de peur que la commodité qu'ils auraient d'exercer leur fausse religion, ne leur fût une occasion d'y persister opiniâtrément. Il cassait tous les édits contraires qu'on pouvait avoir obtenus par surprise. Il ordonnait que par tout son empire, selon la foi du saint concile de Nicée, on reconnût une seule substance invisible dans la Trinité; qu'on eût en horreur les photiniens, les ariens, les eunomiens, et autres semblables monstres dont on ne devrait pas même savoir les noms; qu'ils sortissent de toutes les églises et les remissent incessamment entre les mains des évêques catholiques, et que s'ils faisaient la moindre difficulté d'obéir, ils fussent chassés des villes et traités comme des rebelles. Cet édit fut publié à

(1) Leg. 6. de hæret. cod. Theodos.

Constantinople le dixième jour de janvier (1), et Sapor eut ordre d'aller le faire exécuter dans les provinces.

XXXIII. Théodose travaillait ainsi à dompter l'orgueil des ennemis de l'empire. Athanaric, roi des Ostrogoths, lui fit demander sa protection et une retraite dans ses terres. C'était un prince d'une humeur fière, nourri dans les armes dès sa jeunesse, qui avait été plusieurs fois chassé de ses États, et qui en avait aussitôt conquis d'autres. Il se ligua d'abord avec Procope, pour ôter la couronne à Valens. Il soutint depuis contre lui une rude guerre pendant trois ans, et l'obligea d'acheter la paix. Lorsqu'il fut question de conclure et de signer le traité, il refusa de passer au-deçà du Danube, disant qu'il avait fait serment de ne mettre jamais le pied sur les terres des Romains, sinon sur celles qu'il aurait conquises (2). Quoi qu'on pût lui représenter de la grandeur et de la majesté de l'empire, il ne voulut point d'entrevue si l'empereur ne le traitait d'égal, et s'il ne faisait autant de chemin que lui sur un pont de bateaux qu'il fallut faire exprès sur la rivière.

Valens, que d'autres pressantes affaires appelaient ailleurs, subit cette dure condition; mais il ne perdit depuis aucune occasion de se venger d'Athanaric, assistant ceux qui lui faisaient la

(1) Théodoret. l. 5. c. 2. — (2) Ammian. l. 27.

guerre, et lui refusant toute sorte de secours. Le débordement des Huns étant survenu, ce roi, qui fut un des premiers opprimés, ne voulut pas, dans cette extrémité, recourir à l'empereur comme les autres, soit qu'il persistât dans le dessein de n'avoir aucun commerce avec l'empire, soit qu'il s'assurât d'être refusé. Il se jeta sur des quartiers des Sarmates et des Taifales, où il s'établit avec une partie de ses sujets à force d'armes. Il y demeura paisiblement, sans vouloir entrer dans les guerres de sa nation, parce qu'il n'était pas encore bien affermi dans le pays et qu'il ne pouvait s'accommoder avec le roi Fritigerne, qui commandait les Visigoths et les barbares confédérés.

XXXIV. Il avait appris avec joie la mort de Valens, et la réputation de Théodose avait commencé à le rendre moins animé contre les Romains, lorsqu'il tomba tout d'un coup dans un malheur dont il ne put se relever. Après la défaite de Valens, les barbares, qui n'étaient plus retenus par aucune crainte, vécurent sans ordre et sans discipline. Comme il était difficile de régler sous de mêmes lois ce ramas de tant de peuples différents, Fritigerne, d'un côté, rassembla une partie de ses Goths; Alathée et Safrax, de l'autre, rallièrent leurs Grotungues, et s'étant unis ensemble d'affection et d'intérêts, après avoir fait un très-grand butin, ils se détachèrent de la multitude et marchèrent du côté d'Occident. Vitalien, qui avait été envoyé pour commander en Illyrie, n'eut pas le

courage de les combattre. Ils se postèrent entre le Rhin et le Danube, et, après avoir forcé tout ce qui s'opposait à leur passage, ils s'avancèrent vers le Rhin et firent des courses jusque dans les Gaules.

Gratien en fut inquiété, et pour éloigner de lui des ennemis si dangereux, il leur fit offrir des terres dans la Pannonie et dans la Mysie supérieure (1), s'ils voulaient s'y retirer. Ies délibérèrent quelque temps, et jugeant que de là ils pourraient faire de plus grands progrès sur l'un ou sur l'autre empire, ils acceptèrent la condition. Ils traversèrent le Danube à dessein de s'établir dans la Pannonie, d'entrer ensuite dans l'Épire et de se rendre maîtres de la Grèce. Dans cette pensée, ils firent de grandes provisions, et pour ne laisser derrière eux aucun prince qui leur fît ombrage, ils attaquèrent Athanaric, parce qu'il refusait de se joindre à eux, et qu'il leur était suspect à cause de leurs anciennes inimitiés. Ils gagnèrent une partie de ses sujets, ils intimidèrent le reste, et le chassèrent lui-même de ses États.

XXXV. Ce prince, réduit à cette extrémité, eut recours à Théodose, dont la générosité ne lui était pas inconnue. Il lui envoya promptement un de ses capitaines pour lui demander sa protection et lui dire : *qu'encore qu'il n'eût pas mérité cette grâce, il avait appris qu'il suffisait d'être malheureux pour être bien reçu de lui ; qu'il ne lui serait pas moins*

(1) *Zoz.* Ibid.

honorable d'avoir assisté les Goths dans les occasions que de les avoir vaincus ; qu'il importait à ceux qui étaient les maîtres du monde, de ne point souffrir qu'on y violât les droits de la royauté ; que ceux qui l'avaient chassé de ses États avaient bien d'autres desseins que celui d'opprimer un roi comme lui ; qu'il avait rejeté les conseils de ces esprits remuants à qui il était devenu odieux, par cette seule considération qu'il pouvait leur servir d'obstacle, et qu'ainsi il devenait malheureux, parce que le temps l'avait rendu sage ; qu'à la vérité, par orgueil ou par prévention, il avait été autrefois ennemi de l'empire, mais qu'on ne pouvait l'être quand on le voyait gouverné par un empereur aussi juste que puissant ; qu'il avait eu la hardiesse de vouloir être égal aux autres, mais qu'il se ferait gloire de vivre comme son sujet dans quelque coin de ses États, s'il lui plaisait de l'y recevoir.

XXXVI. Théodose reçut favorablement la prière d'Athanaric ; et tant pour se satisfaire lui-même que pour attirer les autres princes par le bon accueil qu'il ferait à celui-ci, il lui manda : *qu'il compatissait à son malheur ; qu'il comptait pour une grande prospérité l'occasion qu'il avait de le protéger ; que l'empire, tant qu'il en serait le maître, serait toujours ouvert à des rois comme lui, qui voudraient vivre dans son amitié ; qu'en attendant qu'il pût le rétablir dans son royaume, il le priait de venir à Constantinople et de ne prendre que sa cour pour lieu de retraite ; qu'il y serait honoré*

comme il devait l'avoir été dans la sienne propre, et qu'on essaierait par toute sorte de bons traitements de le consoler et de lui faire oublier qu'il fût hors de ses États. Il envoya le recevoir sur la frontière, avec ordre à tous les gouverneurs qui se trouvaient sur sa route, de lui faire les mêmes honneurs qu'on avait accoutumé de faire aux empereurs en ces rencontres.

Athanaric, surpris de toutes ces honnêtetés, se laissa persuader d'aller à la cour avec la plupart des officiers qui l'avaient suivi dans sa disgrâce. Les honneurs qu'il reçut partout lui paraissaient peu convenables à sa fortune présente, mais il ne laissa pas d'en être sensiblement touché. Théodose lui fit préparer une entrée magnifique à Constantinople (1), et quoiqu'il ne fît que relever d'une maladie qui l'avait presque réduit à l'extrémité, il sortit assez loin hors de la ville pour aller au-devant de lui, et le reçut avec une bonté et une magnificence extraordinaires (2). Il le logea dans son palais et le fit servir par ses domestiques avec tant d'ordre et de grandeur que ce roi s'écria plusieurs fois dans une profonde admiration, que l'empereur était un dieu sur la terre, et qu'aucun homme mortel, s'il lui restait un peu de bons sens, ne devait oser s'attaquer à lui.

XXXVII. Il ne fut pas moins étonné, lorsqu'il visita les endroits les plus remarquables de Cons-

(1) Zoz. l. 4. — (2) Jornand.

tantinople, où Théodose lui-même le conduisait au milieu de toute sa cour. Cette ville, par sa situation, par sa grandeur, par ses richesses, méritait d'être le siége de l'empire. Constantin l'avait fait bâtir depuis environ soixante et dix ans, et s'y était établi, soit pour retenir de là plus commodément les nations barbares qui troublaient le repos de l'Orient, soit pour laisser après lui un monument éternel de sa grandeur, soit pour donner de la jalousie à Rome, dont il n'était pas fort content, tant à cause de la liberté que le sénat y conservait, qu'à cause de l'idolâtrie qui y régnait encore. Aussi l'avait-il appelée la nouvelle Rome. Comme c'est l'ordinaire de mêler du mystère dans l'origine des villes et des états pour les rendre plus célèbres, on crut que c'était par un ordre secret du Ciel que cet empereur avait entrepris un si grand dessein. On publia que, comme il jetait les fondements d'une ville auprès de l'ancienne Ilion, un aigle avait enlevé le cordeau des ouvriers (1), et l'avait laissé tomber près de Bysance pour lui marquer le lieu qu'il devait choisir; et que depuis, mesurant le tour qu'il voulait donner aux murailles, il avait été conduit visiblement par un ange. On rapporta plusieurs semblables prodiges.

Quoi qu'il en soit, Constantin ayant achevé cette ville, qu'il aimait comme son ouvrage, n'épargna rien pour l'orner et pour l'enrichir. Il y bâtit un

(1) Zonar. Niceph. l. 8. c. 4.

capitole, un cirque, un amphithéâtre, des places, des portiques et d'autres édifices publics, sur la forme de ceux qui étaient dans Rome. Il tira des plus nobles villes d'Orient ce qu'il y avait de précieux et de rare pour l'ornement de celle-ci. Il y fit apporter ce qui restait d'ouvrages entiers des rois d'Égypte, surtout l'obélisque de Thèbes, qu'il fit venir avec beaucoup de difficulté. Il composa un sénat à l'imitation de celui de Rome. Il attira de tous les endroits du monde des hommes excellents dans les sciences et dans les arts, pour qui il avait fait bâtir des colléges et des maisons exprès en divers quartiers, et à qui il avait assigné de grandes pensions. Il destina des fonds pour la subsistance des citoyens et pour l'entretien des bâtiments. Il fonda des églises et des académies, et vint à bout du dessein qu'il avait eu de faire une ville égale et supérieure même à l'ancienne Rome.

Les autres empereurs n'avaient pas eu moins de soins de l'embellissement de Constantinople. Constantius, outre le temple célèbre de sainte Sophie, dans lequel il avait renfermé la basilique de la paix, fit encore construire des thermes qui portaient son nom, et des portiques enrichis de colonnes et de figures de marbre. Valens, de la démolition des murailles de Calcédoine, avait fait faire des bains et un aqueduc, où toutes les sources des montagnes d'alentour étant ramassées, après avoir fait comme une espèce de rivière, se

distribuaient par la ville ou dans les maisons des particuliers, ou dans des fontaines et des réservoirs publics qui fournissaient de l'eau en abondance à tous les quartiers. Les magistrats civils, pour complaire aux empereurs, s'étaient appliqués à tenir les citoyens dans l'ordre, et les édifices publics dans leur beauté; et le peuple même, maintenu dans ses priviléges et enrichi par le commerce, ne contribuait pas peu, par sa propreté et par ses fréquentes réjouissances, à donner un air de grandeur et de politesse à cette ville impériale.

Athanaric admira toutes ces choses. Il ne pouvait se lasser de regarder ce port rempli de vaisseaux de toutes les nations du monde, et cette affluence de peuple retenu par la commodité du séjour, ou attiré par la relation que les provinces ont à la cour. Les capitaines Goths qui le suivaient (1), et qui n'étaient accoutumés qu'au faste grossier de leur cour barbare, conçurent une grande idée de l'empire, et surtout de l'empereur, qui leur faisait remarquer avec une extrême bonté ce qu'il y avait de plus curieux, et leur montrait même les desseins d'agrandir et d'orner la ville, qu'il exécuta quelques années après avec une magnificence qui surpassa celle de ses prédécesseurs.

XXXVIII. Athanaric commençait à perdre le souvenir de ses malheurs, et il y avait lieu d'es-

(1) Themist. Orat. 6.

pérer qu'il pourrait embrasser la religion chrétienne, qu'il avait autrefois persécutée. Mais comme dans un âge avancé il avait encore les passions vives, la douleur que lui avait donnée son infortune l'ayant déjà fort affaibli, la joie de se voir si honorablement traité le saisit, et fit tant d'impression sur lui, qu'il tomba malade et mourut quinze jours après son arrivée à Constantinople. L'empereur, qui lui avait rendu tous les offices d'un ami, fut fort affligé de sa mort, parce qu'il l'aimait et qu'il espérait pouvoir un jour s'en servir pour réduire toute la nation à une alliance ferme et constante avec l'empire. Il lui fit faire de magnifiques funérailles (1), selon les anciennes cérémonies des païens, et lui dressa sur sa sépulture un si riche et si superbe monument, que les barbares et les Romains en furent également étonnés.

XXXIX. Cette bonté de Théodose fit plus d'effet qu'il n'avait espéré sur l'esprit des Goths. Car, outre qu'Athanaric en mourant avait fait venir autour de son lit tous les capitaines qui l'avaient accompagné, et leur avait recommandé de garder toute leur vie une fidélité inviolable à l'empereur, et de publier dans leur pays, quand ils y seraient retournés, toutes les grâces qu'ils en avaient reçues; ils étaient eux-mêmes extrêmement touchés des caresses qu'on leur avait faites. Théodose leur offrit des partis très-honorables

(1) Ammian. l. 27. Zoz. l. 4.

dans ses armées, mais ils s'en excusèrent, disant qu'ils n'en seraient pas moins à lui, et qu'ils allaient le servir plus utilement dans leur pays; ce qu'ils exécutèrent depuis, gardant les passages du Danube et empêchant que les Romains ne fussent attaqués de leur côté. Ainsi la bonté des princes produit souvent de plus grands effets que leur puissance, et les peuples qu'on a gagnés par amitié sont ordinairement plus fermes dans leur devoir, que ceux qu'on a soumis par les armes.

XL. Après un si heureux succès, Théodose, voyant que les lois qu'il avait faites en faveur de la religion avaient bien arrêté les désordres, mais ne réunissaient pas les esprits, résolut de convoquer un concile universel, à l'exemple du grand Constantin, dont il faisait gloire d'imiter la piété. Dès son avénement à l'empire, il avait eu cette pensée (1), parce qu'il jugeait que c'était le moyen le plus sûr et le plus prompt pour terminer avec douceur, comme il souhaitait, les différents ecclésiastiques. Mais pour l'exécuter, il avait attendu qu'il fût en paix, et pour rendre cette assemblée plus authentique, il avait projeté de la tenir dans la capitale de son empire. Il y voulait être présent, afin de porter tous les partis à l'union, et de maintenir par son autorité ce qui serait décidé du consentement des Pères. Aussitôt qu'il eut mis les catholiques en possession des églises

(1) Théodoret. l. 5. c. 6.

de Constantinople, il crut que le concile pourrait s'y assembler avec moins de trouble et avec plus de dignité. Il écrivit donc à tous les évêques d'Orient, pour les inviter à se trouver dans cette ville impériale, afin d'y confirmer la foi de Nicée, d'y établir un évêque et d'y faire les règlements nécessaires pour l'affermissement de la paix de l'Église et pour la réunion de ses sujets sur les points de la religion.

XLI. De tous les hérétiques, il n'appela au concile que les macédoniens (1), parce qu'ils étaient réglés dans leurs mœurs, qu'ils s'étaient séparés des ariens, et qu'encore qu'ils fissent un corps et une communion à part, ils ne laissaient pas d'être regardés comme amis des catholiques et comme gens assez disposés à revenir dans le sein de l'Église. Ces raisons avaient fait croire à l'empereur qu'il ne serait pas difficile de les réduire. Ils vinrent au nombre de trente-six, la plupart évêques de l'Hellespont, dont les chefs étaient Éleuse, évêque de Cyzique, et Marcien de Lampsaque. Ce prince les exhorta lui-même à se reconnaître, et leur représenta qu'il était temps de rentrer dans la foi et dans la communion de l'Église; qu'ils s'y étaient engagés dans la députation qu'ils avaient autrefois envoyée au pape Libère (2); et que peu de temps auparavant ils

(1) Socrat. l. 5. c. 8. Greg. Naz. Orat. 44. — (2) Socrat. Ibid. Sozom. l. 7. c. 7.

ne faisaient aucune difficulté de communiquer avec les catholiques. Mais ils répondirent opiniâtrément, qu'ils aimaient mieux se réconcilier et s'unir avec les ariens qu'avec les orthodoxes. Cette réponse obligea l'empereur à les chasser comme indignes de la condescendance qu'il avait eue pour eux.

XLII. Tous les ordres étaient donnés pour la subsistance et pour le logement des évêques; et Théodose ne fut pas moins magnifique pour ce concile que Constantin l'avait été pour celui de Nicée. Les évêques accoururent de toutes les parties de l'Orient, et se rendirent à Constantinople au nombre de cent cinquante, dans le temps qui leur avait été marqué. Comme les derniers règnes avaient été des temps de persécution, il y avait beaucoup de ces prélats qui avaient écrit d'excellents ouvrages contre les hérétiques, ou qui avaient souffert l'exil et les tourments pour la défense de la foi. Jamais l'Église n'a vu plus de saints et de confesseurs assemblés. Ils étaient venus avec joie donner encore une fois leur suffrage à la vérité, sous un empereur qui avait autant de zèle pour relever la religion que d'autres en avaient eu pour l'abattre.

Mais il y en avait aussi plusieurs qui, durant le règne passé, étaient entrés dans les évêchés (1) ou s'y étaient maintenus par la faveur des gouver-

(1) Greg. Naz. Carm. de vitâ suâ. Id. Carm. de episc.

neurs de provinces et des généraux d'armées. Quelques-uns même, ayant été mis autrefois à la place des saints évêques qu'on avait chassés de leurs siéges, en étaient demeurés paisibles possesseurs après leur mort. Ceux-ci réglant leur foi sur leur ambition et leur interêt, s'accommodaient au temps; et comme ils avaient été hérétiques sous Valens, ils étaient devenus catholiques sous Théodose. Ils venaient au concile pour voir le train que prendraient les affaires, et pour y apporter du trouble, s'ils pouvaient le faire impunément.

XLIII. Mélèce, évêque d'Antioche devait présider à cette assemblée. L'empereur souhaitait avec passion de le voir, tant à cause de la réputation de sainteté que ce prélat s'était acquise dans tout l'Orient, qu'à cause qu'il lui avait autrefois apparu en songe, lui présentant la pourpre d'une main, et la couronne de l'autre. Théodose l'avait toujours honoré depuis ce temps-là, avant même que de le connaître, et lui avait envoyé plusieurs fois des sommes considérables, pour assister les pauvres de son diocèse, et pour achever l'église qu'il faisait bâtir à l'honneur de saint Babylas, au-delà de la rivière d'Oronte. Dès que les évêques furent arrivés, ils allèrent ensemble saluer l'empereur, qui, voulant éprouver s'il reconnaîtrait Mélèce parmi les autres, défendit qu'on le lui montrât. Il lui était resté dans l'imagination une si forte idée de son visage, qu'aussitôt

qu'il l'eut aperçu il le remarqua de lui-même, et dit que c'était celui-là qu'il avait autrefois vu en songe. Il alla au-devant de lui avec une impatience pleine de respect et de tendresse. Il l'embrassa étroitement, et lui baisa les yeux (1), la tête, la poitrine, et surtout la main qui l'avait couronné par avance, et lui rendit des honneurs dont personne ne fut jaloux, parce que chacun l'en estimait digne. Il fit ensuite beaucoup de caresses aux autres évêques, et les pria, comme ses pères, de travailler de tout leur pouvoir aux affaires qui les avaient fait assembler.

XLIV. L'ouverture du concile s'était faite avec beaucoup de solennité, on convint de commencer par ce qui regardait l'Église de Constantinople. Quoique cette affaire ne fût pas la plus importante, elle parut toutefois la plus pressée, parce que Théodose y prenait beaucoup de part, et qu'il était à propos de remplir d'une personne de grand mérite un siége dont on prétendait augmenter les droits et la dignité. Maxime ne s'était point désisté de sa prétention; mais son ordination était si contraire aux lois et aux formes ecclésiastiques, que le concile déclara qu'il n'était pas évêque, et qu'il n'avait pu en exercer les fonctions. Ceux qui l'avaient protégé furent blâmés (2); et ceux qu'il avait ordonnés furent dégradés, et jugés indignes de tenir aucun rang dans le clergé.

(1) Théodoret. l. 5. c. 6. — (2) Sozom. l. 4. c. 9.

XLV. Grégoire de Nazianze avait été élu par les suffrages du peuple et par l'autorité de l'empereur ; il était sans siége ; celui de Constantinople était vacant. Il avait été chargé du soin de cette Église, et on lui en donnait le titre. Ainsi cette élection pouvait passer pour légitime. Mais Grégoire qui vivait sans ambition, et qui ne voulait rien entreprendre contre la discipline, ne se croyait pas engagé à une charge qu'il n'avait pas acceptée(1). Il protestait qu'un prélat sans titre ne pouvait pren- possession d'une Église vacante, s'il n'était autorisé par un concile, et que cette conduite irrégulière qu'on avait tenue pour lui, donnait lieu aux évêques ambitieux de s'emparer des siéges vacants, aux peuples de les établir tumultuairement, et aux métropolitains de les déposséder par des considérations humaines. .

Il n'était pas difficile de se déterminer sur deux sujets, dont l'un voulait être maintenu dans une dignité qu'il ne méritait pas, et l'autre ne demandait qu'à y renoncer, quelque droit qu'il y eût, et quelque digne qu'il en fût. L'empereur qui connaissait les grandes qualités de Grégoire, le demandait pour son évêque. Mélèce qui l'aimait tendrement, était venu principalement pour l'installer. Tous les Pères d'un commun accord en convinrent ; et Grégoire fut le seul qui eut de la peine à consentir à son élection. Il se jeta aux pieds de

(1) Greg. Naz. Orat. 27.

Théodose, pour le supplier de détourner le coup ; mais ce prince lui représenta : *qu'il était juste qu'on donnât la conduite de cette Église à celui qui l'avait formée avec tant de soin ; que l'amour du repos et de la solitude ne devait pas lui faire fuir le travail, puisqu'il y était appelé ; que ce consentement du concile était une marque visible de la volonté de Dieu ; qu'étant évêque de cette ville impériale, il pourrait contribuer au rétablissement de la foi dans tout l'empire ; et que se trouvant placé au milieu de l'Orient et de l'Occident, il deviendrait comme médiateur, et réunirait peut-être ensemble ces deux moitiés du monde, qui étaient malheureusement divisées sur le sujet de l'Église d'Antioche.*

Mélèce lui représenta les mêmes choses au nom de toute l'assemblée, et l'obligea par ses raisons et par ses conseils à subir le joug qu'on lui imposait, et à sacrifier son repos aux intérêts et aux besoins de l'Église. Ainsi tout conspira à faire violence à sa modestie. On le mit sur le trône épiscopal (1), où le peuple et le clergé l'avaient porté malgré lui quelque temps auparavant, et où il n'avait pas voulu depuis prendre sa place. Rien ne manqua à la solennité de cette action. Mélèce fit la cérémonie, l'empereur y assista, tout le peuple y accourut, et plusieurs prélats, entre lesquels était Grégoire de Nysse, firent sur ce sujet de très-éloquents discours.

(1) Greg. Naz. Carm. de vitâ suâ.

XLVI. Après qu'on eut ainsi réglé les affaires de cette église, on traita des points de la foi. Comme la plupart des hérésies nouvelles, avaient été condamnées dans le concile de Nicée, on en fit lire les décrets, et on les confirma. On produisit ensuite la confession de foi que le pape Damase avait autrefois envoyée à Antioche (1), et à son exemple on condamna l'erreur d'Apollinaire, qui ruinait la vérité du mystère de l'Incarnation. On procéda enfin contre les macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et qui avaient refusé depuis peu de communiquer avec les catholiques. Pour cet effet, comme le symbole de Nicée avait ajouté à celui des apôtres, par voie d'explication, ce qui avait été défini touchant la divinité du Verbe; le symbole de Constantinople ajouta à celui de Nicée ce qui regardait la personne du Saint-Esprit: *Seigneur et maître vivifiant, qui doit être également adoré et glorifié avec le Père et le Fils.*

XLVII. De la doctrine de la foi, on passa à des règlements de discipline. L'entreprise des sept évêques d'Égypte, venus pour ordonner Maxime à Constantinople, donna lieu à renouveler cet ancien canon (2), que l'ordination des évêques de chaque province se ferait par ceux de la même province, ou par ceux qu'on y voudrait appeler du voisinage. Et parce qu'il était arrivé dans le temps de la persécution, que quel-

(1) Ruffin. (2) Concil. de Nic. can. 4. 5. 6.

ques prélats avaient passé dans des provinces étrangères pour les affaires de l'Église, ce qui pouvait troubler la paix, on régla la juridiction de chaque métropolitain, et l'on attribua la décision des affaires des provinces aux conciles provinciaux. Pour faire honneur à la ville impériale, et pour complaire à l'empereur, on déclara que l'évêque de Constantinople aurait le rang et les prérogatives d'honneur après celui de Rome, parce que Constantinople était la nouvelle ou la seconde Rome. Enfin, on décida plusieurs choses touchant la forme juridique des accusations contre les évêques (1), et l'on essaya de rétablir l'ordre dans l'Église.

XLVIII. Les Pères du concile, après avoir ainsi arrêté les points de foi et de discipline qu'ils avaient jugés nécessaires, les rédigèrent par articles, et les adressèrent à Théodose. Ils lui écrivirent au même temps une lettre synodale, par laquelle d'abord ils rendaient grâces à Dieu de l'avoir mis sur le trône pour la paix des églises, et pour l'affermissement de la religion. Ils lui exposaient ensuite qu'ayant été assemblés par ses ordres, ils avaient d'un commun accord prescrit certaines règles ecclésiastiques, ou pour condamner les hérésies, ou pour corriger les abus du temps; et qu'ils le priaient de confirmer par son autorité ce qu'ils avaient fait, et de joindre son suffrage aux

(1) Sozom. l. 9. c. 9.

leurs, en faisant sceller de son sceau impérial les décisions du concile. Ils finissaient par des vœux, et souhaitaient que son règne fût fondé sur la paix et sur la justice; qu'il durât une longue suite de générations, et qu'il se terminât enfin par les joies du règne céleste... Le concile en usait ainsi fort sagement : car outre qu'il avait besoin du consentement de l'empereur pour faire observer ses ordonnances, il voulait tirer de lui une lettre de confirmation, comme un gage public de sa foi, afin de le tenir par là plus attaché au bon parti, et d'ôter aux hérétiques toute espérance de pouvoir le séduire.

XLIX. Quoique les évêques qui composaient cette assemblée fussent bien différents de mœurs et d'inclinations, ils étaient convenus de tous les points proposés, et tout allait être terminé paisiblement, lorsqu'un accident imprévu fit naître le désordre et la division. Ce fut la mort de Mélèce l'un des deux évêques d'Antioche, qui avait été le chef et comme l'âme de ce concile. Toute l'Église d'Orient le pleura (1). Théodose qui l'aimait comme son père, et qui l'honorait comme s'il eût tenu l'empire de lui, voulut qu'on lui fît des funérailles qui ressemblassent à un triomphe. Il y assista lui-même, et y donna des marques publiques de sa douleur et de sa piété. Le corps de ce saint homme fut mis en dépôt dans l'église des

(1) Greg. Nyss. Orat. in fun. Melet.

apôtres, où l'on chantait des psaumes à plusieurs chœurs en diverses langues, et où le peuple accourant en foule, portait un nombre infini de cierges et de flambeaux, et rapportait, comme un précieux trésor, des linges qu'il avait fait toucher à son visage.

Les prélats les plus éloquents de l'assemblée firent des harangues funèbres en son honneur (1), et représentèrent les vertus qu'il avait pratiquées, et les persécutions qu'il avait souffertes pour la foi. Après qu'on eut achevé de lui rendre tous les devoirs de piété (2), Théodose ordonna qu'on reportât à Antioche ces précieuses reliques, qu'on les conduisît par les grands chemins, et qu'on les fît recevoir dans toutes les villes, quoique ce ne fût pas la coutume des Romains. Tout Constantinople sortit hors des portes, et le nombre des habitants en parut plus grand. On accourut de toutes parts sur la route pour accompagner ce corps, en chantant des psaumes, jusqu'à ce qu'on l'eût remis à Antioche auprès de la châsse du saint martyr Babylas, un des plus célèbres archevêques de la même ville.

L. Cependant Théodose répondit au concile (3), et pour confirmer ce qu'on y avait défini, il publia un édit par lequel il ordonnait que la foi de Nicée fût généralement reçue et approuvée dans toute l'étendue de son empire, que toutes les

(1) Philostrog. l. 5. c. 4. — (2) Zoz. l. 7. c. 10. — (3) Idem. l. 7. c. 9.

églises fussent remises entre les mains des catholiques qui confessaient un Dieu en trois personnes égales en honneur et en puissance. Pour éviter les professions de foi équivoques, il déclarait que ceux-là seulement seraient tenus pour catholiques, qui seraient unis de communion avec certains prélats qu'il marquait dans chaque province et dont il connaissait la vertu, ou par le commerce qu'il avait eu avec eux, ou par la réputation qu'ils avaient depuis long-temps de gouverner saintement leurs Églises.

LI. Il y avait lieu d'espérer que ce concile appuyé de l'autorité du prince, aurait de grandes suites pour la religion, et que le schisme d'Antioche qui divisait l'Orient d'avec l'Occident, serait terminé par la mort de Mélèce qui en était la cause innocente; mais quelques esprits factieux s'étant obstinés à lui vouloir donner un successeur, la discorde se ralluma, et les Orientaux eux-mêmes se désunirent et s'échauffèrent sur ce sujet.

Ce différent avait commencé sous l'empire du grand Constantin (1), qui, sur des calomnies inventées par les ariens, avait chassé d'Antioche, Eustathe, patriarche de cette ville, et grand défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Les ariens s'étant emparés de son siége, et y ayant mis en sa place cinq ou six évêques de leur secte successivement, les catholiques furent opprimés : les

(1) Chrysost. Hom. in S. Eust.

uns cédèrent à la violence; les autres demeurèrent fermes dans la foi sous la conduite du prêtre Paulin, et se nommèrent eustathiens. Mélèce étant devenu depuis patriarche par le crédit des ariens qui le croyaient de leur communion, et s'étant d'abord ouvertement déclaré contre eux, se vit tout-à-coup abandonné des deux partis. Les hérétiques qui l'avaient fait élire étaient piqués de son changement; les catholiques louaient son zèle, mais ils n'approuvaient pas son élection.

Comme il avait néanmoins, outre une grande piété, une grande douceur, et un talent merveilleux pour se faire aimer, il attira en peu de temps beaucoup de peuple à sa communion. Quelques-uns se détachèrent de Paulin pour venir à lui. Plusieurs qui gémissaient depuis trente ans sous la tyrannie des ariens, recoururent à lui (1) d'autant plus volontiers, qu'il avait eu la même faiblesse qu'eux, et qu'il les recevait avec beaucoup de condescendance et de charité. La persécution qu'il souffrit peu de jours après, ne fit qu'augmenter la vénération qu'on avait pour lui, et le troupeau qu'il avait commencé d'assembler s'accrut, et se forma de lui-même pendant son exil. Quoique les catholiques de cette ville fussent tous unis dans la doctrine, ils étaient séparés de communion, et s'assemblaient en deux endroits différents, les uns dans une église

(1) Théodoret. l. 2. c. 27.

que les ariens avaient laissée à Paulin, à cause du respect qu'ils avaient pour son âge, et en considération de ce qu'il était contraire à Mélèce; les autres dans une église du faubourg qu'on appelait la Pallée, où l'ancienne Église

Ce schisme scandalisa tout l'Orient. Lucifer, évêque de Cagliari en Sardaigne, revenant de son exil de la Thébaïde, passa par Antioche, et se chargea d'accommoder ce différent; mais ayant trouvé les eustathiens résolus de ne point communiquer avec un évêque établi par les hérétiques, d'ailleurs n'étant que trop porté par son naturel dur et inflexible à ne rien pardonner en matière de religion, il ordonna Paulin de son autorité privée. Il crut que le parti de Mélèce, qui paraissait plus disposé à la paix, se réunirait aisément aux eustathiens; quand il verrait à leur tête un évêque qui méritait de l'être, et qui n'avait jamais eu aucun commerce avec les ennemis de l'Église. Mais il se trompa : car les amis de Mélèce offensés du tort qu'on lui faisait, et de ce qu'on n'avait pas daigné les consulter, protestèrent qu'ils n'auraient que lui pour pasteur, et qu'il n'avait pu être déposé par un évêque hors de son droit, et sans avoir été ouï. Ils le sollicitèrent de venir en diligence, et se lièrent à lui plus étroitement qu'auparavant.

Dès que ce prélat fut arrivé d'Arménie, où il avait été long-temps en exil (1), ils s'efforcèrent

(1) Socrat. l. 5. c. 5. Ruffin.

de le faire asseoir dans un même trône avec Paulin, et prétendirent même qu'ayant pour lui le plus grand nombre, il faisait comme le corps de l'Église, et que c'était aux autres communions, qui n'en étaient que les membres et les parties, à s'y réunir. Pour lui, comme il ne désirait que la paix, il se contenta de rentrer dans son Église du faubourg. Il alla voir Paulin (1) et le pria d'agréer qu'ils gardassent en commun les brebis que le maître du troupeau leur avait confiées, et qu'ils les rassemblassent toutes en une seule bergerie. Il proposa, pour ôter entr'eux tout sujet de division, *que le saint Évangile fût mis sur le siége épiscopal; qu'ils fussent assis l'un d'un côté, l'autre de l'autre; et que celui qui survivrait à son collègue, demeurât seul et paisible possesseur*. Paulin refusa la condition, et ne voulut avoir aucune société avec un homme que les ariens avaient fait évêque.

Cependant cette dissension avait troublé toute l'Église. Paulin, qui était italien de naissance, avait eu plus de moyens de prévenir l'Église romaine et tout l'Occident en sa faveur; et le pape Damase, qui le connaissait pour un homme irréprochable et dans ses mœurs et dans sa foi, avait pris son parti. Tout l'Orient, au contraire, était affectionné à Mélèce comme à un prélat qui ne cédait pas à l'autre en vertu, et qui, de plus,

(1) Théodoret. l. 5. c. 8.

avait été banni trois fois pour la défense de la foi. Il s'était mêlé un peu de pitié à l'estime qu'on avait pour lui, quand on avait su qu'il souffrait avec la même patience la persécution des hérétiques et celle des catholiques, et que sans se prévaloir de ses droits ni de son crédit, il demandait la paix, et ne pouvait l'obtenir. Mais quoiqu'on trouvât des défauts en leurs élections, on ne laissait pas d'honorer leurs personnes, et l'on convenait, de part et d'autre, que Mélèce eût été digne du siége d'Antioche s'il n'y avait été mis par les ariens, et que Paulin eût mérité d'être ordonné évêque, si c'eût été d'une autre Église que celle d'Antioche.

Les ariens ayant enfin été chassés de cette ville, en vertu de l'édit de Théodose, Mélèce fut mis en possession de toutes leurs églises préférablement à Paulin. Mais on les fit convenir que l'un d'eux venant à mourir, on ne mettrait personne en sa place, et que toutes les églises demeureraient au survivant. Quelques historiens ajoutent : que cette convention fut signée par six personnes du clergé, les plus capables de leur succéder (1), à qui l'on fit faire serment de ne point faire élire à cet évêché, et de ne le point accepter eux-mêmes, tant que l'un des deux patriarches vivrait.

LII. Après toutes ces précautions, on pouvait

(1) Socrat. l. 5. c. 5. Zoz. l. 7. c. 3.

croire que la mort de Mélèce ferait cesser leur division, d'autant plus que ce saint homme, en mourant, avait conjuré les évêques de ne lui point donner de successeur, et de laisser Paulin seul en possession de son Église. Mais comme on vint à parler de cette affaire, les esprits furent partagés, selon qu'ils étaient portés à la paix ou à la discorde. La plupart des anciens prélats représentèrent à l'assemblée que ce serait perpétuer le schisme que d'élire un nouveau patriarche (1); que celui qui restait avait toujours mené une vie sans reproche; qu'il était d'un âge à ne pouvoir vivre que peu de temps, et que non-seulement il y avait de la charité à le laisser mourir en paix, mais encore de la justice à lui tenir la parole qu'on lui avait donnée.

Mais les jeunes soutinrent au contraire qu'il ne fallait pas que la succession de l'épiscopât fût interrompue en un aussi saint homme que Mélèce; que Paulin était la créature de Damase; qu'il avait été ordonné par un évêque d'Occident, qui n'en avait eu ni le droit ni la commission, et qu'ainsi l'Église d'Orient ne pouvait le reconnaître sans se faire tort.

Grégoire, qui présidait alors au concile, et qui n'avait accepté le siége de Constantinople que dans la vue de pacifier les troubles de l'Église, fut sensiblement touché de cette contestation, dont il prévoyait les fâcheuses suites.

(1) Greg. Naz.

Quand ce fut à lui à parler, il s'opposa fortement à ceux qui proposaient une nouvelle élection, et leur remontra que cette proposition était non-seulement contraire à la paix, mais encore à l'honneur et à la bonne foi; qu'ils devaient avoir plus d'égard au bien public qu'à des prétentions particulières; que l'épiscopat était un, et qu'il ne fallait pas faire une si grande différence entre les évêques de l'Orient et ceux de l'Occident; que s'ils avaient tant de passion d'ordonner un patriarche d'Antioche, la mort de Paulin, consumé d'années et de travaux, leur en donnerait bientôt l'occasion, et qu'ainsi ils ne perdaient rien à le laisser seul en son siége (1), puisqu'ils jouiraient du droit de lui donner un successeur après sa mort, et qu'ils auraient satisfait à leur conscience en donnant la paix à l'église.

Quelque sage que fût cet avis, tous les jeunes évêques le rejetèrent (2), et n'alléguèrent d'autres raisons, sinon qu'ils n'avaient point eu de part à l'accord passé entre les deux évêques d'Antioche, et que puisque Jésus-Christ avait voulu paraître en Orient, il était juste que l'Orient l'emportât sur l'Occident. Ils entraînèrent une partie des anciens, qui craignaient d'exciter un plus grand schisme en leur résistant. Ils sollicitèrent puissamment Grégoire, mais l'ayant

(1) Greg. Naz. Carm. de vitâ suâ. — (2) Idem.

trouvé inflexible, ils le regardèrent comme partisan des occidentaux, et ne le purent plus souffrir. Un procédé si déraisonnable déplut si fort à Grégoire, que ne voulant pas consentir à leur injustice, et désespérant de les ramener à la raison, il sortit du synode et de la maison épiscopale où l'on s'assemblait, et résolut de renoncer à son évêché, puisqu'il ne pouvait pas y faire tout le bien qu'il avait espéré.

LIII. Théodose, informé de ce désordre, ne désirait rien tant que de l'arrêter. Il exhortait les uns et les autres à s'unir pour l'intérêt commun de la religion.

Il approuvait le sentiment de Grégoire. Mais la conspiration des autres devint si générale, qu'il crut qu'il n'était pas honnête de leur ôter la liberté des suffrages; et qu'il ne serait pas possible de réduire un si grand parti. Il n'y avait plus rien à espérer, sinon que les évêques d'Egypte et de Macédoine, qu'on attendait chaque jour, apportassent enfin le calme. L'empereur ne les avait pas appelés d'abord au concile; les premiers, parce qu'ils favorisaient Maxime; les seconds, parce qu'ils étaient dépendants de l'Église d'Occident. Mais pour l'affaire d'Antioche, il croyait qu'ils pourraient servir les uns et les autres à maintenir les droits de Paulin; ceux d'Egypte, parce que le concile d'Alexandrie avait approuvé son ordination; ceux de Macédoine, parce qu'il était lié de communion avec le pape Damase.

Mais quand ils arrivèrent, ils ne pensèrent qu'à faire casser l'élection de l'archevêque de Constantinople.

LIV. Timothée, patriarche d'Alexandrie, protestait qu'elle n'était pas légitime, puisqu'il n'y était point intervenu. Ceux qu'il avait amenés, piqués de ce qu'on ne les avait pas attendus, se liguèrent avec lui. Encore qu'ils fissent profession d'honorer Grégoire chacun en particulier (1), et qu'ils n'eussent aucune personne déterminée qu'ils voulussent mettre à sa place, ils ne laissèrent pas de s'en prendre à lui, en haine de ceux qui l'avaient élu. Pour couvrir néanmoins leur passion de quelque apparence de justice (2), ils alléguèrent que, contre les canons, il avait passé de l'évêché de Sasime à celui de Nazianze, et de ce dernier à celui de Constantinople. Quoiqu'un mauvais usage eût alors assez autorisé contre les lois anciennes ces fréquentes translations (3), ce reproche ne convenait point à Grégoire, quoi qu'en aient écrit quelques auteurs ecclésiastiques. Car deux métropolitains ayant au même temps pourvu à l'évêché de Sasime (4), il l'avait cédé pour le bien de la paix, et n'y avait jamais fait les fonctions; et son père l'ayant appelé à Nazianze pour en être assisté dans le gouvernement de cette église, il y travailla comme coadjuteur, et non pas comme titulaire.

(1) Idem. — (2) Idem. de episc. eccles. — (3) Hyeronim. de scrip. — (4) Ruffin. l. 2. c. 9. Socrat. l. 5. c. 7. Greg. Naz. epist. 42 et 46.

Ainsi, il ne lui était pas difficile de se justifier là-dessus, et de défendre sa promotion.

LV. Les évêques qui l'avaient élu, et qui en étaient mal satisfaits, l'auraient volontiers abandonné; mais, par bienséance, ils soutenaient ce qu'ils avaient fait. Grégoire, ennuyé d'être le jouet des passions des hommes qui l'accusaient ou le défendaient par caprice (1), se servit de cette occasion pour exécuter le dessein qu'il avait depuis long-temps de se retirer. Il entra dans le concile, et dit aux évêques : *qu'il les suppliait de laisser là ce qui le regardait, et de ne penser qu'à la paix et à l'union de l'Église; que puisqu'il était la cause de la tempête, il voulait bien, comme un autre Jonas, être jeté dans la mer; qu'il avait reçu l'épiscopat contre son gré, et qu'il le rendait avec joie, comme un dépôt qu'on lui avait confié; qu'aussi bien son âge et ses infirmités lui devaient faire souhaiter, après tant d'agitations, un intervalle de solitude et de repos pour se dispôser à bien mourir.* Il leur dit adieu, les conjurant, puisqu'il leur ôtait le principal sujet de leur division, de se réunir en tout le reste, et de lui donner un successeur qui fût zélé pour le bien de l'église et pour la défense de la foi.

Ce discours surprit les évêques, mais il ne leur déplut pas. Les uns eurent le plaisir de voir tomber de soi-même ce qu'on avait fait sans eux; les autres furent bien aises d'être délivrés de la peine

(1) Greg. Naz. Carm. de vitâ suâ.

de soutenir ce qu'ils se repentaient d'avoir fait. La démission de l'archevêque fut reçue, et il sortit de l'assemblée sans que personne fît aucune instance pour le retenir. Quelques saints prélats se bouchèrent les oreilles (1) de peur d'entendre sa démission, et sortirent avec lui.

LVI. Il ne restait plus qu'à faire agréer son dessein à l'empereur. Il l'alla trouver, et après l'avoir supplié d'établir la paix dans le concile, et de retenir, par son autorité, ceux que la crainte de Dieu n'y retenait pas, il lui demanda la permission de se retirer. Théodose, à qui l'on n'avait pas accoutumé de demander de pareilles grâces, fut surpris de cette prière, et tâcha par de fortes considérations de l'arrêter; il voulut même s'entremettre pour le maintenir dans sa dignité. Mais l'archevêque lui représenta qu'il n'était pas d'un empereur aussi juste et aussi pieux qu'il était, de préférer les intérêts d'un particulier à ceux de toute l'Église; et que pour lui, il se croyait obligé de faire ce sacrifice de son siége, en un temps où sa vieillesse et ses maladies ne lui laissaient presque plus de force pour assister son troupeau que par ses vœux et par ses prières.

LVII. Après s'être assuré du consentement de l'empereur (1), il assembla le peuple dans sa cathédrale, et prononça en présence de tous les Pères du concile, ce dernier et célèbre sermon, où il

(1) Greg. Carm. 1. — (2) Greg. Naz. Orat. 32.

rendit compte, de son administration et de sa conduite. Il représenta l'état de l'église de Constantinople, comme elle s'y était accrue, ce qu'il avait fait ou souffert pour ce sujet. Il expliqua la doctrine qu'il avait prêchée; et se confiant en son innocence, à l'exemple de Samuel et de saint Paul, il prit ses auditeurs à témoin de son désintéressement et du soin qu'il avait eu, après leur avoir annoncé l'Évangile, de se resserrer en lui-même et de conserver la pureté de son sacerdoce. Il exposa en peu de mots les principales causes de sa retraite (1), qui étaient les contestations qu'il voyait élevées dans l'église, les reproches importuns qu'on lui faisait de traiter les hérétiques avec trop de douceur, et de n'avoir rien en son train, en sa table ni en sa personne qui marquât la grandeur de son rang, ce qu'on appelait mal soutenir sa dignité, et condamner trop ouvertement le luxe et le faste séculier des autres.

Enfin après avoir exhorté le peuple à retenir la foi qu'il lui avait enseignée, les hérétiques à se convertir, les courtisans à se corriger, les évêques à se réunir et à quitter leurs sièges comme lui, s'ils pouvaient par là contribuer à la paix; après avoir souhaité pour successeur un homme de bien, qui, sans manquer de charité et de condescendance, eût le courage de se faire des ennemis pour la justice; il prit congé de chacune de ses églises, et

(1) Idem. Orat. 32. 49.

surtout de sa chère Anastasie, puis de toutes les sociétés et de tous les ordres de la ville. Il les pria de se souvenir de lui et de ses travaux, dont il ne demandait autre récompense que la permission de se retirer. Au lieu des applaudissements accoutumés, on n'entendit que plaintes et que sanglots durant ce discours : chacun se retira dans sa maison fondant en larmes, et l'archevêque attendri, mais pourtant inflexible dans sa résolution, alla jouir des douceurs de la solitude, qu'il avait toujours tendrement aimée.

LVIII. Théodose, qui regardait comme une des plus importantes affaires de l'empire le choix d'un nouvel archevêque de Constantinople, entra le lendemain dans le concile, et se plaignit de ces disputes et de ces dissensions continuelles, dont les catholiques étaient scandalisés et dont les hérétiques tiraient de grands avantages. Il témoigna aux évêques le déplaisir qu'il avait eu de voir Grégoire obligé de quitter le siége de sa ville impériale, où il l'aurait fallut appeler quand on ne l'y aurait pas trouvé établi, surtout après les services qu'il avait rendus à cette église et les dangers qu'il y avait courus en y rétablissant la religion. Il leur dit : *que quelque peine qu'il eût eue à lui accorder son congé en un temps où l'Église avait tant de besoin de prélats savants, paisibles et saints, il avait bien voulu, à son instante prière, y consentir pour le bien de la paix; mais qu'il les priait de lui chercher un homme qui pût remplir dignement sa place*

et de s'accorder si bien sur ce choix, qu'il n'y eût plus entre eux aucune division.

LIX. Il leur ordonna de faire chacun un mémoire de ceux qu'ils jugeraient capables de cette charge (1), et de lui présenter tous ces noms dans une seule feuille, afin qu'il pût en choisir un entre tous les autres. Les évêques, contents d'être venus à bout de leur dessein, et résolus d'apaiser Théodose, qui leur paraissait mal satisfait de leur conduite passée, jetèrent les yeux sur divers sujets de leur connaissance. Comme ils étaient occupés à cette recherche (2), Nectaire, né à Tarse en Cilicie, d'une ancienne maison de sénateurs, qui avait exercé la charge de gouverneur de Constantinople, étant prêt à s'en retourner en son pays, alla voir par hasard Diodore son évêque, pour savoir de lui s'il n'avait rien à lui ordonner avant son départ. Ils s'en tretinrent de diverses affaires; et comme Diodore avait l'esprit rempli de cette nomination, dont il était peut-être embarrassé, il considéra plusieurs fois Nectaire, et trouvant de la douceur dans son entretien, et quelque chose de majestueux et de vénérable dans son air et sur son visage, il résolut de le proposer.

Sans se découvrir néanmoins à lui, il le pria de l'accompagner chez un évêque de ses amis, à qui il le présenta avec beaucoup d'éloge. Il lui recommanda ensuite Nectaire en secret, et le sollicita

(1) Idem. c. 8. — (2) Théodoret. l. 5. c. 8. Socrat. l. 5. c. 8.

fortement de lui donner son suffrage et d'écrire son nom avec les autres. Ce prélat, qui était apparemment chargé de dresser la feuille et de la porter à l'empereur, se moqua de la prière que lui faisait Diodore; mais il ne laissa pas de mettre Nectaire au nombre des prétendants, quoiqu'il ne reconnût rien en lui de plus recommandable que sa vieillesse et sa bonne mine.

LX. L'empereur ayant demandé peu de jours après le mémoire des évêques, l'examina attentivement; et après avoir lu et relu les noms de ceux qu'on proposait pour succéder à Grégoire, il s'arrêta à celui de Nectaire, à qui l'on pensait le moins. Il le nomma à l'archevêché de Constantinople, soit qu'il le connût plus que les autres, parce qu'il était de sa cour, soit qu'il le crût plus propre à entretenir la paix dans les conjonctures présentes. Car outre que c'était un esprit doux et accommodant, il n'avait ni d'assez grands talents pour donner de l'ombrage, ni d'assez grandes vertus pour être à charge à ceux qui ne voudraient pas l'imiter. Nectaire, que Diodore avait prié de différer son voyage jusqu'alors, apprit cette nouvelle et ne la put croire. La plupart des Pères du concile furent étonnés de ce choix, et se demandaient les uns aux autres, *qui était ce Nectaire, d'où il venait, et quelle était sa profession*. Mais lorsqu'ils apprirent qu'il n'avait pas mené une vie assez pure pour mériter d'être élevé tout d'un coup au sacerdoce, et que de plus il n'était pas encore baptisé, ils crurent que l'empereur

avait été surpris, et que le seul hasard, comme il arrive quelquefois en ces rencontres, avait présidé à cette nomination.

LXI. Ils remontrèrent donc humblement à Théodose, qu'avec tout le respect et toute la déférence qu'ils avaient pour ses volontés, ils ne pouvaient s'empêcher de trouver en Nectaire des défauts essentiels et canoniques ; que son âge et les emplois différents qu'il avait eus sous les empereurs, lui avaient donné une grande expérience des choses du monde ; mais qu'il n'avait jamais passé par aucun degré de cléricature, et que n'ayant pas reçu le baptême, il n'était guère en état d'être évêque. Quoiqu'il n'y eût rien de si juste que cette remontrance, l'empereur avait remarqué tant de passion et de cabales en ceux qui la faisaient, qu'il crut qu'après avoir chassé l'autre archevêque, ils voulaient encore exclure celui-ci, pour essayer de mettre quelqu'un de leurs partisans en cette place. Il persista dans son avis, et les évêques s'y rendirent sans répugnance.

LXII. Ainsi Nectaire fut élu par l'autorité du prince, qui se trouvait engagé à son élection par le consentement du peuple qui admirait son honnêteté et sa douceur, et par les suffrages du synode, qui craignait de déplaire à Théodose. Il fut baptisé, et comme il était revêtu de sa robe de néophyte, il fut fait évêque sans avoir apporté autre disposition à l'épiscopat que celle de ne l'avoir pas brigué. Comme il n'avait presque aucune connais-

sance des matières ecclésiastiques, on lui laissa Ciriaque, évêque d'Adanes en Cilicie, Évagre de Pont, que Grégoire de Nysse avait fait diacre, et quelques autres ecclésiastiques de savoir et de piété, les uns pour le former dans les fonctions épiscopales, les autres pour le garantir des surprises des hérétiques. Sa vie, depuis son ordination, fut exemplaire, et sa foi toujours orthodoxe; mais il eut tant de facilité et d'indulgence pour tout le monde, et une si grande indifférence pour la discipline, que les ariens s'en seraient notablement prévalus, si l'empereur, pour réparer la faute qu'il avait faite, ne les eût réprimés, et n'eût pris sur soi la vigilance et la vigueur qui manquaient à cet archevêque.

LXIII. Cette affaire étant terminée, on ne pensa plus qu'à la conclusion du concile. Ceux qui n'avaient pas assisté aux premières séances, signèrent ce qu'on avait décidé contre les hérésies et contre les abus qu'on avait condamnés. Nectaire fut marqué au nombre de ces évêques principaux, qui étaient comme le centre de la communion dans leurs provinces. Théodose, de son côté, renouvela ses édits en faveur de la religion (1), et pour fermer le concile par quelque cérémonie d'éclat, il fit transporter à Constantinople le corps de saint Paul, qui en avait été autrefois évêque, et que les ariens avaient fait mourir inhumainement à Cu-

(1) Zozom. l. 7. c. 10.

cuse (1), où il avait été relégué par Constantius. Tous les Pères allèrent au-devant de ces vénérables reliques, bien loin au-delà de Calcédoine, et les conduisirent comme en triomphe dans la ville. L'empereur commanda qu'on les mît dans une église que Macédonius avait fait bâtir après s'être emparé du siége de ce saint. Par ce moyen, le persécuteur même contribuait à la gloire du martyr, et Théodose faisait connaître, par l'honneur qu'il rendait à la mémoire des prélats qui étaient morts pour la défense de la foi, le peu de cas qu'il faisait de ceux qui la combattaient pendant leur vie.

Ainsi se termina, vers la fin du mois de juillet, ce concile (2) que l'Orient reconnut pour œcuménique et que le pape saint Grégoire mit depuis au nombre des quatre qu'il révérait comme les quatre évangiles. Les passions particulières et les intérêts personnels troublèrent le cours de cette assemblée; mais la vérité ne laissa pas de s'y établir contre l'erreur des macédoniens. Ainsi Dieu réunit, pour la confirmation de sa foi, les esprits des hommes qu'il abandonne quand il veut à leur préoccupation et à leurs sens, et tire des contestations et des désordres qui naissent quelquefois dans la religion, les fruits que sa providence a destiné d'en tirer.

LXIV. Les évêques s'étant séparés pour aller

(1) Petite ville d'Arménie. (2) Théodoret. l. 5. c. 9.

chacun dans son église, Théodose partit pour aller joindre son armée que Promote, un de ses généraux, avait eu ordre de rassembler à l'entrée de la Mysie. Les Huns, les Syriens et les Carpodaques mêlés ensemble, avaient fait irruption de ce côté-là (1), et avaient jeté une si grande frayeur dans toutes les provinces voisines, que tout le peuple de la campagne avait abandonné ses maisons, et s'était retiré en désordre dans les villes éloignées. L'empereur les rassura par sa présence ; et après avoir fait la revue de son armée, marcha droit aux ennemis, et leur donna bataille peu de jours après. Les historiens ne rapportent d'autres circonstances de cette expédition, sinon qu'il remporta une célèbre victoire, et qu'il défit cette armée de barbares, dont la plupart furent tués, et le reste obligé de se retirer dans leur pays, d'où ils n'osèrent plus sortir. Depuis cette défaite, les troupes se crurent invincibles sous Théodose (2) ; et les peuples persuadés qu'on ne pouvait les troubler désormais impunément, reprirent le soin et la culture des terres. Alors les pertes passées se réparèrent, et l'empire jouit du fruit du gouvernement juste et glorieux de Théodose.

LXV. Ce fut environ ce temps que le roi de Perse résolut de lui envoyer une ambassade solennelle, pour lui demander son amitié, et pour conclure avec lui une alliance constante. Ces deux

(1) Zoz. l. 4. — (2) Zoz. Ibid.

nations, presque toujours armées l'une contre l'autre (1), ou pour le règlement des limites, ou sur d'anciennes prétentions et des différents imprévus qui arrivent souvent entre des états également puissants et voisins, entretenaient depuis long-temps une guerre, qui n'était interrompue que par quelques intervalles de paix et par des trêves de quelques années. Constantius avait entrepris plusieurs fois de passer le Tigre ou l'Euphrate, et d'étendre ses frontières de ce côté-là; mais il avait rarement réussi; et s'il avait remporté de temps en temps quelques avantages par ses généraux, il avait toujours été vaincu lorsqu'il y avait été en personne. Mais le malheur n'était tombé que sur l'empereur et sur ses troupes (1); et soit que les Perses n'eussent voulu que défendre leurs villes, soit qu'ils n'eussent su profiter de leur victoire, ils n'avaient pas pris un pouce de terre sur l'empire.

Julien continua la guerre; mais ayant été tué dans un combat, et l'armée qu'il avait engagée dans le pays ennemi se trouvant sur le point de périr ou par les armes, ou par la famine, les officiers s'assemblèrent pour choisir un chef capable de les tirer de la nécessité où ils étaient, et jetèrent les yeux sur Jovien, qu'ils élurent empereur du consentement de toute l'armée. Ce prince, qui se trouvait chargé de réparer la faute que son pré-

(1) Oros. Hist. (2) Ammian. l. 25.

décesseur avait faite, chercha tous les moyens de combattre, et remporta même quelque avantage sur les ennemis en quelques rencontres. Mais Sapor, roi de Perse, qui savait que les Romains étaient réduits à manger la chair de leurs chevaux, n'avait garde d'en venir aux mains avec eux, et voulait les laisser consumer par la faim. Cependant, quoiqu'il les vît en cette extrémité, et qu'il pût n'en pas laisser échapper un seul, il craignit le désespoir de tant de braves gens, et considéra que ce qu'il acquerrait par un traité, serait plus assuré que ce qu'il pourrait gagner à force d'armes. Il envoya donc le premier leur faire des propositions de paix, comme par une espèce de grâce.

Cette modération qu'il faisait paraître ne laissait pas d'être bien rude; car outre qu'il les tint quatre jours en négociation, en un même temps où ils enduraient une faim extrême, il leur imposa des conditions honteuses, que l'extrémité où ils étaient leur fit accepter. Ces conditions furent (1) : *que l'empereur céderait aux Perses cinq provinces sur le Tigre, avec divers châteaux; qu'il leur remettrait les villes de Nisibe et de Singare; et surtout qu'il s'engagerait à ne donner aucun secours à Arsace, roi d'Arménie, contre la Perse, quoiqu'il fût un des plus fidèles alliés de l'empire.* Jovien fut contraint de signer ces articles; et quoiqu'on le pressât, quand il fut hors de danger, de rompre cet

(1) Ammian. l. 25.

accord que la seule nécessité lui avait fait faire, et que les habitants de Nisibe lui offrissent de se défendre eux-mêmes, et d'arrêter, comme ils avaient fait plusieurs fois, toute la puissance du roi de Perse, il ne put consentir à aucune proposition de rupture; et ne voulut point violer la foi que le malheur du temps l'avait forcé de donner. Ainsi les otages furent renvoyés de part et d'autre, et la paix fut conclue entre les deux couronnes pour trente ans.

Ce traité fut depuis une source de division (1). Les Perses enflés de cet heureux succès croyaient pouvoir tout entreprendre, et les Romains ne demandaient qu'une occasion de se relever des pertes qu'ils avaient faites. Comme l'Arménie était entre les deux empires, elle pouvait donner un grand pcids aux affaires : aussi on disputait des deux côtés à qui pourrait s'en rendre maître. Sapor, après s'être tenu quelque temps en repos, résolut de s'emparer de ce royaume. Il sollicitait la noblesse de se rendre à lui; il y forçait le peuple par des courses continuelles qu'il faisait jusqu'au milieu du pays; et ayant attiré, par des caresses et des témoignages d'amitié, le roi Arsace à une entrevue, il l'arrêta et le fit mourir dans la citadelle d'Agabane.

Para, fils d'Arsace, craignant le même traitement, s'alla jeter, par les conseils de la reine sa mère, entre les bras des Romains. Valens, qui

(1) Ammian. l. 27.

avait succédé à Jovien, le reçut et l'envoya à Néocésarée, où il le fit traiter et élever en roi. Il commanda quelque temps après à Térence, un de ses lieutenants, de ramener ce jeune prince en Arménie, et de le mettre en possession de ses états qui le redemandaient. Encore que l'empereur eût pris de grandes précautions, et qu'il eût commandé à Térence de ne mener aucunes troupes, et de ne se trouver pas au couronnement du roi, Sapor ne laissa pas de se plaindre qu'on assistait l'Arménie, et qu'on manquait à un des principaux articles du dernier traité. Il entra avec une armée dans ce royaume; et n'ayant pu se saisir de la personne du roi, qui s'était sauvé dans des montagnes où il demeura cinq mois caché, il ravagea le pays, et prit, après un siége très-difficile, le fort d'Artogerasse, où la reine mère s'était renfermée avec les trésors du feu roi.

Valens, qui voyait la perte de l'Arménie inévitable si l'on n'y remédiait promptement, envoya ordre au comte Arinthée de marcher vers ce côté-là avec l'armée qu'il commandait, et de secourir les Arméniens, si l'on ne cessait de les attaquer. Sapor, qui savait être humble et superbe selon les temps (1), s'arrêta dès qu'il eut appris que l'armée de l'empire approchait. Il voulut s'assurer de l'esprit du roi Para en lui promettant une alliance et une protection inviolable, et l'engagea, par le

(1) Ammian. l. 27.

conseil de quelques courtisans qu'il avait gagnés, de se défaire de deux ministres qui le servaient très-fidèlement. Cependant il envoya des ambassadeurs à la cour de Constantinople, pour y représenter que l'empereur n'avait aucun droit d'assister le roi d'Arménie; et que s'il continuait de se liguer avec lui, et de lui envoyer des armées, c'était une infraction dont le roi de Perse serait contraint de se venger.

Valens ne fit pas grand cas de cette ambassade, et ne répondit autre chose, sinon, *qu'il ne se mêlait pas des différents des Perses avec les Arméniens; qu'il était libre aux souverains d'envoyer sur leurs terres des armées, selon qu'ils le jugeaient à propos pour le bien de leurs affaires; qu'il ne faisait aucune ligue au préjudice des traités, mais qu'il avait plus de droit de protéger le roi d'Arménie, que Sapor n'en avait de l'opprimer; et que si l'un était contre la foi d'un traité, l'autre était contre la justice et contre tous les droits des gens.* Sur cela, il renvoya les ambassadeurs. Sapor prit cette réponse pour une rupture ouverte, leva des troupes, et fit de grands préparatifs de guerre pour le printemps. L'empereur de son côté envoya contre lui le comte Trajan, et Vadomaire roi des Allemands (1), avec ordre d'observer les Perses, et de ne faire aucun acte d'hostilité contr'eux qu'à la dernière extrémité.

Ces deux généraux marchèrent avec les légions

(1) Ammian. l. 29.

vers la frontière, prenant toujours des postes commodes pour l'infanterie qui faisait toute la force de leur armée. Là, ils se tenaient serrés, et reculaient même exprès lorsqu'ils voyaient approcher l'ennemi, de peur qu'on ne les accusât d'avoir été les premiers à rompre la trève. Mais enfin les Perses étant venus pour les forcer, dans la pensée qu'ils fuyaient par lâcheté et non par prudence, il fallut nécessairement en venir aux mains. Le combat fut rude, et Sapor fut contraint de se retirer à Ctésiphonte, après avoir perdu la bataille et demandé lui-même une trève qui fut incontinent accordée.

Cependant ceux qui veillaient sur les affaires d'Arménie, écrivaient à l'empereur qu'il fallait y envoyer un autre roi; que tout y était en désordre; que Para traitait mal ses sujets, et qu'il les obligerait par son orgueil à se jeter entre les bras du roi de Perse, ce qui serait d'une grande conséquence pour l'empire. Valens l'ayant fait prier de le venir trouver, sous prétexte de conférer avec lui sur les affaires présentes, le laissa à Tarse en Cilicie, sans lui rien dire, et lui donna grand nombre d'officiers, en apparence pour le servir, mais en effet pour le garder. Ce jeune prince s'étant aperçu de sa prison, et craignant même pour sa vie, se sauva un matin avec tant de diligence, qu'encore qu'il fût poursuivi par des chemins coupés et accourcis, il gagna ses états sans donner dans les piéges qu'on lui avait tendus en plusieurs

endroits. Il fut reçu de ses peuples avec beaucoup de joie, et dissimulant tous les sujets qu'il avait de se plaindre de l'empereur, il demeurait dans la fidélité qu'il avait jurée à l'empire.

Mais ceux qui commandaient dans l'Arménie et dans les provinces voisines, craignant qu'il ne livrât son royaume aux Perses, écrivirent contre lui à la cour, et l'accusèrent d'entretenir des intelligences secrètes avec les ennemis; d'avoir fait mourir deux de ses ministres affectionnés à son service et aux intérêts de l'empire, et surtout de se mêler d'enchantements et de magie. Plusieurs témoignaient qu'il avait le secret de transformer les hommes, ou de les consumer par des langueurs incurables. Ceux qui l'avaient poursuivi disaient, pour s'excuser de l'avoir manqué, qu'il leur avait fasciné les yeux. Valens, qui était crédule et défiant, et qui n'appréhendait rien tant que de périr par des maléfices, manda secrètement que, par force ou par artifice, on le délivrât d'un homme si dangereux : ce qui fut exécuté peu de temps après dans un festin, où ce jeune prince fut inhumainement assassiné.

Sapor étonné de la perte de la dernière bataille, et plus encore de la mort du roi d'Arménie avec qui il espérait pouvoir prendre des mesures infaillibles contre les Romains, eut recours aux négociations. Il envoya Arsace, un des principaux seigneurs de sa cour (1), pour proposer à l'empe-

(1) Ammian. l. 30.

reur de terminer leurs différents à l'amiable, et de ruiner de concert l'Arménie qui n'avait plus de roi, et qui était l'unique cause de leurs divisions et de leurs guerres. Valens rejeta la proposition, et répondit qu'il s'en tenait aux anciens traités, et qu'il ne voulait rien innover.

Après plusieurs détours on en vint aux menaces, et peu de temps après on se prépara des deux côtés à la guerre. Valens fit faire des levées dans le pays des Scythes, et résolut d'entrer dans la Perse, avec trois corps d'armée, au commencement du printemps. Sapor sollicita ses alliés de lui envoyer du secours, et assembla une grande armée. Il prévint même les Romains, et se jeta sur quelques provinces voisines qu'ils avaient nouvellement acquises. La révolte des Goths étant arrivée là-dessus, il fallut tout souffrir des Perses, et faire la paix avec eux à des conditions peu honorables, mais nécessaires.

LXVI. Sapor jouissait des avantages qu'il avait tirés des conjonctures des affaires; et comme il avait été nourri à la guerre dès sa jeunesse, il pensait toujours à de nouvelles entreprises, et son ambition dans un âge fort avancé, n'était point diminuée. Mais lorsqu'il sut que Théodose était empereur, et qu'il eut appris les grandes qualités dont il était doué et les grandes actions qu'il avait faites, il lui envoya une célèbre ambassade, et soit qu'il fût touché de la réputation de ce prince, soit qu'il craignît de perdre sous lui ce qu'il avait

acquis sous ses prédécesseurs, il chargea ses ambassadeurs de lui dire de sa part : *qu'il se réjouissait de sa promotion à l'empire ; qu'après avoir eu guerre avec quatre empereurs, qu'il pouvait se vanter d'avoir vaincus en plusieurs rencontres, il était bien aise d'en trouver un avec qui il pût vivre dans une parfaite intelligence ; qu'il le priait de lui accorder son amitié, et de vouloir bien qu'il passât le reste de ses jours en paix dans son alliance.* Il lui offrait même de terminer les anciennes contestations des deux nations, et de régler leurs prétentions sur l'Arménie et sur l'Ibérie par un accommodement raisonnable.

LXVII. Théodose, qui savait combien la paix était nécessaire à l'empire, et combien coûtent aux peuples les guerres, lors même qu'elles sont glorieuses aux rois qui les ont entreprises, entendit ces ouvertures de paix avec joie, et répondit aux ambassadeurs : *qu'il remerciait leur roi des offres qu'il lui faisait faire, et qu'il l'assurait de son amitié ; qu'ayant été appelé à l'empire, il avait travaillé à terminer les guerres qu'il avait trouvées, mais qu'il avait évité de s'en attirer de nouvelles ; que ses prédécesseurs sans doute avaient eu des sujets de rompre avec les Perses ; mais que, pour lui, il répondrait toujours aux intentions des princes qui voudraient bien vivre avec lui ; et que leur maître étant dans cette résolution, ne pouvait choisir un ami plus sincère, ni un plus fidèle allié.* L'empereur avait reçu ces ambassadeurs avec une magnificence extraordinaire ; et

après les avoir retenus quelque temps en sa cour pour régler avec eux les principales affaires des deux empires, il les renvoya comblés de riches présents, et remplis d'admiration de sa grandeur et de sa bonté.

LXVIII. En ce même temps arrivèrent à Constantinople quelques prêtres députés du concile d'Aquilée, qui venait de condamner deux évêques d'Illyrie, convaincus d'être ariens. Ils demandèrent audience à l'empereur, et lui présentèrent des lettres de cette assemblée, dont Ambroise de Milan et Valérien d'Aquilée étaient les chefs. Ces prélats, après avoir rendu grâces à Théodose d'avoir délivré l'Église d'Orient de l'oppression des ariens (1), se plaignaient à lui du dessein qu'on avait pris à Constantinople de donner un successeur à Mélèce; ce qu'ils regardaient comme une persécution qu'on allait faire à Paulin, qui avait toujours été de leur communion. Ils le priaient, pour remédier à ces désordres, de faire assembler à Alexandrie un concile de toute l'Église catholique, et de le confirmer par son autorité impériale. Théodose, qui n'avait pas de plus grande passion que celle de voir finir tous les différents ecclésiastiques, leur aurait volontiers accordé ce qu'ils demandaient; mais, parce qu'il ne voulait rien faire sans conseil, et qu'il craignait d'assembler des esprits déjà aigris et difficiles à réunir, il écrivit aux évêques

(1) Théodoret. l. 5. c. 4.

d'Orient, et les pria de revenir à Constantinople au commencement de l'été prochain, pour y délibérer ensemble sur la proposition des Occidentaux.

LXIX. Peu de temps après, l'empereur reçut d'autres lettres, par lesquelles les évêques d'Occident, après lui avoir représenté de nouveau la nécessité d'un concile universel, pour condamner l'hérésie d'Apollinaire, pour déterminer ceux avec qui il fallait communiquer, pour examiner l'élection de Flavien, et pour pacifier tous les troubles de l'Église, le priaient de convoquer cette assemblée, et d'agréer qu'elle se tînt, non pas à Alexandrie, mais à Rome. L'empereur Gratien le souhaitait, et agissait de concert avec les évêques. Théodose, qui connaissait la délicatesse des Orientaux, piqués d'une fausse émulation contre les autres, et jaloux de certains droits qu'ils s'attribuaient vainement, prévoyait qu'ils auraient peine à se résoudre d'aller à Rome. Il savait qu'ils ne souffriraient jamais qu'on touchât à ce qu'ils avaient fait à Constantinople, et qu'ainsi la division s'augmenterait au lieu de s'apaiser. Il n'était pas trop porté lui-même à procurer un nouveau concile, où l'on proposait de donner atteinte à celui qu'il avait fait tenir l'année d'auparavant. C'est pourquoi il ne se pressa pas de répondre ni à Gratien, ni aux évêques, jusqu'à ce qu'il eût reconnu les intentions de ceux qu'il avait mandés.

LXX. Cependant Maxime recommença ses in-

trigues. Chassé de Constantinople, et rebuté par Théodose, il s'était retiré dans Alexandrie auprès du patriarche qui l'avait trop légèrement favorisé. Là, songeant aux moyens de troubler encore l'Église, il menaçait ce bon vieillard de le chasser lui-même de son siége, s'il n'achevait de l'établir dans celui de Grégoire de Nazianze. Peut-être en serait-il venu à bout, si le gouverneur d'Égypte, connaissant combien cet esprit était remuant et dangereux, ne lui eût commandé de sortir de la ville. Il fut contraint de vivre à la campagne, où il se tint en repos malgré lui durant quelque temps. Mais au premier bruit de la convocation d'un concile général à Rome, il partit promptement, et se rendit en Italie, pour prévenir ceux qui n'étaient pas encore informés de sa scandaleuse, et de son intrusion à l'épiscopat. Il alla trouver l'empereur Gratien, et connaissant son zèle pour la religion catholique, il lui présenta un livre qu'il se vantait d'avoir composé contre les ariens.

Après cela, il s'adressa aux évêques, et leur dit : *qu'après tant de mauvais traitements qu'il avait reçus en Orient, il venait enfin en des lieux où la justice était reconnue, et où les prélats persécutés avaient toujours trouvé leur asile; que son ordination était canonique, faite par plusieurs évêques, autorisée par le patriarche d'Alexandrie, exécutée à la vérité dans une maison particulière, mais en un temps où les ariens occupaient malheu-*

reusement toutes les Églises; que cependant on avait maintenu Grégoire, et l'on venait d'élire Nectaire à son préjudice. Il leur montra ses lettres de communion avec Pierre d'Alexandrie, et n'oublia rien de ce qui pouvait les toucher de pitié pour lui, et les animer contre les Orientaux, dont il savait qu'ils avaient sujet d'être mécontents.

Par ces discours artificieux, il réveilla les passions de plusieurs qui étaient déjà préoccupés contre l'Église d'Orient; et la sagesse de saint Ambroise ne fut pas à l'épreuve de la dissimulation de cet hypocrite. Ces prélats le reçurent dans leur communion comme un homme de bien qu'on persécutait en Orient, et qui avait droit, selon les canons, de demander l'évêché de Constantinople. Comme ils n'étaient pas pourtant suffisamment informés de l'affaire, ils en renvoyèrent le jugement au concile qui devait bientôt s'assembler de toutes les parties du monde, et se contentèrent d'écrire à Théodose (1) pour le prier d'avoir égard aux intérêts de Maxime, autant que la paix de l'Église le pourrait permettre.

LXXI. Pendant que ces choses se passaient en Occident, les évêques d'Orient, convoqués une seconde fois par l'empereur, se rendaient à Constantinople.

La plupart de ceux qui s'y étaient trouvés l'année d'auparavant, y revinrent, et ceux qui ne

(1) App. cod. Théodos. p. 105.

purent sortir de leur provinces donnèrent leur consentement par écrit, et le pouvoir d'agir en leur nom. Il n'y eut que Grégoire de Nazianze qui n'y voulut avoir aucune part, et qui s'en excusa sur le peu de fruit qui revenait ordinairement de ces assemblées tumultueuses, et sur ses infirmités qui ne lui permettaient pas d'entreprendre ce voyage.

Aussitôt que ces prélats furent arrivés, Théodose leur communiqua la proposition que faisaient les évêques d'Italie, et voulut avoir leur avis sur le synode général qu'on aurait voulu convoquer à Rome. Ils répondirent: *qu'ils ne refusaient pas de contribuer à l'affermissement de la foi et à la réunion de l'Église; mais qu'ils le priaient de considérer qu'il n'y avait point de raisons si pressantes pour les faire aller si loin; que durant que l'Occident jouissait d'une profonde paix, l'Orient avait été agité de cruelles tempêtes, et qu'après ces persécutions les Églises avaient besoin de la présence de leurs pasteurs; qu'au reste ils n'avaient le consentement de leurs confrères que pour le concile de Constantinople, et qu'il ne restait pas assez de temps pour les consulter sur le sujet de celui de Rome.*

Ils firent la même réponse à ceux qui les avaient invités à ce concile. Ils ajoutèrent une profession de foi sur la Trinité et sur l'Incarnation; et après leur avoir rendu compte de l'élection de Nectaire et de celle de Flavien, ils les

prièrent de vouloir les approuver, et de quitter leurs affections particulières pour l'intérêt commun de l'Église. Ils députèrent même trois évêques de leur corps vers ceux d'Italie, pour leur témoigner le désir qu'ils auraient eu de les voir, et de les assurer de leur amour pour l'union, et de leur zèle pour la foi. L'empereur voyant sous ces démonstrations d'amitié et de religion, beaucoup de froideur et d'indifférence dans leur esprit, reçut leurs excuses, et crut qu'il fallait empêcher une assemblée qui serait composée de deux partis déjà tout formés, et qui ne produirait vraisemblablement que des troubles pareils à ceux qu'il avait vus avec tant de plaisir à Constantinople. Il manda donc à l'empereur Gratien et aux évêques d'Italie : *qu'il avait fait de sérieuses réflexions sur la demande qu'on faisait d'un concile œcuménique à Rome ; et que les prélats de son empire, qu'il avait consultés là-dessus, lui avaient allégué la difficulté du voyage en une saison avancée, et le peu d'apparence qu'il y avait qu'ils pussent abandonner leurs Églises, pour se trouver à une assemblée qui n'était pas si nécessaire depuis celle de Constantinople ; qu'il n'avait pu résister à ces raisons, mais qu'il les priait d'être persuadés qu'il contribuerait à la paix de tout son pouvoir, et qu'il y porterait tous ceux qui dépendaient de lui.*

LXXII. Cependant les Goths de la suite d'Atharic étaient arrivés en leur pays. Comme ils n'en avaient été chassés pour aucun sujet de haine

particulière qu'on eût contre eux, ils y furent reçus sans aucune difficulté. La fidélité qu'ils avaient gardée à leur prince jusqu'à la fin, paraissait louable, même aux Barbares; et Fritigerne, à qui il importait de faire valoir un si bon exemple, les retenait volontiers auprès de lui, et les favorisait en toute rencontre.

Ceux-ci ne cessaient de raconter les grandes choses qu'ils avaient vues dans la cour de Constantinople, et de louer surtout la magnificence et la bonté de Théodose. Ils entretenaient le roi et le peuple des civilités qu'il avait faites à Atharic, et des honneurs qu'il lui avait rendus après sa mort. Ils montraient les présents qu'il leur avait faits; ils redisaient les paroles obligeantes qu'il leur avait dites, et à force de parler des grandes qualités de l'empereur, ils réduisirent toute leur nation, quelque prévenue qu'elle fût contre lui, à le craindre et à l'estimer.

LXXIII. Fritigerne qui se voyait avancé en âge, qui craignait les révolutions, et qui d'ailleurs savait connaître et priser la vertu, résolut de rechercher l'alliance et la protection d'un prince qu'on lui représentait si puissant et si généreux. Il proposa son dessein à l'armée. Les capitaines et les soldats y consentirent; les uns touchés du bon traitement qu'on avait fait à leurs compagnons, les autres excités par l'espérance de servir un empereur libéral et bienfaisant. Le roi sollicita les Grotungues, qui étaient associés avec lui de-

puis plusieurs années, de prendre le même parti; mais ils le refusèrent, soit qu'ils fussent pressés d'aller joindre le gros de leur nation, dont ils s'étaient séparés, soit qu'ils espérassent que leur cavalerie pourrait faire encore quelque irruption dans les terres de l'empire, et remporter chez eux quelque butin considérable.

Fritigerne choisit donc les principaux chefs de son armée, et les envoya à Théodose pour lui demander son amitié, et le supplier d'avoir pour lui et pour tout son peuple la même bonté qu'il avait eue pour Athanaric et ceux de sa suite. Il promettait d'être inviolablement attaché aux intérêts de l'empire, et de lui rendre, s'il pouvait, autant de services qu'il lui avait fait autrefois de torts sous un empereur moins sage et moins généreux que lui.

Théodose reçut cette députation avec tout l'honneur et tous les témoignages d'amitié possibles. Il promit de traiter les Goths comme ses alliés, et de les aimer comme ses sujets. Quoiqu'ils n'eussent proposé aucune condition, il leur en fit de très-avantageuses, ordonnant qu'on leur fournît des vivres en abondance, et leur assignant des terres dans quelques provinces de l'empire. Les Goths depuis ce temps-là servirent toujours l'empereur (1). Il y en eut près de vingt mille qui prirent parti en divers lieux parmi ses troupes:

(1) Zoz. l. 4. Gros.

le reste se tint sur les bords du Danube, pour empêcher les autres barbares de courir sur le pays des Romains.

LXXIV. En ce même temps les évêques d'Italie renouvelèrent leurs instances auprès de Gratien, sur la convocation du concile général qu'ils prétendaient tenir à Rome ; mais ce prince les renvoya à Théodose, pour se décharger de ce soin, et pour ne point entrer dans les différents des Orientaux avec ceux d'Occident. Ils écrivirent donc à Théodose sur ce sujet. Ils y ajoutèrent des plaintes contre l'élection de Flavien et celle de Nectaire. Ils improuvèrent même celle de Grégoire de Nazianze, et se déclarèrent en faveur de Maxime, demandant que sa cause fût jugée à Rome, comme celle d'Athanase, de Pierre d'Alexandrie et de plusieurs autres prélats d'Orient qui avaient eu recours au jugement de l'Église romaine.

L'empereur, pour terminer cette affaire, et pour ôter tout sujet de division, leur récrivit fortement : *que leurs raisons n'étaient pas suffisantes pour assembler un concile universel ; que les élections de Nectaire et de Flavien s'étant faites en Orient, elles ne devaient point être jugées hors des lieux où toutes les parties étaient présentes ; que les évêques d'Orient avaient quelque sujet de s'offenser de leurs demandes peu raisonnables ; que pour Maxime, il s'étonnait que des prélats si éclairés eussent eu tant de facilité à croire un imposteur re-*

connu, qu'il était résolu de faire punir s'il osait approcher de Constantinople.

Ainsi Théodose prenait soin des affaires de l'État et de celles de l'Église, et méritait que Dieu le favorisât de tant de succès surprenants, qui rendirent son règne recommandable.

SOMMAIRE

DU LIVRE TROISIÈME.

I. État de l'empire d'Orient. II. État de l'Occident. III. Vertus et défauts de l'empereur Gratien. IV. Révolte de Maxime. V. Il attire les païens. VI. Il débauche les troupes. VII. Il passe la mer et se rend maître des Gaules. VIII. Gratien est abandonné de l'armée et des peuples. IX. Mort de Gratien. X. Maxime envoie des ambassadeurs à Théodose. XI. L'impératrice Justine envoie saint Ambroise à Maxime. XII. Saint Ambroise arrête Maxime au-delà des Alpes. XIII. Théodose associe à l'empire son fils Arcadius. XIV. Éducation d'Arcadius. XV. Qualités d'Arsène, précepteur d'Arcadius. XVI. Conduite de Théodose pour l'éducation de son fils. XVII. Conduite d'Arsène à l'égard d'Arcadius. XVIII. Réflexions d'Arsène sur son état; sa retraite. XIX. Théodose assemble les chefs des sectes différentes. XX. Moyens faciles pour terminer les différents ecclésiastiques. XXI. Théodose déconcerte les hérétiques. XXII. Théodose commande à chaque secte de donner sa profession de foi par écrit. XXIII. Théodose déchire les formules des hérétiques. XXIV. Confusion des hérétiques. XXV. Édits de l'empereur contre les hérétiques. XXVI. Douceur de Théodose. XXVII. Sage remontrance d'Amphiloque. XXVIII. Les païens tâchent de se relever en Occident. XXIX. Esprit de Symmaque; sa requête pour l'autel de la Victoire. XXX. Effet de la requête de Symmaque. Saint Ambroise écrit à Valentinien pour s'y opposer. XXXI. Réponse à la requête de Symmaque par saint Ambroise. XXXII. Les païens perdent leur cause. XXXIII. Nouveaux efforts des hérétiques. XXXIV. Édit de l'empereur contre les hérétiques. XXXV. Défenses aux juifs d'avoir des esclaves chré-

tiens. XXXVI. Naissance d'Honorius. XXXVII. Traité des empereurs. XXXVIII. Cruautés de Maxime. XXXIX. Saint Martin lui demande la grâce de deux criminels. XL. Maxime tâche de gagner saint Martin, et le fait manger à sa table. XLI. Erreurs de Priscillien et ses sectateurs. XLII. Cause ecclésiastique portée au tribunal séculier. XLIII. Sage remontrance de saint Martin. XLIV. Condamnation de Priscillien; suites de sa mort. XLV. Ordonnance de Théodose, touchant les jugements ecclésiastiques. XLVI. Défense de sacrifier aux idoles. XLVII. Réformation des mœurs. XLVIII. Délivrance des prisonniers pour les fêtes de Pâques. XLIX. Mort de la princesse Pulchérie. L. Mort de l'impératrice Flaccille; ses vertus. LI. Aversion de l'impératrice Justine contre saint Ambroise. LII. Édit contre les catholiques. Fermeté de Benevole. LIII. Saint Ambroise est provoqué à la dispute devant l'empereur. LIV. Saint Ambroise refuse de se trouver à la conférence dans le palais. LV. Ordre de livrer les églises des catholiques aux ariens. LVI. Le peuple s'enferme dans la cathédrale. Saint Ambroise refuse de l'abandonner. LVII. Négociation pour avoir une église dans le faubourg. LVIII. Vains efforts de l'impératrice pour réduire saint Ambroise. LIX. Députation des seigneurs à l'empereur. LX. La persécution cesse. LXI. Prétexte de Maxime pour entrer en Italie. LXII. Irruption des Grotungues; leurs efforts pour passer le Danube. LXIII. Vigilance et adresse de Promote. LXIV. Défaite des Grotungues. LXV. Théodose arrive au camp, donne la liberté à tous les prisonniers. LXVI. Grotungues enrôlés au service de l'empereur. LXVII. Action téméraire de Géronce. LXVIII. Grotungues tués. LXIX. Théodose fait citer Géronce, le fait arrêter. LXX. Théodose écrit à Maxime et à l'impératrice Justine sur le sujet de saint Ambroise. LXXI. Seconde ambassade de saint Ambroise vers Maxime. LXXII. Audience donnée à saint Ambroise. Maxime embarrassé. LXXIII. Saint Ambroise découvre les intentions de Maxime. Il n'est pas cru. LXXIV. Entrée de Maxime dans l'Italie. Fuite de Valentinien et de Justine. LXXV. Politique de Maxime. LXXVI. Valentinien et Justine arrivent à Thessalonique. Sage remontrance de Théodose. LXXVII. Théodose conclut la guerre; épouse la princesse Galla. LXXVIII. Nou-

vel impôt. Sédition d'Antioche. LXXIX. Résolution prise contre la ville d'Antioche. LXXX. Désolation des habitants d'Antioche. LXXXI. Descente des solitaires dans Antioche. LXXXII. Voyage de Flavien, archevêque d'Antioche. LXXXIII. Discours de l'Archevêque à Théodose. LXXXIV. Théodose pardonne à ceux d'Antioche. LXXXV. Malignité de l'historien Zozime. LXXXVI. La veuve Olympias refuse d'épouser Elpide, parent de l'empereur. LXXXVII. Persécution faite à la veuve Olympias. LXXXVIII. Olympias remise dans ses biens. LXXXIX. Théodose se dispose à la guerre contre Maxime. XC. Théodose renouvelle ses édits contre les hérétiques. XCI. Maxime se prépare à la guerre. XCII. Trahison découverte dans l'armée de Théodose. XCIII. Valentinien et sa mère s'embarquent. XCIV. Théodose surprend Maxime dans la Pannonie. XCV. Passage du Save. Victoire de Théodose. XCVI. Théodose marche contre Marcellin et gagne une seconde bataille. XCVII. Mort de Maxime et d'Andragatius. XCVIII. Modération et clémence de Théodose. XCIX. Faux bruits répandus par les ariens. C. Sédition des ariens. CI. Ordonnance de Théodose contre un évêque d'Orient. CII. Remontrance de saint Ambroise à l'empereur Théodose. CIII. Saint Ambroise reprend publiquement l'empereur dans un sermon. CIV. Théodose révoque l'ordonnance. CV. Description de l'autel de [illegible] Victoire. CVI. Divers états de cet autel sous les empereurs. CVII. Les députés du sénat demandent que cet autel soit relevé; Théodose le refuse. CVIII. Théodose [illegible] recevoir dans Rome l'honneur du triomphe. CIX. Règlements que Théodose fit dans Rome. CX. Symmaque prononce un panégyrique en l'honneur de Théodose. [illegible] disgracié et rappelé peu de temps après. CXI. Divers règlements. CXII. Nouvelle de la ruine des temples d'Alexandrie. CXIII. Conversion de plusieurs païens. Usage [illegible] fit des idoles d'or. CXIV. Départ de Théodose. Mort [illegible] l'impératrice Justine.



l'Archevêque Flavien obtient de Théodose le pardon des habitans d'Antioche

HISTOIRE

DE

THÉODOSE

LE GRAND.

LIVRE TROISIÈME.

AN 383.

I. Théodose régnait paisiblement dans l'Orient. Ses peuples vivaient dans le repos et dans l'abondance, et ses ennemis étaient devenus ses alliés. Pendant que tout le monde révérait sa grandeur ou redoutait sa puissance, il s'appliquait à régler ses États, et à rétablir dans sa pureté la religion que ses prédécesseurs avaient opprimée ; et il regardait la paix dont il jouissait, comme une récompense de celle qu'il donnait à l'Église.

II. L'empire d'Occident n'eût pas été moins heureux, si la faiblesse ou la négligence des empereurs n'eût donné occasion aux révoltes et aux guerres civiles. Le jeune Valentinien, qui avait pour son partage l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie (1), n'é-

(1) Ambros. Orat. in fun. Valent.

tait pas encore en âge de gouverner, et l'impératrice, sa mère, abusait de son nom et de son autorité. Elle était arienne, et croyait que c'était bien servir son fils que de le rendre arien comme elle. Les soins de sa régence n'allaient qu'à faire élire un évêque de son parti, ou à ôter une église aux catholiques. Elle distribuait les grâces à ceux qui favorisaient ses passions, et ne pouvait s'imaginer que l'État pût avoir d'autres ennemis que ceux qui l'étaient de son erreur. Tout était à craindre sous un empereur enfant à qui l'on donnait de mauvaises impressions, et sous une impératrice hérétique, qui pensait plutôt à l'avancement de sa secte qu'au repos et au salut de l'empire.

III. Gratien, qui régnait au-deçà des Alpes, était en la fleur de son âge, redouté de ses ennemis sur lesquels il avait remporté plusieurs victoires. Il avait un grand fonds de justice et de bonté naturelle (1), qui lui pouvaient gagner l'amitié des peuples; mais il s'abandonnait entièrement aux conseils intéressés de ses ministres, et n'avait aucune application aux affaires. C'était un esprit doux, poli, modeste (2), complaisant. Il savait parfaitement les belles-lettres; et soit qu'il fallût parler en public, ou écrire en vers et en prose, il était aisé de juger qu'il avait profité des instructions d'Ausone, et qu'Ausone avait trouvé en lui un beau naturel. Pour ses inclinations, elles étaient toutes

(1) Ammian. l. 31. — (2) Aurel. Vict. in Gratian.

généreuse et toutes portées au bien. Il avait dans l'ardeur de sa jeunesse la chasteté et la tempérance d'un vieillard. Il était non-seulement fidèle, mais encore libéral à ses amis (1). Il aimait à accorder des grâces, et cherchait à prévenir même les demandes et les désirs. Jamais prince ne fut plus actif, ni plus vigilant dans la guerre; il était toujours à la tête des troupes, et marchait le premier à l'ennemi. Après les combats il avait soin des soldats blessés, qu'il allait consoler dans leurs tentes, il pourvoyait lui-même à toutes leurs nécessités, et pansait quelquefois leurs plaies de ses propres mains.

Tous les auteurs ecclésiastiques louent sa piété envers Dieu (2), et son zèle très-ardent pour la pureté de la foi. Tant de grandes qualités, jointes à une grâce merveilleuse qu'il avait en toutes ses actions et à la beauté de son visage, semblaient le devoir rendre heureux. Mais il avait une si grande aversion pour le travail, et tant de passion pour la chasse et pour les autres exercices du corps, qu'il passait les jours entiers à lancer le javelot, et à tirer les bêtes dans un parc. Ceux qui le gouvernaient, l'entretenaient dans cette oisiveté, au lieu de l'en corriger (3); et tandis que ce jeune prince se faisait une occupation d'un amusement, et qu'il mettait toute sa gloire en une adresse inutile, ils

(1) Auson. in Panegyr. — (2) Ruffin. Ambros. August. etc. — (3) Victor. in Gratiano. Ammian. l. 31.

étaient maîtres des affaires, et pensaient à leurs intérêts particuliers.

IV. Les choses étaient en cet état, lorsque Maxime, général de l'armée romaine en Angleterre, se fit proclamer empereur (1). Outre que son ambition le portait depuis long-temps à tout entreprendre pour régner, et que descendant de la maison d'Hélène, mère du grand Constantin, il regardait l'empire comme un bien qui lui devait appartenir, il n'avait pu souffrir que Gratien lui eût préféré Théodose. Piqué contre l'un, et jaloux de l'autre (2), il gagna d'abord les principaux officiers de l'armée. Il attira la plupart des seigneurs d'Angleterre à son parti, et se servit ensuite de toutes les conjonctures favorables pour inspirer la révolte dans les Gaules et dans l'Italie.

Gratien avait entrepris de ruiner la religion des païens, que son père, par politique, avait toujours épargnée. Il l'avait déjà fort affaiblie (3), en retranchant aux prêtres les revenus dont ils jouissaient, et les sommes qui étaient couchées sur l'État pour l'entretien des sacrifices. Il avait donné au préfet de Rome l'autorité de juger de tous les différents qui regardaient l'idolâtrie (4). Il n'avait pas même voulu de titre qui ressentît la superstition, refusant le nom et l'habit de souverain pontife que ses prédécesseurs, par des raisons d'état, avaient

(1) Idem. et Sulpit. Sev. l. 2. c. 62. — (2) Socrat. l. 5. c. 11. — (3) Symmach. l. 5. epist. 11. — (4) Zoz. l. 4.

retenus jusqu'alors. Un zèle si généreux irrita les païens, et surtout quelques sénateurs romains qui en étaient les chefs.

V. Maxime les trouvant disposés à favoriser sa révolte, leur fit espérer qu'il rendrait à leurs dieux l'honneur qu'on venait de leur ôter, et qu'il rétablirait leurs autels, leurs prêtres et leurs sacrifices. Quoiqu'il fût chrétien, il leur parut si porté à remettre le culte de leurs idoles, qu'ils le regardèrent comme leur libérateur, et commencèrent à le louer hautement, comme si Gratien eût été le tyran, et Maxime le prince légitime. Ainsi les uns trahissaient l'empereur par une préoccupation de religion; l'autre trahissait sa religion par la passion qu'il avait de devenir empereur.

VI. Il débaucha l'armée aussi facilement qu'il avait débauché le sénat. Gratien n'avait pas assez ménagé les officiers des troupes romaines. Il leur préférait ordinairement des soldats alains, et d'autres barbares qu'il honorait de ses faveurs; et soit qu'il les trouvât plus commodes pour ses divertissements, soit qu'il espérât par là attirer à son service toute leur nation, il les tenait auprès de lui, et prenait même plaisir à s'habiller à leur mode. Cette conduite le rendit odieux aux légions qui l'avaient servi si utilement (1); et pour gagner l'amitié des étrangers, il perdit celle de ses soldats. Maxime se servit de cette occasion. Il fit solliciter sous main

(1) *Zoz*. l. 4.

ces troupes, qui n'étaient déjà que trop sensibles au mépris qu'on avait pour elles. Quelques-uns ajoutent qu'il leur fit entendre qu'il avait des liaisons secrètes avec Théodose (1), et qu'il agissait de concert avec lui.

Un empire ne suffisait pas à l'ambition de ce rebelle. Il crut qu'après avoir ruiné Gratien, il viendrait aisément à bout de Valentinien et de sa mère Justine; l'âge de l'un, la faiblesse de l'autre, et la haine de tous les gens de bien qu'ils s'étaient attirée en persécutant les catholiques, lui faisait espérer qu'il se rendrait maître des deux empires, qu'il serait au moins redoutable à Théodose, et qu'il jouirait en repos du fruit de ses crimes.

VII. Sur cette espérance il se met en mer (2), et vient descendre avec son armée vers l'embouchure du Rhin. Les troupes qui étaient en quartier vers l'Allemagne le reconnurent d'abord pour leur empereur, et toutes les garnisons le reçurent. Gratien, étonné de ce changement, assembla cette partie de l'armée qu'il avait retenue près de lui, et s'avança vers les rebelles, résolu de les combattre. Les deux armées furent environ cinq jours en présence, sans que Maxime en voulût venir à un combat décisif. Alors les légions, mal satisfaites de Gratien, parurent ébranlées. Toute la cavalerie maure se détacha pour aller joindre les rebelles, le gros de l'armée

(1) Pacat. in Paneg. — (2) Zoz. l. 4.

suivit leur exemple. Les peuples qui aiment la nouveauté et qui sont toujours du parti le plus fort, se déclarèrent bientôt après ; et Maxime régna dans les Gaules presque aussitôt qu'il y fut descendu.

VIII. Gratien, au premier bruit de cette révolte, avait appelé les Huns et les Alains à son secours ; mais ils n'arrivèrent pas à temps. Il ne lui restait près de sa personne que peu de troupes, dont la fidélité lui était suspecte. Alors, abandonné des siens, refusé des villes par où il passait, n'ayant presque personne pour le défendre, non pas même pour l'accompagner, il errait dans son propre empire. Enfin, il courut vers les Alpes (1), suivi de trois cents chevaux qu'il avait à peine assemblés pour l'assister dans sa fuite ; mais il trouva tous les passages gardés par des gens dont il avait sujet de se défier. Il retourna sur ses pas (2), incertain de la route qu'il devait prendre pour se sauver. Comme il arrivait à Lyon, il eut avis de plusieurs endroits que l'impératrice sa femme venait le chercher, pour le suivre dans sa mauvaise fortune.

IX. Ce prince, oubliant pour un temps le danger où il était, plus touché des malheurs de cette princesse que des siens propres, rappela dans son cœur toute sa tendresse, et passa le Rhône pour aller au-devant d'elle. Dès qu'il fut sur le rivage,

(1) Zoz. Ibid. — (2) Socrat. l. 5. c. 11. Sozom. l. 7. c. 13.

il aperçut une litière entourée de gardes. Il y courut ; mais il vit sortir, au lieu de sa femme, le comte Andragatius, général de la cavalerie, que Maxime avait dépêché en diligence après lui. Ce traître l'ayant fait tomber dans les piéges qu'il lui avait tendus (1), le saisit et le massacra inhumainement le vingt-quatrième de septembre, en la vingt-huitième année de son âge et la seizième de son empire.

Telle fut la fin de cet empereur. Il souffrit la mort avec constance; et tout le regret qu'il eut, fut de n'avoir pas saint Ambroise auprès de lui pour le disposer à mourir saintement (2). L'Église qu'il avait toujours défendue, pleura sa perte; et ceux qui règnent après lui peuvent en tirer cette instruction, qu'il importe à leur réputation, à leur repos, et même à leur sûreté, de gouverner par eux-mêmes les États dont ils sont chargés.

X. Maxime, enflé de tant de succès, était près de passer en Italie, et de surprendre Valentinien, jeune prince sans expérience et sans force. Mais outre qu'il fallait donner quelques ordres dans les provinces nouvellement conquises, il jugea à propos, avant que de passer les Alpes, de sonder les intentions de Théodose (3). Il lui envoya des ambassadeurs, avec ordre de lui offrir de sa part son amitié, s'il voulait l'associer à l'empire, ou de lui

(1) Ammian. l. 27. — (2) Ambros. in Orat. de obitu Grat. — (3) Zoz. l. 4.

déclarer la guerre, s'il le refusait. Théodose, sensiblement touché de la mort de Gratien, son ami et son bienfaiteur, avait déjà résolu de la venger; mais comme il ne s'était réservé que peu de troupes depuis la paix générale par tout l'Orient, il craignait qu'on n'opprimât Valentinien avant qu'il fût en état de le défendre. Il dissimula son dessein, et répondit aux ambassadeurs, qu'il acceptait les offres de Maxime; qu'il ne s'opposait pas à ce que l'armée avait fait pour lui (2); et que puisqu'il avait la place de Gratien, il le regardait comme son successeur à l'empire. La nécessité des affaires l'obligea de le traiter ainsi de collègue, jusqu'à ce qu'il pût se déclarer son ennemi.

XI. Mais pendant qu'il entrait en négociation avec lui, l'impératrice Justine croyait toujours que Maxime allait fondre sur l'Italie. Elle n'avait ni armée à lui opposer, ni secours à espérer de ses alliés. Elle résolut de lui envoyer des ambassadeurs, pour tâcher de le gagner par ses soumissions, et de l'arrêter au-delà des Alpes. Mais elle ne trouvait personne en sa cour qui pût ou qui voulût se charger d'une négociation si difficile; de sorte qu'elle fut contrainte d'avoir recours à saint Ambroise. Elle suspendit pour un temps la haine qu'elle avait conçue contre lui, et le conjura, de la part de l'empereur son fils, d'entreprendre cette ambassade. Le saint évêque accepta volontiers cet emploi, et par-

(1) Zoz. l. 4.

tit en diligence, résolu de sacrifier son repos et sa vie même pour son prince et pour sa patrie. Il trouva Maxime en état de tout entreprendre. Ses conquêtes, au lieu d'assouvir son ambition, l'avaient irritée. Il ne comptait pour rien d'être maître des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, s'il ne régnait en Italie; il venait de répandre le sang d'un empereur, il allait chasser l'autre de son empire.

XII. Mais ce prélat lui parla avec tant de force, et fit si bien par son éloquence et par son adresse, qu'il lui fit abandonner la résolution qu'il avait prise de passer les Alpes. Les armes lui tombèrent des mains, et soit que le respect et la vénération qu'il avait pour ce grand homme lui eût inspiré quelque retenue, soit qu'il sentît ses passions ralenties par les discours libres et touchants qu'il lui avait faits, soit enfin que Dieu, qui est le maître des rois, et qui lâche les tyrans dans sa colère, et les retient quand il lui plaît, eût prescrit ses bornes à celui-ci, il fit, sans savoir pourquoi, ce que saint Ambroise désira de lui. Contre toute apparence, il s'arrêta dans les Gaules, établit à Trèves le siége de sa nouvelle domination, et prit le titre d'Auguste (1), du consentement des deux empereurs. Il se repentit depuis d'avoir perdu une occasion si favorable, et se plaignit plusieurs fois que l'archevêque de Milan l'avait enchanté.

(1) Ambros. Epist. 23.

XIII. Ce fut en ce temps que Théodose voyant croître son fils Arcadius, résolut de le déclarer Auguste, quoiqu'il ne fût âgé que de sept à huit ans. La cérémonie se fit dans un palais appelé le Tribunal, destiné au couronnement des empereurs, en présence de tous les seigneurs de la cour et de plusieurs évêques. Chacun témoigna, par ses acclamations, la joie qu'il avait de voir ce jeune prince revêtu des habits impériaux, et souhaita qu'il eût les vertus de son père (1), comme il venait d'en recevoir la dignité.

XIV. Théodose eut beaucoup de satisfaction d'avoir fait un nouvel empereur de sa famille, et d'avoir eu l'approbation publique; mais il pensait plus à son éducation qu'à son établissement, et croyait que c'était peu de lui laisser de grandes provinces, s'il ne lui laissait la sagesse pour les gouverner. Il avait long-temps cherché le plus sage et le plus savant homme de l'empire, pour lui confier cet enfant qui devait un jour être le maître de tant de peuples. Il en avait écrit à l'empereur Gratien, et Gratien avait prié le pape Damase de faire lui-même un choix si important, et d'envoyer à Constantinople celui qu'il aurait jugé digne de cet emploi. Ce pape, qui avait beaucoup de connaissance des lettres, une grande piété et beaucoup de discernement, jeta les yeux sur Arsène,

(1) Socrat. l. 5. c. 10. Sozom. l. 7. c. 12.

diacre de l'Église romaine, dont il connaissait la vertu et la doctrine.

XV. C'était un homme d'une famille très-noble, consommé dans les langues grecque et latine, dans les sciences humaines et dans l'étude des saintes Écritures. Quelque digne qu'il fût des plus grands emplois et des premières dignités de l'Église, il n'avait jamais eu d'autres vues que celle de son salut. Quoique son inclination l'eût toujours porté à la retraite, et qu'il fût très-austère pour lui-même, il ne fuyait pas une honnête société, et n'était incommode à personne. Damase le proposa comme un esprit sage, qui vivrait dans la cour sans s'y corrompre, et qui donnerait non-seulement de bonnes instructions au prince, mais encore de bons exemples aux courtisans.

XVI. L'empereur reçut Arsène comme un trésor que le ciel même lui envoyait, et le pria d'avoir soin de l'éducation d'Arcadius, de le regarder comme son fils propre, de prendre toute l'autorité de père sur lui, et d'en faire par ses instructions un savant et pieux empereur. Il recommanda à ce jeune prince la docilité, l'obéissance et le respect, et lui redit plusieurs fois ces paroles (1): *Souvenez-vous, mon fils, que vous serez plus obligé à votre précepteur qu'à moi-même. Vous tenez de moi la naissance et l'empire ; vous apprendrez de lui la sagesse et la crainte de Dieu, et désormais il sera*

(1) Apud Metaphrast. 8. maii. Sur. 19. julii.

plus votre père que moi. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvait autoriser le maître, et rendre le disciple plus respectueux; car étant un jour entré dans la chambre du prince pour assister à sa leçon, et l'ayant trouvé assis, et Arsène debout devant lui, il se plaignit de l'un et de l'autre.

Arsène voulut s'excuser sur l'honneur qu'il avait cru être obligé de rendre à un empereur, et sur le respect qu'imprimait la pourpre dont il le voyait revêtu. Mais Théodose, sans écouter ses excuses, lui commanda de s'asseoir, et à son fils d'être debout et découvert pendant la leçon; et pour ne laisser aucune raison de bienséance, il ordonna qu'on ôtât au prince toutes les marques de sa dignité lorsqu'il entrerait à l'étude; ajoutant qu'il le tiendrait indigne de l'empire, s'il ne savait rendre à chacun ce qui lui était dû, et s'il n'apprenait avec les sciences la reconnaissance et la piété.

XVII. Arsène s'appliquait non-seulement à apprendre les belles-lettres à son disciple, mais encore à l'élever dans la foi, et dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il étudiait ses inclinations, et les entretenait ou les redressait, selon qu'elles étaient bonnes ou mauvaises. Ce jeune prince avait l'esprit vif et ouvert, l'humeur aisée et agréable, les sentiments nobles et généreux, et l'âme naturellement portée à la religion et à la justice; mais il était ennemi du travail, changeant dans ses amitiés, facile et susceptible de toutes sortes d'impressions, et plus porté à croire ceux qui le flat-

taient dans ses défauts, que ceux qui tâchaient de l'en corriger.

Arsène prévoyant les suites funestes que pouvaient avoir en un empereur ces habitudes vicieuses, après avoir essayé en vain de les détourner par adresse, résolut de les réprimer par une sévérité discrète. Il le reprit plusieurs fois; il se plaignit à l'empereur son père de son peu de docilité; il joignit enfin le châtiment aux plaintes et aux réprimandes. Arcadius prit la correction pour une injure, et voulut se défaire de son précepteur. Il communiqua son dessein à un de ses officiers en qui il avait beaucoup de confiance, et lui commanda de le délivrer d'un homme incommode qui le maltraitait. Cet officier lui promit d'exécuter ses ordres, de peur qu'il n'en chargeât quelque autre, et s'en alla secrètement avertir Arsène qu'il pensât à sa sûreté.

XVIII. Quoique Arsène vît bien que ce n'était là qu'une colère d'enfant qui ne devait avoir aucune suite, toutefois faisant réflexion sur le malheur des princes, qui aiment presque en naissant ceux qui les trompent, et tiennent pour ennemis ceux qui les corrigent, il pensa sérieusement à sortir d'un emploi où il hasardait sa vie, s'il persistait dans sa fermeté, et son salut, s'il prenait une conduite molle et relâchée. Le Ciel le détermina presque en même temps à une profession plus tranquille et plus sainte; car comme il demandait à Dieu dans la ferveur de sa prière ce

qu'il devait faire pour se sauver, on rapporte qu'il entendit une voix qui lui répondit (1) : *Arsène, fuis les hommes : c'est le moyen de te sauver.*

Peu de jours après il sortit, déguisé, de Constantinople, et se réfugia dans les déserts d'Égypte, où il passa plus de cinquante ans avec les solitaires de Sceté, sans avoir aucun commerce avec le monde, ne vivant que de racines, donnant à peine quelques moments de sommeil à l'infirmité de la nature, employant les jours et les nuits à prier et à pleurer dans sa cellule, et s'attachant avec une entière application d'esprit à son salut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

L'empereur apprit avec un très-sensible déplaisir la retraite d'Arsène, dont il ne savait pas le sujet. Il le fit chercher dans toutes les terres de l'empire ; mais Dieu voulut le cacher au monde, après qu'il l'en eut retiré, afin d'en faire un modèle parfait d'une vie pénitente et solitaire. Arcadius ne connut pas la perte qu'il venait de faire ; mais les peuples en ressentirent les effets, lorsqu'affermi dans ses passions, gouverné par des femmes et par des eunuques, élevant et détruisant lui-même ses favoris, il donna lieu à ces révolutions qui commencèrent à ruiner l'empire romain sans ressource.

XIX. Théodose, après avoir établi son fils, pensa à régler les affaires de l'Église, qui ne lui

(1) Ruffin. l. 3.

étaient pas moins considérables que celles de sa famille. Pour satisfaire son zèle, et pour ne laisser aucune source de division en Orient, quand il serait en état de marcher contre Maxime, il entreprit de ruiner tout d'un coup toutes les hérésies, et de réunir tous les esprits dans une même croyance. Pour cela il fit venir de Constantinople tous les chefs des sectes différentes (1), pour rendre raison de leur foi, et des motifs qui les avaient séparés des catholiques. Ils s'y rendirent tous, les uns pour essayer de se faire rétablir dans les évêchés qu'ils avaient autrefois usurpés, les autres pour soutenir leurs opinions dans une dispute réglée.

L'empereur communiqua son dessein à l'archevêque de Constantinople, et le consulta sur les moyens qu'il jugeait les plus propres pour la réunion des religions. Ce prélat qui avait vieilli dans la cour sans aucune connaissance des saintes Écritures, ni des règles ecclésiastiques, et surtout fort peu instruit de l'état des questions et des controverses du temps, se trouvait dans un extrême embarras. Il craignait les disputes et les conférences, et connaissant son peu de capacité, il eut recours à Agèle, évêque des novatiens. Ce prélat le renvoya à Sisinne, qui n'était encore que lecteur dans leur église, et qui ne laissait pas d'être très-intelligent en toute sorte de

(1) Socrat. l. 5. c. 10. Sozom. l. 7. c. 12.

doctrine, et très-versé en la lecture des auteurs ecclésiastiques. Celui-ci lui conseilla d'empêcher les disputes et les contestations dans le synode, disant qu'elles aigrissaient les esprits au lieu de les persuader; que le désir de vaincre, ou la honte d'être vaincu, emportaient les plus sages à des extrémités fâcheuses; et que, par cette voie, la charité était presque toujours blessée, et la vérité n'était jamais éclaircie.

XX. Il proposa ensuite un moyen abrégé de terminer ces différents, sans entrer dans de longues discussions de doctrine. Ce fut de prendre pour juges des controverses présentes les anciens docteurs de l'Église, qui avaient expliqué les mystères de la religion chrétienne; ajoutant que si les hérétiques s'en tenaient aux témoignages des saints Pères, il était aisé de les convaincre, et que s'ils refusaient de s'y soumettre, ils se rendraient odieux aux peuples.

Nectaire profita de cet avis, et vint aussitôt en conférer avec l'empereur. Ce prince trouva que c'était l'expédient le plus court et le plus aisé pour réussir dans son dessein; et ravi d'être débarrassé de toutes les vaines subtilités qu'il n'eût point entendues, et de réduire à un point de fait si facile à prouver, toutes les questions qui divisaient l'Église, il conduisit l'affaire avec beaucoup de prudence. Un jour que les évêques étaient assemblés, il entra dans le synode, leur parla avec beaucoup de douceur et de gravité; et après les avoir exhortés

à la paix et à la recherche de la vérité, il leur demanda quel sentiment ils avaient des saints docteurs qui avaient traité de la foi et de la doctrine de Jésus-Christ avant les dernières hérésies. Ils répondirent, sans hésiter, qu'ils les reconnaissaient pour leurs maîtres, et qu'ils avaient pour eux une profonde vénération. Alors Théodose, *ou condamnez*, leur dit-il, *ceux que vous venez de louer, ou confessez ce qu'ils ont écrit de la divinité de Jésus-Christ.*

XXI. Il dit ces mots d'un ton si ferme et si absolu, que les plus obstinés demeurèrent sans réplique, confus de s'être trahis eux-mêmes en reconnaissant l'autorité des anciens. L'empereur qui les vit déconcertés, les pressa de choisir l'un ou l'autre parti : mais comme l'erreur n'est jamais d'accord avec elle-même, ils furent partagés entre eux. Les demi-ariens, qui croyaient pouvoir expliquer les Pères en leur faveur, consentaient qu'on s'en tînt à la doctrine de l'antiquité. Les autres, qui ne pouvaient se sauver que par la dispute, demandaient qu'on vînt à la discussion des points contestés. Ils s'échauffèrent insensiblement les uns contre les autres, jusqu'à se reprocher leurs dogmes, ou comme contraires au témoignage de l'ancienne Église, ou comme insoutenables par la raison.

XXII. L'empereur profitant du désordre où il les avait mis, leur déclara qu'il voulait prendre lui-même le soin de les accorder, et comman-

dant à chaque secte de lui donner sa profession de foi par écrit, il sortit de l'assemblée. Les plus habiles d'entre eux furent chargés de dresser ces formules, qu'ils concertèrent tous ensemble avec une extrême exactitude, pesant tous les mots et toutes les syllabes, et cherchant tous les adoucissements qui pouvaient leur concilier l'empereur, sans préjudicier toutefois à leurs opinions.

Théodose les ayant mandés quelques jours après, ils se rendirent au palais. Démophile, qui avait été chassé du siége de Constantinople, déclara par écrit que le Fils de Dieu n'était qu'une créature; qu'il n'était pas né de son Père, mais qu'il avait été créé et tiré du néant. Eunome, originaire de Cappadoce, esprit remuant et séditieux, qui avait été évêque de Cyzique, et que ceux de son parti même n'avaient pu souffrir, apporta sa profession de foi aussi impie que l'autre, mais conçue en des termes plus magnifiques et plus respectueux pour Jésus-Christ. Éleuse, chef des macédoniens, présenta en même temps la sienne, dans laquelle il s'étendait sur les grandeurs de la dignité du Fils de Dieu, rejetant pourtant le terme de *consubstantiel*, et ajoutant encore quelques blasphèmes contre le Saint-Esprit. C'était un homme léger et peu solide, qui s'était relevé deux fois de son erreur, qui deux fois y était retombé, et qui mourut enfin dans le schisme. Le patriarche Nectaire, et Agèle, évêque novatien, donnèrent aussi leur confession de foi, dans laquelle ils défendaient

la doctrine du concile de Nicée, et soutenaient la *consusbtantialité* du Verbe.

XXIII. L'empereur prit ces formules avec beaucoup de douceur, et se retira dans son cabinet. Il les lut, et après avoir fait sa prière pour attirer les bénédictions du ciel sur l'action qu'il allait faire (1), il entra dans la salle où étaient les évêques ariens. Là, déchirant en leur présence leur confession de foi, et ne retenant que celle des catholiques, il leur déclara qu'*il était résolu de ne plus souffrir dans toute l'étendue de ses États d'autre religion que celle qui reconnaissait le Fils de Dieu consubstantiel à son Père; qu'il était temps de se réunir et de recevoir la sainte doctrine de l'Église ancienne; qu'il userait de toute son autorité pour la gloire de Dieu de qui il la tenait; et que regardant comme ses ennemis ceux qui le seraient de Jésus-Christ, il saurait bien se faire obéir en un point où il y allait du salut et du repos de ses sujets*. Après cela il les renvoya sans attendre leur réponse.

XXIV. La majesté du prince, leur division, leur suprise, la ruine prochaine de leurs sectes, la honte d'avoir mal défendu leurs causes, jetèrent le trouble et la confusion dans leurs esprits.

Ils se retirèrent de la cour, et se voyant bientôt abandonnés de la meilleure partie de leurs

(1) Socrat. l. 5. c. 10.

sectateurs, ils recueillirent enfin les restes de leurs partis, et furent réduits à leur dire pour toute consolation, que le nombre des élus était petit, que la vérité était d'ordinaire persécutée sur la terre, et que leur foi serait d'autant plus agréable à Dieu que les hommes avaient plus d'autorité pour l'opprimer. Ce qu'ils n'avaient eu garde de dire, lorsqu'ils opprimaient eux-mêmes toute l'Église par la crainte et par la violence.

XXV. Pour achever de ruiner ces hérésies (1), l'empereur fit aussitôt une ordonnance, par laquelle il défendait aux hérétiques de s'assembler, d'instruire le peuple dans les villes ni dans la campagne, d'avoir aucun édifice qui eût aucune forme d'église, enfin de rien dire ou faire en particulier ou en public qui pût choquer la religion catholique; permettant à tous les gens de bien de son empire de s'unir tous pour chasser de la société civile ceux qui oseraient contrevenir à cette ordonnance. Il enjoignait encore à tous les officiers et magistrats d'obliger les ariens à se tenir renfermés dans leurs villes et dans leurs provinces, de peur que par une trop libre communication avec les peuples, ils ne répandissent leur venin au dehors. Et pour faire tenir la main à l'exécution de ses édits, il ordonnait que les magistrats des villes où les ariens auraient fait

(1) Cod. Théod. l. 11. 12. de Hæret.

quelque assemblée, seraient punis très-sévèrement, et que les maisons où ils auraient été surpris seraient confisquées.

XXVI. Il fallait une autorité comme la sienne pour réprimer cette secte si rebelle, si étendue et si impérieuse. Mais quelque vigueur qu'il eût, il conserva toujours beaucoup de bonté. Il épouvanta les hérétiques (2) sans les punir. Il les retint dans l'obéissance, sans exiger des conversions forcées; et laissant à Dieu à toucher leurs cœurs par sa grâce, il se contenta de les abattre par le peu de cas qu'il faisait d'eux, ou de les attirer par les grâces qu'il fit à tous ceux qui rentrèrent dans sa communion, et n'en vint jamais aux menaces qu'après avoir tenté toutes les voies de la douceur.

Cette douceur fit souvent de la peine aux catholiques, qui, par un zèle précipité, voulaient toujours qu'on exterminât leurs adversaires. Elle donna lieu à une sage remontrance que lui fit Amphiloque, évêque d'Icone. Théodose avait résolu, comme nous avons dit, d'abolir la multitude des religions, et pour gagner les chefs des partis, ou du moins pour ne les point effaroucher, il eut plusieurs conférences avec eux et les invita par des considérations très-pressantes à entendre à la réunion. Les ménagements qu'il eut avec eux, et les caresses qu'il leur fit, don-

(1) Sozom. l. 7. c. 12.

nérent de l'inquiétude à plusieurs saints évêques qui ne pénétraient pas ses desseins. Ils craignirent qu'il ne se laissât surprendre par ces hommes artificieux, qui savaient déguiser leur malice, et qui ne manquaient pas d'intrigues et de cabales dans la cour. Ils furent même affligés du refus qu'il avait fait de renouveler ses édits contres les ariens.

XXVII. Comme ils se trouvaient obligés d'aller en corps rendre leurs devoirs à ce prince et à son fils Arcadius, créé nouvellement empereur, Amphiloque, prélat vénérable par son âge, par la pureté de sa foi et par l'intelligence des saintes Écritures, d'ailleurs très-simple et sans aucune politesse, suivit les autres dans le palais. Dès qu'il fut dans la salle de l'audience (1), et qu'il parut devant Théodose, il lui fit son compliment avec un très-profond respect, et s'approchant après cela d'Arcadius, qui était assis à son côté, *Dieu te garde, mon fils*, lui dit-il en souriant froidement, et lui passant la main sur la tête. Toute l'assistance en rougit, et l'empereur, piqué de cet air méprisant et des caresses injurieuses qu'on venait de faire à son fils, fit signe aux gardes de faire retirer ce vieillard indiscret. Alors le saint évêque se tournant, lui dit d'une façon libre et sérieuse : *On vous offense, Seigneur, lorsqu'on ne rend pas à votre fils l'honneur*

(1) Zoz. l. 4. c. 6. Théodoret. l. 5. c. 16. Niceph. l. 2. c. 9.

qu'on vous rend à vous-même. Croyez-vous que le Père céleste ne ressente pas aussi vivement l'injure que lui font ceux qui refusent d'adorer son Fils, et qui blasphèment contre lui ? L'empereur admira cette sagesse rustique, qui valait mieux que toute la prudence des enfants du siècle. Il demanda pardon à ce prélat, et après l'avoir remercié de l'instruction qu'il venait de lui donner, il l'assura qu'il en profiterait.

XXVIII. Pendant que les hérétiques déploraient leur ruine en Orient, les païens, sous la conduite du sénateur Symmaque, tâchaient de se relever dans Rome. Les conjonctures étaient favorables. Maxime les entretenait dans ce dessein, et Valentinien craignait d'irriter Maxime. Il ne leur manquait qu'une occasion pour demander le rétablissement de leur religion ; ils ne furent pas long-temps à la trouver.

Il y eut cette année une grande disette de vivres dans toute l'Italie, tant à cause des vents et des sécheresses, qu'à cause du peu de prévoyance des magistrats. Rome se trouva réduite à toutes les extrémités de la famine (1). Le pain s'y vendait un prix excessif et ne s'y donnait que par mesure ; le peuple y était contraint de se nourrir de glands et de racines. La nécessité croissant tous les jours, il fallut décharger cette grande ville d'une partie de ses citoyens (2), et on en

(1) D. Ambros. ep. 31. l. 5. Symmach. l. 2. epist. 7. — (2) D. Ambros. Offic. l. 2. c. 7.

chassa les plus pauvres, comme s'il eût été permis d'ajouter l'exil à la pauvreté, et de traiter comme étrangers ceux qui avaient plus besoin de secours.

XXIX. Symmaque tenait alors le premier rang dans le sénat. Sa qualité, son éloquence, les charges qu'il avait eues et la réputation de sa probité le rendaient très-considérable aux empereurs. Mais soit par une forte prévention pour le culte des faux dieux, soit par une vaine passion de soutenir une religion affaiblie et de dominer dans le parti, il devint, dans les rencontres, non-seulement importun, mais encore infidèle à ses maîtres. Il les honorait plus ou moins, selon qu'ils épargnaient ou qu'ils attaquaient les idoles. Tous les édits contre les païens lui paraissaient des sacriléges, et toutes les calamités publiques passaient dans son esprit pour des vengeances du Ciel irrité.

Cet homme, toujours prêt à faire de nouvelles intrigues, à se plaindre ou à présenter des requêtes pour le service de ses dieux, supposant que la famine et les autres malheurs arrivés dans l'empire étaient des punitions divines, dressa une requête éloquente qu'il envoya à l'empereur Valentinien. Il le suppliait, en qualité de préfet de la ville, et de la part de tout le sénat, de rétablir la religion de Rome; d'avoir égard à la coutume (1) et à l'ancienneté d'une croyance rai-

(1) Symmach. relat. ad. Imp.

sonnable ; de laisser à ces peuples accoutumés à leur liberté, au moins l'usage de leurs consciences ; de rétablir l'autel de la Victoire, cette déesse qui n'avait jamais abandonné les Romains dans leurs expéditions militaires ; d'en retenir le nom, s'il n'en craignait pas la puissance, et de vouloir au moins dissimuler, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, ce qu'il avait résolu de ne point permettre.

Il introduisait Rome tout éplorée, qui redemandait à ses empereurs ce culte dans lequel elle avait vieilli, sous lequel elle avait conquis tout le monde. Il remontrait, en passant, qu'il était trop tard pour la corriger ; que si l'on ne voulait pas reconnaître ses dieux, on les laissât au moins en repos ; qu'il était croyable que respirant tous le même air, et étant enveloppés du même ciel, ils adoraient, dans le fond, la même chose ; qu'il y avait diverses philosophies, et qu'il n'importait pas par quelle voie on allait à la vérité, pourvu qu'on y arrivât.

Il ajoutait, qu'il était étrange que des princes magnifiques réformassent ce que des princes avares avaient établi ; que le trésor royal, au lieu de se remplir des dépouilles des ennemis, fût grossi des pensions retranchées aux prêtres et aux vestales, qui faisaient des vœux pour la prospérité de l'empire ; que la famine et les autres malheurs publics ne venaient ni des influences des astres, ni de la rigueur des hivers, ni des sécheresses des étés, mais de la colère des dieux, qui ôtaient à

tous les peuples les vivres qu'on avait ôtés à leurs ministres.

Il finissait par les exemples des derniers empereurs, et il exhortait Valentinien à laisser aux hommes la liberté que son père, d'heureuse mémoire, leur avait laissée, et à considérer que Gratien son frère avait suivi le conseil d'autrui, et n'avait pas su qu'il désobligeait le sénat, lorsqu'il entreprit ce changement dans la religion. On pressait le conseil de se déterminer promptement là-dessus, comme si l'on eût eu des mesures à prendre sur la réponse qu'on recevrait, tant pour intimider la cour que pour ne lui donner pas le temps de consulter Théodose.

Ils jugeaient bien que cet empereur ne leur serait pas favorable (1); car on savait qu'il avait envoyé Cynégius, préfet du prétoire, en Égypte, avec ordre de fermer les temples, d'abolir les sacrifices, d'interdire aux païens l'exercice de leur religion, non-seulement dans Alexandrie, mais encore dans tout l'Orient; ce que cet officier avait commencé d'exécuter avec beaucoup d'autorité, sans faire pourtant aucune violence.

XXX. La requête de Symmaque, mêlée de respect et de hardiesse, étonna d'abord le jeune Valentinien. Il craignait tout, et il avait encore devant ses yeux l'image sanglante de Gratien, assassiné par ses propres amis. L'impératrice, qui gouver-

(1) Zoz. l. 4.

nait, pensait plus à sa sûreté qu'à la religion; et la raison d'état allait l'emporter sur la justice et la piété. Saint Ambroise en fut averti, et opposant ses exhortations vives et généreuses aux prières hardies des gentils, il écrivit d'abord à Valentinien, et lui représenta (1) *qu'il n'y avait qu'un Dieu à qui les empereurs étaient obligés d'obéir comme les moindres de leurs sujets; que c'était renoncer à sa foi que consentir à des cultes profanes; que les revenus des prêtres païens ayant été confisqués, ce ne serait pas leur rendre leur bien, mais leur donner le sien; qu'ils avaient bonne grâce de se plaindre de quelques priviléges retranchés, eux qui n'avaient épargné ni les églises, ni le sang même des chrétiens; qu'il était juste d'avoir égard aux demandes des personnes de qualité et de mérite, mais que dans les affaires de la religion il ne fallait regarder que Dieu seul; que leur zèle à soutenir le mensonge était un exemple qui devait l'animer à protéger la vérité; que ce n'était pas entreprendre sur la liberté de Rome, que de se réserver la liberté de ne point commettre un sacrilége; qu'il y avait de quoi s'étonner que des gens d'esprit demandassent à un prince chrétien le rétablissement des idoles.*

Il y avait deux ans que les païens avaient presenté une pareille requête au nom de tout le sénat; mais on avait découvert ensuite que ce n'é-

(1) Ambros. ep. 30. ad Valentin.

tait qu'une cabale de quelques sénateurs, qui abusaient du nom de leur compagnie, dont la plus grande partie désapprouva cette action, et mit entre les mains du pape Damase un acte de protestation contre la requête. Saint Ambroise ne manqua pas de rapporter cet exemple au prince, pour diminuer la crainte qu'il pouvait avoir du sénat. Il lui fit appréhender la vigueur et le zèle des évêques, et lui dit, avec sa liberté ordinaire (1) : *Que répondrez-vous à un évêque qui vous dira : L'Église n'a que faire de vos présents, puisque vous en faites aux dieux des païens? Allez porter vos offrandes ailleurs, vous qui relevez les autels des idoles. Jésus-Christ n'a que faire de vos hommages, puisque vous en rendez autant à ses ennemis. Ne vous a-t-il pas dit dans son Évangile, qu'on ne peut servir à deux maîtres? Les vierges chrétiennes n'ont aucun privilége, et vous en donnez aux vestales! Et croyez-vous que les prêtres prient pour vous, qui préférez les prières des gentils aux leurs? Vous excuserez-vous sur ce que vous êtes encore dans l'enfance? Tout âge est parfait pour Jésus-Christ, et les enfants mêmes l'ont confessé.*

XXXI. Enfin il le conjura de ne rien décider là-dessus sans savoir le sentiment du grand Théodose, qui lui devait tenir lieu de père, et qu'il avait accoutumé de consulter dans les affaires importantes. Cependant il demanda à Valentinien une copie de

(1) D. Ambros. ep. 30.

cet écrit, et peu de jours après il lui adressa une réponse pleine de réflexions fortes et judicieuses. Il proteste d'abord que, dans la nécessité où il se trouve de prendre ses précautions (2) et d'éclaircir cette affaire, et il a cherché la solidité du raisonnement, laissant à Symmaque toute la gloire de l'éloquence et de la politesse; parce que c'est le propre des sages païens, d'éblouir l'esprit par des couleurs aussi fausses que leurs idoles, et de dire de grandes choses, ne pouvant en dire de véritables. Il fait parler Rome, et lui fait dire, avec beaucoup de grâce et de gravité, *qu'elle a vaincu le monde par la valeur de ses guerriers, et non pas par le culte de ses dieux; qu'elle ne rougit point de changer, puisqu'elle se corrige; qu'elle ne fonde pas la bonté de sa religion sur les années, mais sur les mœurs; qu'elle aime mieux entendre la volonté de Dieu par la parole de Dieu, que par les entrailles des animaux égorgés; que personne ne peut mieux parler de Dieu que Dieu même; et que les hommes qui n'ont pas assez de lumière pour se connaître, n'en peuvent avoir assez pour connaître celui qui les a créés.*

Il se moque ensuite de la requête de Symmaque, et il montre qu'il y a cette différence entre les gentils et les chrétiens, que les uns prient les empereurs de donner la paix à leurs dieux; et que les autres prient Jésus-Christ de donner la paix aux

(1) D. Ambros. ep. 31.

empereurs; que les uns ne sauraient souffrir le moindre retranchement de leurs revenus sans se plaindre, et que les autres se dépouillent de leurs biens et donnent même leur vie volontairement; qu'il faut des priviléges et pensions aux vestales, comme si elles ne pouvaient être chastes gratuitement; au lieu que les vierges chrétiennes se contentent d'un voile grossier qui cache leur visage, et que, renonçant pour toujours aux richesses, aussi bien qu'aux plaisirs, elles trouvent tout le prix de leur vertu dans la vertu même.

Il remontre, après cela, qu'on avait tort d'attribuer au retranchement des pensions des prêtres et des vestales toutes les misères de l'État; que si leurs dieux se vengent sur tout l'empire du tort qu'on a fait à quelques particuliers, ils sont injustes, et la vengeance est pire que le crime; qu'il y a long-temps qu'on ôte à leurs temples tous leurs priviléges, et jusqu'ici ils ne s'étaient pas avisés de s'en venger; qu'on n'avait rien fait pour les apaiser, et que cependant les campagnes étaient couvertes d'une abondante moisson, et que la fertilité était universelle. Enfin il se rit de l'empressement qu'on témoigne pour l'autel de la Victoire, qui n'est qu'un nom et un succès des combats; et il exhorte Valentinien à considérer en cette rencontre ce qu'il doit à sa foi et à la mémoire de son frère.

XXXII. Cette affaire ayant été examinée dans le conseil de l'empereur, quoique cette cour se con-



duisît plutôt par des considérations de politique que par les règles de la piété, elle se rendit aux raisons que saint Ambroise avait alléguées. Le respect qu'on eut pour Théodose, dont on n'ignorait pas les sentiments, l'emporta sur la crainte qu'on avait du tyran Maxime, et l'on jugea qu'il valait mieux affliger un petit nombre de sénateurs que d'offenser tous les gens de bien de l'empire. De sorte que Symmaque ne remporta que la gloire d'avoir exercé son éloquence et d'avoir assez bien défendu sa mauvaise cause : ce qui donna lieu à un poëte de ce temps-là de dire (1) *que la victoire était une déesse bien aveugle ou bien ingrate, puisqu'elle avait abandonné son défenseur pour favoriser son ennemi.*

XXXIII. Si le nom seul de Théodose arrêtait en Occident les prétentions hardies des idolâtres, son autorité achevait de ruiner en Orient la secte des ariens, dont il craignait l'humeur fière et séditieuse. Grégoire de Nazianze, qui vivait alors dans la solitude, ne laissait pas d'avoir des correspondances à Constantinople; et quoiqu'il eût donné sa démission de l'archevêché de cette ville, il conservait encore une tendresse de père pour cette Église, qu'il avait comme ressuscitée. Il fut averti par quelques-uns de ses amis, que ces hérétiques avaient des maisons de retraite dans Constantinople, où ils semaient secrètement

(1) Ennod.

leurs erreurs, et où ils espéraient par leurs intrigues pouvoir éluder la rigueur des édits du prince. Il apprit en même temps que ceux de la secte d'Apollinaire avaient la hardiesse de faire profession publique de leur doctrine, et de tenir ouvertement des assemblées, et que si l'on n'y mettait ordre, tout ce qu'on avait fait jusque là ne servirait de rien.

XXXIV. Ce saint homme en écrivit à l'archevêque Nectaire avec tout le respect qu'il devait à sa dignité, mais avec tout le zèle qu'il avait pour la religion ; et il réveilla la piété endormie de ce prélat, qui avait les intentions bonnes, mais qui n'était ni assez ferme, ni assez agissant. L'empereur ayant été informé de ce désordre (1), résolut d'y remédier efficacement, et fit publier un édit solennel, par lequel il ordonnait qu'on fît une exacte recherche de tous ceux qui enseignaient des erreurs, ou qui les professaient ; que les maisons suspectes fussent visitées, et que sans avoir égard à la qualité ni à la protection de personne, on chassât de la ville et de la société des honnêtes gens, ces hommes infâmes, en sorte que, vivant hors du commerce, ils ne pussent nuire qu'à eux-mêmes.

XXXV. Il régla presque en même temps un autre désordre qui regardait la religion.

Les Juifs ayant perdu toute espérance de se

(1) Cod. Théod. l. 13. de Hær.

relever après les vains efforts que l'empereur Julien avait faits pour les rétablir (1), et ne pouvant plus exercer les cruautés qu'ils avaient exercées contre les chrétiens, tâchaient d'en séduire au moins quelques-uns. Pour cela ils achetaient des esclaves baptisés, et soit par persuasion, soit par menace et par violence, ils les obligeaient de renoncer à la foi de Jésus-Christ, et d'embrasser leurs superstitions. Théodose rompit ce commerce, et fit une ordonnance, par laquelle il leur défendit d'avoir aucun esclave ou serviteur chrétien, sauvant ainsi la foi chancelante des faibles, de tous les piéges que lui tendaient les ennemis domestiques et étrangers.

XXXVI. Il réformait ainsi pendant la paix les désordres de l'empire, lorsque Dieu, pour le récompenser des soins qu'il prenait pour son Église, lui donna un second fils qui fut nommé Honorius. Toute la cour eut une extrême joie de la naissance de ce prince (2); et Théodose voyant multiplier le nombre de ses enfants, et jouissant de la sincère amitié des peuples, reconnaissait que la piété était la véritable source du repos des États et de la prospérité des familles.

XXXVII. En ce temps Maxime avait des ambassadeurs à Constantinople; et quoiqu'il fût paisible possesseur des provinces qu'il avait usurpées, il entretenait toujours sa négociation avec

(1) Théod. l. 5. de contrah. emp. — (2) Socrat. l. 5. c. 12. Sozom. l. 7. c. 14.

Théodose. Il voulait conclure un traité avec lui, afin de faire voir qu'il était non-seulement associé à l'empire, mais encore allié avec les empereurs. L'affaire réussit comme il l'avait souhaité. Théodose y fit entrer Valentinien, et l'alliance fut conclue entre ces trois princes. Leurs vues étaient différentes. L'impératrice Justine, qui gouvernait absolument son fils, l'engageait à demander la paix, afin qu'étant délivrée de toute crainte, elle pût relever l'arianisme abattu, et dompter l'esprit inflexible de saint Ambroise qui traversait tous ses desseins. Maxime, qui pensait toujours à se jeter dans l'Italie, ne voulait que se faire honneur d'un traité qu'il était résolu de rompre à la première occasion. Théodose qui craignait que Valentinien ne fût opprimé, et qui était lui-même menacé d'une irruption des Grotungues, consentait à tout. Ainsi il y avait apparence qu'ils ne seraient pas long-temps sans se faire la guerre, puisque l'un n'était retenu que par la crainte; que l'autre ne perdait rien de sa fierté ni de son ambition démesurée; et que le dernier nourrissait toujours dans son cœur le désir d'une juste vengeance.

XXXVIII. Cependant ils gouvernaient leurs États chacun selon son esprit. Maxime, après s'être rendu maître de l'empire, soit qu'il crût ne pouvoir régner paisiblement que par la mort des principaux amis de Gratien, soit qu'il eût besoin de la confiscation de leurs biens, pour satis-

faire des troupes qui n'avaient pas trahi leur prince gratuitement, fit mourir Mérobaude, homme illustre par sa prudence, par sa probité, et par plusieurs consulats. Il relégua le comte Balion, un des plus grands capitaines de son temps, avec ordre aux gardes qui le conduisaient de le faire brûler tout vif dans le lieu de son exil; ce qui l'obligea de se tuer lui-même en chemin (1). Il fit arrêter le comte Narsès, et Leucadius, un des plus célèbres magistrats des Gaules, et leur faisant un crime d'État de la fidélité qu'ils avaient gardée à leur empereur, il les destinait au dernier supplice.

XXXIX. Saint Martin, évêque de Tours, partit en diligence pour aller obtenir leur grâce. Il se jeta aux pieds de Maxime, et le pria de ne point répandre un sang innocent; mais il n'en reçut qu'une réponse ambiguë. Il redoubla ses instances (2), et le menaçant des jugements de Dieu, le pria comme s'il lui eût commandé; mais il n'en put tirer aucune promesse positive. Maxime eut pourtant quelque peine à lui refuser ce qu'il demandait, et perdit pour ce prélat son orgueil et sa brutalité naturelle. Il l'appela plusieurs fois dans son cabinet, et l'entendit parler des choses célestes. Il souffrit ses remontrances et ses actions libres et généreuses. Il le pria de manger à sa table; et comme le saint le refu-

(1) Ambros. ep. 27. — (2) Sulp. Sev. de vitâ S. Martini.

sait, disant qu'il ne voulait point participer à la table d'un homme qui venait d'ôter l'empire et la vie à un empereur, il lui répondit que l'armée l'avait élevé malgré lui sur le trône; qu'il s'y était maintenu par les armes; que Dieu même semblait l'y avoir établi par tant de succès merveilleux; et que s'il en avait coûté la vie à quelqu'un, ç'avait été le malheur de la guerre, et non pas son crime.

XL. L'envie de gagner cet évêque si renommé par ses vertus et par ses miracles; le désir d'adoucir les refus qu'il lui faisait, par des caresses extérieures; et surtout la pensée d'attirer, par des apparences de piété, les gens de bien qu'il avait effarouchés par sa perfidie, l'obligèrent à rechercher avec tant d'empressement la communication du saint, qu'il l'obtint enfin après de longues sollicitations : mais quelque vénération qu'il fit paraître pour sa personne, il n'eut aucun égard à ses remontrances, ni à ses prières dans l'affaire de Priscillien, évêque d'Avila, et de quelques-uns de ses sectateurs.

XLI. Ces hérétiques, espagnols de nation, joignaient aux erreurs de Sabellius et aux rêveries des manichéens, toutes les impuretés des gnostiques, dans les assemblées nocturnes qu'ils tenaient avec plusieurs femmes qu'ils avaient séduites. Ils couvraient toutes leurs infamies de quelques apparences d'humilité, d'une négligence affectée en leurs habits, et d'une austé-

rité de vie surprenante. Comme cette corruption, qu'un Égyptien avait semée depuis peu dans l'Espagne, s'y répandait, quelques évêques s'y opposèrent; mais leur zèle n'étant pas accompagné de charité, ils persécutèrent ceux qu'ils auraient peut-être pu ramener par la douceur. On les cita devant les conciles. On obtint de l'empereur Gratien un ordre de les chasser des villes et des églises où ils étaient; et même de toutes les terres de l'empire. Mais ils trouvèrent moyen de se rétablir; et par présents ou par intrigues ils gagnèrent les ministres de l'empereur, et chassèrent à leur tour leurs adversaires.

XLII. Ceux-ci ayant appris que Maxime allait passer dans les Gaules, l'y attendirent, l'allèrent trouver à Trèves, et lui présentèrent une requête sanglante contre Priscillien et ses compagnons. Ils furent tous renvoyés à un concile qui devait se tenir à Bordeaux. Priscillien craignant d'y être déposé, n'y voulut pas répondre, et appela au tribunal du nouvel empereur. Les prélats catholiques, par une lâche complaisance, déférèrent à cette appellation, et cette cause purement ecclésiastique devint une cause civile. L'accusé fut conduit à la cour, et les accusateurs l'y suivirent, résolus de le perdre, sans se mettre en peine de le convertir.

XLIII. Saint Martin qui se trouvait alors à Trèves, connaissant que les passions particulières avaient plus de part en cette affaire que l'a-

mour de la vérité, leur remontra plusieurs fois que leur conduite était scandaleuse; qu'ils perdaient le mérite de leur zèle par leurs accusations opiniâtres; qu'ils renversaient tout l'ordre des jugements ecclésiastiques; qu'il ne fallait point défendre la cause de Dieu par des passions humaines, et qu'il n'était pas séant à des évêques de poursuivre à mort quelque crime que ce pût être.

Ceux à qui cette instruction s'adressait, s'en irritèrent au lieu d'en profiter. Ils s'emportèrent jusqu'à l'accuser d'être protecteur des hérétiques, et d'être hérétique lui-même. Mais le saint se moqua de cette calomnie, et continua à prier l'empereur de laisser vivre ces malheureux, lui représentant qu'il fallait s'en tenir à la sentence du concile qui les chassait de leurs siéges; et qu'il était inouï qu'un prince séculier comme lui jugeât les causes ecclésiastiques. Maxime, touché de ses raisons, promit de leur sauver la vie; mais on l'aigrit de telle sorte, qu'il renvoya l'affaire de Priscillien au préteur Évode, et le fit condamner à être décapité.

XLIV. Cette exécution fut la source de plusieurs désordres: car le supplice de cet hérésiarque ne fit que fortifier son hérésie. Ceux de sa secte lui firent des funérailles magnifiques, et l'honorèrent comme martyr; et ceux qui l'avaient fait condamner, abusant de leur crédit et de la faveur de la cour, persécutèrent impunément les gens de bien. C'était assez pour leur être suspect,

que de jeûner et d'aimer la retraite (1); c'était un crime que d'être plus sage et plus réformé qu'eux. Ceux qui leur avaient déplu étaient d'abord priscillianistes, surtout quand ils pouvaient être des victimes agréables à la colère du prince ou enfler son trésor de leurs dépouilles; car ils ôtaient la vie et les biens selon leur caprice (2), et ils conservaient l'amitié du tyran par des calomnies, des cruautés, et d'autres actions semblables aux siennes.

XLV. Pendant que Maxime entreprenait sur les droits de l'Église en Occident, Théodose les rétablissait à Constantinople. Car, quelques évêques ayant porté une cause ecclésiastique devant un tribunal séculier, et des personnes que leur caractère et leur âge rendaient vénérables, ayant été citées et appliquées à la question, il en fut indigné dès qu'il l'eut appris. Il fit incontinent un édit (3), par lequel il défendait à tous ses juges ordinaires ou extraordinaires, de connaître des causes qui regardaient la religion; voulant que les évêques ou les autres personnes consacrées à Dieu eussent leurs juges à part, leurs lois et leurs formalités de justice, et que les affaires ecclésiastiques fussent renvoyées aux chefs des diocèses où elles seraient arrivées.

XLVI. Il défendit presque en même temps aux païens de sacrifier à leurs dieux et de fouiller

(1) Sulp. Sev. de vitâ S. Mart. — (2) Pacat. in paneg. — (3) Cod. Théod. l. 8.

l'avenir dans les entrailles des animaux égorgés (1), tant pour arrêter l'insolence de quelques-uns qui eussent pu se prévaloir des correspondances qu'ils avaient en Italie, que pour leur ôter les occasions de concevoir de vaines espérances par des présages et des observations superstitieuses; ce qui avait causé plusieurs fois des troubles et des séditions dans l'empire.

XLVII. Il travailla même à la réformation des mœurs (2), et réprima la licence de certaines chanteuses et joueuses d'instruments qui allaient de maison en maison; et par des chansons indécentes et des airs mous et efféminés, corrompaient l'esprit des jeunes gens.

XLVIII. Après avoir remis ainsi l'ordre et la discipline dans ses États par des ordonnances sévères, il fit éclater sa douceur et sa piété par une loi de grâce et de pardon. Les empereurs avaient accoutumé de délivrer des prisonniers tous les ans vers le temps de Pâques (3), afin de sauver quelques criminels en ce jour où s'était achevé le mystère du salut des hommes. Le grand Constantin l'avait ainsi pratiqué (4), ses enfants avaient suivi son exemple, et le jeune Valentinien avait fait une loi de cette coutume. Mais la piété de Théodose alla plus avant; car il fit publier une ordonnance, par laquelle il commandait

(1) August. ep. 48. Ambros. in Orat. fun Théod. — (2) Cod. Théod. l. 10. Hier. ep. 10. ad Fur. — (3) Append. Cod. Théod. — (4) Ambros. ep. 33.

d'ouvrir les prisons et de relâcher les criminels, afin que, participant à la sainteté et à la joie des sacrés mystères, au lieu de plaintes et de gémissements, ils poussassent vers le ciel des cris de louanges et d'actions de grâces, et que chacun, dans ce jour de réjouissance, adressât en repos ses vœux et ses prières à Dieu, sans être interrompu par la compassion ou par la tristesse.

Il ajoutait ces paroles qu'un empereur païen avait autrefois dites, et que saint Chrysostome estimait si dignes d'un empereur chrétien (1) : *Plût à Dieu que je pusse ouvrir les tombeaux aussi bien que les prisons, et redonner la vie aux morts, comme je la donne aux vivants en leur pardonnant leurs crimes.*

Mais, de peur qu'une trop grande clémence ne donnât lieu de commettre toute sorte de crimes, les empereurs en exceptèrent quelques espèces qui tiraient à de grandes conséquences, et qui ne méritaient pas d'être compris dans cette grâce.

XLIX. Ces soins si assidus et si importants que Théodose prenait pour régler l'empire, furent interrompus par la douleur qu'il eut de la mort de la princesse Pulchérie, sa fille (2). Quoiqu'elle ne fût encore que dans les premières années de l'enfance, il eut un très-sensible regret de l'avoir perdue. Il voulut qu'on lui fit des obsèques magnifiques, et que Grégoire de Nysse, qui se trou-

(1) Chrys. hom. 6. ad pop. Antioch. — (2) Greg. Nyss. in fun. Pulch.

vait alors à Constantinople, y prononçât un discours funèbre. À peine commençait-il à se consoler de ce premier malheur, qu'il en survint un autre qui le rendit inconsolable ; car l'impératrice Flaccille, sa femme, mourut assez subitement dans un village de la Thrace, où elle était allée prendre des eaux.

L. Cette princesse était née en Espagne, de l'ancienne famille des Æliens, dont l'empereur Adrien était descendu ; mais elle s'était rendue plus illustre par ses vertus que par sa naissance. Ses principales occupations étaient la prière et le soin des pauvres. Elle les visitait, les servait elle-même (1), et faisait gloire de descendre jusqu'aux plus vils ministères de la charité chrétienne. Elle avait soin de tous les malades dans les hôpitaux et dans les prisons, et quelque horribles que fussent leurs maux, elle les pansait de ses propres mains. On voulut plusieurs fois lui remontrer qu'il y avait une dévotion plus conforme à sa dignité, et qu'il n'était pas nécessaire, ni même bienséant, qu'elle s'abaissât jusqu'à ces derniers offices de piété, qu'elle pouvait confier à quelques-uns de ses domestiques. Mais elle répondit (2) *qu'elle laissait à l'empereur le soin de distribuer des trésors et de rendre à l'Église des services importants, en faisant servir à la gloire de la religion toute la majesté de l'empire ; que*

(1) Théodoret. l. 5. c. 18. — (2) Idem.

pour elle, ce lui était assez d'honneur d'offrir à Dieu ses petits soins et l'humble service de ses mains; et qu'elle ne pouvait lui témoigner sa reconnaissance qu'en descendant du trône où il l'avait mise, pour le servir en la personne de ses pauvres.

Cette humilité ne faisait qu'augmenter l'estime que l'empereur avait pour elle, et lui donnait tous les jours plus de pouvoir sur l'esprit de ce prince. Elle ne s'en servait que pour lui donner des avis utiles, en lui parlant de la loi divine dont elle avait une parfaite connaissance, et lui inspirant pour la religion le zèle dont elle était embrasée. Elle lui remettait souvent devant les yeux ce qu'il avait été, de crainte qu'il n'abusât de ce qu'il était. Excitant ainsi sa reconnaissance par le récit des grâces qu'il avait reçues de Dieu, et soutenant sa piété que l'embarras des affaires et l'élévation où il se trouvait auraient pu affaiblir, elle avait plus d'envie de le voir saint, qu'elle n'avait de joie de le voir maître du monde.

Quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, elle ne voulut jamais savoir, en matière de religion, que ce qui lui était nécessaire pour son salut. Elle détestait l'impiété des ariens presque autant que celle des idolâtres, et disait ordinairement (1) *qu'il y avait peu de différence entre ceux qui adoraient des dieux qui ne l'étaient pas, et ceux qui ne voulaient pas reconnaître que Jésus-Christ le fût.*

(1) Sozom. l. 7. c. 5.

Aussi ne voulut-elle jamais avoir de commerce avec eux, évitant les piéges qu'ils tendirent plusieurs fois à sa curiosité, et ne voulant d'autre règle de sa foi que les décisions du concile de Nicée. Elle détourna même l'empereur du dessein qu'on lui avait inspiré (1) d'aller entendre Eunome, qui prêchait à Calcédoine, vis-à-vis de Constantinople, et que les ariens faisaient passer pour le plus bel esprit et pour le plus éloquent théologien de son siècle. Par ce moyen elle empêcha que ces hérétiques ne donnassent de mauvaises impressions à ce prince, et que l'honneur qu'il leur voulait faire ne leur servît pour donner plus de réputation à leur orateur, ou pour autoriser leurs assemblées. Théodose perdit cette curiosité dangereuse, et chassa même de son palais quelques-uns de ses domestiques, qui avaient des liaisons secrètes avec Eunome.

Toutes ces vertus de l'impératrice en firent regretter la perte. Dès qu'on apprit la nouvelle de sa mort, toute la ville fut en deuil, les pauvres fondaient en larmes, le peuple courait en foule vers le lieu où elle était morte. Théodose fit transporter son corps à Constantinople; et dans l'accablement où il était, il ne put trouver de consolation qu'en rendant à cette princesse tous les honneurs qu'on lui devait. Elle laissa deux enfants vivants, et en retrouva dans le ciel deux autres,

(1) Sozom. l. 7. c. 6.

que Dieu y avait appelés peu de temps après leur naissance. Grégoire de Nysse fit son éloge funèbre en présence de l'empereur (1), où il l'appelle *la colonne de l'Église, le trésor des pauvres et l'asile des malheureux.*

LI. Ce fut en ce temps que l'impératrice Justine, aigrie contre saint Ambroise, crut qu'elle pourrait faire éclater son ressentiment. La mort de Gratien, l'éloignement de Théodose, la trève conclue avec Maxime, lui laissaient la liberté d'agir dans toute l'étendue de sa puissance. L'évêque catholique élu à Sirmium malgré elle, l'église qu'elle avait obtenue par surprise dans Milan et qu'elle avait été obligée de rendre, son arianisme réduit à ses officiers, et toutes ses entreprises contre la religion traversées, lui revenaient incessamment dans l'esprit. Elle résolut de perdre cet archevêque qui lui rompait toutes ses mesures.

LII. Elle fit un édit au nom de Valentinien son fils, par lequel elle permettait aux ariens l'exercice public de leur religion, et déclarait tous ceux qui oseraient s'y opposer, auteurs de sédition, perturbateurs du repos de l'Église, criminels de lèse-majesté, et dignes du dernier supplice. Elle fit appeler Bénévole, premier secrétaire d'État (2), et lui commanda de dresser cet édit; mais il s'en excusa, aimant mieux perdre sa charge que d'au-

(1) Greg. Nyss. Orat. in fun. Flaccill. — (2) Zos. l. 7. c. 13. Gaudent in præfat. Serm.

toriser une ordonnance contraire à sa foi. L'impératrice le pressa de lui donner cette satisfaction, et lui promit de l'élever à de plus grandes charges; mais cet homme qui s'estimait plus honoré du titre de catholique que de toutes les dignités de l'empire, lui répondit généreusement : *Je n'achète pas vos dignités à ce prix, madame; reprenez celle que je possède, et laissez-moi ma conscience et ma religion.* A ces mots il jeta aux pieds de cette princesse la ceinture qui était la marque de sa dignité, et se retira à Bresce, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus chrétiennes.

LIII. Il ne fut pas difficile de trouver un officier pour mettre à sa place, et l'édit fut bientôt signé. Mais il manquait aux ariens une église, et ils avaient affaire à un archevêque qui n'était pas résolu de leur en céder. Justine avait fait élire évêque un certain Auxence, scythe de nation, chassé de son pays pour ses crimes, qui n'avait qu'un esprit très-médiocre, mais qui faisait beaucoup de bruit. Elle fut d'avis qu'il provoquât saint Ambroise à une dispute publique dans le palais (1), espérant le décréditer, s'il refusait; ou s'il acceptait, le faire déclarer vaincu, par des commissaires gagnés, et le chasser de sa cathédrale. Le tribun Dalmace eut ordre d'en aller faire la proposition à l'archevêque, et de lui marquer le jour

(1) Ambros. Orat. in Aux.

que l'empereur avait pris pour cette conférence, afin qu'il se rendît au palais avec les juges qu'il aurait choisis de son côté.

LIV. Le saint, surpris de cette proposition, après avoir consulté quelques évêques qui étaient auprès de lui, écrivit à l'empereur *que la proposition qu'on lui faisait, était contraire aux droits de l'Église, à l'usage des siècles précédents, et aux lois du grand Valentinien son père; qu'il n'était pas juste que des laïques ou des gentils fussent les juges des controverses de la foi; qu'en matière de religion, les empereurs doivent être jugés par les évêques et non pas les évêques par les empereurs; qu'on pouvait disposer de sa vie* (1), *mais qu'on ne l'obligerait pas de déshonorer son sacerdoce; qu'il répondrait à Auxence dans un concile; qu'il traiterait des sacrés mystères dans l'église, mais qu'il ne pouvait se rendre au palais pour cela, ni reconnaître pour juge de la foi un prince encore fort jeune, et qui n'était que catéchumène.* Il le supplie de lui pardonner cette liberté, qui n'est ni contre le respect, ni contre l'obéissance qu'il lui doit, et de l'excuser, s'il ne va pas lui rendre la réponse lui-même, parce que les évêques et le peuple le retiennent, et que ce serait livrer son église, que de l'abandonner en cette occasion.

LV. L'impératrice ne pouvant engager le saint à la dispute, résolut de le faire enlever. Elle cor-

(1) Ambros. epist. 31.

rompit par promesses et par argent un homme qui l'attendit plusieurs jours dans une maison joignant l'église, avec un chariot toujours prêt, pour l'y jeter et l'emmener à toute bride hors de la ville. Mais l'entreprise fut découverte. Il ne restait plus qu'à opprimer ce prélat qu'on ne pouvait surprendre. Pour cet effet, Justine fit ordonner à tous les prêtres catholiques de quitter leurs églises. Auxence eut ordre en même temps de prendre avec lui autant de gens de guerre qu'il voudrait, et de s'en mettre en possession.

LVI. Alors le bruit s'étant répandu par la ville, qu'on envoyait des soldats pour se saisir des églises (1), et pour tuer l'archevêque s'il faisait difficulté de les remettre entre leurs mains, le peuple courut de toutes parts, et s'enferma dans la cathédrale, résolu de défendre et l'église et le pasteur jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saint Ambroise consola ce peuple par sa fermeté et par des assurances de la protection de Dieu (2), par des discours de piété très-édifiants, et par le chant des psaumes qu'il institua, tel qu'on le pratiquait dans l'Orient.

Ils avaient passé quelques jours et quelques nuits en cet état, lorsque les tribuns firent investir l'église par leurs soldats, et sommèrent l'archevêque, en vertu du dernier édit, de la leur abandonner, lui offrant, comme une grâce, la li-

(1) D. August. confess. l. 9. c. 7. — (2) D. Ambros. in Auxent.

berté de se retirer avec ceux qui voudraient le suivre. Le saint prélat leur répondit *qu'on pouvait l'opprimer dans son église, mais qu'il n'en sortirait jamais volontairement; que s'il était question de ses revenus, ou même des fonds de l'église, il souffrirait cette violence; mais que pour l'héritage de Jésus-Christ, il le conserverait aux dépens de sa propre vie; qu'à la vérité il n'avait pour toutes armes que les gémissements, les larmes et la prière, mais que s'il ne pouvait résister, au moins ne fuirait-il pas; qu'il voyait bien jusqu'où pouvait aller la puissance de l'empereur, mais qu'il savait aussi jusqu'où devait aller la patience et la fermeté d'un évêque, à qui il était peu important de perdre la vie, pourvu qu'il gardât à Dieu la fidélité qu'il lui devait.*

LVII. Les plus sages ministres remontrèrent alors à l'empereur les difficultés de cette affaire, et lui conseillèrent d'en sortir par quelque accommodement, puisque la cour y était engagée. Le gouverneur de la ville, qui fut chargé de cette négociation, vint le lendemain trouver l'archevêque et lui dit très-civilement (1) *qu'il avait à lui faire des propositions très-raisonnables; que l'empereur lui laissait sa cathédrale, et se contentait d'une église du faubourg, qu'on nommait la Basilique portienne; que comme le prince se relâchait de son côté, il était à propos, pour le bien de la paix,*

(1) D. Ambros. epist. 33. ad. Marcel. soror.

qu'il se relâchât aussi du sien; qu'au reste il lui conseillait en ami de satisfaire la cour, et surtout de le faire promptement. Le peuple prévint la réponse, et s'écria tout d'une voix, suivant les intentions de son pasteur, *qu'il n'y avait point d'accommodement là-dessus; qu'on laissât aux catholiques les églises qui leur appartenaient.* Le gouverneur n'espéra plus de réussir, et s'en alla rendre compte à son maître du malheureux succès de sa négociation.

LVIII. Ce fut alors que le dépit, la honte, et la haine de l'impératrice éclatèrent. Elle commanda à tous les officiers des gardes de marcher avec leurs compagnies, et de se rendre maîtres de l'Église portienne. Ils y allèrent pour exécuter leurs ordres; le peuple y courut en armes, pour s'y opposer. C'était le matin du dimanche des Rameaux; et saint Ambroise, après avoir prêché, allait commencer la messe, lorsqu'on lui vint annoncer cette nouvelle. Il ne laissa pas de célébrer les sacrés mystères; et ayant appris dans le temps de l'oblation, qu'un prêtre arien était tombé entre les mains des bourgeois et courait fortune d'être mis en pièces, il envoya ses prêtres et ses diacres pour lui sauver la vie. Alors fondant en larmes, il pria Dieu de donner la paix à son peuple, et lui offrit plusieurs fois sa vie pour le salut de ceux qui le persécutaient.

Cependant toute la ville était dans une effroya-

ble confusion. On ne voyait que soldats (1), que citoyens armés, les uns pour le prince, les autres pour la religion. Les magistrats, pour apaiser ce tumulte, remplirent les prisons d'un grand nombre d'artisans, et condamnèrent à de grands supplices ceux qui paraissaient les plus échauffés. Mais ces punitions, au lieu d'arrêter cette populace soulevée, ne faisaient que l'irriter. Des comtes, des capitaines des gardes, et quelques officiers goths qui étaient au service de l'empereur, vinrent à saint Ambroise, pour lui dire qu'il retînt le peuple, et qu'il empêchât ce désordre, puisque l'empereur ne lui demandait qu'une église des faubourgs, et qu'il était juste qu'il fût le maître dans son empire.

Le saint archevêque leur répondit (2) que *l'empereur n'avait point de droit sur la maison de Dieu; qu'il était prêt à lui abandonner le peu de biens qui lui restait; que pour l'église, c'était un crime à un évêque de la rendre, et un sacrilége à un prince de s'en saisir; qu'au reste, bien loin d'exciter le peuple, il le retenait, et l'exhortait à ne se défendre que par les larmes et par la prière; mais que s'il était une fois en furie, il n'appartiendrait plus qu'à Dieu de l'apaiser.* Ces officiers n'eurent rien à lui répliquer, et se retirèrent très-édifiés de sa conduite. L'archevêque alla visiter une église nommée l'ancienne Basilique; et après avoir con-

(1) Ambros. epist. 33. ad. Marcel. soror. — (2) Ambros. ibid.

solé les habitants de ce quartier-là, il se retira chez lui, et ne voulut jamais permettre qu'on l'escortât, ni qu'on le gardât.

Cependant l'impératrice résolut d'aller le lendemain avec l'empereur prendre elle-même possession de l'ancienne Basilique. Elle y envoya des soldats pour s'en saisir, et pour y tendre le dais impérial. On vint avertir le saint prélat en diligence que cette église était perdue, et qu'on entendait les cris pitoyables de ceux qui étaient dedans, qui imploraient son assistance, et qu'il serait à propos qu'il allât lui-même s'opposer à cette usurpation. Mais il répondit : *Que Dieu y pourvoirait; que pour lui, il ne voulait pas opposer la force à la force, ni faire du temple du Seigneur un champ de bataille.* Il résolut pourtant de se servir des armes spirituelles, et de l'autorité que lui donnait son ministère.

En effet, étant entré dans la cathédrale, où une infinité de peuple l'attendait, il excommunia solennellement tous les soldats qui avaient eu l'insolence de se saisir des églises. Ceux qui tenaient la cathédrale investie en ayant été avertis, y entrèrent deux à deux, protestant qu'ils n'entraient pas comme ennemis, mais comme frères; et qu'ils venaient prier, et non pas combattre. Saint Ambroise les reçut, et commença son sermon sur le livre de Job qu'on venait de lire.

Cependant ceux qui s'étaient saisis de l'ancienne Basilique, y furent à peine entrés, que, frappés

d'un remords intérieur, ils députèrent quelques-uns de leurs officiers à l'empereur, pour lui dire qu'ils avaient exécuté ses ordres; qu'ils l'attendaient à l'église, pour l'y servir selon leur charge, s'il communiquait avec les catholiques; mais que s'il se rangeait du parti des ariens, leur conscience les obligeait d'aller trouver l'évêque Ambroise. Ce coup imprévu mit l'alarme dans le palais : il fallut détendre le dais, et renoncer à l'entreprise.

LIX. L'empereur fut encore bien plus surpris, lorsque les premiers officiers de l'empire et les principaux seigneurs de la cour vinrent en corps pour le supplier très-humblement, au nom de toute l'armée, d'aller à l'église en ces jours consacrés à la passion de Jésus-Christ, afin que le peuple, témoin de sa piété et de la pureté de sa fois se rassurât de toutes ses craintes. Cette députation le piqua si fort, qu'il leur répondit aigrement : *Je vois bien que je ne suis ici que l'ombre d'un empereur, et que vous êtes gens à me livrer à votre évêque toutes les fois qu'il vous l'ordonnera.* Dans le dépit où il était, il envoya sur-le-champ un de ses secrétaires vers saint Ambroise pour lui demander s'il était résolu de résister opiniâtrément aux ordres de son maître, et s'il prétendait usurper l'empire comme un tyran, afin qu'on se préparât à la guerre contre lui. Le Saint répondit à cela sagement : *Qu'il avait soutenu les droits de l'Église, sans sortir du respect qui était dû à l'empereur;*

qu'il révérait sa puissance, mais qu'il ne la lui envoyait pas; qu'on n'avait qu'à demander à Maxime si Ambroise était le tyran de l'empereur Valentinien; que les évêques n'avaient jamais été tyrans, mais qu'il leur était souvent arrivé de souffrir les persécutions des tyrans. L'eunuque Calligone, grand chambellan, voulut se faire de fête, et pour plaire à son maître, il envoya dire à l'archevêque qu'il cessât d'être désobéissant et rebelle, sinon qu'il irait lui couper la tête lui-même dans sa maison. L'archevêque lui fit répondre (1) *qu'il recevrait le coup sans s'étonner; qu'ils auraient de quoi être tous deux contents: l'un de souffrir ce que les évêques ont accoutumé de souffrir pour la cause de Dieu, l'autre de faire ce que font ordinairement les eunuques pour complaire aux hommes.*

LX. Enfin la persécution cessa, lorsqu'elle paraissait plus échauffée. Valentinien commença à connaître qu'on abusait de son autorité. La ville émue, la cour indignée, l'armée résolue de vivre dans la communion de l'archevêque, la protection visible du ciel sur les catholiques; les suites fâcheuses que pouvait avoir la passion de Justine, si l'on s'obstinait à la suivre: toutes ces raisons l'obligèrent à remettre les choses en leur premier état, et à rappeler les soldats qui avaient investi les églises. A cette heureuse nouvelle de la paix, toute la ville fut transportée de joie. Le peuple

(1) Ambros. epist. 33. ad Marcell.

quitta les armes. Chacun courait à l'église, non plus pour la garder, mais pour y rendre des actions de grâces. Les uns allaient baiser les autels qu'ils avaient défendus, les autres chantaient des psaumes et des cantiques. Ils se félicitaient les uns les autres de leur constance, et se jetant aux pieds de leur archevêque, lui faisaient une espèce de triomphe religieux par leurs acclamations, et par les vœux qu'ils faisaient pour lui. L'archevêque, pénétré d'une joie toute spirituelle et toute modeste, renvoyait à Dieu toutes les louanges qu'on lui donnait; et par ses exhortations vives et touchantes, animait son peuple à mener une vie conforme à la foi qu'il avait si courageusement défendue.

L'impératrice seule demeura endurcie (1), et se servit des voies les plus noires et les plus exécrables pour se défaire du Saint, montrant par là jusqu'où vont les emportements d'une femme puissante et irritée, jalouse de son autorité et de sa religion. Mais la crainte arrêta sa fureur, et la nécessité des affaires l'obligea bientôt à recourir à ce même prélat qu'elle avait si cruellement persécuté.

LXI. Maxime, qui se préparait sourdement à passer en Italie (2), et qui ne cherchait qu'un prétexte pour justifier son irruption, écrivit une lettre à Valentinien, pour l'exhorter à demeurer dans

(1) Paulin. in vitâ Amb. — (2) Théodoret. l. 5. c. 14.

la religion catholique, et à faire cesser la persécution qu'on faisait à saint Ambroise et à ceux qui tenaient dans Milan le parti de la vérité. Il faisait même entendre qu'il allait se déclarer le protecteur de cet archevêque. Il envoya ordre en même temps aux ambassadeurs qu'il tenait à la cour de Constantinople, de s'y plaindre de l'impératrice Justine, et de faire agréer qu'il s'approchât dans l'Italie pour y maintenir la religion.

LXII. Théodose qui ne pouvait souffrir les violences de Justine, et qui voyait que Maxime, sous ce prétexte, allait s'emparer des Etats de Valentinien, voulut s'avancer lui-même vers les Alpes, pour retenir les uns et les autres dans le devoir. Mais la Thrace était menacée d'une nouvelle inondation de barbares, et il n'osa s'en éloigner. Les Grotungues, peuple inquiet et farouche, étaient sortis du fond de la Scythie, à dessein d'entrer de gré ou de force dans les terres de l'empire. Ils étaient en très-grand nombre, tous armés et bien aguerris. Alatée et Safrax, capitaines de leur nation, qui avaient assisté à la défaite de Valens, les avaient engagés à cette entreprise, et leur roi Odéthée les y conduisait comme à une conquête facile. On leur donna passage en quelques endroits, ils se le firent eux-mêmes en d'autres. Après avoir forcé tout ce qui leur résistait, et ramassé tout ce qui voulut se joindre à eux, ils arrivèrent au bord du Danube, et demandèrent qu'on leur permît de

le passer. Quelque protestation qu'ils fissent de vivre en paix, l'exemple des Goths était trop récent, et Théodose n'avait pas la même facilité que Valens.

LXIII. Comme ils se virent rebutés, ils résolurent de passer malgré les Romains (1). Ils eurent fait en peu de jours trois mille barques, et tentèrent le passage en divers endroits. Promote qui commandait l'armée de Thrace, et qui avait étendu ses quartiers le long du fleuve, les arrêta partout avec grande perte des leurs. Mais comme il avait ordre de ménager les troupes, et que d'ailleurs il craignait les surprises ou les efforts de cette multitude, il joignit l'adresse à la force. Il trouva dans son armée quelques soldats d'une fidélité reconnue, qui savaient la langue de ces barbares, et les envoya dans leur camp, pour découvrir leurs desseins et l'en avertir. Ceux-ci, feignant d'être transfuges et mécontents (2), se firent présenter au roi et aux principaux officiers, et s'offrirent de leur livrer l'armée et le général des Romains; mais ils demandèrent des récompenses si excessives, que les barbares avouèrent qu'ils n'avaient pas de quoi payer un si grand service. Après plusieurs propositions faites de part et d'autre, on convint enfin d'une somme considérable, dont une partie fut payée par avance, et l'autre fut assurée pour le jour d'après l'exécution.

(1) Claud. de 4. Consul. Honor. — (2) Zos. l. 4.

On prit l'heure et l'embarquement, on concerta le signal qu'on devait donner, on marqua l'endroit du trajet, et l'on prépara tout pour la nuit du lendemain.

LXIV. Il fut résolu que ce qu'ils avaient de meilleures troupes passerait d'abord pour attaquer les Romains, qu'on supposait être endormis; qu'elles seraient soutenues par le reste de l'armée, et que les femmes et les enfants viendraient ensuite sans difficulté et sans danger dans les barques qu'on leur avait destinées. Promote, averti du dessein des Grotungues et de l'ordre qu'ils devaient tenir, pourvut à tout de son côté. Il fit attacher trois à trois les plus légers de ses navires, et les étendant environ l'espace de vingt stades tout le long du fleuve, il en fit une chaîne, afin d'empêcher la descente sur le rivage. Il destina les gros navires à tenir le fleuve, et à tomber avec impétuosité sur les ennemis dans le temps de leur passage. Les troupes furent disposées conformément à ses desseins. La lune ne paraissait point, et la nuit, au grand contentement des deux partis, était très-obscure. Odéthée s'embarqua sans bruit avec l'élite de ses gens, et ne crut point être découvert. Mais à peine furent-ils arrivés à la portée du trait vers les bords du fleuve, qu'ils furent chargés par les troupes romaines qui gardaient le rivage. Alors ils commencèrent à connaître qu'ils étaient trahis, et demeurèrent en suspens, n'osant avancer et ne pouvant plus reculer.

Comme ils étaient dans ce désordre, les Romains, qui montaient les gros navires, s'abandonnant au courant de l'eau, voguèrent à force de rames, vinrent les prendre en flanc, et les choquèrent si rudement, que les renversant les uns sur les autres avec leurs barques, ils en noyèrent la plus grande partie. Ceux qui restaient allèrent donner contre la chaîne des navires, et furent tous, ou assommés, ou faits prisonniers. Après la défaite des plus braves, il ne fut pas difficile de venir à bout des autres, que la mort de leur roi et de leurs compagnons avait effrayés, et qui étaient encore dans la confusion de l'embarquement. Quoiqu'ils se rendissent à discrétion, le soldat échauffé allait tout passer au fil de l'épée; mais Promote fit cesser le carnage, et empêcha même qu'on ne pillât leur camp, afin que l'empereur, qui devait bientôt arriver à l'armée, fût lui-même le témoin de cette victoire, et qu'il en connût la conséquence par la quantité du butin, et par le nombre des morts et des prisonniers.

LXV. Jamais combat naval ne fut plus funeste aux ennemis de l'empire. Le fleuve était couvert de débris de tant de barques rompues et renversées. On voyait des tas de corps des barbares, que les flots avaient rejetés sur l'un et l'autre bord. Leurs armes mêmes étaient d'une telle sorte (1), qu'encore qu'elles fussent assez pesantes, elles ne

(1) Zoz. l. 4.

laissaient pas de remonter sur l'eau. Théodose vint assez à temps pour avoir sa part de ce spectacle. Il fit d'abord mettre en liberté tous les prisonniers, qui, se trouvant sans chef, et hors d'espérance de regagner leur pays, se donnèrent à lui volontairement, et le servirent depuis dans ses guerres. Il ordonna qu'on partageât le butin aux soldats; et après avoir loué la prudence et la valeur de Promote, il lui confia le dessein qu'il avait de déclarer la guerre à Maxime, et lui destina le commandement de l'armée.

LXVI. De tous ces Grotungues qui prirent parti dans ses troupes, il en choisit les plus vaillants et les mieux faits; et pour les attacher plus fortement à son service, il leur promit double paie, leur fit présent d'un collier d'or à chacun, et leur donna des quartiers dans la petite Scythie, aux environs de la ville de Tomes. Comme ils avaient accoutumé de vivre sans beaucoup de discipline, ils couraient licencieusement la campagne, et ils incommodaient même la ville. Géronce, qui en était gouverneur, leur en défendit l'entrée, et les menaça de sortir avec toute sa garnison, et de faire main basse sur eux; mais ils méprisèrent ses menaces. Alors cet homme, hardi et impatient, assembla ses officiers et ses plus anciens soldats, et leur communiqua le dessein qu'il avait d'aller charger ces étrangers; mais ils refusèrent tous de le suivre, les uns par prudence, les autres par lâcheté.

LXVII. Comme il se vit ainsi abandonné, il prend

ses armes, remonte à cheval accompagné de quelques-uns de ses gens, et va défier cette multitude. Les barbares se moquèrent de sa témérité, et se contentèrent de détacher quelques-uns des leurs contre lui. Géronce courut l'épée à la main sur le premier qui s'avança. Il se fit entre eux un combat opiniâtre; et comme après s'être porté plusieurs coups inutilement, ils en furent venus aux prises, un des Romains étant accouru pour dégager son capitaine, déchargea un si rude coup sur le Grotungue, qu'il lui emporta l'épaule, et le jeta à bas de son cheval raide mort. Les barbares admirèrent la force de cet homme, et furent étonnés du coup qu'il venait de faire. Géronce, après s'être défait de l'un, en attaquait d'autres, et ceux de sa suite combattaient avec la même vigueur que lui. Mais quelque effort qu'ils fissent, ils ne pouvaient longtemps résister au grand nombre, et leur audace allait être punie, si quelques officiers de la garnison, qui étaient montés sur les murailles de la ville et qui voyaient leur commandant dans le péril, n'eussent couru promptement à son secours.

LXVIII. Ceux-ci ayant animé les autres par leur exemple, ils ne regardèrent plus dans l'entreprise du gouverneur l'emportement et la passion d'un particulier, mais la gloire du nom romain et l'intérêt commun de leur nation. Habitants et soldats sortirent ensemble, et chargèrent si vaillamment ces barbares, qu'il n'en resta qu'un très-petit nombre qui s'était réfugié dans une église.

Géronce crut qu'il avait ce jour-là sauvé la Scythie, et se hâta de donner avis à l'empereur de l'action qu'il avait faite, comme si c'eût été une victoire qu'il eût remportée, dont il eût dû attendre des louanges et des récompenses ; mais Théodose en fut extrêmement irrité. Outre la perte qu'il venait de faire de tant de braves soldats, qu'il avait gagnés par ses bienfaits et par ses caresses, il craignait encore que les autres barbares qui étaient à sa solde, ne fussent rebutés du service de l'empire, ou ne vengeassent la mort de leurs compagnons quand ils en trouveraient l'occasion.

LXIX. Comme on était sur le point d'entreprendre une grande guerre, et que rien n'était si dangereux que d'affaiblir l'armée de l'empire et d'aliéner les esprits des alliés, Géronce eut ordre de venir à la cour, pour y rendre compte de sa conduite. Il alléguait que les Grotungues avaient vécu sans ordre dans la Scythie ; qu'après avoir ruiné la campagne, ils avaient voulu se rendre maîtres de la ville de Tomes ; qu'il les avait menacés plusieurs fois, et qu'enfin il avait été contraint de les traiter comme ennemis et comme rebelles. On l'accusait pourtant, non-seulement d'avoir attaqué sans ordre des troupes sur lesquelles il n'avait aucun pouvoir, mais encore d'avoir profité de leurs dépouilles, et surtout des présents que l'empereur leur avait faits.

Sur cette accusation, Théodose l'ayant fait arrêter, commanda qu'on examinât rigoureusement

cette affaire; et quoique dans la suite Géronce se justifiât, et qu'on fût bien aise de ne pas perdre un homme de cœur capable des premiers emplois de la guerre, on ne laissa pas de le retenir en prison, et de le menacer du dernier supplice, tant pour apprendre aux autres gouverneurs la modération, que pour satisfaire les nations barbares, qui s'étaient plaintes de l'emportement de celui-ci.

LXX. Bien que Théodose crût avoir mis l'empire à couvert des insultes de Maxime, pour lui ôter néanmoins le prétexte de religion dont il se servait, il lui dépêcha des courriers pour l'assurer qu'il n'était pas moins offensé que lui de la persécution que Valentinien faisait à l'archevêque de Milan et à tous les catholiques; qu'il emploierait son crédit auprès de ce jeune empereur, pour l'affermir dans la foi de ses pères, et qu'il espérait y pouvoir réussir. Il écrivit aussi à l'impératrice Justine, pour lui remontrer qu'elle prît garde au danger où elle exposait les États de son fils, si elle continuait à troubler le repos de l'Église; qu'encore que les desseins de Maxime fussent injustes, le motif en paraîtrait bon, et qu'il serait difficile de soutenir contre lui une guerre que les peuples croiraient entreprise pour la défense de la religion. Ces remontrances auraient produit sans doute tout le fruit que Théodose en attendait; mais elles arrivèrent trop tard, et l'affaire avait déjà changé de face.

LXXI. On apprit en ce même temps que Maxime faisait de grands préparatifs de guerre, et qu'il

était sur le point de passer les Alpes. Justine et l'empereur, son fils, jetèrent les yeux sur saint Ambroise, et le supplièrent d'oublier le passé, et d'entreprendre une seconde ambassade vers Maxime. L'heureux succès de la première leur faisait bien espérer de celle-ci. Le dessein était de découvrir les intentions de ce prince, de le divertir de son entreprise, de maintenir la trève, et de faire, s'il en était besoin, l'ouverture de quelque nouveau traité de paix, afin de l'amuser, et de donner le temps à Valentinien de pourvoir à sa défense, et à Théodose de le secourir. Le prétexte de l'ambassade fut de redemander le corps de Gratien, pour lui rendre les derniers honneurs.

L'archevêque, préférant l'intérêt public et le service de l'empereur à son repos, sans considérer ni les injures qu'on lui avait faites, ni celles qu'il pouvait recevoir de Maxime, qui n'était pas content de lui, se rendit en peu de jours à Trèves (1). Le lendemain de son arrivée il fut au palais pour demander une audience. Un eunuque, gaulois de nation, grand chambellan de l'empereur, fut envoyé pour lui demander s'il avait ses lettres de créance, et pour lui dire qu'on ne pouvait l'entendre qu'en plein conseil. Il répliqua *que ce n'était pas la coutume d'en user ainsi avec un évêque; qu'il avait des choses très-particulières à dire au prince et qu'il demandait une audience secrète.* L'eunuque

(1) Ambros. epist. 27.

rentra, et soit qu'il eût reparlé à son maître, soit qu'il sût déjà ses intentions, il revint lui faire la même réponse qu'auparavant.

LXXII. L'archevêque fut obligé de se retirer. Il revint le jour d'après, et fut introduit dans le conseil. Dès qu'il fut entré, Maxime se levant de son trône, se pencha vers lui pour lui donner le baiser. Le saint s'arrêta; et comme on lui faisait signe de tous côtés de s'avancer, et que l'empereur même l'y conviait, il lui répondit *qu'il ne croyait pas qu'il voulût baiser un homme à qui il refusait une audience particulière, et une séance conforme au rang qu'il tenait dans l'Église, et à la dignité du prince qui l'envoyait.* Maxime se jeta sur les plaintes, et lui reprocha sa première ambassade et ses belles paroles qui l'avaient empêché de passer alors en Italie. Mais le saint prélat lui répondit généreusement *qu'il avait eu soin des intérêts d'un prince pupille, qu'il en faisait gloire comme d'une action digne d'un évêque, mais qu'il n'avait fermé l'entrée des Alpes à personne; qu'il n'avait opposé ni armes, ni retranchements, ni rochers, ni fausses promesses.*

Après avoir justifié sa propre conduite, il justifia celle de Valentinien, qui avait congédié les Huns et les Alains, de peur de lui donner de l'ombrage, qui avait toujours reçu ses ambassadeurs avec honneur, et qui lui avait renvoyé son frère qu'il aurait pu faire mourir par représailles. Enfin, il lui exposa sa commission, et lui demanda de la part de son maître la confirmation des traités pas-

sès, et le corps de l'empereur Gratien, dont il avait sans doute commandé le meurtre, puisqu'il lui refusait la sépulture. Maxime pressé des remords de sa conscience et des raisons de l'archevêque, n'eut rien à lui répondre, sinon qu'il traiterait volontiers avec Valentinien, et le remit à une autre audience. Quelques jours après, ayant appris qu'il refusait de communiquer avec lui et avec les prélats de sa cour, qui étaient du schisme d'Itace, il se servit de ce prétexte pour lui commander de sortir de ses États.

LXXIII. Saint Ambroise envoya d'abord un courrier à Valentinien, pour lui rendre compte du mauvais succès de sa légation, et pour l'avertir de ne se fier point aux belles paroles du tyran, qui, sous des apparences de paix, cachait un dessein formé de lui faire la guerre. Valentinien, qui n'avait encore aucune expérience, jugea de cette ambassade par l'évènement, et envoya Domnin, l'un de ses principaux ministres, afin qu'il renouât la négociation, et qu'il raccommodât par son adresse ce qu'il croyait que l'archevêque avait gâté par son zèle indiscret, ou par son peu d'habileté. Maxime reçut ce nouvel ambassadeur avec toute la civilité possible (1), accepta toutes ses propositions, et l'engagea même adroitement à mener quelques-unes de ses troupes à Valentinien, pour l'assister contre des barbares qui troublaient la

(1) Zoz. l. 4.

la Pannonie. Ce ministre, glorieux des honneurs qu'il avait reçus et du service qu'il croyait avoir rendu, prit le chemin des Alpes, conduisant comme en triomphe la moitié d'une armée ennemie, sous le nom de troupes auxiliaires.

LXXIV. Maxime le suivit de si près, qu'il entra presque aussitôt que lui dans l'Italie avec toute son armée, et marcha droit à Aquilée, où il croyait surprendre Valentinien. La consternation fut si grande, que personne ne se mit en état de lui résister. Valentinien, qui l'avait cru son allié, le voyant venir comme ennemi, ne pensa plus qu'à sa sûreté. Il se retira promptement vers la mer Adriatique, où il s'embarqua avec l'impératrice sa mère, et fit voile du côté de Thessalonique pour aller implorer le secours de Théodose. Maxime, fâché de n'avoir pu se saisir de la personne de l'empereur (1), se répandit comme un torrent furieux, ruinant Plaisance, Modène, Rhège et Bologne de fond en comble, et désolant toutes les villes qui se trouvaient sur son passage à droite et à gauche. Il n'y eut cruauté, pillage, violence, infamie ou sacrilége qui ne fussent exercés par ses troupes. On passait une partie des citoyens au fil de l'épée : ceux que le fer avait épargnés languissaient dans une dure captivité. Il n'y eut que Milan qui se sauva de ces calamités publiques; et quelque

(1) Pacat. in paneg. Theod.

haine qu'on eût contre l'archevêque de cette ville, on lui laissa prêcher en paix la pénitence à son peuple : tant la sainteté est vénérable aux tyrans mêmes !

LXXV. Alors Maxime voyant que tout cédait à sa fortune, s'arrêta, et commanda aux officiers de son armée de faire vivre les troupes dans l'ordre, afin de gagner l'amitié de ces peuples, dont il connaissait la faiblesse. La première chose qu'il fit, fut d'envoyer des ambassadeurs à Constantinople, pour prévenir Théodose et lui remontrer qu'il n'était point entré dans l'Italie pour usurper l'empire, mais pour y établir la religion catholique qu'on y voulait ruiner. Il écrivit la même chose au pape Sirice, et lui manda qu'il voulait absolument qu'on conservât la pureté de la foi, sans souffrir aucune hérésie. Pour gagner les gentils (1), il remit les sacrifices que Gratien avait abolis, et leur permit de redresser l'autel de la Victoire dans le Capitole. Il ménagea même les Juifs, en faisant rebâtir à Rome leurs synagogues. Ainsi cet usurpateur politique accommodait sa conscience à ses desseins et à ses intérêts.

LXXVI. Cependant Valentinien, après avoir couru plusieurs dangers sur la mer, arriva sur les côtes d'Orient; de là il envoya un de ses domestiques à Théodose pour lui donner avis de sa

(1) Ambros. ep. 29.

fuite et de l'irruption de Maxime, et pour le supplier de prendre sous sa protection un prince errant qui avait l'honneur d'être son collègue, son ami et son allié. Théodose fut très-sensiblement touché du malheureux état où ce jeune prince était réduit, et donna promptement tous les ordres nécessaires pour la guerre. Après quoi il partit avec une partie de sa cour et s'avança jusqu'à Thessalonique, où il trouva cet empereur fugitif et la princesse Galla, que l'impératrice Justine avait emmenée avec elle. Il traita cette famille affligée avec toute la civilité et toute la tendresse qu'il devait à la maison du grand Valentinien (1).

Après les avoir consolés, il leur parla en père et en empereur très-chrétien, et dit à ce jeune prince (2) *que pour se relever de son malheur, il en fallait ôter la cause; que la guerre qu'il avait faite à Jésus-Christ lui avait attiré celle de Maxime; que s'il n'avait Dieu de son côté, toutes les forces de l'empire ne serviraient qu'à rendre sa perte plus éclatante; qu'il fallait plus se confier en la justice de sa cause qu'au nombre et à la valeur de ses soldats; que la victoire avait toujours suivi le grand Valentinien son père, parce qu'il avait confessé la foi, et que Dieu l'avait protégé; que son oncle Valens, au contraire, après avoir soutenu l'erreur,*

(1) August. de civit. Dei, l. 5. c. 26. — (2) Suidas, verbo Valentin.

chassé les évêques, massacré les saints, avait été défait et brûlé plutôt par son impiété que par ses ennemis; qu'il se remît bien avec Dieu, et qu'il reprît la foi qu'il avait abandonnée, s'il voulait que les secours qu'on lui préparait eussent tout le succès qu'on en pouvait espérer.

LXXVII. Cette remontrance toucha l'esprit de ce jeune empereur, que ses malheurs avaient déjà fait rentrer en lui-même, et l'attacha inviolablement à la croyance de l'Église catholique. Justine, à qui cet avertissement s'adressait plus qu'à son fils (1), dissimulait son déplaisir, et faisant semblant de renoncer à son hérésie, animait Théodose à la guerre par ses larmes et par ses prières. Cet empereur s'y détermina; et pour lui donner un gage assuré de sa protection, il épousa, peu de temps après, la princesse Galla, sa fille.

LXXVIII. Comme il eut résolu de se mettre en campagne, au commencement du printemps, avec une puissante armée, il fut obligé d'imposer un nouveau tribut pour fournir aux frais de la guerre. Soit que les peuples le trouvassent excessif, soit que les officiers qui avaient la commission de le lever l'exigeassent avec trop de rigueur, quelques villes en murmurèrent; mais les habitants d'Antioche passèrent du murmure à la sédition. Ils méprisèrent les ordres qu'ils

(1) Zoz. l. 4.

avaient reçus de l'empereur (1), et renversant ses statues et celles de l'impératrice Flaccille, sa première femme, ils les traînèrent par toutes les rues de la ville. Une action si indigne fut accompagnée des paroles les plus piquantes et les plus outrageuses que la fureur leur pût inspirer. Quelques historiens rapportent (2) que la nuit d'auparavant on aperçut un spectre horrible qui, s'élevant jusqu'au-dessus de la ville, et frappant l'air avec un fouet épouvantable, semblait exciter les esprits à la sédition.

Dès que l'empereur eut appris ces nouvelles, son indignation fut d'autant plus grande qu'elle était juste. Outre qu'il était d'un naturel prompt et sensible (3), l'ingratitude de ce peuple, qu'il avait toujours favorisé, et les suites fâcheuses que pouvait avoir cet exemple au commencement d'une guerre, l'irritaient encore davantage. Mais ce qui le toucha plus vivement, ce fut l'injure qu'on avait faite à la mémoire de l'impératrice Flaccille, qu'il avait tendrement aimée, qui était morte depuis deux ans en odeur de sainteté, et dont le nom lui était en singulière vénération.

LXXIX. Pour punir un si grand outrage (4), il résolut d'abord de confisquer tous les biens des citoyens d'Antioche, d'en brûler toutes les maisons avec tous ceux qui les habitaient, de la

(1) Zoz. l. 4. Théodoret. l. 5. c. 19. — (2) Zoz. l. 7. c. 24. — (3) Aurel. Victor. in Théod. Chrysost. Hom. 20. ad popul. Antioch. — (4) Zoz. l. 4. Chrysost. Hom. 17. ad popul. Antioch.

démolir jusque dans les fondements, d'en transporter ailleurs jusqu'aux dernières pierres, et d'y faire passer ensuite la charrue, afin qu'il ne restât plus même aucune marque de cette ville royale, qui était la capitale de tout l'Orient. Quoiqu'il fût à propos de punir l'insolence de ce peuple, il y avait pourtant de l'excès dans la colère de ce prince, qui enveloppait dans une même condamnation les innocents et les coupables. Aussi n'en vint-il pas jusqu'à cette extrémité. Il se contenta d'envoyer à Antioche deux commissaires, Elebèque, général de ses armées, et Césaire, préfet du prétoire, pour découvrir les auteurs et les complices de la sédition, et pour en faire une punition exemplaire.

LXXX. Cependant cette ville était dans une désolation extrême. Les remords, la crainte et le désespoir avaient succédé à la fureur. Plusieurs de ses habitants, effrayés de leur crime et des menaces de l'empereur (1), abandonnaient leurs maisons qu'ils croyaient qu'on allait donner au pillage. Ceux qui étaient demeurés avaient toujours l'image de la mort devant les yeux, et n'attendaient que l'heure de leur supplice. Ils n'avaient d'autre refuge que l'église, ni d'autre consolation que celle qu'ils recevaient des exhortations éloquentes de saint Chrysostome, ni d'autre espérance que celle que leur donnait Flavien,

(1) Chrysost. in Homil. ad popul. Antioch.

leur archevêque, qui s'était chargé d'aller trouver l'empereur à Constantinople, et d'intercéder pour eux.

Les commissaires trouvèrent les choses en cet état, à leur arrivée. Ils défendirent d'abord à tous les citoyens le théâtre et le cirque, et leur interdirent les bains publics. Ils privèrent la ville du titre de métropole de la Syrie et de l'Orient, et le donnèrent à Laodicée; commençant ainsi à punir ce peuple si adonné aux spectacles et si jaloux de sa gloire, par le retranchement de ses plaisirs et de ses privilèges. Ils firent ensuite une très-exacte recherche des séditieux, et remplirent les prisons de ceux qui étaient coupables, et de ceux mêmes qui n'en étaient que soupçonnés. On confisqua les biens de la plupart des personnes de qualité qui avaient commis ou favorisé le crime. Chacun craignait pour ses proches et pour soi-même; et les juges mêmes ne pouvaient voir sans pitié une si grande désolation. Cependant ils exécutaient les ordres du prince, et tenaient des soldats armés près du palais et des prisons, de peur que le désespoir n'excitât encore la sédition.

LXXXI. Ce fut alors que les solitaires, qui vivaient dans le voisinage d'Antioche, descendirent de leurs montagnes pour venir consoler cette ville affligée. Ils inspiraient aux uns le détachement du monde et le mépris de la mort; ils assuraient les autres de la protection de Dieu et de la clé-

mence du prince ; ils protestaient à tous qu'ils étaient venus pour obtenir leur grâce, ou pour mourir avec eux. Après avoir demeuré les jours entiers à l'entrée du palais pour solliciter les juges, ils couchaient les nuits à la porte des prisons, prêts à donner leur vie et leur liberté pour sauver celles de leurs frères. Tantôt ils embrassaient les genoux des magistrats, tantôt ils leur parlaient avec autorité de la part de Dieu.

Un d'entre eux, nommé Macédoine, homme simple et sans aucune expérience du monde, mais d'une éminente piété, rencontrant deux des juges dans le milieu de la ville, leur commande de descendre de cheval. Ces officiers, qui ne voyaient rien en ses habits ni en sa personne qui pût lui donner cette autorité, se mirent d'abord en colère contre lui ; mais quand ils eurent appris quelle était la sainteté de ce solitaire, ils descendirent de cheval, l'embrassèrent et lui demandèrent pardon. Alors ce vieillard, rempli d'une sagesse divine, élevant sa voix, leur dit : *Allez, mes amis, faire de ma part cette remontrance à l'empereur. Vous êtes empereur, mais vous êtes homme. Vous commandez à des hommes qui sont les images de Dieu. Craignez la colère du créateur, si vous détruisez la créature. Vous êtes si offensé qu'on ait abattu vos images : Dieu le sera-t-il moins quand vous aurez brisé les siennes ? Les vôtres sont insensibles, les siennes sont vivantes et raisonnables. Vos statues de bronze sont déjà refaites et redres-*

sées (1); *mais quand vous aurez fait mourir des hommes, comment réparerez-vous votre faute? Les ressusciterez-vous quand ils seront morts?* Ces paroles animées de zèle et de charité firent impression sur l'esprit de ces officiers, et l'empereur même en fut touché lorsqu'on les lui rapporta : de sorte qu'au lieu des menaces qu'il avait faites aux habitants d'Antioche, il se justifia lui-même, et découvrant la cause de sa colère : *Si j'avais manqué*, dit-il (2), *il ne fallait pas en faire porter la peine à une princesse dont la vertu ne mérite que des louanges. Ceux qui se sentaient offensés, devaient armer toute leur colère contre moi.*

Les autres solitaires n'eurent pas moins de courage. Ils allèrent trouver les magistrats, les prièrent de prononcer un jugement favorable, et d'absoudre les criminels. Comme ils n'en pouvaient tirer d'autre réponse, sinon qu'ils n'étaient pas maîtres de l'affaire; qu'il était dangereux de laisser un crime d'état impuni, et qu'ils suivraient dans leurs jugements les règles du devoir et de la justice, ils s'écrièrent : *Nous avons un prince qui aime Dieu, qui est fidèle, et qui vit dans la piété. Ne trempez pas votre épée dans le sang. Quelque grande qu'ait été l'insolence de cette ville, elle n'est pas plus grande que la clémence de l'empereur.* Enfin ils entrèrent dans le palais, comme on allait prononcer l'arrêt de condamnation contre ceux

(1) Chrysost. Hom. 17. ad popul. Antioch. — (2) Théodoret. Ibid.

qui avaient été convaincus du crime. Ils conjurèrent les juges de leur accorder quelques jours de délai, et d'attendre de nouveaux ordres de la cour. Ils s'offrirent d'aller trouver le prince et de l'apaiser par leurs larmes et par leurs prières, et firent tant qu'ils obtinrent ce qu'ils demandaient.

Les commissaires que l'empereur avait envoyés, touchés des sentiments généreux de ces solitaires, les prièrent de donner leurs remontrances par écrit, et promirent de les porter eux-mêmes à leur maître; ce qu'ils firent peu de jours après. L'affaire étant en cet état, ces hommes admirables retournèrent promptement dans leurs grottes et dans leurs cellules, et la même charité qui les en avait fait sortir, les y renferma.

LXXXII. En ce temps Flavien (1), archevêque de cette ville affligée, qui en était parti vers le commencement du carême, et qui n'avait considéré ni la rigueur de la saison, ni les incommodités du voyage, ni sa propre vieillesse, arriva à Constantinople. Il entra dans le palais où était le prince, et s'arrêta assez loin de lui, comme retenu par la crainte, par la honte et par la douleur. Il demeurait là sans parler, et tenait les yeux baissés contre la terre, aussi triste et aussi confus que s'il eût été coupable, et que s'il eût demandé grâce pour lui-même.

Quelques-uns même ajoutent (2) qu'il fit chan-

(1) Chrysost. Hom. 20. ad popul. Antioch. — (2) Sozom. l. 7. Hist. eccles. c. 23.

ter, par des enfants de la musique de l'empereur, les cantiques lugubres dont se servait l'Église d'Antioche dans ses prières publiques pour exprimer son affliction, et que ces airs tristes et languissants amollirent l'âme du prince, et l'émurent si fort de compassion, qu'il trempa de ses propres larmes la coupe qu'il tenait entre ses mains. Mais outre qu'il y a peu de vraisemblance dans cette circonstance, saint Chrysostome, qui a écrit toutes les particularités de cette histoire, n'aurait pas manqué d'en être informé et de l'insérer dans la relation.

Quoi qu'il en soit, cet archevêque préparait insensiblement l'esprit de Théodose, et tâchait de le toucher par ses soupirs et par ses larmes, avant que d'entreprendre de le persuader par ses raisons. L'empereur s'approcha de lui, et lui dit, avec beaucoup de modération (1), *qu'il avait de grands sujets de plainte contre les citoyens d'Antioche; qu'il avait préféré leur ville à toutes les autres de son empire; qu'après les grâces et les faveurs qu'il avait faites, il n'en avait pas dû attendre un si rude traitement; qu'il ne croyait pas leur avoir fait d'injustice; que s'il avait été assez malheureux pour leur en faire, ils pouvaient s'en prendre à lui-même, plutôt qu'à des personnes mortes qui n'avaient pas manqué à leur égard.* Il s'arrêta à ces mots, et l'arche-

(1) Chrysost. Hom. 20. ad popul. Antioch.

vêque, après avoir essuyé ses larmes, rompit enfin le silence.

LXXXIII. Il commença son discours par un aveu sincère du crime qu'avaient commis ceux d'Antioche, confessant qu'il n'y avait point de supplice qui pût l'égaler. Après avoir exagéré leur ingratitude, en la comparant avec l'extrême bonté de l'empereur, il lui représenta, que plus l'injure était grande, plus la grâce qu'il accorderait à ces criminels, lui serait glorieuse. Il lui proposa l'exemple de Constantin, qui, étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré une de ses statues à coups de pierre, ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant qu'il ne se sentait point blessé. Il lui remit devant les yeux sa propre clémence, et le fit souvenir d'une de ses lois, par laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvre les prisons et qu'on fasse grâce aux criminels dans le temps de la solennité de Pâques, il ajoute cette parole mémorable; *Plût à Dieu que je pusse même ressusciter les morts!*

Il lui montra qu'en cette occasion il ne s'agissait pas seulement de la conservation d'Antioche, mais de l'honneur de la religion chrétienne. *Les Juifs*, disait-il, *les païens, les barbares mêmes, chez qui le bruit de cet accident s'est répandu, ont tous les yeux sur vous, et ils attendent l'arrêt que vous allez prononcer. Si vous pardonnez aux*

coupables, ils rendront gloire au Dieu des chrétiens, en vous louant, et se diront les uns aux autres : Que cette religion est puissante, qui donne un frein à la colère des empereurs, et retient les souverains dans une modération d'esprit que nous n'avons pas même nous autres particuliers ! et que le Dieu des chrétiens est grand, puisqu'il élève les hommes au-dessus de la nature, et qu'il leur fait vaincre la violence de leurs passions!

Après cette réflexion, pour ôter de l'esprit du prince les considérations politiques du mauvais exemple, s'il laissait un si grand crime impuni, il lui représenta que ce n'était pas par mollesse ou par impuissance de se venger qu'il pardonnait, mais par bonté et par religion ; et que la ville d'Antioche était plus punie par ses frayeurs et par ses remords, que si elle avait été détruite par le fer ou par le feu. Enfin il protesta qu'il ne retournerait plus à Antioche, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans les bonnes grâces de l'empereur, et il termina son discours en mêlant le respect et les prières avec les menaces du jugement de Dieu.

LXXXIV. Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, et dissimulant autant qu'il pouvait son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : *Si Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifiaient, dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont*

offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux et serviteur du même maître? Alors Flavien se prosterna, et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait par l'action qu'il venait de faire; et comme ce prélat témoignait quelque envie de passer la fête de Pâques à Constantinople: *Allez, mon Père*, lui dit Théodose en l'embrassant, *et ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour et par les assurances que vous lui donnerez de la grâce que je lui accorde. Je sais qu'il est encore dans la douleur et dans la crainte. Portez, portez-lui pour la fête de Pâques l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armes, et soyez assuré qu'après cette guerre, j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.* Après cela il congédia ce saint vieillard, et lui envoya même des courriers après qu'il eut passé la mer, pour l'exhorter de nouveau à se hâter.

LXXXV. On peut voir, par tout le récit que je viens de faire (1), la malignité de l'historien Zozime, qui tâche d'excuser l'emportement de ceux d'Antioche, en rejetant la faute de leur révolte sur la dureté du gouvernement. Il ne dit rien du voyage de Flavien (2), attribuant tout le succès de cette négociation au sophiste Libanius, contre la foi de l'histoire et contre le témoignage des auteurs contemporains, et particulièrement de saint Chrysostome, qui reprocha publiquement aux philo-

(1) Zoz. l. 4. — (2) Chrysost. Hom. 17. ad popul. Antioch.

sophes l'excès de leur lâcheté en cette rencontre. D'où l'on peut conjecturer que les deux discours que nous trouvons encore parmi les œuvres de ce sophiste sur le sujet des statues, n'ont été composés qu'après sa mort, ou que s'il les a faits lui-même, ce n'a été qu'après coup, par manière de déclamation.

L'affaire d'Antioche étant ainsi heureusement conclue (1), le retour de son archevêque fut comme un triomphe. On sema de fleurs la place publique; on alluma partout des flambeaux; on couvrit tous les chemins par où il devait passer, d'herbes odoriférantes, et, chacun touché de la clémence de l'empereur, fit des vœux et des prières pour lui et pour l'heureux succès de ses armes.

LXXXVI. En ce même temps, Théodose, à la sollicitation d'un de ses parents, pressait la veuve Olympias de se marier. Elle était fille du comte Seleuque, et petite-fille d'Ablave, grand-maître de l'empire sous Constantin. Elle avait été mariée à un jeune seigneur nommé Nébride. Plusieurs évêques avaient assisté à ses noces, et saint Grégoire de Nazianze, qui n'avait pu s'y trouver (2), lui avait envoyé quelques vers en forme d'épithalame. Elle était demeurée veuve au bout de vingt mois, et ne prétendait plus s'attacher qu'à Dieu seul. Elpide, espagnol de nation (3) et cou-

(1) Baron. An. Eccles. t. 4.—(2) Greg. Naz. epist. 57.—(3) Pallad. in Dial. de vitâ Chrysost.

sin de l'empereur, avait une extrême passion de l'épouser; car outre qu'elle était d'une illustre naissance et d'une grande beauté, elle possédait encore des richesses extraordinaires. Quoiqu'il eût cherché tous les moyens de s'en faire aimer, il n'avait pu réussir en son entreprise. Il eut recours à l'empereur, et le pria de l'assister de son crédit auprès d'Olympias. Théodose très-sensible à tout ce qui regardait sa parenté, et d'ailleurs persuadé que sa protection et l'honneur de son alliance toucherait cette jeune veuve, lui fit proposer ce mariage; mais il ne gagna rien sur son esprit. Elle répondit avec beaucoup de modestie et de générosité tout ensemble (1) *qu'elle recevrait toujours avec un très-profond respect tout ce que l'empereur lui ferait l'honneur de lui proposer; mais qu'elle le suppliait de lui permettre de vivre sans engagement; que si le ciel l'eût voulue dans l'état du mariage, il ne lui aurait pas ôté son mari; et que Dieu ayant rompu ses liens, elle était résolue de ne se donner plus qu'à lui, et de ne vivre que pour lui plaire et pour le servir.*

LXXXVII. Théodose ne crut pas qu'il fût juste de la réduire par autorité à prendre le parti qu'il lui proposait. Mais comme c'est le malheur des souverains d'être sujet non-seulement à leurs propres passions, mais encore à celles des autres, il se laissa prévenir contre elle. Les parents, qu'on

(1) Pallad. Ibid.

avait gagnés, se plaignirent qu'étant demeurée maîtresse de ses biens avant l'âge porté par les lois, elle les dissipait en présents et en aumônes indiscrètes, par le conseil de quelques ecclésiastiques intéressés qui la gouvernaient. Sur cette plainte, l'empereur ordonna que le gouverneur de Constantinople aurait l'administration des biens d'Olympias, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Elpide fit exécuter cet ordre avec une extrême rigueur. On ôta à cette vertueuse dame la disposition entière de ses revenus ; on ne lui laissa pas même la liberté d'avoir aucune communication avec les évêques, ni d'entrer dans l'église, afin que, ressentant toutes les incommodités de la pauvreté et de la servitude, et n'ayant aucune consolation, elle fût obligée de consentir au mariage qu'elle refusait. Mais elle ne put être ébranlée par un traitement si injuste et si violent. Elle le souffrit, non-seulement avec patience, mais encore avec joie ; et après en avoir rendu grâces à Dieu, elle écrivit à l'empereur en ces termes (1): *Vous en avez usé, Seigneur, envers votre très-humble servante non-seulement en empereur, mais encore en évêque, lorsque vous m'avez délivrée du soin de mes biens temporels, et de la crainte où j'étais de n'en faire pas assez bon usage. Me voilà déchargée d'un grand fardeau. La grâce serait entière, si vous ordonniez qu'on les distribuât aux pauvres et à l'église. Il y*

(1) Pallad. Ibid.

avait déjà long-temps que je craignais que la vanité ne me fît perdre le fruit de mes aumônes, et que l'embarras des richesses temporelles ne me fît négliger les spirituelles.

LXXXVIII. Elle demeura en cet état jusqu'à ce que la guerre contre Maxime fût heureusement terminée. Alors Théodose, connaissant qu'il avait été surpris, et regrettant les maux qu'elle avait soufferts si constamment, la remit dans ses biens et la laissa dans sa liberté. Elle exerça depuis la charge de diaconesse dans l'église de Constantinople, donnant de grands exemples de modestie, de prudence, de piété, et d'un parfait renoncement à tous les soins et à tous les plaisirs du siècle.

LXXXIX. Dès que le printemps fut arrivé, Théodose, qui tenait encore en suspens les ambassadeurs de Maxime, déclara qu'il allait lui faire la guerre, et partit de Constantinople, où il laissait son fils Arcadius sous la conduite de Tatien, homme sage, fidèle et intelligent, qu'il avait fait venir exprès d'Aquilée pour le faire préfet du prétoire; et du philosophe Thémistius (1), qu'il lui donna pour précepteur. Ses ambassadeurs avaient renouvelé par son ordre les traités de paix avec tous les princes voisins de l'empire. Il avait pris à sa solde les meilleurs soldats des Goths, des Huns, des Scythes et des Alains, tant pour renforcer son armée,

(1) Themist. Orat. 6.

que pour affaiblir les barbares qui pouvaient lui être suspects. Arbogaste lui avait amené un corps considérable de Français et de Saxons. Des généraux de grande réputation et de grande expérience, qui devaient commander sous lui, entretenaient la discipline parmi tant de troupes différentes. Enfin il avait pourvu à tout ce qui pouvait faire réussir une entreprise si importante à sa gloire et au salut de l'empire.

Mais son principal soin avait été d'attirer les bénédictions de Dieu sur son armée, et de se disposer à la victoire par la piété. Il fit faire des dévotions solennelles (1), et il envoya prier les plus fameux solitaires d'Égypte de recommander à Dieu dans leurs oraisons le succès de cette guerre, et de lever les mains au ciel tandis qu'il combattrait. Surtout il consulta le saint abbé Jean, qui lui donna des assurances de la victoire qu'il devait remporter. Cet homme admirable (2), qui était comme l'oracle de son siècle, lui prédit depuis les principaux évènements de son règne, ses guerres, ses victoires, les irruptions mêmes des barbares, dont il marquait jusqu'aux moindres circonstances.

XC. Ce ne fut pas assez à l'empereur d'implorer le secours du ciel par des vœux et par des prières (3), il essaya de le mériter par des actions. Car avant que de sortir de Thessalonique, il re-

(1) August. de Civit. Dei, l. 5. c. 29. — (2) Evagr. vit. SS. PP. c. 1. — (3) Leg. 14. 15 et 16. de Hæret. cod. Theod.

nouvela ses anciens édits, et en fit de nouveaux contre les hérétiques, leur défendant de tenir des assemblées, de faire des ordinations, de donner ou de prendre le nom d'évêques ; ordonnant aux magistrats d'empêcher que ces religions profanes, qui semblaient avoir conspiré contre la véritable, ne célébrassent en public ou en particulier leurs mystères sacriléges, Et parce que les ariens avaient supposé ou interprété quelques-uns de ses édits passés en leur faveur, il déclara, par une loi expresse, que tout ce qu'ils pourraient tirer à leur avantage serait tenu faux et contre son intention. Il tâchait ainsi d'engager Dieu à le protéger, en prenant avec tant de zèle la protection de son église, et il allait joindre ses troupes, animé d'une sainte confiance.

XCI. Maxime, de son côté, voyant qu'on n'avait rendu aucune réponse positive à ses ambassadeurs, s'était mis en état, non-seulement de se défendre, mais encore d'attaquer s'il le fallait. Pour s'assurer des Gaules en son absence, il y avait laissé son fils Victor, sous la conduite de Nannius et Quentin, ses généraux. Une partie des peuples germaniques qu'il avait réduits à lui payer de grandes contributions, était accourue à son secours, et il avait sujet d'être content du nombre et de la valeur de ses soldats. D'abord il divisa ses forces en trois corps d'armée. Il envoya le comte Andragatius avec ordre de fortifier les Alpes Juliennes, et d'en garder tous les détroits. Il commanda à son frère

Marcellin de se saisir des passages du Drave avec une partie des troupes auxiliaires : et lui avec les légions romaines s'avança vers la Pannonie, et s'arrêta sur le Save. Après s'être ainsi rendu maître des montagnes et des rivières, il crut avoir fermé toutes les entrées de l'Italie, et se posta en sorte qu'il pouvait en peu de temps se joindre avec son frère quand il le jugerait à propos.

XCII. Théodose était à peine parti de Constantinople, qu'il eut avis qu'il se tramait quelque trahison dans son armée, où Maxime avait déjà gagné quelques officiers, et qu'il fallait promptement arrêter les pratiques d'un ennemi plus accoutumé à corrompre des troupes qu'à combattre. Cet avis lui était donné par des gens qui paraissaient très-bien informés, et la conduite passée de Maxime ne le rendait que trop vraisemblable. L'empereur s'avança donc en diligence vers son armée, et fit chercher très-soigneusement les agents de Maxime, et ceux qui avaient eu quelque correspondance avec eux.

Le bruit se répandit aussitôt qu'il y avait une trahison qui serait bientôt découverte, et les traîtres jugèrent bien qu'ils n'éviteraient pas le châtiment qu'ils avaient mérité, s'ils ne se retiraient promptement. Ils concertèrent secrètement le temps et le lieu de leur fuite (1), et sortant à petites troupes du camp, ils se rassemblèrent la nuit, et cou-

(1) Zoz. ibid.

rurent vers les bois et les marais de la Macédoine pour s'y cacher. Théodose, averti le matin qu'un bataillon de barbares avait déserté, fut bien aise d'être défait de ces soldats infidèles ; mais craignant qu'ils n'attirassent des troupes de leur pays, et qu'ils ne troublassent pendant son absence le repos de cette province, il détacha quelques escadrons qui les poursuivirent, en tuèrent la plus grande partie avant qu'ils eussent gagné les marais, et contraignirent le reste de se jeter dans les bois et dans les montagnes.

XCIII. Théodose, délivré de cette inquiétude, fit embarquer Valentinien et l'impératrice Justine, et les fit conduire sûrement dans Rome, soit que l'Italie les eût redemandés, soit qu'il crût que leur présence rassurerait ces peuples, qui leur étaient encore affectionnés, et qui ne pouvaient souffrir la tyrannie de Maxime. Aprés cela, il fit des règlements très-sévères touchant la discipline des troupes, et chargea tous les officiers d'y tenir la main, afin qu'on jugeât de la justice de sa cause par la retenue de ses soldats, et qu'on vît la différence qu'il y avait entre l'armée d'un empereur et celle d'un tyran.

Ces ordres furent si exactement observés (1), qu'il n'y eut ni confusion ni tulmute entre tant de nations accoutumées à vivre sans règle et sans contrainte. Les villes ni les campagnes ne se res-

(1) Pacat. in panegyr.

sentirent pas de leur passage, et les vivres ayant manqué durant quelques jours, il n'y eut point de soldat qui n'aimât mieux souffrir la faim avec patience, que de faire aucun désordre qui pût déplaire à l'empereur.

XCIV. Tout étant ainsi réglé, Théodose marcha à grandes journées, et crut que le bon succès de cette expédition dépendait en partie de la diligence de sa marche. Promote commandait la cavalerie (1), Timase était à la tête des légions, Arbogaste et Ricomer conduisaient la plupart des barbares auxiliaires, et l'empereur avait l'œil à tout. Il divisa, comme Maxime, son armée en trois corps, pour lui cacher la route qu'il voulait prendre, et surtout pour causer moins d'incommodité dans le pays qu'il traversait, et pour tenir plus facilement ses gens dans l'ordre.

Comme il s'avançait en cet état du côté de la Pannonie, il eut avis que Maxime s'était arrêté, et qu'il avait fait camper son armée aux environs de Siscia (2). C'était une ville qui n'était considérable ni par sa grandeur, ni par ses fortifications, mais par une situation très-avantageuse. Elle était sur le bord du Save, qui, se partageant en deux branches, forme une île vis-à-vis de cette place, lui sert comme d'un double rempart et la rend presque inaccessible. Le tyran Magnence s'en était autrefois saisi comme d'un poste très-im-

(1) Philostorg. Oros. l. 7. — (2) Seisseg.

portant dans la guerre qu'il fit à l'empereur Constantius.

Théodose rassembla tout d'un coup toutes ses troupes et fit tant de diligence qu'il alla camper entre le Drave et le Save avant que les ennemis eussent pu l'en empêcher, et leur coupa la communication de leurs deux armées. Alors, jugeant que Maxime se tiendrait couvert, et qu'il serait difficile de l'attirer à un combat général, il résolut de passer le Save à quelque prix que ce fût, et de l'aller forcer dans son poste. Il proposa son dessein à ses généraux, qui en trouvèrent d'abord l'exécution hasardeuse. Néanmoins la présence de l'empereur, qui encourageait ses troupes, la valeur et la prudence des officiers, la gaîté et le courage des soldats, qui croyaient que l'ennemi n'avait osé se mettre en campagne, faisaient croire que rien ne leur était impossible.

L'empereur profita de cette ardeur et de cette confiance qu'il remarqua dans ses troupes; et, marchant à leur tête avec une diligence extraordinaire, il parut auprès de Siscia, et fut aussitôt prêt à passer le fleuve que les ennemis à le défendre. Il jeta la frayeur dans tout leur camp, et fit tenter en même temps le passage du fleuve en plusieurs endroits. Maxime, qui, par un aveuglement étrange, avait cru Théodose encore bien loin, fut d'abord surpris. Il tâcha d'animer ses légions, les fit avancer selon les besoins, et crut que si elles soutenaient ces premiers efforts, il

lui serait facile, après cela, de les rassurer. Cependant Théodose, qui s'était avancé sur le rivage pour observer la contenance des ennemis, connaissant, par leurs mouvements et par leur confusion, qu'ils étaient ébranlés, eût bien voulu les aller charger, sans leur donner le temps de se reconnaître; mais le Save était fort profond, et Maxime envoyait toujours de nouvelles troupes pour renforcer celles qui étaient déjà sur le rivage. Alors voyant le moment fatal qui eût pu terminer cette guerre, et craignant de laisser échapper une occasion de vaincre que la fortune ne lui présenterait peut-être plus, il faisait chercher des gués et faire des ponts avec une diligence incroyable.

XCV. Comme il était dans cette inquiétude, Arbogaste lui amena quelques officiers de sa nation, qui s'offraient de passer le fleuve. L'empereur loua leur résolution, leur fit espérer de grandes récompenses, les assura qu'il serait le témoin de leur valeur et qu'il les appuierait lui-même avec tout ce qu'il y avait de braves gens dans son armée. Ces officiers allèrent joindre leurs escadrons, qu'ils animèrent plus par leur exemple que par leurs paroles. Arbogaste lui-même se mit à leur tête (1), et se jetant tous ensemble dans le fleuve, encore tout poudreux et fatigués d'une longue marche, ils essuyèrent une infinité de traits, et passèrent à cheval à la

(1) Pacat. in panegyr.

nage à la vue de l'empereur, qui les soutenait en personne.

Les ennemis, effrayés d'une résolution si hardie, se retirèrent en désordre et donnèrent l'alarme à tout le reste de l'armée. Pendant qu'Arbogaste, après avoir gagné le rivage, taillait en pièces tout ce qu'il rencontrait, les autres troupes, que Théodose faisait passer incessamment, donnaient sur les ennemis d'un autre côté, et en faisaient un grand carnage. Plusieurs se précipitèrent eux-mêmes dans le fleuve; plusieurs furent foulés aux pieds des chevaux. La campagne était couverte de morts; les fossés de Siscia étaient remplis des corps de ceux qui s'y réfugiaient. Maxime, après avoir essayé plusieurs fois en vain de rallier ses troupes, ne pensa plus qu'à se sauver lui-même, et se retira comme il put vers Aquilée, où il prétendait recueillir les débris de son armée pendant que son frère Marcellin défendrait l'entrée de l'Italie.

XCVI. Théodose, après avoir remercié Dieu de sa victoire, et récompensé sur-le-champ ceux qui s'étaient distingués en cette occasion, tourna promptement à droite, et marcha vers Marcellin avec tant de diligence qu'il ne lui donna pas le loisir de gagner les détroits des Alpes, et pas même d'apprendre la défaite de son frère. Dès qu'il fut arrivé vers Pœtovium (1), petite

(1) Pettau.

ville sur le Drave, où Marcellin était campé, il résolut de l'attaquer le jour même, mais il était tard, et les troupes étaient fatiguées ; ce qui l'obligea de remettre la bataille au lendemain. Chacun se prépara pendant la nuit ; et, dès la pointe du jour, l'empereur fit attaquer l'ennemi, qui semblait d'abord être résolu de se bien défendre. Le combat commença avec beaucoup d'ardeur de part et d'autre. D'un côté, le désir de vaincre, la gloire d'avoir déjà vaincu, et le plaisir de servir un prince qui reconnaissait les services qu'on lui rendait ; de l'autre, l'espérance de piller toute l'Italie, et la crainte d'être puni, animaient les combattants. Mais Marcellin eut bientôt le même sort que son frère. Après cette première résistance, quelques-unes de ses troupes furent mises en déroute ; les autres baissèrent leurs drapeaux et demandèrent quartier.

XCVII. Théodose, voyant cette guerre presque achevée, détacha incontinent Arbogaste avec un corps de cavalerie pour aller dans les Gaules arrêter le jeune Victor, à qui Maxime avait donné le titre de César. Après quoi il poursuivit les fuyards avec une ardeur incroyable. Andragatius, qui s'était chargé de garder les Alpes, avait eu ordre, au premier bruit de l'embarquement de Valentinien, de se mettre en mer avec tous les vaisseaux qu'il pourrait assembler, et de le prendre sur sa route; mais il attendit en vain, sur les côtes d'Ionie, Valentinien, qui avait déjà passé

le trajet, et il abandonna les détroits des montagnes à Théodose.

Ce prince n'y trouva aucun obstacle (1). La ville d'Hémone, et les autres qui se trouvèrent sur son chemin, le reçurent avec des témoignages d'une joie extraordinaire, et fournirent à son armée victorieuse tous les rafraîchissements dont elle eut besoin. Enfin il arriva aux environs d'Aquilée et mit le siége devant cette place. Maxime, qui, après plusieurs détours, s'y était renfermé, au lieu de se retirer dans les Gaules, connut alors qu'il ne pouvait éviter un malheur qu'il avait dû prévoir, et se souvint que saint Martin lui avait prédit qu'il périrait malheureusement en Italie s'il y passait. Il voulut faire quelque résistance ; mais ses soldats, voyant sa perte assurée, ouvrirent les portes aux assiégeants, et tous ensemble se saisirent de sa personne, le renversèrent de son trône, où il distribuait de l'argent à quelques cavaliers maures qui l'avaient suivi ; et, après l'avoir dépouillé de tous les ornements de sa dignité, le mirent entre les mains du vainqueur.

Théodose n'abusa point de sa victoire. Il parut plus touché du malheur de ce tyran qu'irrité de ses crimes. Il lui reprocha sa perfidie d'un air qui marquait plus de compassion que de colère ; et faisant réflexion sur la justice des juge-

(1) Pacat. in panegyr.

ments de Dieu et sur l'inconstance des grandeurs humaines, il allait couronner sa victoire par un acte de générosité chrétienne, en pardonnant à son prisonnier. Mais comme il tourna la tête pour cacher cette émotion de pitié qui paraissait sur son visage, les soldats l'arrachèrent à sa clémence, et, l'ayant tiré hors de sa tente, lui firent couper la tête à la vue de toute l'armée. Andragatius, appre nant peu de temps après cette nouvelle, et n'espérant pas que le meurtrier de Gratien pût obtenir grâce de Théodose, aima mieux se précipiter dans la mer que de tomber entre ses mains.

XCVIII. Un succès si heureux et si prompt, qui regagnait l'empire d'Occident, et assurait celui d'Orient à Théodose et à ses enfants, fut publié par tout le monde. Mais la bonté et la modération du vainqueur rendirent son triomphe plus illustre, que n'avaient fait le gain de deux batailles et la ruine entière du tyran. Car il se contenta de la mort de deux ou trois personnes indignes de pardon (1), et reçut tout le reste du parti, non comme vainqueur, mais comme père. Il n'y eut ni biens confisqués, ni charges perdues, ni sang répandu (2). Chacun eut la liberté de retourner dans sa maison; et sous un prince aussi humain, aucun ne s'aperçut d'avoir été vaincu. Il donna même de grandes

(1) Oros. l. 7. c. 35. Pacat. — (2) Ambros. ep. 29. ad Theod. August. de Civit. Dei. l. 5. c. 25.

pensions à la femme de Maxime, dont il fit élever les filles avec beaucoup de soin, et n'oublia rien de ce qui pouvait les consoler de leur malheur, ou les entretenir selon leur condition. Il eût fait la même grâce à Victor leur frère, si, contre son intention, Arbogaste, pour s'assurer des Gaules, et pour y ôter tout sujet de révolte, ne l'eût fait mourir. Ce qu'il y eut de plus grand et de plus héroïque en cette expédition, ce ne fut pas d'avoir conquis tout l'empire d'occident; ce fut de l'avoir rendu. Dès qu'il en fut le maître, il y rétablit le jeune Valentinien, ajoutant de nouvelles provinces à celles qu'on lui avait usurpées, et ne se réservant, pour prix de ses travaux, que la gloire d'une protection désintéressée.

XCIX. Le bruit de cette victoire étonna les ariens de Constantinople qui ne s'y étaient pas attendus, et qui ne l'avaient pas même souhaitée. Piqués des rigoureuses ordonnances qu'on avait publiées contre eux, ils semaient malicieusement de faux bruits dans la ville, et terminaient, selon leurs désirs, cette guerre, avant même qu'elle eût été commencée. Ils assuraient que Théodose avait perdu la bataille, qu'il était à peine échappé, et qu'il fuyait devant Maxime. Ils rendaient ce mensonge vraisemblable par les circonstances qu'ils ajoutaient (1), jusqu'à marquer le nombre des morts et des blessés de part

(1) Socrat, l. 5. c. 13. Sozom, l. 7. c. 14.

et d'autres. On eût dit qu'ils avaient été les spectateurs de ce qui n'était pas encore arrivé. Ceux mêmes qui avaient d'abord semé ces faux bruits, les recueillaient après comme véritables, persuadés par de nouvelles particularités qu'on leur avait racontées, et croyaient la perte de l'empereur assurée, parce qu'ils la souhaitaient. Comme il y a toujours des esprits inquiets, qui, par une légèreté naturelle, ou pour des intérêts particuliers, s'ennuient du gouvernement présent, tant de gens publiaient cette nouvelle, que person n'en doutait plus, ou n'osait la contredire.

C. Les ariens se servirent de cette occasion, pour se venger de ce qu'on leur avait ôté leurs églises. Ils sortirent de leurs maisons comme des furies, le flambeau à la main; et portant partout le tumulte et le désordre, ils allèrent brûler le palais du patriarche Nectaire. Ils se seraient portés à de plus grands excès; mais les nouvelles de la victoire de Théodose étant arrivées presque en même temps, la crainte du châtiment arrêta le cours de cette sédition, que l'espérance de l'impunité avait excitée. Ces hérétiques allèrent se jeter aux pieds d'Arcadius, et le supplièrent avec tant d'instance d'intercéder pour eux auprès de son père, que touché par leurs prières, par le repentir qu'ils faisaient paraître de leur crime, et par les promesses qu'ils lui firent d'être plus soumis et plus retenus à l'avenir, il

s'engagea à demander grâce pour eux. Théodose, qui ne désirait rien tant que d'accoutumer son fils à la clémence, et de l'encourager à lui faire de semblables prières, lui accorda aussitôt ce qu'il demandait.

Après quelque séjour que cet empereur fit dans Aquilée, afin de se délasser des travaux de la guerre, et de donner les ordres nécessaires pour la sûreté et pour le repos de l'empire, il passa à Milan, où il fit publier un édit par lequel il cassait toutes les ordonnances de Maxime, voulant en abolir entièrement la mémoire (1). Ce fut en ce temps que quelques évêques se plaignirent d'un jugement que Théodose avait rendu, et animèrent contre lui le zèle de saint Ambroise.

CI. C'était la coutume des églises d'Orient, de révérer tous les ans la mémoire des saints martyrs, de s'assembler le jour de leurs fêtes, et de faire des processions, en chantant des psaumes et des hymnes. Le premier jour d'août, quelques solitaires, qui s'étaient assemblés pour célébrer la fête des saints Machabées (2), allaient en procession par la campagne, suivis de quelques personnes dévotes de leur voisinage. Ils passèrent devant un village nommé Callicin, où les juifs avaient une synagogue et les hérétiques valentiniens un temple. Soit que ce chant des psau-

(1) Leg. de infirmand. his quæ sub tyran. — (2) Paulin. in vitâ D. Ambros.

mes les eût importunés, soit qu'ils eussent pris cette cérémonie pour une insulte qu'on faisait à leur religion, ils sortirent les uns et les autres, se jetèrent sur les chrétiens, et les empêchèrent de passer outre, après les avoir outragés. Le bruit de cette violence se répandit d'abord, les solitaires s'en plaignirent, le peuple en fut ému; et l'évêque, transporté de zèle, anima si bien les uns et les autres à venger l'injure faite à Dieu et à ses martyrs, qu'ils allèrent brûler la synagogue des juifs et le temple des hérétiques. L'empereur, ayant été informé de l'affaire par le comte d'Orient, ordonna que le temple et la synagogue seraient rebâtis aux dépens de l'évêque, et que ceux qui les avaient brûlés seraient punis.

CII. Les évêques orientaux trouvèrent l'ordonnance trop rude, en avertirent saint Ambroise, et le conjurèrent d'employer tout son crédit pour la faire révoquer. Ce saint archevêque était alors à Aquilée, pour faire élire un successeur à Valérien, évêque de cette ville, qui était mort depuis peu. Ne pouvant donc aller trouver Théodose, il lui écrivit une lettre pleine de cette générosité avec laquelle il avait accoutumé de prêcher la vérité et la justice aux empereurs. Il lui représenta (1) *que s'il n'écoutait les prières que les évêques lui font, Dieu n'écouterait pas celles que les évêques faisaient pour lui; qu'il y avait cette différence entre les bons et les*

(1) Ambros. epist. 29.

mauvais princes, que les uns voulaient des sujets libres, et les autres ne souffraient que des esclaves; que, pour lui, il aimait mieux passer pour importun que pour lâche et pour inutile, lorsqu'il s'agissait de la gloire, de Dieu et du salut de son empereur; qu'à la vérité il le reconnaissait pour un prince pieux et craignant Dieu, mais que les plus pieux se laissaient quelquefois prévenir par un zèle indiscret et par une fausse idée de la justice; qu'il était redevable à sa majesté d'une infinité de grâces qu'il en avait reçues, et que ce serait une cruelle ingratitude de laisser faillir son bienfaiteur par une indigne complaisance.

Après cela il lui faisait voir les conséquences de cette affaire; *qu'il réduisait un évêque à lui désobéir, ou à trahir son ministère, et qu'il allait faire ou un prévaricateur ou un martyr, ce qui n'était pas d'un règne comme le sien; que les ennemis de l'Église triompheraient dans ces édifices bâtis des dépouilles des chrétiens et du patrimoine de Jésus-Christ; qu'il suffisait, pour le détourner, de rebâtir des synagogues, de lui dire que Julien l'avait voulu faire, et que le feu du ciel pouvait tomber aujourd'hui comme il fit alors; que le palais du patriarche de Constantinople venait d'être brûlé, et qu'une infinité d'églises réduites en cendres fumaient encore sans qu'on les vengeât; qu'on ne se mettait en peine que de relever des temples profanes; que Maxime, quelques jours avant que d'être abandonné de Dieu, avait fait une pareille ordonnance.* Il le priait ensuite de prendre sa liberté pour une marque de

son respect, et de croire que c'était une grande preuve du zèle et de la tendresse qu'on avait pour lui, que d'oser même le fâcher pour son salut. Il l'exhortait enfin à changer d'avis et à n'avoir point de honte de se corriger, et lui faisait entendre qu'il tâchait de le redresser en particulier, de peur d'être obligé de lui parler en public dans l'église.

CIII. Cette lettre si forte et si pressante n'eut pas encore le succès qu'on en pouvait espérer, et Théodose différait toujours de répondre favorablement; ce qui fut cause que l'archevêque, étant de retour à Milan, lui en parla devant tout le peuple, comme il l'en avait menacé. Car un jour que l'empereur était à l'église pour assister au sermon, le saint choisit un texte propre au sujet qu'il voulait traiter; et après s'être étendu sur le profit qu'on devait faire des corrections (1), comme les auditeurs étaient dans leur plus grande attention, il tomba sur l'affaire de la synagogue brûlée. Il adressa son discours à l'empereur, et fit parler Dieu même en ces termes: *C'est de moi que tu tiens le diadème. Je t'ai fait empereur, de simple particulier que tu étais. Je t'ai livré l'armée de ton ennemi. J'ai fait passer dans ton parti des troupes qu'il avait levées contre moi. J'ai mis sa personne même entre tes mains. Je t'ai donné des enfants qui règneront après leur père. Je t'ai fait triompher sans peine; et par une ordon-*

(1) Paulin. in vitâ Ambros.

nance que tu viens de faire, tu vas faire triompher mes ennemis.

CIV. Ces reproches touchèrent si sensiblement Théodose, qu'il s'approcha de l'archevêque, comme il descendait de la chaire, et lui dit comme en se plaignant de lui : *Vous avez bien parlé contre nous, mon père.* Le saint lui répondit que son intention avait été de parler pour lui, et qu'il aurait le même zèle toutes les fois qu'il s'agirait de son salut. Alors l'empereur avoua que l'ordre qu'il avait donné contre l'évêque était trop rude, et qu'il fallait le révoquer. Quelques seigneurs qui étaient présents, soutenaient, pour faire leur cour, qu'il fallait au moins châtier les solitaires qui avaient été les auteurs de cette motion. *Je parle maintenant à l'empereur*, leur répondit le saint prélat, *et je sais comme je dois parler à vous, quand il le faudra.* Ils n'osèrent plus répliquer à un homme dont ils connaissaient la fermeté. Ainsi il obtint la révocation de l'arrêt, et après en avoir eu par deux fois des assurances de la bouche de l'empereur, il alla offrir à Dieu le saint sacrifice.

Dans le temps que Théodose fut à Milan, tous les corps considérables de l'empire lui envoyèrent des députés, pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de sa victoire. Le sénat de Rome fut des premiers à s'acquitter de ce devoir. Symmaque, par son crédit et par ses intrigues, fit nommer des députés comme lui, et leur recommanda de demander

au nom du sénat la conservation de l'autel de la Victoire, que Maxime avait rétabli.

CV. Cet autel, depuis le règne du grand Constantin (1), avait été une source de contestations. Il était élevé dans une chapelle qu'on avait fait bâtir à l'entrée du sénat (2). On y voyait une statue d'or qui représentait la Victoire sous la figure d'une jeune fille qui avait des ailes, et qui tenait en sa main une couronne de lauriers. Les païens, après avoir perdu la plus grande partie des temples consacrés à leurs dieux, dont les noms mêmes étaient devenus insupportables aux empereurs, avaient mis toute l'espérance de leur religion en une déesse dont le nom était si agréable. On jurait sur son autel, on lui offrait des sacrifices, et l'on faisait passer ce reste de superstition et d'idolâtrie pour la religion de tout le sénat. Il était fâcheux aux chrétiens qui se trouvaient au palais, de voir devant leurs yeux l'exercice d'un culte contraire au leur (3); de sentir, dans le sénat même, l'odeur des sacrifices; et d'entendre les vœux qu'on faisait à une divinité profane.

CVI. Les empereurs abattirent ou relevèrent cet autel, selon qu'ils agissaient par des principes de piété ou de politique. Constantin l'avait souffert par prudence, jugeant cette condescendance nécessaire dans le changement de la religion et de l'em-

(1) Herodian. — (2) Prudent. l. 2. in Symm. — (3) Symmach. relat. ad imp. D. Ambros. contra Symmach.

pire. Constans, son fils, le fit ruiner par un mouvement de religion. Le tyran Magnence le remit pour complaire à quelques sénateurs païens qu'il voulait attirer à son parti. Constantius le fit abattre par ostentation (1), voulant donner bonne opinion de sa foi aux Romains, à qui il avait ôté le pape Libère. Julien, par l'inclination qu'il avait pour l'idolâtrie, ou par haine pour les chrétiens (2), commanda qu'on le rétablît. Jovien et le grand Valentinien le souffrirent en l'état où ils l'avaient trouvé (3), laissant vivre chacun dans la créance qu'il avait. Gratien détruisit l'autel avec toutes ses dépendances, et crut l'avoir renversé pour jamais. Mais Maxime, soit pour n'avoir rien de commun avec un prince qu'il avait fait mourir, soit pour gagner l'amitié des païens contre celui qu'il voulait chasser de ses États, permit de rebâtir tout ce qu'on voulut.

CVII. On voyait ainsi changer sous chaque empereur la fortune de cette déesse. Les députés du sénat étant donc arrivés à Milan, se réjouirent avec Théodose des prospérités de ses armes, et après avoir fait tous leurs compliments, ils négocièrent secrètement avec ses ministres l'affaire de leur religion. Ils avaient sujet d'en bien espérer. La crainte de laisser un parti de mécontents dans Rome, l'humeur où l'on est d'accorder des grâces après

(1) Ambros. ep. 31. Symmach. in relat. ad Valent.— (2) Socrat. l. 4. c. 1. — 3) Sozom. l. 6. c. 6.

une victoire, le peu de conséquence qu'il y avait à dissimuler une chose faite : tout semblait déterminer Théodose à leur laisser l'autel qu'ils demandaient. Mais saint Ambroise, qui s'était opposé si vigoureusement à Symmaque quelques années auparavant, s'opposa de même à ces députés, et remontra si bien à l'empereur qu'il ne fallait pas abandonner les intérêts de Dieu par des considérations politiques et de fausses craintes, que ce prince aima mieux désobliger ces magistrats, que de manquer à ce qu'il devait à l'Église, et leur refusa ce qu'ils demandaient.

CVIII. Théodose, après avoir passé tout l'hiver et une partie du printemps à Milan, en partit pour aller à Rome y recevoir l'honneur du triomphe. Il y fit son entrée au mois de juin, avec toute la magnificence que méritaient les grandes actions qu'il avait faites. Le plus grand ornement de ce triomphe fut la modestie de celui qui triomphait. Il voulut que Valentinien, qui l'était venu trouver après la défaite de Maxime (1), partageât avec lui la gloire de cette journée ; et il le fit monter sur son char, avec le prince Honorius, qu'il avait fait venir de Constantinople. On portait devant lui les dépouilles et les représentations des provinces conquises (2). Il venait ensuite entouré de tous les seigneurs de sa cour richement vêtus. Son char était traîné par des éléphants que le roi de Perse lui avait envoyés depuis

(1) Zoz. l. 7. c. 14. — (2) Claud. 3. Honor. Cons.

peu. Le sénat, la noblesse et tout le peuple suivaient avec des acclamations et des applaudissements extraordinaires. Quoique la pompe de cette entrée fût très-magnifique, on n'y regarda que le vainqueur pour qui on la faisait. Il parla au peuple sur la tribune dans la grande place, et au sénat dans le capitole, avec beaucoup de grâce et de majesté, et reçut très-favorablement les harangues qui lui furent faites par tous les corps, surtout le panégyrique que Pacat, orateur gaulois, prononça devant lui avec l'applaudissement du sénat et de tous les ordres de la ville.

CIX. Durant le séjour que Théodose fit dans Rome, il gagna par sa civilité et par sa franchise le cœur de ces peuples, qui se piquaient encore de maintenir un reste de leur ancienne liberté. Il allait voir les ouvrages publics (1); il rendait des visites à des particuliers, et marchait sans gardes et sans faste, plutôt en sénateur qu'en empereur. Surtout il employait tous ses soins à abolir les restes de l'idolâtrie que ses prédécesseurs avaient tolérée. Il interdit les fêtes païennes et les sacrifices (2); il fit dépouiller de leurs ornements tous les temples qu'on avait laissés dans le Capitole, et briser toutes les idoles qu'on y avait adorées. Il sauva pourtant les statues qui avaient été faites par d'excellents ouvriers, et les tirant des lieux où elles servaient à un culte profane, il voulut qu'elles fussent mises dans des

(1) Pacat. Ibid.—(2) August. de Civit. Dei. l. 5. c. 26. Prud. adv. Symmach. l. 1, Hier. ep. 7.

galeries ou dans des places publiques, pour servir d'ornement à la ville.

CX. Ces choses se firent avec tant d'applaudissement, que l'empereur ne vit rien de si touchant dans tout son triomphe que la joie qu'on fit paraître en cette occasion. Chacun secondait son zèle, et allait louer Dieu et bénir Théodose dans ces temples qui avaient été si long-temps profanés. Il n'y eut que Symmaque qui s'attira sa colère par des supplications et des remontrances importunes en faveur de ses idoles. Cet homme qui avait eu des liaisons étroites avec Maxime (1), et qui avait prononcé une harangue en son honneur, remplie de flatteries indignes d'une personne de sa réputation et de sa qualité, craignit que Théodose n'en eût du ressentiment. Accusé par quelques-uns du crime de lèse-majesté, et pressé des remords de sa conscience, il se réfugia dans une église, ne croyant pas la protection de ses dieux assez puissante pour le sauver après tous les services qu'il leur avait rendus.

Mais voyant que Théodose ne faisait pas grand cas de cette accusation, il se rassura; et pour réparer la faute qu'il avait faite, il composa un panégyrique en l'honneur de ce prince (2), qu'il récita dans le sénat en sa présence. Mais comme les esprits fortement prévenus reviennent toujours au sujet de leur prévention, celui-ci, vers

(1) Socrat. l. 5. c. 14.—(2) Symmach. l. 1. ep. 31

la fin de son discours, tomba adroitement sur la religion et sur l'autel de la Victoire. Théodose s'offensa de cette sollicitation opiniâtre; et après l'avoir remercié de ses louanges, il lui commanda de se retirer, et de ne plus se présenter devant lui. Il le rappela peu de temps après de son exil, et lui témoigna la même amitié qu'auparavant, voulant gagner par sa douceur cet homme habile qu'il croyait avoir assez corrigé par cette disgrâce.

CXI. Il ne se contenta pas de ruiner l'idolâtrie, il voulut encore chasser tout ce qu'il trouva d'hérétiques dans cette ville, et ordonna surtout au préfet Albin de n'y souffrir aucun manichéen. Il eut même plusieurs conférences avec le pape Sirice (1), après lesquelles il remédia à plusieurs abus dont il avait été informé. Il fit des édits très-sévères contre les magiciens, et contre ceux qui entreprendraient de leur donner retraite, et de les soustraire à la justice. Il purgea la ville de plusieurs sortes de dérèglements (2), faisant démolir les lieux de débauche, et réprimant l'insolence des voleurs qui attiraient dans leurs piéges des bourgeois, et particulièrement des étrangers qu'ils dépouillaient, ou qu'ils tenaient souvent renfermés dans des lieux souterrains. Ainsi ce prince agissait sans relâche pour la justice et

(1) Leg. 18. de Hæret. cod. Theod.—(2) Prud. adv. Symmach. l. 1.

pour la piété, et ne croyait pas qu'un empereur chrétien dût être quelque temps dans une ville sans y laisser plus de sûreté, de religion et de continence.

CXII. Théodose reçut en ce même temps la nouvelle de la démolition du temple fameux de Sérapis dans Alexandrie (1), qu'il avait ordonnée pour punir les païens d'une sédition qu'ils avaient faite. Il y avait dans Alexandrie un vieux temple ruiné que l'empereur Constantius avait autrefois donné aux ariens. Le nombre des catholiques croissant tous les jours, le patriarche Théophile pria l'empereur de lui accorder cette église déserte. Il l'obtint; il la visita, et voulut y faire quelques réparations. En creusant, on trouva des grottes sombres, plus propres à cacher des crimes qu'à célébrer des cérémonies de religion. Les gentils qui ne voulaient pas qu'on révélât la honte de leurs mystères, ni qu'on fouillât dans ces endroits secrets, où l'on trouvait des restes de corps humains découpés qui avaient servi à leurs abominables sacrifices, empêchaient les ouvriers de travailler. Les chrétiens s'y obstinèrent; la chose en vint à une sédition ouverte. Quoique les chrétiens fussent en plus grand nombre, comme ils avaient plus de retenue que les autres, ils furent battus en quelques rencontres. Il y en eut même qui furent pris et cruellement

(1) Ruffin. l. 2. c. 22.

massacrés, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles.

Les magistrats allèrent plusieurs fois au temple de Sérapis, où les séditieux s'étaient retranchés, et tâchèrent de les remettre en leur devoir; mais ne pouvant ni les forcer, ni les réduire par la raison et par les menaces, ils en donnèrent avis à l'empereur, qui leur répondit *que les martyrs qu'ils avaient faits étaient plus à louer qu'à plaindre; mais que pour éviter à l'avenir de semblables désordres, il en fallait retrancher la cause, c'est-à-dire, détruire les temples.* La lettre étant lue publiquement, les chrétiens témoignèrent leur joie par des cris extraordinaires; les gentils effrayés se cachèrent ou s'enfuirent. On commença à exécuter la sentence par la démolition du temple de Sérapis, et par le renversement de cette fameuse idole, que le roi Sésostris avait fait faire. On la fendit en plusieurs pièces, et on la traîna par les rues.

CXIII. On fit le même traitement à toutes les autres divinités païennes. Leur faiblesse parut, les fourberies des prêtres furent découvertes, et plusieurs se convertirent à Jésus-Christ. Théodose, apprenant ces heureuses nouvelles, leva les mains au ciel, et s'écria (1): *Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez détruit les erreurs de cette ville superstitieuse, sans que j'aie été*

(1) Ruffin. l. 5. c. 28.

obligé de répandre le sang de mes sujets. Il écrivit aussitôt au patriarche pour se réjouir avec lui de la grâce que Dieu venait de faire à son Église (1), lui envoya un ordre de ramasser toutes les idoles d'or ou d'argent qu'on avait abattues, et d'en faire distribuer le prix aux pauvres de son diocèse; ajoutant qu'il fallait montrer aux gentils que le zèle des chrétiens n'était mêlé d'aucune avarice, et leur donner l'exemple d'une religion pure et désintéressée! On vendit tous les morceaux de ces précieuses statues. On fit des vases de charité des autres métaux qui avaient servi à la superstition (2). Théophile réserva seulement une idole, qu'il fit élever dans la place publique, afin que la postérité se moquât un jour des gentils, en voyant les restes de leur culte ridicule; ce qui leur parut plus injurieux que tout le reste. Ce patriarche fit bâtir une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste à la place du temple de Sérapis. Tous les évêques d'Égypte suivirent cet exemple, et, peu de temps après, cette province si attachée à ses superstitions, en fut délivrée.

CXIV. Théodose plus satisfait des succès heureux de la religion que de ses triomphes (3), partit de Rome le premier jour du mois de septembre pour retourner à Milan, et de là à Constantinople. Il rendit l'empire à Valentinien, et lui imprima si bien dans l'esprit la religion catholique par ses

(1) Socrat. l. 9. c. 16.— (2) Socrat. Ibid.—(3) Zoz. l. 7. c. 14. Ambros. ep. et orat. de obit. Theod.

instructions réitérées, que ce jeune prince, qui était naturellement porté au bien, devint le défenseur de la foi (1), et se mit entièrement sous la discipline de saint Ambroise, qu'il honora jusqu'à sa mort comme son père.

L'impératrice Justine, qui avait pris tant de soin de lui inspirer l'hérésie dont elle était infectée, n'eut pas la satisfaction de voir son triomphe et son rétablissement. Dieu permit qu'elle mourût pendant le temps de la guerre. Elle était fille de Juste (2), gouverneur de la Marche sous l'empereur Constantius. Elle avait épousé en premières noces le tyran Magnence, qui, après avoir perdu la bataille de Murse en Pannonie, se tua lui-même, pour éviter le supplice qu'avait mérité sa révolte. Le grand Valentinien en était devenu amoureux, et l'avait épousée après la mort de l'impératrice Sévéra, sa première femme. C'était une princesse fière, impérieuse, attachée à son sens et prévenue de toutes les impiétés des ariens. Le crédit qu'elle avait eu sur l'esprit de son mari (3), et l'autorité qu'elle avait prise sur son fils, avaient causé de grands troubles dans l'Église ; et si Dieu ne lui eût opposé un évêque aussi ferme qu'était saint Ambroise, les ariens fussent demeurés les maîtres dans Milan, et l'on eût éprouvé ce que peut une princesse abusée, qui joint à la faiblesse de son sexe l'emportement de sa passion.

(1) Ambros. in fun. Valent. — (2) Socrat. l. 4. c. 26. — (3) Sulp. Sev. Dial. 2. c. 6.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIÈME.

I. Sédition arrivée à Thessalonique. II. Colère de Théodose apaisée par saint Ambroise et rallumée par Ruffin. III. Tempérament de Théodose. IV. Châtiment des séditieux de Thessalonique. V. Remontrance de saint Ambroise à l'empereur. VI. Repentir de Théodose. VII. Saint Ambroise excommunie Théodose. VIII. Ruffin veut consoler Théodose. IX. Ruffin négocie l'absolution pour Théodose. X. Théodose se présente à la porte de l'église. XI. Théodose fait pénitence publiquement, et il est absous. XII. Théodose se range avec les laïques. XIII. Hérésie de Jovinien; Théodose s'emploie pour la détruire. XIV. Théodose réforme divers abus. XV. Ordre de l'église pour la pénitence. XVI. Désordre arrivé dans l'église de Constantinople. XVII. États et fonctions des diaconesses. Règlement de leur âge et de leurs testaments. XVIII. Mort de l'impératrice Galla. XIX. Théodose retourne en Orient. XX. Théodose chasse une troupe de barbares de la Macédoine. XXI. Théodose arrive à Constantinople. Sa piété. XXII. Origine, mœurs et fortune de Ruffin. XXIII. Jalousie contre Ruffin. XXIV. Querelle de Promote et de Ruffin. Colère de Théodose. XXV. Ruffin abuse de la faveur, perd ses ennemis. XXVI. Nouvelles révolutions dans l'Occident. XXVII. Edits de Théodose contre les relaps. XXVIII. Valentinien fait enlever à Rome une comédienne. XXIX. Intrigue de Flavien. XXX. Révolte d'Arbogaste. Ses emplois, ses mœurs. XXXI. Valentinien veut être baptisé par saint Ambroise. XXXII. Jalousie de Valentinien. Insolence d'Arbogaste. XXXIII. Valentinien implore le secours de Théodose; il écrit à saint Ambroise. XXXIV. Mort de Valentinien; ses grandes qualités. XXXV. Eugène est fait empereur. XXXVI. Théodose apprend la mort de Valentinien. Saint Ambroise fait son

éloge à Milan. XXXVII. Eugène fait alliance avec les peuples du Rhin. XXXVIII. Eugène envoie des ambassadeurs à Théodose. XXXIX. Eugène accorde aux païens le rétablissement des temples. XL. Conduite de saint Ambroise à l'égard d'Eugène. XLI. Confiance d'Eugène. Édits de Théodose. XLII. Théodose se prépare à la guerre. XLIII. Il consulte l'abbé Jean. XLIV. Il diminue les impôts. XLV. Il règle les gens de guerre. XLVI. Édits de Théodose pour le pardon des injures. XLVII. Ordre de l'armée de Théodose. XLVIII. Armée d'Eugène; vues différentes des chefs; leurs soins. XLIX. Théodose force le passage des Alpes. L. Bataille de Théodose contre Arbogaste. LI. Défaite des Goths. Piété de Théodose. Mort de Baccurius. LII. Retraite et perte considérable de Théodose. LIII. Espérance d'Eugène. Théodose tient conseil de guerre. LIV. Théodose conclut de combattre. Apparition miraculeuse. LV. Seconde bataille de Théodose. LVI. Confiance d'Arbogaste. LVII. Résolution de Théodose. LVIII. Arbetion se rend à Théodose. LIX. Incertitude de la victoire. LX. Vent miraculeux. Victoire de Théodose. LXI. Mort d'Eugène et d'Arbogaste. LXII. Clémence de Théodose. LXIII. Affection de saint Ambroise pour Théodose. LXIV. Entrevue de saint Ambroise et de Théodose. LXV. Prédiction de la victoire de Théodose. LXVI. Orgueil de Ruffin. LXVII. Dédicace de l'église des apôtres à Calcédoine. Solennité du baptême de Ruffin. LXVIII. Synode tenu à Constantinople. LXIX. Théodose abolit l'idolâtrie. LXX. Théodose se dispose à la mort, s'abstient de la communion pour un temps. LXXI. Les enfants de Théodose arrivent à Milan. LXXII. Théodose exhorte les sénateurs païens à se convertir. LXXIII. Testament de Théodose. LXXIV. Théodose partage l'empire à ses deux fils. LXXV. Stilicon est déclaré tuteur d'Honorius. LXXVI. Théodose se fait porter au cirque. LXXVII. Mort de Théodose. LXXVIII. Saint Ambroise fait l'éloge de Théodose en présence d'Honorius. LXXIX Le corps de Théodose est transporté à Constantinople. LXXX. Portrait de Théodose.

Théodose se présente à la porte de l'Eglise et S.t Ambroise lui en refuse l'entrée.

HISTOIRE

DE

THÉODOSE

LE GRAND.

LIVRE QUATRIÈME.

AN 390.

L'EMPIRE jouissait d'une paix profonde depuis la défaite de Maxime, et Théodose rétablissait à loisir les affaires d'Occident avant que de repasser à Constantinople, lorsqu'il reçut les nouvelles de la sédition arrivée à Thessalonique. Le sujet en avait été peu considérable ; mais les suites en furent si grandes, qu'elles font une des principales parties de cette histoire.

I. Bothéric, gouverneur de l'Illyrie (1), et lieutenant-général des armées de l'empereur, avait eu ordre de demeurer dans son gouvernement avec des troupes qu'on lui avait laissées, pour retenir les peuples dans leur devoir, ou pour s'opposer aux barbares s'ils entreprenaient de faire

(1) Sozom. l. 7. c. 15.

quelque irruption sur les terres de l'empire de ce côté-là. Il se tenait à Thessalonique, ville très-riche et très-peuplée, capitale non-seulement de la Macédoine où elle était située, mais encore de plusieurs provinces voisines (1). De là il observait et réglait toutes choses avec beaucoup de prudence et de probité, pendant que l'empereur était occupé à la guerre contre Maxime. Dès qu'il eut appris la victoire que Théodose avait remportée, il ordonna des réjouissances publiques dans toutes les villes de son gouvernement. Les habitants de Thessalonique affectionnés pour la gloire de leur prince, et naturellement portés à toute sorte de spectacles, se signalèrent en cette occasion. Ils célébrèrent, durant plusieurs jours, des jeux publics avec une magnificence extraordinaire.

Un cocher de Bothéric (2) y acquit beaucoup de réputation, et parut si adroit et si entendu à manier des chevaux et à conduire des chariots dans le cirque, que le peuple ne pouvait se lasser de le voir et de le louer. Il jouit peu de temps de cette faveur populaire; car ayant été accusé et convaincu de quelques débauches infâmes, Bothéric, homme sage et austère, le fit arrêter, et le tenait dans une étroite prison pour le corriger, et pour retenir tous ses gens dans la modestie par cet exemple de sévérité et de justice.

Comme on préparait encore des courses de

(1) Théodoret. l. 5. c. 17. — (2) Zoz. Ibid.

chevaux à Thessalonique, le peuple prévenu de l'adresse et de la bonne grâce de cet homme, jugeant qu'il était lui seul capable de faire l'honneur de cette fête, résolut de demander sa liberté. Ceux qui s'étaient chargés de l'obtenir, n'ayant pu toucher l'esprit du gouverneur par leurs très-humbles prières, le peuple courut en foule vers le palais, et fit de nouvelles instances; mais Bothéric ne voulut rien relâcher dans une affaire où il y allait non-seulement de la discipline de sa maison, mais encore de l'autorité de sa charge, pour laquelle il semblait qu'on n'eût pas assez de respect. Alors les plus séditieux commencèrent à murmurer; et prenant ce refus pour une injustice qu'on leur faisait, ils demandèrent la liberté du prisonnier, non plus comme une grâce, mais comme une nécessité. Toute la ville s'émut insensiblement. Les uns coururent aux portes des prisons pour les enfoncer (1); les autres chassèrent à coups de pierres les magistrats qui voulaient s'y opposer : et comme il n'y a rien dont une populace ne soit capable quand elle est une fois échauffée, ils forcèrent les portes du palais, écartèrent les gardes qui s'y trouvaient, et tuèrent Bothéric même, qui venait au-devant d'eux pour tâcher de les apaiser.

II. L'empereur ayant appris ce désordre, en fut tellement irrité, qu'il résolut de perdre cette

(1) Théodoret. l. 5. c. 17.

ville, et condamna à la mort une partie de ses habitants. Saint Ambroise qui connaissait l'humeur de ce prince, et qui s'intéressait à sa véritable gloire, craignit qu'il ne s'abandonnât à ses premiers mouvements, ou aux conseils violents de quelques seigneurs de sa cour. Il lui parla avec tant de force (1), il lui inspira si à propos des sentiments de douceur et de piété, qu'il lui fit révoquer l'arrêt qu'il avait prononcé dans la première ardeur de sa colère. Plusieurs autres prélats joignirent leurs remontrances et leurs prières à celles de cet archevêque (2); et ils obtinrent de l'empereur qu'il sauverait la vie à tous ces coupables.

Mais ses principaux officiers, et surtout Ruffin, grand-maître du palais, qui avait beaucoup de pouvoir sur son esprit, prirent leur temps pour lui remontrer qu'il fallait enfin réprimer la licence des peuples, qui croissait tous les jours par l'espérance de l'impunité; qu'il n'avait déjà que trop pardonné, puisqu'il ne restait plus de respect pour les lois, ni de sûreté pour ses plus fidèles serviteurs; qu'il se trouverait lui-même exposé à l'insolence de ses sujets, s'il laissait affaiblir son autorité, en dissimulant leurs révoltes; qu'il y avait de quoi s'étonner qu'un empereur, qui savait si bien vaincre ses ennemis, n'eût pas la force de punir quelques rebelles; que

(1) Paulin. in vitâ Amb. — (2) August. de Civ. Dei. l. 5. c. 25.

les évêques étaient obligés de prêcher toujours la douceur ; mais que c'était aux princes à en user suivant la nécessité de leurs affaires, parce qu'un empire ne se gouvernait pas comme un diocèse, et que l'Église et l'État avaient des règles et des maximes bien différentes ; qu'il y avait enfin de l'excès dans le pardon des crimes, comme il y en avait dans le châtiment, et qu'il était temps d'arrêter les désordres dont l'État était menacé, en punissant rigoureusement celui qui venait d'arriver.

Ils rappelèrent ensuite dans la mémoire de l'empereur, les statues de l'impératrice renversées dans Antioche, le palais du patriarche brûlé par les ariens à Constantinople, et la synagogue de Callicin ruinée par le zèle indiscret de quelques solitaires. Ils lui firent prévoir mille conséquences fâcheuses, et rallumèrent si bien sa colère par ces nouvelles remontrances, qu'il oublia la parole qu'il avait donnée, et résolut d'abandonner Thessalonique à la fureur des gens de guerre qu'il y envoyait. Il sortit même de Milan pour éviter les remontrances des évêques, et se plaignit dans son conseil de ceux qui avaient soin d'informer saint Ambroise de toutes les résolutions qu'on y prenait.

III. Théodose était d'un tempérament prompt et ardent (1), et se laissait aisément emporter à la

(1) Aurel. Vict. in Theod.

colère contre ceux qui l'avaient offensé ; mais après cette première émotion, dont il n'était pas toujours le maître, il revenait tout d'un coup à lui-même, et pourvu qu'on ne détournât pas la bonté de son naturel par de mauvais conseils, il pardonnait d'autant plus volontiers, qu'il s'était plus fort emporté. Il savait bon gré à ceux qui le redressaient en ces rencontres (1) ; et soit qu'il eût honte de s'être laissé aller à sa passion, soit qu'il voulût réparer sa faute, soit qu'il crût que la colère des princes était un supplice assez rude à supporter, souvent il faisait grâce à des criminels, par la seule raison qu'il les avait repris trop aigrement. Mais il avait, comme la plupart même des bons princes, une confiance dangereuse en ceux qu'il croyait être ses amis, qui animaient ses passions, et couvraient les leurs sous des apparences du bien public. Ainsi il se laissait quelquefois surprendre ; et quoiqu'il eût les intentions bonnes, il était capable de faire de grandes fautes.

IV. La résolution étant donc prise de faire un exemple de sévérité sur cette ville, l'affaire fut proposée dans le conseil. Il fut résolu tout d'une voix, qu'il fallait envoyer des troupes à Thessalonique, et faire main basse sur ce peuple séditieux. On tint la délibération secrète. On envoya les ordres nécessaires pour l'exécution, et l'on ne craignit dans le crime qu'on allait faire, sinon que saint Ambroise

(1) Ambros. in fun. Theod.

en fût averti (1). Les officiers qui avaient été chargés de cette sanglante commission, s'en acquittèrent avec toute l'adresse et toute la cruauté qu'on leur avait recommandées. Ils amusèrent par quelques préparatifs de courses et de jeux publics, ce peuple qui devait plutôt s'attendre à des supplices qu'à des spectacles, et en ayant attiré un très-grand nombre dans le cirque, ils se donnèrent le signal dont ils étaient convenus.

Alors on vit courir de tous côtés des soldats (2) qui se jetèrent, les armes à la main, dans les places, dans les rues, dans les maisons, et surtout dans le cirque où le peuple était assemblé. Là, ils passaient tout au fil de l'épée (3), sans aucune distinction d'âge, de sexe et de qualité. Le premier qui se rencontrait, était le premier immolé. Les innocents périssaient avec les coupables. Des étrangers qui n'avaient aucune part dans la faute, se trouvèrent enveloppés dans la punition ; et les soldats, échauffés au meurtre, ne cherchaient plus à punir un crime, mais à assouvrir leur brutale fureur.

Ce fut en cette occasion qu'un des plus riches marchands de la ville, voyant sa famille prête à être cruellement égorgée, se jeta aux pieds de ces meurtriers, essaya vainement de les émouvoir par ses larmes et par ses prières, et les conjura de

(1) Ambros ep. 28. (2) Ruffin. l. 2. c. 18. —(3) Sozom. l. 7. c. 24.

prendre son bien et sa propre vie, pour celle de deux enfants qui lui étaient également chers. Alors, comme s'ils eussent été touchés de quelque pitié, ils lui répondirent, que le nombre des morts porté par leur commission n'était pas encore rempli; qu'ils ne pouvaient disposer que d'une seule grâce, et qu'il choisît promptement lequel de ses deux enfants il voulait sauver. Mais ce misérable père réduit à la triste nécessité d'en livrer un pour sauver l'autre, et ne se déterminant pas assez promptement sur ce choix au gré de ces barbares, ils ne purent souffrir plus long-temps cette suspension, et tuèrent inhumainement les deux frères. La ville fut abandonnée à l'épée pendant trois heures, et il y périt environ sept mille personnes.

Quoiqu'on eût pu croire que Théodose n'avait pas ordonné de son mouvement cette vengeance sans bornes (1); néanmoins comme les princes doivent répondre de ce qui se fait en leur nom, et des excès qu'on commet en exécution de leurs ordres, chacun en jeta la faute sur lui. Le bruit s'en répandit par tout l'Orient. La nouvelle en vint à Milan, où plusieurs évêques s'étaient rendus pour assister au concile qu'on y devait tenir contre Jovinien et ses partisans. Ces prélats eurent horreur d'une action si cruelle (2), et blâmèrent hautement celui qui en était l'auteur.

V. Saint Ambroise ayant appris que ce prince

(1) Paulin. in vitâ Ambr. Théodoret. l. 5. c. 17.—(2) Ambros. ep. 28.

avait dessein de le venir trouver, lui écrivit d'abord une lettre, pour lui marquer la grandeur de son crime, et l'exhorter d'en faire pénitence. Il s'excuse de ce qu'il n'a pas l'honneur d'aller au-devant de lui. Il lui déclare avec respect, *qu'encore qu'il ait dans le cœur toute la reconnaissance qu'il doit avoir des témoignages de son amitié, et des grâces qu'il a reçues de lui, il ne ressent plus la même joie qu'il aurait eue autrefois de son arrivée; qu'il aime mieux le laisser en repos, et lui donner le temps de faire des réflexions sur sa conduite, que de l'importuner par ses corrections précipitées; qu'il le reconnaît pour un grand prince, craignant Dieu, zélé pour la foi, et plein de bonnes intentions, mais prompt de son naturel, et susceptible des impressions qu'on lui donne, soit pour le pardon, soit pour la vengeance.*

Après avoir fait ainsi le portrait de l'empereur à l'empereur même, il vient à l'affaire de Thessalonique, et lui représente que c'est une manière de punir inouïe; que son crime est d'autant plus grand, qu'on lui en avait fait voir la grandeur avant qu'il l'entreprît; que les évêques assemblés en avaient gémi, et avaient jugé nécessaire qu'il se réconciliât avec Dieu avant que d'être reçu à la participation des sacrés mystères; qu'il fallait pleurer et expier son péché par les larmes et par la pénitence, et n'avoir pas honte de faire ce que David avait fait, lui qui était un grand roi, de qui Jésus-Christ était descendu selon la chair, et qui n'était coupable que

de la mort d'un seul innocent ; qu'il ne lui dit pas ces choses pour le confondre, mais pour l'exciter par cet exemple à se reconnaître et à s'humilier devant Dieu ; que tout homme, quelque grand qu'il soit, est sujet à manquer ; qu'il lui conseille, et le conjure comme ami, et qu'il l'exhorte et l'avertit comme évêque, de réparer sa faute ; que ce serait une chose déplorable, si un prince qui avait donné de si grands exemples de piété et de clémence demeurait endurci, et si, après avoir pardonné à tant de criminels, il faisait difficulté de se repentir d'avoir fait mourir tant d'innocents ; que quelque grandes qualités qu'il eût pour régner, et quelques batailles qu'il eût gagnées, il avait été plus estimable par sa piété que par ses victoires ; mais qu'il avait perdu par une seule action la gloire qu'il s'était acquise par tant d'autres.

Il lui déclara après cela que la reconnaissance, l'estime et le respect qu'il a dans le cœur pour lui, n'empêcheront pas qu'il ne suive les ordres de l'Église, et qu'il n'a garde d'offrir en sa présence le divin sacrifice jusqu'à ce qu'il ait satisfait à Dieu ; qu'au reste il lui écrit ceci de sa main, afin qu'il y fasse réflexion en son particulier ; qu'il aimerait bien mieux gagner les bonnes grâces de son empereur par une complaisance honnête, que de lui faire de la peine par des avertissements rudes ; mais que lorsqu'il s'agit de la cause de Dieu, il faut sacrifier son inclination à son devoir.

Enfin, il l'exhorte à accuser et à condamner lui-même son péché, et finit par ces paroles pleines d'une tendresse de père: *Plût à Dieu, Seigneur, que j'eusse plutôt cru mon propre instinct, que l'expérience que j'avais de votre bonté! Mais lorsque je m'imaginais que je vous avais vu si souvent pardonner et revenir de votre colère, je me suis trop fié à votre coutume, vous aviez été prévenu, et je n'ai point empêché ce que je devais craindre, et que je ne pouvais presque pas prévoir. Dieu sait la tendresse que j'ai pour vous, et la ferveur avec laquelle je lui demande votre salut. Si vous êtes persuadé que je vous dis la vérité, suivez les avis que je vous donne; sinon excusez mon zèle, et ne trouvez pas mauvais que je veuille plutôt plaire à Dieu qu'à vous.*

VI. L'empereur, ayant reçu cette lettre, se sentit touché d'une si libre et si sage remontrance. Les nuages de la prévention étant dissipés, il regarda l'action qu'il venait de faire, dépouillée des prétextes et des raisonnements d'une fausse politique. Son âme, pressée des remords de son crime, fut saisie d'une crainte religieuse des jugements de Dieu et des censures ecclésiastiques. Dans cet état, ne pouvant presque se supporter lui-même, et n'espérant de solide consolation que du saint archevêque dont il n'avait pas assez révéré les conseils, et dont il avait éprouvé le zèle inflexible, il partit tout d'un coup pour Milan.

VII. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il ne pensa qu'à donner des marques de sa piété, pour ôter les

mauvaises impressions qu'il avait données de lui. Pour cela il voulut aller à la cathédrale assister aux prières publiques, et participer aux sacrés mystères. L'archevêque en fut averti, et sortant du chœur de l'église où il était, il marcha jusqu'au-delà du vestibule pour l'attendre. Dès qu'il le vit paraître, il s'avança quelques pas vers lui, et lui dit avec cette autorité que lui donnait son caractère et la sainteté de sa vie :

Il est à croire (1), ô empereur, que vous ne comprenez pas encore l'énormité de votre crime, puisque vous osez vous présenter ici. Peut-être que, prévenu de la grandeur de votre dignité, vous vous cachez à vous-même vos faiblesses, et que votre orgueil aveugle votre raison. Songez que vous êtes d'une nature fragile, que vous avez été tiré d'un peu de poussière comme les autres hommes, et que vous retournerez en poussière comme eux. Ne vous laissez pas éblouir à l'éclat de cette pourpre qui couvre un corps infirme et mortel. Ceux à qui vous commandez sont de la même nature que vous, et vous servez avec eux le même Dieu qui est le maître des sujets et des souverains. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans son temple ? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable en cette bouche, qui, dans l'excès de votre colère a

(1) Théodoret. L. 5. c. 17.

commandé tant de meurtres? Retirez-vous donc, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis : recevez plutôt avec soumission la sentence que je prononce contre votre péché sur la terre, et que Jésus-Christ approuve dans le ciel, puisque c'est pour votre salut.

Théodose, sensiblement touché de ce discours, demeura quelque temps les yeux baissés, sans rien dire : après quoi il répondit à l'archevêque, qu'il reconnaissait son crime, mais qu'il espérait que Dieu aurait égard à sa faiblesse ; et comme il alléguait l'exemple de David, qui avait commis un homicide et un adultère tout ensemble, l'archevêque lui répondit (1) : *Vous l'avez imité en son péché, imitez-le donc en sa pénitence.* Alors ce prince qui était parfaitement instruit des maximes de la religion et du pouvoir de l'Église, au lieu de s'offenser de cette résistance, la regarda comme un remède salutaire d'un mal dont il n'avait pas connu jusqu'alors toutes les conséquences. Il se retira dans son palais les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, vivant comme un pénitent, et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur.

VIII. Cependant la fête de la naissance de notre Seigneur étant arrivée (2), Théodose, pénétré d'une vive douleur, se leva plus matin qu'il n'avait accoutumé ; et comme il ne pouvait avoir aucune

(1) Paulin. in vitâ Ambr. — (2) Théodoret. l. 5. c. 17. Fléchier. Hist. de Théodose.

Q

part à la solennité de ce jour, il se disposait à le passer dans une profonde tristesse. Ruffin, grand-maître du palais, qu'il honorait de son amitié et de sa confidence, étant entré dans sa chambre, le trouva dans cet abattement, et lui en demanda la cause. L'ayant sue, il essaya de le consoler, en lui insinuant adroitement qu'il fallait se mettre au-dessus de certaines craintes qu'on couvrait du nom de religion; qu'on devait agir en maître quand on l'était; qu'il y avait du danger à s'assujettir aux censures de gens qui n'avaient jamais gouverné d'états; que s'il avait pourtant cette délicatesse de conscience, il pouvait satisfaire sa piété, sans tomber dans l'abattement; que le mal n'était pas si grand qu'on le faisait; qu'après tout il avait eu sujet de punir des criminels, et qu'il n'en avait pas de s'affliger si cruellement. Ainsi ce favori, après avoir porté son maître à commettre une grande faute, tâchait encore par ses flatteries de lui en affaiblir le repentir.

Théodose, bien loin de recevoir ces consolations, parut plus touché qu'il n'était auparavant, et après avoir demeuré quelque temps sans pouvoir répondre : *Cessez, Ruffin*, lui dit-il avec indignation, *cessez de vous moquer de ma douleur : je juge mieux que vous ne faites de l'état où je suis. N'ai-je pas sujet d'être affligé, quand je pense que les moindres de mes sujets vont aujourd'hui faire leur prière aux pieds des autels, et que je suis le seul à qui l'on interdit non-seulement l'entrée de l'église,*

mais encore celle du ciel, suivant cette parole de l'Évangile (1) : *Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié de même dans les cieux?*

IX. Ruffin ne voyant plus d'apparence d'ôter de l'esprit de ce prince cette crainte religieuse que saint Ambroise y avait imprimée par ses remontrances, s'offrit d'aller trouver ce prélat, et de l'obliger, par ses prières, à lever la sentence de l'excommunication. Théodose lui répondit qu'il avait à faire à un homme inflexible, qui n'avait nul égard au rang ni à la puissance des empereurs, lorsqu'il s'agissait des lois et de la discipline de l'Église ; qu'il reconnaissait que le jugement de l'archevêque était juste, et qu'il valait mieux achever d'expier son péché, que de demander en vain la grâce d'une absolution précipitée.

La pratique ordinaire de l'Église, de ne recevoir publiquement les pénitents que vers les fêtes de Pâques, et de tenir les meurtriers volontaires plusieurs années en pénitence, faisait croire à l'empereur que cette tentative serait inutile. Toutefois Ruffin le pressa si fort de sortir de l'accablement où il était, et lui donna de si belles espérances, que ce prince lui permit d'aller trouver l'archevêque, et résolut de le suivre lui-même peu de temps après. Rufin s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse ; mais saint Ambroise, voyant qu'il faisait une négociation d'état d'une réconciliation

(1) Matth. 10.

ecclésiastique, lui répondit, avec sa liberté ordinaire, *que lui, qui était le premier auteur du crime, n'était pas propre pour être l'entremetteur de l'absolution; et que pour peu qu'il lui restât de honte et de crainte des jugements de Dieu, il ne devait penser à l'affaire de Thessalonique, que pour pleurer les mauvais conseils qu'il avait donnés à son maître.* Ruffin ne se rebuta point de ces reproches, il employa les sollicitations et les prières les plus touchantes, et n'oublia rien de ce qui pouvait gagner l'esprit de l'archevêque. Comme il vit qu'il n'en pouvait rien obtenir, il l'avertit que l'empereur arriverait bientôt à l'église. Le saint lui répliqua, sans s'étonner, *qu'il allait l'attendre à la porte, pour lui en défendre l'entrée; que s'il venait comme un empereur chrétien, il ne violerait pas les lois de sa religion; que s'il voulait devenir tyran, il pourrait ajouter la mort d'un évêque à celle de tant d'innocents qu'il avait déjà fait mourir.*

X. Ruffin ayant ouï cette réponse, manda promptement à Théodose que l'affaire n'avait pas réussi comme il l'avait espéré, et qu'il le suppliait de ne point venir. L'empereur était déjà bien avancé quand il reçut cet avis. Il s'arrêta, et après avoir fait quelques réflexions, il passa outre, et résolut de souffrir la confusion qu'il croyait avoir méritée. L'archevêque était dans une salle proche de l'église, où il donnait ordinairement ses audiences, lorsqu'ont vint l'avertir que l'empereur était à la porte. Il s'avança vers lui, et lui dit qu'il ne

faisait pas l'action d'un empereur chrétien, s'il entreprenait de forcer l'église ; que c'était se révolter contre Dieu même et fouler aux pieds les lois divines, que de vouloir assister aux sacrés mystères avant que d'avoir fait pénitence de son péché. Théodose lui répondit, avec beaucoup de soumission, que son dessein n'était pas d'entrer par force dans la maison de Dieu, ni de violer les ordonnances ecclésiastiques ; mais qu'il venait le conjurer de rompre ses liens, et de lui ouvrir la porte du salut, au nom de Jésus-Christ qui a ouvert celle de sa miséricorde aux pécheurs qui se repentent sincèrement. Saint Ambroise lui demanda quelle pénitence il avait faite et quels remèdes il avait employés pour guérir une plaie si dangereuse. *Je viens à vous comme au médecin*, répliqua l'empereur; *c'est à vous à ordonner ce que je dois faire.*

XI. Alors le saint archevêque lui représenta le malheur d'un prince qui ne réglait pas ses passions, et qui s'exposait à rendre des jugements injustes et à répandre un sang innocent, et lui ordonna de faire une loi qui pût servir de frein à sa colère et à celle de ses successeurs (1). Cette loi portait que si les empereurs, contre leur coutume, étaient obligés d'user envers quelqu'un d'une extrême sévérité, après avoir prononcé la sentence de mort, ils en feraient différer l'exé-

(1) Théodoret. Ibid. Zoz. l. 7. c. 25.

Toute l'Église est encore édifiée de la docilité et de la foi de cet empereur. Les saints Pères, dans leurs écrits (1), ont consacré la mémoire de sa piété; et par cet exemple ils ont averti tous les souverains de régler leur autorité par la justice et non pas par leurs passions, de discerner les bons conseils d'avec les mauvais, et d'avoir plus de honte des péchés qu'ils font, que de la pénitence qu'ils en devraient faire.

XIII. Théodose, après s'être soumis lui-même aux lois de l'Église, employa son autorité pour les faire observer, et réprima l'insolence de Jovinien et de ses disciples, que le concile de Milan venait de condamner. Jovinien avait été religieux dans un monastère du faubourg de Milan, que saint Ambroise entretenait par ses soins dans une exacte régularité. Cet homme volage et sensuel se lassa bientôt de mener une vie austère et pénitente. Il la quitta, et entraîna avec lui quelques esprits faibles qu'il avait infectés d'une doctrine contagieuse. Il eut quelque dessein de rentrer dans cette sainte société; mais on jugea que son repentir n'était pas sincère et que sa conversation serait dangereuse, et l'on refusa de l'y recevoir. Il fut si piqué de ce refus, qu'il enseigna publiquement que le jeûne et les autres exercices de pénitence n'étaient d'aucun mérite (2); que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage; que ceux qui sont baptisés

(1) August. de Civit. Dei. l. 5. c. 23. Ambros. in fun. Theod. Paulin. etc. — (2) Hieronym. contra Jovin. l. 1.

ne peuvent être abbattus par les tentations; qu'il n'y avait qu'une même récompense pour tous les bienheureux; et plusieurs autres maximes qui tendaient au relâchement des mœurs (1) et à l'affaiblissement de la discipline. Outre que sa cause était mauvaise, elle était encore mal soutenue, parce qu'il n'avait ni netteté ni éloquence dans ses écrits; mais comme elle flattait les inclinations sensuelles des hommes, elle était facile à persuader. Ainsi, en rabaissant la gloire de la virginité, il séduisait plusieurs vierges romaines; et à force de déclamer contre le célibat, il portait des gens de bien à la dissolution.

De saints et savants personnages écrivirent contre sa doctrine (2), et contre sa vie, qui était très-conforme à ses opinions, et lui reprochèrent même avec beaucoup d'aigreur ses délicatesses, son luxe et son incontinence. Le pape Sirice, après avoir condamné cet hérésiarque, envoya ses légats à Milan, pour y convoquer un synode, et pour étouffer ces nouvelles erreurs dans le lieu même où elles étaient nées. Ce synode, qui commençait à s'assembler quand la nouvelle de l'affaire de Thessalonique arriva, avait jugé Jovinien et ses compagnons conformément à la sentence de Rome : il ne restait plus qu'à l'exécuter. Théodose s'en chargea lui-même; et par un rescrit, donné à Vérone le deuxième

(1) August. de Hæres. c. 82.—(2) Ambros. de Virgin. Hieronym. l. 2. contra Jovin. August. de bono conj.

vraisemblablement par une dévotion peu solide ; s'était élevée au rang de diaconesse, fit une confession de toute sa vie passée au pénitencier, qui lui imposa, pour l'expiation de ses fautes, des jeûnes et des prières extraordinaires. Comme elle était obligée d'être long-temps à l'église pour s'acquitter des satisfactions qu'on lui avait ordonnées, elle eut occasion de voir et d'entretenir plusieurs fois un jeune diacre, en qui elle eut trop de confiance. Ces entretiens fort sérieux au commencement, dégénérèrent de part et d'autre en familiarités peu honnêtes, et ce commerce spirituel devint ensuite une passion criminelle. Cette veuve, pressée enfin des remords de sa conscience, alla déclarer son péché, et nomma imprudemment celui qui l'avait séduite.

Le pénitencier voulut examiner la vérité du fait ; le patriarche en fut averti ; le diacre fut déposé. Le soin qu'on eut de cacher le sujet de cette déposition, fit que chacun s'en informa plus curieusement. On découvrit bientôt le crime que quelques-uns avaient déjà soupçonné ; le bruit s'en répandit dans toute la ville. Le peuple, rejetant sur tout le clergé la faute d'un seul ecclésiastique, fut sur le point de se soulever. Le patriarche Nectaire, pour faire cesser cette émotion, et pour ôter à l'avenir toute occasion de pareils scandales, supprima l'office de pénitencier dans son église, par le conseil d'un de ses prêtres nommé Eudemon. Soit qu'il n'eût

fait qu'abolir cette charge, soit qu'il eût interrompu pour un temps la pratique de la pénitence publique, il fit une brèche notable à la discipline.

XVII. Quoi qu'il en soit, Théodose touché du désordre qui venait d'arriver dans Constantinople, et voulant ôter aux païens tout sujet de décrier les mœurs de l'Église, fit publier une ordonnance, par laquelle il réglait l'âge et les testaments des diaconesses. C'étaient des dames d'une piété reconnue (1), qui s'employaient à tout ce qui regardait le soulagement, l'instruction, ou la discipline des personnes de leur sexe. Elles distribuaient les charités des fidèles, enseignaient les principes de la foi et les cérémonies du baptême, prenaient tous les soins convenables à la pudeur et à la bienséance, dans les immersions, dans les onctions, dans les sépultures; et quoique leur emploi ne fût pas un ordre dans la hiérarchie (2), c'était pourtant un ministère ancien et considérable.

Il s'était glissé deux sortes d'abus parmi elles. Les unes, dans leur jeunesse, par un désir impatient de se distinguer par leur dévotion, se coupaient les cheveux, et s'introduisaient dans l'Église; il en arrivait quelquefois du scandale : il y avait toujours du danger. Les autres, par une

(1) Clement. l. 3. c. 8. Constit. Epiphan. Hæres. 79. Bonav. rer. liturgic, c. 25.— (2) Paul. ep. ad. Rom. 16.

libéralité indiscrète, se piquaient de donner leurs biens aux églises et aux hôpitaux, et ruinaient souvent leurs familles pour satisfaire l'avarice des ecclésiastiques.

Théodose, pour remédier à ces abus, ordonna qu'aucune veuve ne fût reçue au rang de diaconesse, qu'elle n'eût soixante ans, suivant le précepte de saint Paul (2); et défendit à celles qu'on y recevrait, de donner, sous des prétextes de religion, leur or, leur argent et leurs pierreries, leur laissant la disposition entière des revenus de leurs terres; mais ne leur permettant pas d'en dissiper ou d'en aliéner les fonds au préjudice de leurs enfants ou de leurs proches, ni de les laisser par testament aux clercs, aux pauvres, ni aux églises.

La première partie de son ordonnance fut généralement approuvée; mais on lui remontra qu'il n'était pas juste d'arrêter les bonnes intentions des veuves mourantes, et de tarir une des principales sources de la charité; que c'était entreprendre sur la liberté de l'Église et sur les droits même des pauvres, que de les exclure des héritages ou des aumônes des fidèles; et que la religion n'était déjà que trop diminuée et la charité trop refroidie, sans les borner encore par des lois injurieuses à l'une et à l'autre. L'empereur, qui n'eut jamais honte de se dédire

(1) Leg. 27. de episc. cod. Theod.

quand on lui fit connaître qu'il s'était trompé, reçut si bien cette remontrance, que deux mois après il fit publier à Vérone une révocation de cette loi. Il commanda qu'on la tirât de tous les registres, en sorte qu'aucun plaideur ne pût l'alléguer, ni aucun magistrat s'en servir dans les jugements.

XVIII. Pendant qu'il s'occupait ainsi à Milan[1], il reçut la nouvelle de la mort de l'impératrice Galla, sa seconde femme, qui était demeurée à Constantinople. Il fut très-sensiblement touché de la perte de cette princesse qu'il avait aimée avec passion, et qu'il n'avait possédée que peu de temps parmi les troubles de la guerre et les soins du rétablissement de l'empire. Il l'avait retirée des erreurs où l'impératrice Justine l'avait engagée dans son enfance, et lui avait fait part non-seulement de son trône, mais encore de sa piété. Elle mourut dans la fleur de son âge, et ne laissa qu'une fille nommée Placidie, qui fut depuis si fameuse par sa beauté, par son esprit, par les aventures extraordinaires qui lui arrivèrent, et par les marques qu'elle donna de sa foi et de son zèle pour la religion.

On lui fit de magnifiques funérailles. Arcadius, peu de temps après, fit élever dans la grande place de Constantinople, près de l'église, une colonne, où il fit mettre la statue d'argent de Théodose, avec des inscriptions et des représentations de ses dernières victoires, voulant

que cet ouvrage fût un monument éternel et de la gloire du père et de la piété du fils.

XIX. Enfin Théodose résolut de retourner en Orient, et d'aller jouir lui-même, parmi ses peuples, des douceurs de la paix qu'il venait d'établir dans tout l'empire. Il avait passé près de trois ans en Italie, et les avait employés à remettre l'ordre dans ces provinces, et à instruire le jeune Valentinien qu'il aimait comme son fils propre. Sachant le crédit qu'avait Symmaque dans le sénat, il l'avait honoré de la dignité de consul, et n'avait rien oublié de ce qui pouvait gagner cet esprit remuant qui donnait le mouvement aux affaires et qui était à la tête d'un parti. Il avait fait en même temps des édits très-sévères contre le culte des faux dieux, montrant par cette conduite qu'il ne faisait point de tort au mérite des personnes dont il condamnait la religion. Après cela il partit, laissant l'empire d'Occident paisible, et l'empereur bien instruit en l'art de régner.

XX. Il avait déjà fait marcher une partie de son armée, afin de châtier, en passant, des barbares ramassés qui troublaient le repos des peuples. Ils avaient été attirés dans les marais de la Macédoine par quelques-uns de ces déserteurs dont nous avons parlé, qui s'y étaient jetés, et qui s'étaient sauvés du supplice qu'avait mérité leur trahison. Ce fut d'abord une

troupe de voleurs (1) plutôt qu'une milice réglée; mais le nombre s'en étant augmenté par la déroute de l'armée de Maxime, ils observèrent quelque ordre, et firent irruption dans la Thessalie et la Macédoine. Leur licence s'accrut par le peu de résistance qu'ils y trouvèrent, et en peu de temps ils ravagèrent toute la campagne. Dès qu'ils eurent appris que l'empereur revenait avec son armée, ils se retirèrent dans les forêts qui étaient aux environs des étangs, et ne sortirent plus en corps; ils se contentaient de faire des courses pendant la nuit, et se cachaient avec leur butin dès que le jour paraissait. L'on eût dit que c'étaient des spectres plutôt que des hommes, et chacun se plaignait de leur brigandage, sans que personne pût les forcer dans leur retraite.

Théodose, étant arrivé en Thessalonique, fit avancer une partie de son infanterie vers les marais sous la conduite de Timase, et s'avança lui-même peu de temps après. Il fit chercher les ennemis, et comme on était long-temps à lui en donner des nouvelles, il sortit sans bruit de son camp, avec cinq officiers bien montés, pour aller reconnaître les lieux où ils pouvaient être cachés. Il découvrit heureusement ce qu'il voulait savoir (1); car étant entré dans une petite maison de campagne, pour s'y délasser après une longue course,

(1) Zoz. l. 4.

il y aperçut un homme dont le visage effaré et la contenance embarrassée lui donnèrent quelque soupçon. Il s'informa secrètement d'où il était et d'où il venait; mais ne pouvant rien apprendre de particulier de cet inconnu, il commanda à ses gens de s'en saisir. Il voulut lui-même l'interroger; mais il n'en put tirer aucune réponse, ni par menace, ni par douceur, jusqu'à ce que, pressé par les tourments qu'on lui fit souffrir, il confessa qu'il était l'espion des barbares; qu'il courait tout le jour la campagne pour leur marquer le butin qu'ils pouvaient faire pendant la nuit; surtout qu'il avait ordre de les avertir du passage de l'empereur et de la marche de son armée. Il déclara ensuite le nombre, les forces et la retraite de ces barbares.

L'empereur partit promptement pour aller joindre son camp, marcha le lendemain avec quelques troupes, et fit attaquer si vigoureusement ce corps de barbares, que malgré la difficulté des lieux et la résistance qu'ils firent, il les força dans leurs marécages. Il y en eut un grand nombre de tués, quelques-uns furent pris et châtiés exemplairement; on poursuivit les autres le matin jusque vers le soir. Timase, voyant les soldats fatigués, pria l'empereur de prendre un peu de repos, et d'en donner à ceux qui le suivaient. On sonna la retraite; on campa dans une plaine voisine; on permit à chacun de se réjouir comme après une victoire; et dans la confiance où l'on était, on n'eut

pas tout le soin qu'il fallait de la garde et de la discipline du camp.

Cependant les barbares s'étant ralliés, et ayant appris, par quelques-uns des leurs qui s'étaient sauvés du camp, l'état où étaient les troupes, vinrent à la faveur de la nuit, et firent un grand ravage avant qu'on s'en fût aperçu. Enfin, ceux qui étaient les moins endormis ayant donné l'alarme de tous côtés, chacun se mit en défense. On courut à la tente de l'empereur, qui s'était levé au premier bruit qu'il avait ouï. Il se fit un combat dans le camp même, dont le succès eût été douteux, si ce prince n'eût animé ses gens par son exemple, et si Promote, un de ses lieutenants-généraux, qui n'était pas loin de là, ne fût arrivé heureusement avec quelques escadrons de cavalerie, qui achevèrent de mettre en fuite les ennemis.

Théodose avait résolu d'aller en personne les poursuivre, pour délivrer ses peuples des incommodités qu'ils en recevaient. Mais Promote lui représenta que ce n'étaient pas des ennemis dignes d'arrêter un grand empereur; qu'il devait se réserver pour les grandes expéditions, et laisser à quelqu'un de ses lieutenants le soin de terminer une affaire où il y avait quelque fatigue à prendre, et nulle gloire à acquérir. Il se chargea lui-même de cette commission, et s'en acquitta si fidèlement, qu'il renferma ces barbares dans leurs forêts, et en fit un si grand carnage, qu'il n'y en eut pas un seul qui échappât.

L'empereur cependant continuait son voyage. Tous les peuples allaient au-devant de lui avec une affection extraordinaire, et chaque entrée qu'il faisait dans les villes était un triomphe. Il arriva à Constantinople le neuvième jour de novembre, plus glorieux des marques d'amitié qu'il recevait de ses sujets, que des victoires qu'il avait remportées sur ses ennemis. Son fils Arcadius le vint recevoir, et tous les corps de l'empire lui témoignèrent à l'envi la joie qu'ils avaient de son heureux retour.

XXI. Les premiers soins qu'il eut furent de rendre à Dieu des actions de grâces pour toutes les prospérités de son règne, de visiter l'église magnifique qu'il avait fait bâtir à l'honneur de saint Jean-Baptiste, et d'y faire apporter, d'un bourg voisin de Calcédoine, les reliques du même saint avec beaucoup de solennité. Il s'informa de l'état des affaires de l'Église; et ayant appris qu'Eunome avait tenu des assemblées dans la ville, et publié quelques-unes de ses erreurs, il le fit chasser de Constantinople. Il ordonna qu'on chassât de même tous les hérétiques des villes voisines (1), afin de leur ôter les moyens d'étendre leurs sectes, et de corrompre les peuples par leur communication contagieuse.

Après avoir ainsi réglé ce qui concernait la religion, il s'appliqua à connaître les besoins de l'État

(1) Leg. 20. de Hæret. cod. Theod.

et à soulager les provinces qui avaient été chargées, voulant relâcher dans la paix les tributs que la seule nécessité de la guerre lui avait fait imposer. Il arrêta surtout les cabales qui s'étaient formées dans sa cour (1), tant par les intrigues de Ruffin que par les jalousies qu'on avait conçues contre ce favori.

XXII. Ruffin était gaulois, de la province d'Aquitaine, d'une condition médiocre, mais d'un esprit élevé, souple, insinuant, poli, propre à divertir un prince, et capable même de le servir. Il vint à la cour de Constantinople, il s'y fit des amis et des protecteurs, il fut connu de Théodose, il lui plut. Il ménagea si bien ces commencements de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais (2), le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confidence, et le fit enfin consul avec son fils Arcadius.

Cet homme se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. Son ambition croissait avec sa fortune. Il cherchait à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'il opprimait par ses calomnies. C'était assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire (3), et de pouvoir lui disputer le rang qu'il tenait. Comme il craignait néanmoins de perdre l'amitié du prince,

(1) Zoz. l. 4. — (2) Zoz. Ibid. Ambros. ep. 53. — (3) Claudian. l. 1. contra Ruffin.

s'il ne conservait son estime, il paraissait modeste et désintéressé. Il couvrait ses mauvais conseils de prétextes de justice, ou de politique, et savait si bien faire valoir ses bonnes qualités et cacher les mauvaises, que l'empereur, tout éclairé et tout jaloux qu'il était de son autorité, était bien souvent trompé et gouverné sans s'en apercevoir.

XXIII. Les principaux seigneurs de la cour ne purent voir l'élévation de ce favori sans en être piqués (1). Timase et Promote, qui venaient de commander l'armée et de rendre des services importants, avaient prétendu lui être préférés dans les occasions. Tatien, qui avait gouverné tout l'Orient en l'absence de Théodose, ne pouvait se résoudre de voir au-dessus de lui un nouveau ministre, qui n'avait rien de plus recommandable que le bonheur de plaire au prince. Procul, fils de Tatien, gouverneur de Constantinople, jeune homme hardi et entreprenant, résistait à Ruffin en toute rencontre. Ils conspirèrent ensemble contre lui, et résolurent de le perdre. Ruffin, averti de tous leurs desseins, prévint l'esprit de l'empereur, et lui représenta *que les grâces qu'il recevait tous les jours de sa majesté le rendaient odieux à toute la cour; que quelque soin qu'il eût d'arrêter par sa retenue les murmures de ses envieux, il se formait tous les jours des factions et des cabales contre lui; qu'il succomberait infailliblement, si la main qui l'a-*

(1) Zoz.

vait élevé ne le soutenait; qu'il reconnaissait son peu de mérite, et qu'il ne s'estimait que par les bontés que sa majesté avait pour lui, et par la reconnaissance qu'il en aurait toute sa vie.

XXIV. Après avoir engagé l'empereur à le protéger, il songea non-seulement à se garder des surprises, mais encore à perdre ses ennemis. Ces haines, qui avaient été jusque là secrètes, commencèrent à éclater peu de temps après; car s'étant trouvé dans le conseil avec Promote, ils y eurent diverses contestations. L'empereur en étant sorti, leur dispute se renouvela (1); l'un et l'autre voulait soutenir ses avis; ils s'échauffèrent insensiblement. Ruffin en étant venu à des paroles offensantes, Promote s'emporta et lui donna un soufflet. Le bruit de cette action se répandit d'abord dans tout le palais. Chacun en jugea selon l'attachement qu'il avait à l'un ou à l'autre; mais l'empereur, à qui Ruffin alla sur-le-champ faire ses plaintes, en fut extrêmement irrité. Il protesta hautement *qu'il était las de souffrir ces divisions et ces intrigues, et ceux qui en étaient les auteurs; qu'il leur apprendrait à vivre en paix, et à considérer les personnes qu'il affectionnait; et que si ces jalousies qu'on avait contre Ruffin ne finissaient, il le mettrait si fort au-dessus de ses envieux, qu'ils seraient forcés de le respecter, et peut-être de lui obéir.*

(1) *Zoz.* l. 4.

XXV. Ce prince, qui parlait en maître, et qui savait se faire craindre quand il fallait, prononça ces paroles avec tant de chaleur, que personne n'osa plus murmurer. Il chassa Promote de sa cour, et donna presque en même temps à Ruffin la charge de préfet du prétoire. La nouvelle dignité de ce favori, et la protection de l'empereur, dont il était assuré, lui donnèrent lieu de se venger plus facilement de ses ennemis. Promote ne survécut pas long-temps à cette disgrâce : car ayant reçu ordre d'aller joindre l'armée, et de marcher contre les Bastarnes qui pillaient la Thrace, il fut tué dans une embuscade par un parti de ces barbares : plusieurs accusèrent Ruffin de cette trahison.

La mort de Procule ne fut pas moins funeste (1). Ce ministre le fit accuser de plusieurs crimes, corrompit les commissaires qu'on lui avait donnés, les obligea sous main de le condamner à mort, et fit en sorte que la grâce que Théodose lui envoyait n'arrivât qu'après l'exécution (2). Il avait traversé Tatien dans des affaires de famille, et Timase n'eût pas été plus heureux que les autres, s'il n'eût recherché l'amitié de ce favori, et s'il ne se fût rendu complice de ses crimes. Telle était la conduite de Ruffin, qui abusait de la bonté et de la confiance de son maître ; et qui, cinq ans après, n'étant plus retenu par la crainte de Théodose, et vivant sous

(1) Zoz. l. 4. — (2) Ambros. Ibid.

des empereurs faibles et peu habiles, fut une des principales causes de la désolation de l'empire, par son orgueil et par son ambition démesurée.

XXVI. Les choses étaient en cet état dans la cour de Constantinople, lorsqu'on y reçut les nouvelles de la trahison d'Arbogaste et de la mort de Valentinien. Quelques soins que Théodose eût pris de laisser à ce jeune prince un empire paisible et bien policé, à peine fut-il retourné en Orient, qu'il se forma de nouveaux partis dans Rome et dans les Gaules. Les sénateurs païens firent encore une députation solennelle, pour demander le rétablissement de leurs temples, et l'exercice libre de leur religion. L'affaire fut examinée dans le conseil (1); et quoique tous les avis allassent à leur accorder ce qu'ils souhaitaient, Valentinien s'y opposa, et renvoya les députés du sénat avec un refus qui ne leur laissait plus d'espérance.

XXVII. Plusieurs qui s'étaient faits chrétiens par politique, cherchaient alors les moyens de renoncer impunément à leur religion. Théodose avait tâché de remédier à ce désordre pendant qu'il fut en Occident : car ayant su que plusieurs personnes de qualité, pour s'accommoder au temps et pour parvenir aux charges (2), quittaient le culte des dieux et se faisaient baptiser, il jugea que

(1) Ambros. in. Orat. fun. de obit. Valent. — (2) Leg. 4. de Apost. cod. Theod.

ceux-là ne seraient pas fermes dans la foi, qui s'y engageaient par des motifs si faibles et si humains. Pour leur ôter la liberté de changer de religion, il fit publier une loi très-sévère contre les apostats. Il les déclara incapables de rendre témoignage public, inhabiles à succéder, indignes d'être reçus dans la compagnie des gens de bien, privés du droit de suffrage, déchus de toute charge, noblesse ou dignité, sans pouvoir jamais prétendre d'être rétablis; voulant que ceux qui avaient profané les sacrés mystères, fussent regardés non-seulement comme des gens égarés (1), mais encore comme des gens perdus, et qu'ils fussent abandonnés des hommes, puisqu'ils avaient abandonné Dieu.

XXVIII. Ceux-ci qui se trouvaient liés dans une croyance qu'ils n'avaient embrassée que pour un temps, songeaient à faire un empereur sous lequel ils pussent quitter leur religion sans perdre leurs dignités. En ce même temps Valentinien ayant appris qu'il y avait à Rome une comédienne d'une excellente beauté (2), qui débauchait toute la jeunesse, il commanda qu'on la fît sortir de la ville, et qu'on l'emmenât à la cour. Celui qui fut chargé d'exécuter cet ordre, se laissa corrompre par argent, et revint sans s'être acquitté de sa commission. Le prince dépêcha incontinent des gens plus fidèles, qui enlevèrent cette courtisane, et la con-

(1) Leg. 5. idem. — (2) Ambros. orat. fun. de obit. Valent.

duisirent jusque dans les Gaules où il était. Il l'y retint quelque temps ; mais il ne voulut pas la voir, de peur de tomber lui-même dans le dérèglement dont il voulait corriger les autres. Ceux à qui il venait d'ôter une occasion de débauche, et de donner un exemple de continence, furent piqués de l'un et de l'autre, et se liguèrent contre lui, parce qu'il traversait leurs passions, et qu'ils ne pouvaient lui en reprocher de semblables.

XXIX. Flavien, préfet du prétoire, homme d'esprit et de grande expérience dans les affaires, mais fort adonné aux superstitions païennes, entretenait sous sa main ces cabales. Il était à craindre (1), tant par le crédit qu'il s'était acquis, et par des prédictions étudiées qu'il faisait courir parmi les gens du parti, que par les liaisons secrètes qu'il avait avec le comte Arbogaste, qui, étant accoutumé à faire le maître dans les Gaules, prenait des mesures pour conserver, malgré les jalousies de l'empereur, l'autorité qu'il s'était donnée.

XXX. Cet Arbogaste était un capitaine français (2), qui s'était mis fort jeune au service des Romains. Il suivit Gratien dans ses guerres d'Allemagne, et s'y acquit beaucoup de réputation. Après la mort de ce prince, il refusa de reconnaître Maxime, et dans la révolte presque générale des officiers de l'armée, il tint ferme pour le parti de Valentinien. Il parvint à tous les emplois

(1) Zoz. c. 22. — Paulin. in vitâ Ambros. Sozom. l. 4. Suid. ver. Arbog.

que méritait sa fidélité, jointe à la grande opinion qu'on avait de son courage et de sa conduite. Il gagna l'amitié des gens de guerre (1), qui de leur autorité lui déférèrent le commandement de l'armée, sans que la cour osât s'y opposer. Après la défaite de Maxime, dont il fut la principale cause, il fut envoyé dans les Gaules, pour s'en saisir et pour y commander. Il y rétablit les affaires de l'empire (2), et gagna plusieurs batailles contre les barbares, et même contre ceux de sa nation, qu'il contraignit de lui demander la paix.

Ces grands services le rendirent si fier et si absolu, qu'il prit de lui-même l'administration entière des guerres de l'empire. L'armée suivait aveuglément ses volontés : car outre qu'il était vaillant, heureux en toutes ses entreprises et très-entendu dans le métier de la guerre, il était ennemi du luxe, ne recevait du bien de l'empereur que pour avoir le plaisir d'en faire aux soldats, leur partageait tout le butin après ses victoires, ne se réservant que la gloire d'avoir vaincu, et menait une vie si frugale, si modeste et si agissante, qu'on eût dit qu'il n'était que le compagnon de ceux dont il était le général.

Théodose qui connaissait ses grandes qualités, et qui avait eu dessein de l'emmener avec lui, jugea plus à propos de le laisser en Occident, comme un homme d'une fidélité reconnue, qui par son crédit et par son exemple pouvait retenir

(1) Zoz. l. 4. — (2) Paulin. in vità. Ambros.

la cour de Valentinien dans le devoir, et assister de ses conseils ce jeune empereur, qui avait de très-bonnes inclinations, mais qui n'avait pas assez d'expérience dans les affaires. Arbogaste crut alors qu'on ne pouvait assez reconnaître ses grands services, et devint d'autant plus insolent, qu'il s'estima plus nécessaire. Il disposait des charges de l'armée, il réglait les troupes, et leur donnait de nouvelles formes de discipline; il faisait la guerre ou la paix selon ses caprices, méprisant ou réformant les ordres de l'empereur, et ne voulant d'autres bornes de son pouvoir, que celles de son orgueil et de son ambition.

Valentinien etant venu dans les Gaules, ne put souffrir qu'Arbogaste y commandât en souverain : il entreprit de l'abattre sans le perdre, et, s'il pouvait même, sans l'irriter. Pour cela il donnait des ordres importants sans sa participation : il était souvent d'un avis contraire au sien; quelquefois il rejetait ses conseils ou préférait ceux des autres ministres, espérant par là accoutumer insensiblement à la dépendance cet homme qui lui eût été très-agréable, s'il n'eût affecté de lui être égal. Arbogaste, qui n'aimait pas à être contredit, et qui ne voulait rien perdre de l'autorité qu'on lui avait laissé prendre, se ligua secrètement avec tous les mécontents, et résolut de tout entreprendre si on le poussait. Cependant il s'assurait des officiers de l'armée, et s'opposait aux volontés de l'empereur, lorsqu'il ne tombait pas dans son sens.

En ce même temps on eut avis qu'une armée de barbares s'avançait vers les frontières de l'Italie. Valentinien, qui était alors à Vienne dans les Gaules, se disposa à passer les Alpes, et à marcher contre les ennemis à la tête de ses troupes. Mais avant que de s'engager dans cette guerre, il voulut pourvoir à son salut en se faisant baptiser, et à son repos, en disgraciant Arbogaste, et lui ôtant le commandement de l'armée.

XXXI. Pour le baptême, quoiqu'il y eût dans les Gaules des évêques d'une grande sainteté (1), il souhaita de le recevoir de la main de saint Ambroise, qu'il appelait son père et son maître. Comme il allait lui envoyer un de ses officiers, il apprit que le saint prélat venait le trouver, dont il témoigna une joie extrême. Au premier bruit de la marche des ennemis (2), les gouverneurs et les magistrats des villes les plus exposées s'étaient adressés à cet archevêque, et l'avaient conjuré d'aller remontrer à l'empereur le danger où était l'Italie, si elle n'était promptement secourue. Il avait accepté la députation, la jugeant nécessaire pour le repos et pour la sûreté de son pays. Il se préparait même à partir le lendemain, lorsqu'on reçut des nouvelles à Milan que le prince pressait son voyage, que sa route était marquée, que l'équipage était déjà bien avancé, et qu'on donnait

(1) Ambros. ep. 34. ad Theod. — (2) Ambros. Orat. in fun. Valent.

ordre de tous côtés aux logements de la cour et aux quartiers des gens de guerre. L'archevêque, qui par charité ne manquait jamais aux choses nécessaires, et qui par pudeur n'en entreprenait point de superflues, se crut alors déchargé de sa commission, et attendit l'empereur à Milan, pendant que l'empereur l'attendait à Vienne.

XXXII. Cependant Valentinien, tous les jours plus jaloux de son autorité, et plus piqué de l'arrogance insupportable d'Arbogaste, entreprit de le ruiner. Il prit son temps, et comme il était un jour sur son trône, le voyant approcher et le regardant avec indignation, il lui présenta un billet dans lequel il lui ordonnait de sortir de sa cour et de quitter le commandement de ses armées. Arbogaste prit le billet de sa main (1). Après l'avoir lu, il le déchira en sa présence, et se tournant insolemment vers lui : *Comme ce n'est pas vous*, lui dit-il, *qui m'avez donné ce commandement, ce ne sera pas vous qui me l'ôterez.* Valentinien ne consultant que son courage et son ressentiment, se jeta sur l'épée d'un de ses gardes pour tuer Arbogaste. Mais le garde la retint, et on l'obligea de dire partout que ce prince, ennuyé de ne pouvoir faire tout ce qu'il voulait, avait eu dessein de se tuer lui-même. Arbogaste après cela jugea bien qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui, et qu'il fallait achever le crime de peur d'être prévenu. Sous

(1) Socrat. l. 5. c. 25.

prétexte que des personnes puissantes avaient résolu de le perdre (1), il assembla ses amis, il gagna les eunuques de la chambre, et mit des gens de guerre, dont il disposait, jusqu'aux environs du palais.

XXXIII. L'empereur envoya ses ordres au camp ; on n'en fit point de cas : il parla lui-même aux principaux officiers ; ils n'osèrent lui obéir : et se trouvant ainsi tout d'un coup presque abandonné et renfermé dans son propre palais, il envoya promptement un de ses secrétaires à Théodose (2), pour lui demander du secours. Il délibéra même quelque temps s'il irait encore une fois chercher un asile dans la cour de Constantinople ; mais il crut que saint Ambroise pourrait le tirer de l'état malheureux où il était. Il lui écrivit aussitôt, pour le conjurer de venir promptement le baptiser, et terminer par quelque accommodement ses différents avec Arbogaste. Le Saint, qui avait un grand ascendant sur l'esprit de l'un et de l'autre (3), partit sur-le-champ, résolu de les réconcilier, de répondre de la sincérité de leurs intentions, de se donner pour otage à l'un et à l'autre, ou de s'attacher auprès de l'empereur et le défendre par ses vœux et par ses prières, si Arbogaste eût été inflexible.

XXXIV. Il traversait déjà les Alpes, lorsqu'il

(1) Sozom. l. 7. c. 22. — (2) Sulp. Alex. apud. Greg. Turon. Philostorg. l. 11. — (3) Ambros. orat. in fun. Valent.

apprit avec une douleur incroyable la mort de Valentinien. Les historiens ont parlé différemment de la fin tragique de cet empereur (1). Les uns rapportent que, se divertissant après son dîner sur les bords du Rhône, Arbogaste le surprit et le tua. Les autres ont cru qu'après l'avoir fait étrangler par des assassins, il le fit pendre à un arbre avec son mouchoir, pour faire croire qu'il s'était tué lui-même. Ce qu'il y a de plus vraisemblable (2), c'est qu'il fut trahi par les eunuques du palais, à la sollicitation d'Arbogaste, et qu'on le trouva étranglé dans son lit, la nuit du samedi quinzième de mai, veille de la Pentecôte. Saint Ambroise retourna à Milan, ne cessant de pleurer la mort de ce prince qu'il aimait tendrement, et dont il connaissait le mérite extraordinaire.

Car à peine avait-il atteint l'âge de vingt-cinq ans, qu'il avait déjà toutes les qualités qui pouvaient faire un grand empereur. Sa taille (3), son air, sa vigueur, son adresse en toute sorte d'exercices, et certaine grâce naturelle qui accompagnait toutes ses actions, le faisaient aisément distinguer de tous ses courtisans. Il avait l'esprit vif et pénétrant, et ses avis dans le conseil étaient si justes et si graves, que tout jeune qu'il était, on eût dit qu'il était consommé dans les affaires. Il était chaste, libéral (4), humain, ferme dans la mau-

(1) Zoz. l. 4. Philostorg. l. 11. — (2) Socrat. l. 5. c. 25. Sozom. l. 7. c. 20. Epiph. l. de mens. et pond. idat. — (3) Zoz. l. 7. c. 22. Ambros. in fun. Valent. (4) — Ambros. Ibid.

vaise fortune, et modéré dans la bonne. Quoiqu'il eût trouvé ses finances épuisées par le malheur des guerres civiles, il ne voulut jamais charger les peuples, et répondit à ceux qui lui conseillaient de créer de nouveaux impôts, *qu'il valait mieux songer à supprimer les anciens.*

On accusa quelques personnes de qualité d'avoir eu dessein de lui ôter l'empire. Il fit si peu de cas de ces accusations, qui sont d'ordinaire très-délicates, que personne sous son règne ne craignit l'envie, ni les calomnies (1). Il eut tant de considération pour ses sœurs, qu'il différait de se marier, de peur que l'amour qu'il aurait pour sa femme ne diminuât celui qu'il avait pour elles ; et lorsqu'il se sentit attaqué par les meurtriers, il ne dit autre chose, sinon, *que deviendront mes pauvres sœurs ?* Cette tendresse pourtant ne fut pas capable de corrompre son jugement. Ces princesses jouissaient d'une terre que l'impératrice Justine, leur mère, leur avait laissée, sans autre titre que celui de la possession. Ceux qu'elle en avait dépouillés prétendirent rentrer en leurs droits, et se confiant en la justice de l'empereur, le prirent lui-même pour arbitre de ce différent. Il renvoya la cause aux juges ordinaires; mais, en particulier, il engagea les princesses à rendre généreusement la terre qu'on leur disputait.

Jamais prince ne fut plus docile, et plus prêt

(1) Ambros Ibid.

à se corriger de ses défauts. On trouvait d'abord qu'il se plaisait trop aux spectacles et à tous les divertissements du cirque (1) : il s'en abstint, et permit à peine ces jeux publics aux naissances solennelles des empereurs et aux grandes réjouissances de l'empire. Quelques-uns lui reprochaient que la passion qu'il avait pour la chasse le détournait du soin des affaires : il fit tuer incontinent toutes les bêtes qu'il faisait nourrir dans son parc, et s'appliqua entièrement à gouverner l'État par lui-même. Ses envieux n'eurent plus rien à dire sur sa conduite, sinon qu'il avançait quelquefois l'heure de son repas par intempérance : il profita de cet avis, et devint si abstinent, qu'il jeûnait très-souvent, et mangeait fort peu, même dans ces festins magnifiques qu'il faisait à ses courtisans.

Il ne perdit aucune occasion de faire paraître sa piété envers Dieu, et son zèle pour la vraie religion, soit contre les hérétiques, soit contre les païens. Il suivait en tout les avis et les instructions de saint Ambroise, l'honorant et l'aimant avec autant d'ardeur, qu'il en avait eu autrefois à le persécuter et à le haïr. En quoi il montrait que ses fautes passées procédaient des impressions qu'on lui avait données (2), et non pas de son naturel. Il régna environ dix-sept ans, et fut digne d'une vie et d'une mort plus heureuse.

(1) Ambros. ibid. — (2) Ambros. ep. 34.

Ceux qui étaient coupables de sa mort (1) publièrent qu'il s'était tué lui-même, et qu'ennuyé de ce qu'on s'opposait à ses passions et à ses desseins injustes et déraisonnables, il avait mieux aimé cesser de vivre, que d'être empereur et n'être pas maître de ses actions. Ils laissèrent emporter son corps, et ne voulurent rien faire qui pût leur attirer la haine publique.

XXXV. Cependant il fallut pourvoir à l'empire. Arbogaste, par une modération affectée, refusa cet honneur que personne ne lui eût disputé : et soit qu'il n'aimât pas le faste, et qu'il se contentât de gouverner l'empire sans être empereur; soit qu'il craignît de passer ouvertement pour le meurtrier de Valentinien, s'il venait à lui succéder; soit qu'il crût que les Romains n'obéiraient pas volontiers à un Français, ni les chrétiens à un païen, il jeta les yeux sur un de ses amis nommé Eugène, et résolut de le charger du nom et du titre d'une dignité dont il voulait se réserver toute la puissance. Eugène était un homme d'une naissance basse (2), qui, après avoir professé la rhétorique avec quelque réputation, avait quitté les écoles, et s'était mis à la suite de la cour. Ricomer, général des armées de Gratien, l'avait reçu chez lui en qualité de secrétaire, et, partant pour Constantinople, l'avait recommandé à Arbogaste, comme un homme d'esprit et de savoir,

(1) Ruffin. l. 2. c. 31. Sozom. l. 7. c. 22. — (2) Zoz. l. 4.

qui pouvait le servir utilement. Arbogaste le choisit donc comme une de ses créatures, qui, ne pouvant prétendre au trône, ni s'y maintenir sans son assistance, serait entièrement à lui par reconnaissance et par nécessité.

Flavien, au nom des païens, consentit à cette élection (1), parce qu'il espéra que sous un empereur aussi faible, il aurait plus de part au gouvernement; et que d'ailleurs il savait qu'Eugène, encore qu'il fût chrétien, avait beaucoup de penchant pour le paganisme. On eut quelque peine à faire accepter l'empire à cet homme timide, et qui aimait son repos; mais les uns lui promirent tant de secours, les autres lui prédirent tant de bonheur, qu'il prit enfin la pourpre et le diadème, et se laissa proclamer empereur.

XXXVI. Les nouvelles de la mort de Valentinien surprirent extrêmement la cour de Constantinople. Théodose en fut très-sensiblement touché. Il écrivit incontinent aux princesses affligées des lettres de consolation sur la perte de leur frère, et pria saint Ambroise d'avoir soin de sa sépulture et de ses funérailles (2). Ce prélat qui avait déjà fait préparer un magnifique tombeau de porphyre, le fit dresser dès qu'il en eut reçu l'ordre, et célébra solennellement les obsèques de ce pieux empereur, dont il fit l'éloge funèbre. Il en parla comme d'un parfait fidèle,

(1) Sozom. l. 7. c. 22. —(2) Ambros. ep. 53.

quoiqu'il ne fût que catéchumène. Il assura qu'il n'avait pas manqué au baptême, quoique le baptême lui eût manqué ; que la foi et la bonne volonté l'avaient purifié ; et qu'on devait lui imputer une grâce qu'il avait souhaitée avec ardeur, qu'il avait demandée instamment, et à laquelle il s'était disposé par une courageuse confession de sa foi (1), en refusant hautement aux païens le rétablissement de leurs autels. Il protesta néanmoins qu'il ne passerait aucun jour sans se souvenir de lui dans ses oraisons et dans ses oblations, ni aucune nuit sans lui faire part d'une partie de ses prières.

Tout le peuple, touché des vertus et des malheurs de ce prince, renouvelait la tendresse et l'estime qu'il avait eues pour lui. Les princesses à qui l'archevêque adressa une partie de ce discours, fondaient en larmes. Elles avaient passé plus de deux mois à pleurer, et à prier dans la chapelle où l'on avait mis en dépôt les cendres de leur frère. On ne pouvait les empêcher d'y entrer souvent, et elles en sortaient toujours presque mortes. Elles voulurent assister à ses funérailles, et depuis, elles s'éloignèrent du monde où elles ne trouvaient plus rien d'agréable, pour aller pleurer tout le reste de leur vie la perte qu'elles avaient faite, et pour chercher en Dieu seul les consolations qu'elles ne pouvaient attendre des hommes.

(1) Ambros. orat. in fun. Valent.

XXXVII. Pendant qu'on rendait ces devoirs funèbres à la mémoire de Valentinien, Eugène, assisté des conseils d'Arbogaste et de Flavien, pensait à s'affermir dans sa nouvelle dignité. Il s'avança promptement vers le Rhin avec son armée (1), et fit faire des propositions si avantageuses aux rois des Français et des Allemands, qu'ils signèrent un traité de paix, et renouvelèrent leurs anciennes alliances avec l'empire. Arbogaste se réconcilia avec ces princes, qu'il avait traités avec trop de hauteur dans les guerres passées. On raconte que dans un festin qu'il leur fit (2), ils lui demandèrent s'il connaissait l'évêque Ambroise; et qu'ayant su qu'il avait eu l'honneur d'être au rang de ses amis, et de manger souvent à sa table, ils s'écrièrent qu'il ne fallait plus s'étonner s'il avait remporté tant de victoires, puisqu'il était aimé d'un homme qui pouvait même arrêter le soleil s'il eût voulu. Cette alliance avec deux nations si aguerries, retint tous les autres barbares, et mit l'empire en sûreté.

XXXVIII. Eugène envoya alors des ambassadeurs à Théodose (3), pour savoir de lui s'il voulait le reconnaître pour collègue. Ruffin l'athénien, chef de l'ambassade, eut ordre de ne faire aucunement mention d'Arbogaste. On se contenta

(1) Sulpit. Alex. apud. Greg. Turon. l. 2. histor.— (2) Paulin. in vit. Ambros. —(3) Zoz. l. 4.

d'envoyer des prêtres, pour le justifier du meurtre dont on le chargeait. Théodose écouta paisiblement la proposition que lui fit l'ambassadeur ; et comme il ne voyait aucune lettre d'Arbogaste(1), et qu'on affectait même de n'en point parler, il se plaignit de lui, et l'accusa de la mort de Valentinien. Les prêtres alors prirent la parole, et voulurent lui prouver qu'il était innocent ; mais leur discours étudié ne fit qu'augmenter les soupçons qu'on avait de sa trahison.

Quoique cet empereur eût sujet de rebuter les députés d'un meurtrier et d'un tyran, néanmoins il leur parla avec beaucoup de modération. Il les retint quelque temps, afin de délibérer à loisir sur le parti qu'il avait à prendre. Après quoi jugeant qu'on cherchait à l'amuser par des propositions de paix, et qu'il n'y avait ni honneur ni sureté de traiter avec des traîtres, il renvoya ces ambassadeurs chargés de magnifiques présents, sans leur rendre aucune réponse positive.

XXXIX. Cependant Eugène, après avoir réglé les affaires de l'État, consentit à ruiner celles de la religion. Il fut résolu, dans son conseil, que Flavien et Arbogaste demanderaient le rétablissement des sacrifices et de l'autel de la Victoire, et qu'après quelques difficultés on leur accorderait ce qu'ils souhaitaient; en sorte que les païens

(1) Ruffin.

fussent contents, et que les chrétiens ne fussent pas offensés. Ils présentèrent donc leur requête. Eugène feignit d'abord de ne vouloir rien entreprendre contre les lois de ses prédécesseurs et contre sa propre conscience; mais enfin il consentit à tout ce qu'on voulut (1), protestant néanmoins que c'était à ses amis, et non pas à leurs dieux, qu'il accordait cette grâce; et que s'il permettait de relever cet autel et de rétablir ces sacrifices, ce n'était pas pour faire honneur à des idoles dont il se moquait, mais pour gratifier des personnes de mérite, à qui il ne pouvait rien refuser. Il crut avoir trouvé un tempérament plausible, et ménagé par ces vaines distinctions une religion à laquelle il n'était pas fort attaché, et qu'il ne lui convenait pas pourtant d'abandonner.

XL. Saint Ambroise ayant appris, peu de temps après, qu'il venait à Milan en diligence, ne voulut pas l'y attendre; non pas par aucune crainte qu'il eût de sa puissance, mais pour l'horreur qu'il avait de ses sacriléges. Il alla à Bologne pour assister à la translation des reliques de saint Agricole, martyr, où il avait été prié de se trouver. Il s'avança jusqu'à Faenza, où il séjourna quelques jours. De là il descendit en Étrurie (2), pour satisfaire au désir pressant des habitants de Florence, qui voulaient l'entendre prêcher et

(1) Paulin. in vità Ambros.—(2) Paulin. Ibid.

profiter de sa doctrine. Le saint archevêque n'avait pas ignoré quels étaient les desseins d'Eugène, et quelles devaient être les délibérations de son conseil. Eugène, de son côté, ne doutait pas que l'archevêque n'eût le courage de s'opposer à son impiété, ou pour le moins de la lui reprocher. Aussi dès qu'il fut maître de l'empire, il lui écrivit des lettres très-obligeantes, pour rechercher son amitié, à dessein de s'en prévaloir dans la suite. Le Saint ne lui fit aucune réponse précise, de peur d'autoriser son usurpation par des civilités qui pouvaient être mal interprétées. Il ne laissa pas pourtant de lui écrire en faveur de quelques malheureux qui avaient eu recours à lui; montrant, par cette sage conduite, qu'il ne savait point flatter contre son honneur et sa conscience, et qu'il ne refusait pas d'honorer et de prier ceux sur qui la providence de Dieu avait fait tomber la puissance souveraine.

Mais aussitôt qu'il eut avis que cet empereur était arrivé à Milan, il lui écrivit une lettre pleine de zèle et de piété, où, sans toucher à son élection, ni aux affaires d'État, qu'il laissait à Théodose à démêler, il lui dit, entre autres choses (1): *C'est la crainte de Dieu, que je prends autant que je puis pour règle de toutes mes actions, qui m'a obligé de sortir de Milan. J'ai accoutumé, Seigneur, de n'avoir égard qu'à Jésus-Christ, et de faire*

1) Apud. Paul. in vit. Ambros.

plus de cas de sa grâce que de la faveur des hommes. Personne ne doit s'offenser que je mette la gloire de Dieu au-dessus de la sienne. Dans cette confiance, je prends la liberté de dire aux grands du monde ce que je pense. Je n'ai pas flatté les autres empereurs, je ne vous flatterai pas aussi. J'apprends que vous avez accordé aux païens ce que vos prédécesseurs leur avaient constamment refusé. Bien que la puissance des empereurs soit grande, songez que Dieu est encore plus grand ; qu'il voit le fond de votre cœur, et qu'il pénètre les replis les plus cachés de votre conscience. Vous ne pouvez souffrir qu'on vous trompe ; et vous voulez cacher à Dieu, sous des bienséances humaines, l'injure que vous lui faites. N'y avez-vous pas fait de réflexion ? Ne deviez-vous pas avoir plus de fermeté pour refuser aux gentils un sacrilége, qu'ils n'en avaient pour le demander ? Faites-leur toutes les autres grâces qu'il vous plaira, je ne suis point jaloux de leur fortune. Je ne suis pas le censeur de vos libéralités, mais je suis l'interprète de votre foi. Aurez-vous le courage de présenter vos offrandes à Jésus-Christ ? Peu de gens s'arrêteront aux apparences ; chacun jugera de vos intentions. Vous répondrez de tous les sacriléges qui se vont faire, et il ne tient pas à vous que tout le monde n'en fasse. Si vous êtes empereur, montrez-le par la soumission que vous devez à Dieu et à son Église. Enfin, après lui avoir témoigné qu'il a pour lui tout le respect qui est dû aux personnes de son rang, il ajoute

ces paroles : *Mais, Seigneur, comme il est juste que je vous honore, il est juste que vous honoriez aussi celui que vous voulez faire croire être l'auteur de votre empire.*

XLI. Eugène, bien loin d'être touché de cette lettre, se flattait des grandes espérances que lui donnait Flavien, de la part des dieux, d'une protection infaillible. Il se disposait même à la guerre, sur la prédiction d'une célèbre victoire qui devait lui conquérir un empire, et ruiner la religion chrétienne. Théodose eut plus de regret d'apprendre que Rome avait ouvert les temples des dieux, et que les sacrifices qu'il y avait abolis si heureusement, y fumaient de tous côtés, que de la voir sous la puissance d'un usurpateur.

Il fit publier un nouvel édit dans tout l'Orient (1), par lequel il défendait à tous ses sujets d'immoler des victimes, de consulter les entrailles des animaux, d'offrir de l'encens à des figures insensibles, et de faire aucun autre exercice d'idolâtrie, sous peine d'êtres traités comme des criminels de lèse-majesté ; voulant que les lieux où l'on aurait offert de l'encens aux dieux, fussent confisqués, et condamna à une amende considérable les magistrats qui ne tiendraient pas exactement la main à l'exécution de cette ordonnance.

Il fit encore une loi contre les hérétiques (2), et leur défendit de faire des ordinations et de te-

(1) Leg. 12. de Pag. cod. Theod. — (2) Leg. 21. de Hæret. cod. Theod.

nir des assemblées, condamnant pour la première fois à une amende de dix livres d'or, les clercs et les évêques de chaque secte qui auraient manqué contre cette ordonnance. Par ces actions, il attirait sur lui les secours du Ciel, pendant qu'Eugène se confiait en la force des hommes.

XLII. Après quoi il s'appliqua entièrement aux préparatifs de la guerre. Il déclara son fils Honorius empereur, et résolut de le laisser à Constantinople avec Arcadius, afin que leur présence entretînt la paix de l'Orient, pendant qu'il irait en personne combattre ses ennemis. On leva des troupes dans les provinces (1). Ricomer, un des plus anciens généraux, en devait avoir le commandement, mais il mourut avant l'expédition. Ruffin eut ordre de demeurer auprès des jeunes princes pour les assister de ses conseils. Tous les officiers généraux furent nommés, et partirent pour se rendre à la tête des corps qu'ils commandaient.

XLIII. Théodose était encore à Constantinople, et se préparait à la guerre par ses jeûnes, par ses prières et par les visites fréquentes des églises. Il avait envoyé au solitaire Jean (2), qui lui avait autrefois prédit la défaite de Maxime, pour le consulter sur l'évènement de cette guerre. Le saint homme avait répondu que cette entreprise serait plus difficile que la première ; que la bataille serait

(1) Zoz. l. 4. —(2) Zoz. l. 7. c. 22.

sanglante (1) ; que Théodose remporterait enfin une célèbre victoire, mais qu'il mourrait peu de temps après, au milieu de sa gloire et de ses triomphes. L'empereur avait reçu ces deux nouvelles, l'une avec beaucoup de joie, l'autre avec beaucoup de fermeté.

XLIV. Au lieu d'imposer de nouveaux tributs pour fournir aux frais de cette guerre (2), comme il avait fait autrefois, il supprima entièrement ceux que Tatien, grand-maître du palais, avait imposés deux ans auparavant. Ainsi ces provinces eurent la joie de se voir soulagées, pendant que celles de l'usurpateur étaient opprimées par des impositions nouvelles et excessives. Il ordonna même que tous les biens des proscrits (3), qui avaient été confisqués et réunis au domaine impérial durant la magistrature du même Tatien, seraient rendus sans aucune opposition, ou aux coupables qui en avaient été dépouillés, ou à leurs plus proches parents.

XLV. Après cela, craignant que les désordres des gens de guerre n'attirassent sur lui la haine des peuples et la vengeance de Dieu (4), il résolut de réprimer la licence des troupes. Il envoya ordre à ses généraux de faire publier, dans le camp, de

(1) Evagr. vit. SS. PP. c. 1. Théodoret. l. 5. c. 24. — (2) August. de Civ. Dei. l. 5. c. 26. — (3) Leg. 23. cod. Théod. de Annon. et trib. Leg. 12. cod. Theod. de bon. prosc. — (4) Leg. 3. cod. Theod. de Salgam. Leg. 18. 19. 20. de erog. Mili. Annon. cod. Theod.

très-expresses défenses à tous les soldats de ne rien exiger de leurs hôtes, de ne leur demander aucun prix d'argent pour les espèces de pain qu'on leur fournissait, ni de prendre d'autres logements que ceux qui leur seraient marqués par les fourriers; enjoignant à tous les officiers de punir très-sévèrement ceux qui feraient la moindre exaction ou la moindre violence (1), et leur recommandant surtout d'avoir soin du repos et du bien des pauvres familles de la campagne, comme si c'était le leur propre.

XLVI. Il ne se contenta pas d'avoir donné de si grandes marques de justice et de bonté, il voulut encore faire un acte héroïque de générosité chrétienne, et pardonner quelque injure, comme il avait pardonné, quelques années auparavant, la sédition du peuple d'Antioche. Il fit dresser un rescrit dans ces termes (2) : *Si quelqu'un, contre toutes les lois de la pudeur et de la modestie, a entrepris de diffamer notre nom par quelque action ou par quelque médisance, et s'est emporté jusqu'à décrier notre gouvernement et notre conduite; nous ne voulons point qu'il soit sujet à la peine portée par les lois, ni qu'on lui fasse aucun mauvais traitement: car si c'est par une légèreté indiscrète qu'il a mal parlé de nous, nous devons le mépriser; si c'est par folie, nous devons en avoir compassion; si c'est par*

(1) Leg. 4. de Metator. cod. Theod. — (2) Leg. 1. Si quis maled. imp. cod. Theod.

une mauvaise volonté, nous voulons bien le pardonner.

XLVII. Après ces actions de clémence et de piété (1), Théodose partit de Constantinople. A sep milles de là il s'arrêta pour faire sa prière dans une église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Après quoi il continua son voyage jusqu'à ce qu'il eût joint ses troupes, et s'avança du côté des Alpes. Timase commandait les légions romaines, qui avaient combattu avec tant de gloire en Orient contre les barbares, et, en Occident, contre Maxime. Stilicon, prince vendale, qui avait épousé la princesse Serène, nièce de l'empereur, conduisait les troupes qu'on avait tirées des frontières depuis les derniers traités. Gaïnas était à la tête des Goths, qui s'étaient donnés à l'empire depuis la mort du roi Athanaric. Après eux marchaient Saules et Alaric avec un corps de barbares, accourus des bords du Danube pour assister à cette guerre. Ils étaient suivis de quelques compagnies de vieux Ibériens (2), commandés par Bacurius, capitaine de leur nation, aussi zélé pour la défense de la religion chrétienne que pour le service de l'empereur. Gildon, gouverneur d'Afrique, avait eu ordre d'amener un puissant secours (3); mais il demeura armé sans prendre parti, attendant sur qui tomberait le sort des armes, et songeant plutôt à se révolter lui-même

(1) Sozom. l. 7, c. 24.—(2) Ruffin, l. 1. c. 10.—(3) Claud. de bel. Gild.

qu'à punir la révolte d'Eugène. Théodose animait son armée par sa présence (1); et faisant porter devant lui le grand étendard de la croix, il espérait, avec le secours du Ciel, terminer heureusement cette guerre, où il s'agissait non-seulement de l'empire, mais encore de la religion.

XLVIII. Eugène, de son côté, avait assemblé une puissante armée, composée de légions qui avaient servi sous Valentinien; d'une milice nombreuse que Flavien avait ramassée en Italie, excitant les païens d'aller au secours de leurs dieux; et d'une infinité d'Allemands et de Français, qu'Arbogaste, leur compatriote, avaient engagés à son parti. Ces trois chefs avaient des vues différentes. Eugène cherchait le repos, et croyait pouvoir régner en paix, après le gain d'une bataille. Arbogaste ne demandait que des occasions d'acquérir de la gloire et de se signaler dans les combats. Flavien ne voulait que rétablir le culte des dieux, et se rendre considérable en se faisant le chef d'un parti. Ils convenaient pourtant tous en ce point, qu'il fallait vaincre Théodose, et abolir la religion chrétienne. Eugène, selon quelques historiens (2), y avait déjà renoncé, piqué de la retraite et de la liberté de saint Ambroise, et plus encore de la fermeté des prêtres de Milan, qui, par ordre de cet archevêque, l'avaient traité de sacrilége et

(1) Théodoret. l. 5. c. 14. Prudent. advers. Symm. l. 1. —
(2) Philostorg.

n'avaient jamais voulu recevoir ses offrandes. Ils sortirent donc de la ville (1), et menacèrent d'exterminer les ecclésiastiques, et de faire de toutes les églises de Milan des écuries pour leurs chevaux, après la défaite de Théodose.

Arbogaste, qui était chargé de tous les soins de cette guerre, s'avanca avec toute l'armée, et de peur de l'affaiblir en la divisant, comme avait fait Maxime, il marcha vers les Alpes avec toutes les forces d'Occident, résolu d'attendre Théodose et de lui fermer l'entrée de l'Italie. Il mit des troupes au bas des Alpes Juliennes, dont il donna la garde à Flavien: il y fit construire des forts sur les hauteurs, et se campa dans une grande plaine, le long du fleuve Frigidus, qui prend sa source dans ces montagnes. Flavien, de son côté, immolait des victimes, produisait de nouveaux oracles, et faisait porter à la tête de l'armée, parmi les enseignes, les statues d'Hercule, et celles de Jupiter foudroyant. On ne laissait à Eugène que le titre d'empereur (2), et le soin d'animer les troupes par ses harangues.

XLIX. Cependant Théodose arriva vers les Alpes, alla reconnaître les ennemis, et fit donner si brusquement sur ceux qui gardaient les passages, que la terreur et le désordre s'étant mis parmi eux, il se rendit maître de leurs retranchements, et emporta, après quelque résistance, ces forts

(1) Paulin. in vit. Ambros.— (2) August. de Civ. Dei. l. 5, c. 26.

qu'Arbogaste avait crus non-seulement imprenables, mais encore inaccessibles. Flavien qui s'était promis d'arrêter l'armée ennemie (1), ou de la faire périr dans les détroits de ces montagnes, s'y voyant forcé, aima mieux mourir en combattant, que de survivre à son malheur, et de souffrir la honte d'avoir donné de fausses espérances, et de s'être trompé dans ses prédictions. Théodose passa promptement avec toute son armée par ce chemin qu'il s'était ouvert, et s'alla présenter en bataille devant les ennemis.

En descendant les Alpes vers Aquilée, on découvre une grande plaine, capable de contenir plusieurs armées, coupée d'un côté par le fleuve Frigidus, et bornée de l'autre par des montagnes, qui sont comme de seconds remparts que la nature semble avoir faits pour la sûreté de l'Italie. Ce fut là qu'Arbogaste attendit Théodose pour le combattre. Il apprit, sans s'émouvoir (2), que les passages étaient forcés, et rassura ses troupes qu'une action si résolue avait un peu ébranlées. Il étendit dans la plaine cette armée de barbares qu'il avait emmenés des Gaules, laissant Eugène sur des hauteurs avec les légions romaines pour les soutenir. Après avoir donné ses ordres partout (3), et représenté aux troupes la confiance qu'il avait en leur valeur, la nécessité de vaincre,

(1) Zoz. l. 4. Socrat. l. 5. c. 4. Rufin. l. 1. c. 33. — (2) Zoz. l. 4. — (3) Sozom. l. 7. c. 24. Victor. Socrat. l. 5. c. 24. Oros. l. 9. c. 35.

l'importance de la victoire, et les récompenses qu'elles devaient espérer, il se mit à la tête de quelques bataillons français auxquels il avait donné l'avant-garde, et attendit quel mouvement ferait l'ennemi.

L. Théodose ne perdit point de temps, et pour garder le même ordre de bataille, il fit descendre dans la plaine avec une diligence incroyable toutes ses troupes étrangères, et se réserva avec le corps des soldats romains sur les éminences voisines (1). Quelque ardeur qu'on remarquât dans les deux armées, elles se donnèrent le temps de se mettre en ordre et de prendre leurs avantages, jusqu'à ce que Théodose fît donner le signal pour marcher. Gaïnas fut le premier à la charge avec les Goths qu'il commandait. Arbogaste leur opposa des troupes françaises qui les reçurent avec beaucoup de courage et de fermeté. Le combat s'échauffa: les deux partis assistés des corps qu'on avait détachés pour les soutenir, disputèrent long-temps la victoire; mais enfin les Goths furent ébranlés, et se voyant affaiblis par la perte de leurs principaux officiers et de leurs plus vaillants soldats, et accablés par le nombre de troupes qui leur tombaient à tous moments sur les bras, ils commencèrent à plier (2), et se renversant les uns sur les autres, mirent toute l'armée en désordre.

(1) Zoz. l. 4. — (2) Théodoret. l. 5. c. 24.

LI. Arbogaste profitant de la confusion où ils étaient, les poursuivit avec quelques escadrons de réserve, et en fit un horrible carnage. Dix mille Goths y furent tués sur la place; le reste fut presque mis hors de combat, et toute cette multitude de barbares allait être entièrement défaite. Théodose, qui d'une hauteur découvrait la déroute de ses gens, et voyait sa perte inévitable, si Eugène venait fondre sur lui avec les légions romaines, eut recours à Dieu en cette extrémité, et levant les mains au ciel, il fit cette prière (1): *Vous savez, mon Dieu, que j'ai entrepris cette guerre au nom de Jésus-Christ votre Fils. Si mes intentions ne sont pas aussi pures que je pensais, que je périsse. Si vous approuvez la justice de ma cause et la confiance que j'ai en vous, secourez-moi, et ne permettez pas que les gentils disent : Où est le Dieu des chrétiens?*

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il descend dans la plaine avec les Romains, qu'il excitait par sa piété et par son courage, et s'avance pour arracher aux ennemis une victoire qu'ils croyaient assurée. Cependant Bacurius donnait des marques d'une fidélité et d'une valeur extraordinaires; car après avoir rallié les fuyards et s'être mis à la tête avec les Ibériens, il soutenait tout le poids du combat, essuyant tous les traits des ennemis qui le chargeaient de tous côtés, et arrêtant leur furie jusqu'à ce que Théodose fût arrivé.

(1) Ruffin. l. 2. c. 33.

LII. Alors le combat recommença. L'un et l'autre parti s'efforçait de vaincre, les uns enflés de leurs premiers succès, les autres animés par la présence de l'empereur. On attaquait, on résistait sans craindre le péril, sans reculer de part ni d'autre. Mais quelque effort que pût faire Théodose, il ne put jamais remporter aucun avantage sur Arbogaste, qui se soutenait par sa valeur, par sa conduite, par la multitude et par le courage de ses troupes. Enfin la nuit termina le combat, et chacun fut obligé de se retirer dans son camp. La perte ne fut pas considérable du côté d'Eugène; et Théodose perdit plusieurs officiers, et surtout le brave Bacurius, qui, après avoir écarté plusieurs fois les ennemis, et percé leurs escadrons l'épée à la main (1), fatigué du travail de cette journée, affaibli par les blessures qu'il avait reçues, vint tomber enfin, à la vue de l'empereur, sur un tas de barbares qu'il avait tués de sa propre main.

LIII. Les deux empereurs passèrent la nuit bien différemment. Eugène fit allumer des feux par tout son camp, distribua des récompenses à ceux qui s'étaient distingués par quelque action éclatante, et crut avoir remporté une entière victoire. Il ne douta pas même que Théodose ne se sauvât à la faveur de la nuit avec les troupes qui lui restaient. Théodose de son côté ayant regagné son camp sur la montagne, assembla les principaux

(1) Zoz. l. 4. Ruffin. l. 2. c. 33.

chefs de son armée, et tint conseil de guerre. Timase et Stilicon furent d'avis de céder au temps (1), et de pourvoir promptement à la sûreté de la retraite. Ils représentèrent, qu'après la perte qu'on venait de faire, il ne fallait penser qu'aux soins de se rétablir; que c'était assez d'avoir été vaincus, qu'il fallait se garder d'être entièrement défaits; que ce serait sacrifier les restes de l'armée, que de l'exposer au hasard d'un second combat; et qu'il y aurait de la témérité à vouloir forcer, avec un petit nombre de soldats rebutés, des ennemis qui se confiaient en leur multitude et en leur valeur, et qui venaient de remporter un avantage si considérable; qu'il valait mieux se renfermer dans les bonnes places de l'empire, afin d'assembler de nouvelles troupes pendant l'hiver, et de se remettre en campagne au commencement du printemps, pour recommencer la guerre à forces égales.

L'empereur rejeta leur conseil, et les regardant avec quelque indignation : *A Dieu ne plaise*, leur dit-il, *que la croix de Jésus-Christ qui paraît dans mes drapeaux, fuie devant les statues d'Hercule et de Jupiter qu'on porte parmi les enseignes des ennemis !* Ces paroles, dites avec une grande confiance, inspirèrent à ses capitaines la constance qu'il leur souhaitait. Il donna les ordres nécessaires pour le lendemain, et se retira dans

(1) Théodoret. l. 5. c. 24.

une chapelle proche du lieu où il était campé, pour y passer le reste de la nuit en prière.

LIV. On rapporte que s'étant endormi vers le matin (1), il vit en songe deux cavaliers montés sur deux chevaux blancs, qui l'encourageaient à combattre et lui répondaient du succès de la bataille ; assurant qu'ils étaient Jean l'évangéliste, et Philippe, apôtre de Jésus-Christ, envoyés de Dieu pour marcher devant ses enseignes, et pour marquer à ses soldats le chemin qui devait les conduire à la victoire. Soit que ce songe ne fût qu'un effet de l'imagination de ce prince encore échauffée du dernier combat, et d'un nouveau désir de vaincre avec l'assistance du Ciel ; soit que ce fût un témoignage sensible de la protection de Dieu sur lui, il raconta, en s'éveillant, ce qu'il avait vu et sortit de la chapelle accompagné d'une partie de ses officiers, pour aller mettre son armée en bataille. On lui présenta dans ce même temps un soldat qui avait eu la même nuit une vision semblable à la sienne. Il l'interrogea, le fit redire plusieurs fois toutes les circonstances de ce songe, et prenant de là occasion d'encourager son armée, il dit à ses capitaines (2) *qu'ils ne pouvaient plus douter du succès de la bataille, après ce nouveau témoignage ; qu'il l'avait résolue contre leurs avis, mais que c'était par un ordre secret de Dieu qui*

(1) Théod. l. 5. c. 24. — (2) Théod. Ibid.

leur envoyait des chefs invisibles pour les conduire; que toutes les forces humaines n'étaient plus à craindre, puisque le Ciel était pour eux; qu'ils combattissent vaillamment sous de si puissants auspices, et qu'ils regardassent leurs protecteurs, et ne comptassent point leurs ennemis.

Cette nouvelle s'étant répandue par toute l'armée, releva le courage des soldats, et comme il n'y a point de plus forte confiance que celle qui est fondée sur la religion, ils ne demandèrent plus qu'à combattre. Ils croyaient voir tout le Ciel armé pour leur défense, et s'attendaient, non pas à un combat douteux, mais à une victoire certaine. Théodose profita de cette ardeur, et les fit descendre promptement dans la plaine.

LV. Comme il achevait de donner ses ordres, il reçut des lettres de quelques officiers de l'armée ennemie qu'on avait postés sur les montagnes, qui lui promettaient de se ranger de son parti (1), s'il voulait leur accorder les mêmes honneurs et le même rang qu'ils avaient sous Eugène. L'empereur ayant pris des tablettes de quelqu'un de ceux qui étaient auprès de lui, leur marqua les emplois qu'il leur destinait s'ils s'acquittaient de leurs promesses (2); après quoi il marcha droit à l'ennemi, se munissant du signe de la croix qui fut le signal de la bataille.

LVI. Cependant Arbogaste se disposait à le re-

(1) Sozom. l. 7. c. 24. — (2) Oros. l. 7. c. 35.

cevoir, et ne sachant d'où pouvait venir cette assurance à des gens vaincus, à qui il ne restait que peu de troupes, il détachait à tous moments des escadrons pour se saisir des postes avancés ; et rangeait son armée, en sorte qu'il pût l'étendre dans la plaine pour envelopper l'ennemi. Eugène, du haut d'une colline où l'on avait dressé son pavillon, haranguait ses soldats, et leur remontrait qu'ils n'avaient plus que cette fatigue à essuyer; qu'il était aisé de rompre ce gros de désespérés, qui venaient plutôt pour mourir que pour combattre; qu'ils verraient lier à la première attaque ce reste d'armée qu'ils avaient défait le jour précédent, s'ils voulaient le charger courageusement et achever une victoire qui était déjà bien avancée ; il leur promit à tous des récompenses (1), et donna ordre aux officiers de prendre Théodose, et de le lui amener vif et chargé de fers.

LVII. Comme les armées furent en présence (2), Théodose remarqua que son avant-garde, à la vue d'une si grande multitude d'ennemis, marchait un peu trop lentement ; et craignant qu'Arbogaste ne profitât de cette lenteur, il descendit de cheval, il s'avança lui seul vers les premiers rangs, et s'écriant avec une sainte confiance : *Où est le Dieu de Théodose ?* il ranima ses troupes et les mena lui-même au combat.

Il se déchargea d'abord de part et d'autre une

(1) Théod. Ibid. — (2) Ambros. orat. in fun. Theodos.

grêle de flèches et de traits qui obscurcirent l'air. On se mêla peu de temps après. L'exemple du prince et l'espérance du secours du Ciel excitaient les uns ; la colère et l'indignation poussaient les autres à faire des efforts extraordinaires. L'ardeur était pareille dans les deux partis, et il n'y avait encore aucun avantage considérable. Les choses étaient en cet état dans l'aile droite où Théodose combattait, lorsqu'on vint lui donner avis que ses troupes auxiliaires, qui composaient l'aile gauche, étaient vigoureusement attaquées par Arbogaste, et qu'elles commençaient à s'ébranler si elles n'étaient soutenues.

LVIII. Théodose monta promptement à cheval et courut, suivi de quelques-uns des siens, vers ces barbares, pour se mettre à leur tête et les encourager par sa présence. Mais il aperçut un gros de cavalerie ennemie qui, s'étant avancé par les détroits des montagnes, s'était jeté dans la plaine (1), et venait fondre par derrière sur son armée. Il s'arrêta, et se mit en état de se défendre avec le peu de gens qui l'accompagnaient. Le compte Arbetion, qui commandait ces escadrons ennemis, était prêt à tomber sur Théodose, et l'aurait infailliblement accablé avant qu'il pût être secouru ; mais soit que la contenance fière et majestueuse de ce prince lui eût inspiré du respect et de la vénération pour sa personne (2) ; soit qu'il

(1) Oros. l. 7. c. 35. — (2) Paul. diac. hist.

fût venu dans le dessein de suivre le meilleur parti, il baissa les armes et se rangea avec ses troupes près de l'empereur pour le suivre et pour lui obéir.

LIX. Théodose se voyant non-seulement délivré d'un grand danger, mais encore renforcé d'un secours considérable, tourna du côté de son aile gauche, qu'il rassura par sa présence. Mais quelque effort qu'il fît dans ce combat sanglant et opiniâtre, où la valeur était si grande dans les deux partis et le nombre si inégal, le courage et la prudence d'Arbogaste, la vigueur et l'obstination de ses troupes, les ressources qu'il trouvait dans la multitude de ses soldats, allaient sans doute ruiner l'armée de Théodose. Elle s'affaiblissait insensiblement et allait être sinon vaincue, du moins fatiguée par la longueur de la bataille, lorsque le Ciel se déclara pour cet empereur par une merveille que les païens mêmes n'ont pu dissimuler.

LX. Il se leva du sommet des Alpes un vent impétueux entre l'Orient et le Septentrion, qui, soufflant tout à coup sur les escadrons d'Eugène, les mit dans un étrange désordre. Ils étaient ébranlés (1), quelque effort qu'ils fissent pour demeurer fermes. Leurs boucliers leur étaient comme arrachés des mains. Les flèches qu'ils tiraient, ou perdaient leur force en l'air, ou retournaient contre ceux qui les avaient tirées.

(1) Claudian. in paneg. Const. Honor. Oros. Ibid. August. l. 5. de Civ. Dei. c. 26. Ruffin. Socrat. Théod. Sozom.

Les flèches qu'on décochait contre eux, poussées par des tourbillons rapides, portaient dans leur sein de profondes et mortelles blessures. Des nuées de poussière, que l'orage avait élevées, donnaient dans le visage des soldats, et leur ôtaient l'usage de la vue et de la respiration même. Ainsi ils demeuraient comme immobiles et comme liés par une puissance invisible, sans pouvoir ni attaquer ni se défendre, exposés aux dards et aux javelots qu'on leur lançait de toutes parts.

Alors les troupes de Théodose, reconnaissant le secours du Ciel, qui combattait si manifestement pour elles, enfoncent les ennemis l'épée à la main, et font un horrible carnage de ces barbares, qui, le jour précédent, avaient remporté tant d'avantages. Arbogaste, après s'être raidi inutilement contre le ciel et contre la terre, ne voyait plus de salut pour lui que dans la fuite. Les chefs des légions d'Occident demandaient quartier (1), et imploraient la clémence du vainqueur à qui Dieu les avait soumis; et Théodose se voyait pour la seconde fois dompteur des tyrans et maître absolu des deux empires.

Il fit sur-le-champ cesser le carnage. Il accorda à tous les officiers la grâce qu'ils demandaient, et leur ordonna, pour preuve de leur fidélité, de lui amener Eugène. Les principaux d'entre eux

(1) Théod. Ibid.

partirent d'abord pour exécuter cet ordre. Ils trouvèrent sur une hauteur ce tyran, qui, se confiant aux premiers succès de la bataille, et n'ayant pu discerner la défaite de ses troupes parmi les orages et la poussière qui les couvrait, attendait à tous moments des nouvelles d'une pleine victoire. Il aperçut ces hommes qui couraient vers lui à toute bride; et commençant à triompher en lui-même, il leur demanda, dès qu'il put être entendu, s'ils lui amenaient Théodose, comme il leur avait commandé. Toute la réponse qu'on lui fit, ce fut de l'enlever lui-même, de le dépouiller de ses habits impériaux et de le traîner aux pieds du vainqueur.

LXI. Théodose le regardant avec un air de mépris, mêlé pourtant de quelque pitié, lui reprocha le meurtre de Valentinien, l'usurpation de l'empire, les désordres de la guerre civile, et surtout le renversement de la religion et les honneurs rendus aux statues d'Hercule et de Jupiter; et comme ce misérable, sans autre justification, demandait lâchement la vie, l'empereur se tournant, l'abandonna aux soldats, qui lui tranchèrent la tête, la troisième année de son règne, le sixième jour de septembre. Le malheureux Arbogaste (1), après avoir erré deux jours par les montagnes, abandonné de Dieu et des hommes, et désespérant de pouvoir échapper à ceux

(1) Socrat. Sozom.

qui le cherchaient pour le mener à Théodose, se chargea lui-même de son supplice (1), et se passa deux épées l'une après l'autre au travers du corps.

LXII. L'empereur, satisfait de la mort de ces deux coupables, pardonna à tous ceux qui avaient suivi leur parti. Jamais prince ne fut plus modéré dans ses victoires. Il n'insultait jamais aux vaincus, et souvent il les plaignait. Sa fierté cessait d'ordinaire avec la guerre. Il savait pardonner, et ne savait presque pas punir; et oubliant qu'il eût eu des ennemis dès qu'il avait achevé de vaincre, il faisait du bien à ceux-mêmes qui avaient porté les armes contre lui.

Il apprit que les enfants d'Eugène et de Flavien s'étaient réfugiés dans les églises d'Aquilée : il envoya promptement un tribun, avec ordre de leur sauver la vie. Il eut soin qu'on les élevât dans la religion chrétienne. Il leur laissa des biens et des charges, et les traita comme s'ils eussent été de sa famille. Après avoir mis ordre à la sûreté de ses ennemis (2), il fit de grandes largesses aux troupes, et leur distribua tout le butin; et comme il faisait emporter ces statues de Jupiter que les païens avaient dressées sur les montagnes, ayant oui quelques soldats qui disaient plaisamment qu'ils voudraient bien être foudroyés de ces foudres d'or (3), il les leur fit

(1) Claudian. in 8. cons. — (2) August. de Civ. Dei. l. 5. c. 26. — (3) August. Ibid.

donner sur-le-champ. Mais comme cette victoire était la victoire de Dieu plutôt que la sienne, son principal soin fut d'en faire rendre par tout son empire de solennelles actions de grâce (1). Il dépêcha des courriers à Constantinople, pour donner avis aux jeunes princes qu'il y avait laissés, de l'heureux succès de ses armes. Il en écrivit surtout à saint Ambroise, pour le prier de remercier Dieu de sa victoire.

LXIII. Ce saint archevêque était retourné à Milan aussitôt qu'Eugène et Arbogaste en furent sortis; et quelque terreur qu'ils eussent répandue dans l'Italie, il avait toujours espéré que Dieu favoriserait le bon parti, et prendrait la protection de Théodose. Lorsqu'il apprit que ce prince avait gagné la bataille, et qu'il eut reçu ses ordres, il offrit en son nom le saint sacrifice, mettant sa lettre sur l'autel, et la présentant à Dieu comme un gage de la foi de ce pieux empereur. Après s'être acquitté de ce devoir, il lui envoya un de ses diacres avec des lettres par lesquelles, après s'être réjoui de la prospérité de ses armes, il lui représentait, qu'il devait en donner à Dieu toute la gloire; que sa piété y avait plus contribué que sa valeur; et qu'il manquait encore quelque chose à sa victoire, s'il n'avait pardonné à ceux qui se trouvaient enveloppés dans le malheur plutôt que dans les crimes des

(1) Paulin. in vitâ Ambros.

tyrans. Peu de temps après il partit lui-même de Milan (1), pour aller trouver l'empereur à Aquilée.

LXIV. Leur entrevue fut pleine de joie et de tendresse. L'archevêque se prosterna devant ce prince, que sa piété et la protection visible de Dieu sur lui, avaient rendu plus vénérable que ses victoires et ses couronnes, et lui souhaita que Dieu le comblât de toutes les prospérités du ciel, comme il l'avait comblé de toutes celles de la terre. L'empereur, de son côté, se jeta aux pieds de l'archevêque, attribuant à ses prières les grâces qu'il venait de recevoir de Dieu, et le conjurant de faire des vœux pour son salut, comme il en avait fait pour sa victoire. Ils s'entretinrent ensuite des moyens de remettre la religion dans l'état où elle était avant cette guerre, et ne se quittèrent plus.

LXV. Cependant les courriers qu'on avait dépêchés à Constantinople, y arrivèrent, et le bruit de la défaite d'Eugène s'étant d'abord répandu dans toutes les provinces de l'Empire, il s'y fit des réjouissances publiques. Quelques historiens racontent que cette nouvelle avait été déjà annoncée par des voies extraordinaires (2), et qu'au moment que Théodose forçait le passage des Alpes, un démon qu'on exorcisait dans l'église de saint Jean-Baptiste, que ce prince avait fait bâtir, s'écria pitoyablement:

(1) Paulin. Ibid. — (2) Sozom. l. 7. c. 24.

Faut-il que je sois vaincu, et que mon armée soit en déroute? La prédiction du saint abbé Jean fut encore plus remarquable. Évagre et ses compagnons, qui visitaient alors les monastères de la Thébaïde, s'arrêtèrent quelque temps auprès de ce merveilleux solitaire (1); et comme ils prenaient congé de lui, après avoir reçu ses instructions et admiré sa sainteté, il leur dit, en les bénissant (2) : *Allez en paix, mes chers enfants, et sachez qu'on apprend aujourd'hui dans Alexandrie que l'empereur Théodose a défait le tyran Eugène; mais ce prince ne jouira pas long-temps du fruit de sa victoire, et Dieu le retirera bientôt de ce monde.* La vérité de ces prédictions fut reconnue dans les temps que ce saint homme avait marqués.

Les jeunes empereurs n'oublièrent rien de ce qui pouvait rendre cette victoire plus célèbre. Ils firent de grandes largesses au peuple, donnèrent des spectacles magnifiques, et surtout rendirent à Dieu des actions de grâces avec une pompe que leur présence et celle des principaux évêques d'Orient rendirent très-solennelle.

LXVI. Ruffin, qui gouvernait absolument l'empire en l'absence de Théodose, avait convoqué ces prélats à Constantinople pour une cérémonie ecclésiastique. Ce ministre avait long-temps couvert sa vanité et son ambition sous les apparences d'une modestie affectée; et soit pour donner bonne opi-

(1) Evagr. p. 1. c. 1. — (2) Pallad. in Lausiac. c. 4.

mon de soi à l'empereur qui l'aimait, soit pour donner moins d'ombrage aux courtisans qui lui enviaient sa fortune, il devenait tous les jours plus puissant sans paraître plus orgueilleux. Il cherchait sourdement les moyens de s'enrichir; et quoiqu'il fût naturellement porté au faste et au bruit, son avarice retenait son orgueil. Mais lorsqu'il se vit assuré de la faveur de son maître, et comblé des biens qu'il en avait reçus ou qu'il avait lui-même injustement acquis, il s'abandonna à son naturel, et devint insolent dès qu'il crut pouvoir l'être impunément. Il se fit grand nombre de créatures, marcha avec un train plus superbe qu'il n'était séant à un particulier, et fit bâtir des maisons plus magnifiques que les palais mêmes des empereurs.

LXVII. Un de ses principaux soins avait été de faire bâtir près d'un faubourg de Calcédoine, appelé le faubourg du Chêne (1), une maison de plaisance si vaste, qu'on l'eût prise pour une ville, et si riche en ornements et en meubles précieux, qu'on avait peine à croire qu'un particulier eût pu fournir à ces dépenses excessives. D'un côté s'élevait une grande église en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul; de l'autre paraissait en perspective, sur une éminence voisine, un monastère, qui devait servir pour suppléer au défaut du clergé de cette église. Dès que ces bâtiments

(1) Sozom. l. 8. c. 17.

furent achevés, Ruffin résolut de se faire baptiser, et de célébrer en même temps, avec tout l'appareil imaginable, la dédicace de cette nouvelle église.

Les empereurs avaient rendu cette sorte de cérémonie très-solennelle, en y appelant un grand nombre d'évêques, et formant ensuite, de ces assemblées de bienséance et de piété, des conciles réglés et des assemblées canoniques. Le grand Constantin en avait usé ainsi pour la dédicace du temple du saint sépulcre à Jérusalem (1), et son fils Constantius l'avait imité dans la consécration qu'il fit faire du temple d'or à Antioche.

Ruffin se proposa ces grands exemples (2), et mêlant avec un peu de religion beaucoup d'ostentation et de faste, il convoqua les évêques de toutes les parties de l'Orient, surtout ceux qui occupaient les premiers siéges. Il supplia même, par des lettres réitérées, les plus fameux solitaires d'Égypte, de quitter leur solitude pour venir assister à cette célèbre cérémonie. Le rang qu'il tenait dans l'empire, dont il avait la principale direction sous le prince Arcadius, fit qu'un grand nombre d'évêques partirent au premier avis qu'ils reçurent, et emmenèrent avec eux les plus saints personnages de leurs provinces. L'assemblée fut très-nombreuse. Il s'y trouva trois patriarches, Nectaire de Constantinople, Théophile d'Alexandrie, et Fla-

(1) Euseb. l. 4. de vit. Cons. c. 44. Socrat. — (2) Théod. l. 1. c. 31. Socrat. l. 2. c. 5. Pallad. in Laus. c. 4.

vien d'Antioche. Grégoire, évêque de Nysse, Amphiloque d'Icone, Paul d'Héraclée, Dioscore d'Hélénople, et plusieurs autres célèbres prélats s'y étaient rendus des premiers. Les principaux de la noblesse et du clergé, et une multitude infinie de peuple y accoururent, les uns pour honorer cette fête, les autres pour faire leur cour à ce favori, plusieurs pour satisfaire leur curiosité.

Ce fut dans le mois de septembre que se fit cette cérémonie. L'église était tendue de riches tapisseries, l'autel éclatait d'or et de pierreries. La consécration se fit avec tout l'ordre et toute la magnificence qu'on pouvait souhaiter. Après que les offices furent achevés, on procéda avec la même pompe au baptême de Ruffin. Le patriarche Nectaire le lui administra, et le fameux Évagre de Pont, qu'on avait fait venir d'Égypte avec le solitaire Ammone (1), reçut au sortir des fonts cet homme régénéré, qui ne conserva pas long-temps son innocence. Ainsi se termina cette solennité, qui aurait été des plus saintes et des plus magnifiques de l'Église d'Orient, si elle n'eût été accompagnée d'un luxe profane, et si ce ministre, par ses exactions et par ses injustices, n'eût voulu regagner sous les peuples les sommes excessives qu'il semblait avoir employées pour Dieu en cette occasion.

LXVIII. Les évêques repassèrent la mer avec lui, et se rassemblèrent à Constantinople le vingt

(1) Pallad. in Lausiac.

huitième jour de septembre, pour juger le différent d'Agapius et de Gebadius touchant les prétentions qu'ils avaient l'un et l'autre sur l'évêché de Bostres. Ce fut dans ce même synode qu'il fut arrêté qu'un évêque ne devait être déposé ni par un seul, ni par deux de ses confrères (1); mais que pour une déposition dans les formes, il fallait une assemblée générale de tous les évêques de la province. Théophile d'Alexandrie avait ouvert cet avis, et ce fut lui qui viola le premier cette règle, en déposant de sa propre autorité Dioscore, évêque d'Hélénople.

Ces prélats qui se trouvaient alors à Constantinople, prirent part à la joie publique; et après avoir célébré en présence d'Arcadius et de toute sa cour, les sacrés mystères en action de grâces de la victoire que l'empereur avait gagnée sur les tyrans, ils se retirèrent dans leurs diocèses, pour annoncer à leurs peuples les merveilles de Dieu, et la protection qu'il venait de donner à l'empire.

LXIX. Cependant Théodose, par les avis de saint Ambroise, s'appliquait à abolir les superstitions du paganisme, défendant, sous des peines très-sévères, l'exercice de toutes les religions profanes, et montrant que, s'il avait vaincu par le secours de Dieu, il n'avait aussi vaincu que pour sa gloire. Il nomma consuls les deux fils d'Anyce Probe (1), autrefois préfet du prétoire sous le

(1) Zonar. Théod, Balsam. — (2) Ambros. in fun. Théod.

grand Valentinien, et si célèbre non-seulement dans l'empire romain, mais encore dans les royaumes étrangers (1), que deux des plus sages et des plus puissants seigneurs de Perse vinrent en Italie pour y voir comme deux miracles du monde : à Milan, saint Ambroise, fameux entre les évêques; et à Rome, Anyce Probe, illustre entre les sénateurs romains. Cet homme avait élevé ses enfants dans la pureté de la foi et dans tous les exercices de la piété chrétienne (2) ; et Théodose, qui, dans le choix des magistrats, avait égard au mérite des personnes et à l'honneur de la religion, passa par-dessus les règles ordinaires, et mit tout le consulat dans cette vertueuse famille.

LXX. Après avoir donné ordre aux affaires les plus pressantes, soit qu'il se sentît affaibli, soit qu'il eût fait de sérieuses réflexions sur la prophétie du saint abbé Jean, au lieu de ses triomphes, il se disposa à la mort. Quelque juste que fût la guerre qu'il avait entreprise contre des ennemis de Dieu et de l'État (3), toutefois comme il s'y était répandu beaucoup de sang, ce prince voulut bien s'abstenir durant quelque temps de l'usage de l'Eucharistie ; se jugeant indigne, selon l'esprit de la loi de Moïse (4) et de quelques canons pénitentiaux, de participer à ces mystères de paix, jusqu'à ce qu'il eût purifié son cœur et ses mains, et

(1) Paul, in vit. Ambros. — (2) Claud, de cons. Olib. et Probi. — (3) Ambros. in fun. Théod. — (4) Num, c. 31, Bas. ad. Ambros. philoc. c. 13. canon. pœn. 11.

qu'il eût effacé par sa pénitence ces impressions grossières, que donnent aux plus grandes âmes les colères et les vengeances même légitimes.

Il partit d'Aquilée avec ces dispositions, et se rendit à Milan pour penser plus tranquillement à sa conscience, sous la direction de saint Ambroise, qui était parti un jour avant lui, et pour recevoir là plus commodément Arcadius et Honorius, ses enfants (1), qu'il faisait venir de Constantinople. A peine y fut-il arrivé, qu'il se trouva plus faible et plus indisposé qu'il n'avait été auparavant. Il ne relâcha rien pourtant de ses soins ordinaires, assistant à tous ses conseils, écoutant lui-même les plaintes des peuples, signant les grâces qu'il avait accordées à ses ennemis, travaillant à rétablir l'ordre qu'Eugène avait troublé dans tout l'Occident, et se croyant obligé d'agir ainsi jusqu'à l'extrémité, et de sacrifier encore ce peu de vie qui lui restait au bien et au repos de son empire.

LXXI. Les jeunes empereurs le trouvèrent en cet état lorsqu'ils arrivèrent à Milan, et la joie de revoir leur père fut bientôt modérée par la douleur qu'ils eurent de le voir attaqué d'une hydropisie mortelle (2). Théodose voulut les recevoir dans l'église, où il s'était fait porter, pour participer aux sacrements, qu'une délicatesse de conscience et un profond respect lui avaient fait différer de recevoir jusqu'alors (3). Là, il les embrassa avec

(1) Socrat. Sozom. — (2) Paul. in vit. Ambros. — (3) Ambros. in fun. Théod.

tendresse, et, après avoir remercié Dieu de la consolation qu'il lui donnait de revoir ces deux princes, il les prit par la main et les présenta à saint Ambroise, le conjurant devant les autels de prendre le soin de leur conscience, d'entretenir dans leurs esprits ces principes de religion et d'équité qu'on avait tâché de leur inspirer, et de leur servir de père après sa mort.

LXXII. Au sortir de l'église, il fut obligé de se mettre au lit, et la fièvre étant augmentée, il ne pensa plus qu'à donner ordre pour la dernière fois aux affaires de l'Église, de l'empire et de sa maison (1). Il fit assembler dans sa chambre les députés du sénat et les seigneurs de sa cour, qui étaient encore païens, et leur remontra (2) *qu'il ne lui restait, en mourant, que le seul regret de les voir encore idolâtres; qu'il s'étonnait que des hommes si sages et si éclairés, ne reconnussent pas l'erreur où ils étaient, ou qu'ils aimassent mieux suivre la coutume que la vérité; que la défaite d'Eugène était une preuve convaincante de la vanité de leurs oracles et de l'impuissance de leurs dieux; que ces dieux avaient été des hommes impurs et déréglés dans leur vie, et qu'il n'était pas juste de les adorer, puisque leur pouvoir n'était pas à craindre, ni leurs actions à imiter; qu'ils devaient se laisser toucher par la force de la vérité, par l'exemple des premiers magistrats de l'empire, et même par les derniers sentiments de*

(1) Zoz. l. 4. — (2) Oros. l. 7. c. 36.

leur empereur mourant, qui interrompait pour quelques moments la pensée de son salut, pour les avertir du leur ; qu'à la vérité sa grande passion avait été d'abolir, pendant son règne, toutes les fausses religions, et de faire de tous ses sujets de fidèles serviteurs de Jésus-Christ ; que Dieu ne l'avait pas jugé digne de cette grâce, mais qu'il espérait que ses enfants seraient plus heureux que lui, et qu'ils achèveraient ce qu'il avait commencé.

LXXIII. Après avoir congédié les sénateurs, il fit son testament, dans lequel il ordonna qu'on déchargeât le peuple des augmentations de tributs que la nécessité des affaires passées avait fait imposer, voulant que ses sujets jouissent du fruit de la victoire à laquelle ils avaient contribué par leurs vœux ou par leurs travaux, et recommandant à ses successeurs de soulager les provinces, sans grossir leur épargne de la substance des pauvres, et sans la dissiper en dépenses vaines et superflues. Cet ordre, après sa mort, fut ponctuellement exécuté (1).

Il joignit à cet acte de bonté un acte de générosité et de clémence. Il avait accordé un pardon général à tous les rebelles qui s'étaient remis dans l'obéissance. Il entendait qu'ils fussent rétablis dans leurs biens et dans leurs dignités, et qu'ils reprissent dans sa cour le même rang qu'ils y tenaient avant leur révolte. Mais comme il n'avait pas eu le temps d'exécuter toutes ses

(1) Claud. in cons. Honor. [illegible]

intentions, il craignait qu'après sa mort les nouveaux empereurs, par le mauvais conseil de leurs amis, n'arrêtassent le cours des réconciliations qui restaient à faire. Il confirma donc, par une loi qu'il fit insérer dans son testament (1), l'amnistie qu'il avait déjà fait publier, fondant ses espérances en la miséricorde de Dieu, sur celle qu'il faisait lui-même à ses ennemis. Il chargea ses enfants d'observer religieusement cet ordre qu'il leur donnait, et leur laissa des exemples et des commandements dignes d'un empereur chrétien.

LXXIV. Il partagea l'empire à ces deux princes, donnant l'Orient à Arcadius, et l'Occident à Honorius. Il leur recommanda sur toutes choses la piété envers Dieu et le zèle pour la religion. Il les fit ressouvenir de ce qu'il leur avait dit plusieurs fois (2), *qu'ils devaient se distinguer de leurs sujets plus par la sagesse et par la vertu que par la grandeur et par l'autorité; que c'était un grand aveuglement de prétendre donner des lois à tout le monde, si l'on ne savait s'en donner à soi-même; qu'on ne méritait pas de commander aux hommes, si l'on n'avait appris à obéir à Dieu; qu'ils devaient fonder la félicité de leurs règnes, non pas sur la prudence de leurs conseils, ni sur la force de leurs armes, mais sur la fidélité qu'ils garderaient à Dieu, et sur le soin qu'ils prendraient de son Église; que c'était la source des victoires, du repos*

(1) Ambros. in fun. Theod. — (2) Ambros. Idem.

et de tout le bonheur des souverains. Alors se tournant vers saint Ambroise, qui était présent : *Ce sont là*, lui dit-il, *des vérités que vous m'avez apprises, et que j'ai moi-même éprouvées ; c'est à vous à les faire passer dans ma famille et à instruire, comme vous avez accoutumé, ces jeunes empereurs que je vous laisse.* Le saint archevêque lui répondit qu'il aurait soin de leur salut, et qu'il espérait que Dieu donnerait aux enfants ce cœur docile et cet esprit droit qu'il avait donné au père.

LXXV. Après cela, Théodose déclara Stilicon tuteur de son fils Honorius, et lieutenant-général des armées des deux empires, et lui recommanda même ses deux enfants. Il crut devoir témoigner cette confiance à un homme qui l'avait servi très-fidèlement dans les plus importantes affaires de son règne, et qui avait eu l'honneur d'épouser la princesse Sérène, sa nièce. Stilicon était grand homme de guerre et grand politique, sage dans le conseil, hardi dans l'exécution, adroit à ménager les esprits, propre à découvrir les moments heureux et à s'en servir, soit dans les traités, soit dans les combats (1); habile à démêler les intérêts des grands de l'empire et à pénétrer les desseins des nations étrangères, aimé des troupes, capable de soutenir le poids des affaires, de former un jeune empereur dans les exercices de la paix et de la guerre, et de détourner les troubles par sa prudence, ou de les arrêter par son courage et par sa valeur.

(1) Claudian.

Ces grandes qualités le rendirent digne du choix que Théodose avait fait de lui, jusqu'à ce qu'engagé par les jalousies de Ruffin, et par sa propre ambition, enflé de son crédit et du succès de plusieurs batailles gagnées, réduisant toutes les affaires publiques à ses desseins et à ses intérêts particuliers, rallumant lui-même les guerres qu'il avait étouffées, et rappelant les ennemis qu'il avait chassés, afin de s'en servir dans l'occasion, il s'ennuya de n'être que le tuteur, le beau-père, le favori et le maître même de l'empereur, et entreprit de mettre l'empire dans sa maison.

LXXVI. Depuis que l'empereur était à Milan, cette ville se disposait à lui dresser un magnifique triomphe, et à célébrer, par toutes sortes de réjouissances, une victoire qui l'avait rendu maître absolu des deux empires. Sa maladie avait retardé les jeux publics, qui faisaient la principale partie de cette fête. Mais enfin, après avoir mis ordre à ses affaires, il se sentit beaucoup soulagé; et soit qu'il ne voulût pas que la ville eût fait en vain une dépense considérable (1), soit qu'il eût dessein de consoler le peuple, en se montrant encore une fois en public, il fit avertir les magistrats qu'il se trouverait le lendemain au cirque pour y recevoir l'honneur qu'ils lui voulaient faire. Il s'y fit porter le matin

(1) Sozom. l. 7. c. ult.

et assista quelque temps à une course de chevaux, après quoi il se retira, plus rempli des pressentiments de sa mort que des images de son triomphe.

LXXVII. A peine fut-il arrivé au palais, qu'il se trouva plus mal qu'auparavant. Il commanda à son fils Honorius d'aller tenir sa place au cirque. Pour lui, il passa le reste du jour à s'entretenir avec saint Ambroise de la vanité des grandeurs humaines, ou à donner à son fils Arcadius les avis qu'il crut les plus importants pour sa conduite et pour celle de son empire. Cette même nuit son mal s'étant notablement augmenté, il sentit que ses forces diminuaient, et quelques heures après il rendit doucement l'esprit, le dix-septième de janvier de l'année trois cent quatre-vingt-quinze, l'an seizième de son empire et le cinquantième de son âge (1).

Cette mort fut pleurée de tous les peuples de l'empire et des nations même les plus barbares. Arcadius retourna promptement à Constantinople pour prévenir les désordres qui pouvaient arriver dans ces changements. Ruffin, alors préfet du prétoire (2), l'y accompagna, piqué de dépit et de jalousie contre Stilicon, qu'on venait d'élever au-dessus de lui, et roulant déjà dans son esprit le dessein d'abuser de la faiblesse de son maître, de perdre tout ce qui ferait obstacle

(1) Prosper. Marcellin. Socrat. l. 5. c. 26. — (2) Zos. l. 5.

à sa puissance, de brouiller les empires et les empereurs par ses intelligences secrètes avec les Huns, les Goths et les Alains, et de se rendre souverain, ou pour le moins indépendant et de ses maîtres et de ses ennemis.

LXXVIII. Honorius demeura auprès du corps de son père pour lui rendre les derniers devoirs de la piété chrétienne. Il assista aux magnifiques funérailles qu'on lui fit à Milan, quarante jours après sa mort. Saint Ambroise y prononça l'oraison funèbre, dans laquelle il représente à ses auditeurs *qu'ils viennent de perdre un empereur, mais que Dieu l'ayant retiré dans ses tabernacles éternels, on pouvait dire qu'il n'avait fait que changer d'empire; que sa piété vivait encore; qu'il avait, par la fermeté de sa foi, aboli toutes les superstitions des gentils; que n'ayant plus rien à donner à ses enfants, qu'il avait fait empereurs, il n'avait pensé, en mourant, qu'à laisser la paix et l'abondance à ses sujets, en remettant les injures qu'on lui avait faites, ou les tributs qu'on leur avait imposés; que ses dernières volontés avaient été des règles de charité et de miséricorde, et que c'étaient plutôt des lois que des articles d'un testament.*

Il proteste ensuite qu'il conservera toujours dans son cœur toute la tendresse qu'il avait eue pour ce prince, qui, dans ses guerres, avait toujours espéré le secours du Ciel et n'avait jamais présumé de ses propres forces; qui avait plus

aimé ceux qui l'avaient repris que ceux qui l'avaient flatté, et qui, se voyant presque à l'agonie, était plus en peine de l'état où il laissait l'Église que de celui où serait sa maison après sa mort.

Il ne put se lasser surtout de louer sa clémence. *Que c'est un grand et rare bonheur*, disait-il, *de trouver un prince pieux et fidèle qui, étant porté par sa puissance à se venger de ses ennemis, soit retenu par sa bonté! Théodose, d'auguste mémoire, croyait recevoir une faveur, lorsqu'on le priait de pardonner quelque offense qu'on avait commise contre lui. Plus il avait fait paraître d'émotion, plus il était disposé à accorder le pardon qu'on lui demandait. La chaleur de son indignation était un préjugé qu'il pardonnerait. Au lieu qu'on craint dans les autres princes qu'ils ne se mettent en colère, on souhaitait, au contraire, qu'il s'y mît. Nous avons vu des gens convaincus par lui de leur crime, effrayés et abattus des reproches qu'il leur faisait, obtenir tout d'un coup leur grâce. Il les voulait vaincre, et non pas les punir. Il se rendait arbitre d'équité, et non pas juge de rigueur. Il n'a jamais refusé de pardonner à ceux qui confessaient leur faute. Pour ceux qui lui cachaient quelque chose qu'ils retenaient dans le fond de leur conscience, il leur disait qu'il en laissait le jugement à Dieu. On appréhendait plus cette parole de lui que le châtiment, parce qu'on voyait cet empereur si modéré et si retenu, qu'il aimait*

mieux attacher les hommes à son service par la religion que par la crainte.

Enfin ce saint archevêque s'adresse au jeune empereur, qui l'écoutait et qui fondait en larmes. Il le loue de sa tendresse et de sa piété, et du regret sensible qu'il avait de ne pouvoir conduire lui-même le corps de son père jusqu'à Constantinople. Il le console, en lui représentant les honneurs qu'on rendra à la mémoire de ce prince dans toutes les villes de l'empire ; et après lui avoir donné une vive idée de la gloire dont jouissait le grand Théodose, il l'encourage à imiter ses vertus et à profiter de ses exemples.

LXXIX. Le corps de cet empereur fut porté cette même année à Constantinople ; et soit dans l'Italie qu'il venait de délivrer des tyrans, soit dans l'Orient qu'il avait gouverné avec beaucoup de sagesse et de bonté, on lui fit des honneurs qui ressemblaient plutôt à des triomphes qu'à des pompes funèbres. Arcadius, son fils aîné, le reçut le huitième de novembre, et le fit mettre, avec une magnificence digne d'un si grand empereur, dans le sépulcre de Constantin.

LXXX. Les auteurs ecclésiastiques, et les païens mêmes, demeurèrent d'accord que ce fut un prince très-accompli (1). Ceux qui avaient lu les histoires ou vu les portraits des anciens empereurs, trouvaient qu'il ressemblait à Trajan,

(1) August. Ambros. Socrat. Sozom.

de qui il tirait son origine. Il avait comme lui la taille haute, la tête belle, l'air grand et noble, le tour et les traits du visage réguliers, et tout le corps bien proportionné (1).

Pour les qualités de l'âme, il posséda toutes les perfections de cet empereur, et n'eut aucun de ses défauts. Il était comme lui bienfaisant, juste, magnifique, humain, et toujours prêt à assister les malheureux. Il se communiquait à ses courtisans et ne se distinguait d'eux que par la pourpre dont il était revêtu. Sa civilité pour les grands de sa cour, et son estime pour les gens de mérite et de vertu, lui acquirent l'amitié des uns et des autres. Il aimait les esprits francs et sincères, et il admirait de plus tous ceux qui excellaient dans les lettres ou dans les beaux-arts, pourvu qu'il n'y remarquât ni de l'orgueil ni de la malignité. Tous ceux qui méritèrent d'avoir part à ses libéralités en ressentirent les effets. Il faisait de grands présents, et les faisait avec grandeur. Il se plaisait à publier jusqu'aux moindres offices qu'il avait reçus des particuliers dans sa première fortune, et n'épargnait rien pour leur témoigner sa reconnaissance. L'ambition ne lui fit pas entreprendre de conquérir les provinces de ses voisins; mais il sut châtier ceux qui usurpaient les siennes ou celles de ses collègues. Aussi ne se fit-il point d'ennemis durant son règne, mais il vainquit

(1) Themist. Symmach. Aurel. Victor., etc.

ceux qui le devinrent. Il avait assez de connaissance des belles-lettres, et s'en servait sans affectation. La lecture des histoires ne lui fut pas inutile, et il s'appliqua à former ses mœurs sur les vertus des grands princes qui l'avaient précédé. Il détestait souvent en public l'orgueil, la cruauté, l'ambition et la tyrannie de Cinna, de Marius, de Sylla et de leurs semblables, afin de s'imposer une heureuse nécessité de suivre une conduite opposée à celle qu'il blâmait; surtout il était ennemi déclaré des traîtres et des ingrats.

On peut lui reprocher qu'il se laissait emporter quelquefois à la colère; mais il fallait qu'il en eût de grands sujets, encore était-il bientôt apaisé. Son abord était agréable et facile; et ce qui est rare parmi les grands, ses prospérités et ses victoires, au lieu de l'enfler et de le corrompre, ne firent que le rendre plus doux et plus obligeant. Il eut soin qu'on fournît des vivres en abondance aux provinces que la guerre avait ruinées, et il restitua de son argent des sommes considérables que les tyrans avaient enlevées à des particuliers. Dans la guerre, il marchait toujours à la tête de ses armées, s'exposant au péril et partageant toutes les fatigues avec les moindres soldats.

Il était chaste, et, par des lois sévères, il abolit les coutumes qui étaient contraires à la bienséance et à la pudeur. Quoiqu'il fût d'une complexion assez délicate, il entretenait sa santé par un exercice

modéré et par la diète. C'était pourtant un de ses plaisirs de donner à manger à ses amis et de cultiver l'amitié par toute sorte d'honnêtes réjouissances. Dans ces festins particuliers, où il voulait plus de propreté et de politesse que de luxe et de profusion, il jouissait des douceurs de la société, et se communiquait avec une familiarité raisonnable, qui donnait de la confiance et qui ne diminuait pas le respect qu'on avait pour lui. Ses principaux divertissements étaient la conversation et la promenade, lorsqu'il voulait se délasser des soins qu'il prenait des affaires.

Jamais prince ne vécut si bien dans son domestique. Il honora son oncle comme son père. Après la mort de son frère, il eut autant de soin de ses enfants que des siens propres. Il avança dans les charges ceux qui s'attachaient à son service, et servit de père à tous ses parents. Ainsi, après avoir réglé pendant le jour les affaires de l'empire, et donné des lois à tout le monde, il se renfermait avec joie dans sa famille, où, par ses soins, ses tendresses et ses bontés, il montrait aux siens qu'il était aussi bon ami, aussi bon parent, aussi bon maître, aussi bon mari et aussi bon père, que sage et puissant empereur.

C'est là le portrait que nous ont laissé du grand Théodose, des auteurs païens qui ont vécu de son temps, quoique prévenus contre lui pour l'intérêt de leur religion. Le philosophe Thémis-

tius, et Symmaque même (1), ce grand défenseur du paganisme, avouent de bonne foi que les vertus de ce prince sont au-dessus de toutes les louanges qu'on lui a données. Il n'y a que l'historien Zozime, qui, par des faussetés étudiées, cherche à décrier les empereurs chrétiens qui ont ruiné le culte des idoles. Il déguise la vérité selon son caprice et sa passion, et s'efforce à faire des vices de toutes les vertus de cet empereur. Il nomme ses libéralités des profusions, sa modération fainéantise, ses festins d'amitié des dissolutions, et cette vie agréable et douce qu'il menait durant la paix, une vie molle et voluptueuse. Il est pourtant contraint, par la force de la vérité, d'avouer que durant la guerre il se faisait en lui un renversement de mœurs extraordinaire; qu'il oubliait tout d'un coup ses amusements et ses plaisirs (2), pour prendre les soins et les vertus nécessaires à la sûreté de l'empire, et que d'un prince faible et voluptueux, il s'en formait un prince vaillant et laborieux, par une espèce de prodige.

Ce n'est pas que Théodose n'ait eu des défauts. Ses emportements de colère, sa facilité à croire ceux en qui il avait quelque confiance, et sa prévention en faveur de ceux qu'il avait choisis pour ses principaux amis, sont des taches qui terniraient un peu la vie de cet empereur, si elles n'étaient confondues dans une infinité d'actions

(1) Themist. orat. 5. Symmach. l. 2. epist. 13. — (2) Zoz. l. 4.

éclatantes, ou effacées par une pénitence très-sincère.

Les saints Pères qui l'ont le mieux connu, ne peuvent se lasser de louer sa piété. Saint Ambroise et saint Augustin en ont laissé des éloges en plusieurs endroits de leurs écrits; et saint Paulin, s'étant retiré à Nole, fit en l'honneur de ce prince une éloquente et docte apologie(1), que saint Jérome appelle un excellent panégyrique, dont on ne saurait assez regretter la perte.

(1) Hieron. epist. 16.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

A.

D.

E.

F.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

U. V.

FIN DE LA TABLE.

